LÉGENDES INFERNALES

Collin de Plancy

PARIS
H. PLON, ÉDITEUR,
rue Garancière, 8.

Digitized by Google

Fiordier

APPROBATION.

Nous, PIERRE-LOUIS PARISIS, évêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Omer :

Vu le rapport qui nous a été fait sur les *Légendes Infernales*, nous n'avons trouvé dans cet écrit rien de contraire ni à la foi ni aux mœurs.

Arras, le 28 mai 1861.

† PIERRE LOUIS, *évêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Omer.*

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, RUE GARANCIÈRE, 8.

Paris. Typographie Henri Plon.

L'ÉVOCATION.

LÉGENDES
INFERNALES

RELATIONS ET PACTES

DES HOTES DE L'ENFER AVEC L'ESPÈCE HUMAINE

PAR

J. COLLIN DE PLANCY.

BIBLIOTHÈQUE S. J.
Les Fontaines
60500 CHANTILLY

Approuvé par S. G. Mgr l'Évêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Omer.

PARIS

HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

RUE GARANCIÈRE, 8.

LÉGENDES

INFERNALES.

I. — PRÉAMBULE. — LA CITÉ DU DIABLE.

Nul ne peut servir deux maîtres.
S. Matthieu, ch. VI, ŷ 24.

Adversarius vester Diabolus, tanquam leo rugiens, circuit, quærens quem devoret.
S. Petri *Epist. I*, cap. V, ŷ 8.

Saint Augustin, en exposant à nos méditations la Cité de Dieu, c'est-à-dire cette portion de la race humaine qui ne s'est pas égarée, nous montre auprès d'elle, souvent autour d'elle, et bien plus nombreuse, la Cité du diable, c'est-à-dire cette autre portion, envahissante et tumultueuse, de la même souche, qui a oublié, ou déserté, ou trahi, ou renié les droits et les devoirs de son origine, pour suivre un étendard levé contre Dieu.

La chute d'Adam, qui de Dieu, dont il avait l'amour et de qui il tenait son être, est descendu au démon, dont il n'avait que la haine et de qui il ne pouvait rien attendre, a établi le règne de Satan sur la terre.

Mais Dieu, quoiqu'il regrettât, en un sens que nous ne pouvons comprendre, d'avoir fait l'homme, comme on le lit dans les saintes Écritures, l'aimait

pourtant encore, puisque, même en repoussant Adam, il lui promit un réparateur. Il laissa toutefois l'homme livré à lui-même et aux insinuations de celui à qui il avait ouvert les portes de son âme. Il voulut être honoré par une créature libre; et l'on a pu voir dès lors à quels excès honteux les hommes se sont laissé entraîner.

Après les avoir épurés par le déluge, Dieu vit les mêmes excès se reproduire, et il lui fallut se choisir dans Abraham la tige d'un peuple qui fût à lui.

Hors du peuple choisi, que Satan néanmoins entama plus d'une fois, Dieu n'eut plus d'autels sur la terre; le règne du démon s'étendit partout, sous toutes les formes; ce que l'homme devait haïr fut adoré. Le ciel restait donc fermé, quand la miséricorde de Dieu envoya le Rédempteur.

Il eut compassion de l'humanité avilie, et on sait le reste. Le Sauveur, pour délivrer l'homme des liens par lesquels le péché originel l'a livré à Satan, institua le baptême. Tout homme qui ne l'a pas reçu est donc le sujet de Satan, et c'est pour cela que l'enfant nouveau-né n'entre dans l'église qu'après les exorcismes qui le séparent de l'esprit de ténèbres.

On voit que la Cité du diable est encore immensément grande. Aux premiers jours, Satan, jaloux de l'homme et son ennemi, l'investit sans relâche. On peut lire, dans les légendes de l'Ancien Testament, ses tentatives auprès d'Adam, ses succès auprès de Caïn et parmi ceux des premiers hommes que la Bible appelle les géants. Il inspire Cham le maudit; il établit les monstrueuses idolâtries; dans le peuple

choisi, il s'attaque à Moïse même, à Saül, à David, à Salomon. Parmi les justes, rares alors, il tente Job. Il parvient à se faire élever partout des autels; et si l'on rassemblait les légendes des cultes nés de son souffle, on en ferait un livre sans fin.

Aux temps de la Rédemption, qu'il attendait avec terreur, il osa s'attaquer à la sainteté même, que, par la permission du Très-Haut, il ne savait pas être le Fils de Dieu. Il ne pouvait connaître Marie la toute sainte, qui était immaculée. Il eût envahi saint Pierre, si la grâce du divin Maître ne l'eût préservé. Il entraîna Judas, que ses vices lui laissaient abordable; et, un peu plus tard, il s'emparera de Simon, le premier des hérétiques et de ceux qui marcheront sur ses traces.

Dieu pourtant avait donné à l'homme une âme capable de grandeur, et, au milieu de la cohue envenimée, il s'élevait des intelligences que les traditions altérées ne satisfaisaient pas; mais, séparées de Dieu, elles ne pouvaient retrouver leurs voies. Ces intelligences, assez fortes d'elles-mêmes pour comprendre l'absurde des idolâtries, ne l'étaient pas assez pour repousser l'orgueil, implanté par Satan dans les âmes. Elles pouvaient reconnaître, comme Robespierre, une puissance suprême; resserrées dans leurs liens corporels, elles ne pouvaient songer, comme les anges rebelles, à se faire des dieux; mais elles faisaient des dieux à leur ressemblance, avec leurs passions. De ce module, on en vint bientôt au culte de l'homme.

Les philosophies naquirent à travers ce chaos,

ou, pour parler plus exactement, les philosophes; car, excepté Platon et quelques autres en petit nombre, les philosophes eurent peu de disciples. La grâce, comme tout ce qui est parfait, ne peut venir que de Dieu. Sa lumière n'a pu être accordée à Platon qu'en retour de quelques vertus. Il est arrivé à comprendre la nécessité d'un Dieu unique et créateur, et, de conséquence en conséquence, à déduire, de l'état d'imperfection et de misère où était l'homme créé de Dieu, les suites d'une grande chute et le besoin d'une réparation surhumaine.

Mais, outre cette exception qui avait ses obscurités, les autres philosophies ont toutes abouti à des résultats nuls d'abord, et ensuite dangereux. On a voulu tout expliquer sans mystères, et, en s'éloignant des mystères divins, on est fatalement arrivé à d'autres.

M. Adolphe Dechamps, dans une publication qui a fait quelque bien (1), a publié sous ce titre : *Comment finissent les époques philosophiques*, un tableau curieux de ce qui suit toujours les philosophies séparées de la révélation; ce qui contribue à démontrer que la philosophie n'est pas du tout la sœur de la théologie, mais sa servante, et l'Agar rebelle de Sara.

M. Dechamps expose comment la philosophie orientale s'est éteinte dans la théurgie, et comment le même sort a tué l'école alexandrine. Ces philosophes, qui se disaient disciples de Platon et qui vou-

(1) La *Revue de Bruxelles*, livraison de juillet 1837.

laient supplanter l'Évangile, sont tombés dans la mystique diabolique. Plotin se vantait d'avoir, comme Socrate, un démon familier; Jamblique évoquait les esprits; Julien l'Apostat sacrifiait aux démons. Comme les sages de l'Orient, ils se sont arrêtés à l'univers-Dieu ou au panthéisme, et ils consultaient l'avenir, on le voit dans Tertullien, au moyen de tables tournantes.

Ces mêmes phénomènes se sont reproduits au siècle de la réforme, dans l'illuminisme; et de nos jours la philosophie, que M. Cousin proclamait victorieuse, nous a amené le somnambulisme, le saint-simonisme et les esprits frappeurs.

Ténèbres pour les philosophes, lumière pour ceux des chrétiens qui avant tout écoutent l'Église et gardent la foi.

Comme il était difficile de classer méthodiquement ces légendes et de les lier par des considérations qui eussent pu ennuyer le lecteur, nous nous sommes privé de transitions, et dans les réflexions qui naissaient de ces singuliers récits, nous avons été sobre. On verra donc quelquefois le diable impuissant et bafoué à la suite du diable triomphant, et la légende sérieuse précéder ou suivre la légende qui tient du conte. Car tout n'est pas vrai dans cette galerie, et pourtant il y a bien plus de vrai que ne le croiront la plupart des lecteurs.

II. — SIMON LE MAGICIEN.

Pecunia tua tecum pereat, qui donum Dei existimaris pecuniis acquiri.
ACT., cap. VIII, ŷ 20.

« Il y avait à Samarie un homme appelé Simon, qui exerçait la magie, et qui avait séduit le peuple, tellement qu'ils l'écoutaient tous, et l'appelaient la grande Vertu de Dieu... Ils l'écoutaient, parce qu'il leur avait renversé l'esprit par ses enchantements (1). »

Le diacre Philippe étant venu prêcher l'Évangile à Samarie, Simon, étonné des miracles qu'il faisait, demanda aussi et reçut le baptême. Dès lors, il ne quittait plus Philippe.

Or, les saints apôtres Pierre et Jean, étant venus à Samarie, prièrent sur ceux que Philippe venait de baptiser, afin qu'ils reçussent le Saint-Esprit. Simon, voyant que les fidèles sur qui le Saint-Esprit répandait ses dons par l'imposition des mains des apôtres parlaient plusieurs langues sans les avoir apprises, et opéraient des prodiges, offrit de l'argent à saint Pierre, en lui disant : « Donnez-moi aussi ce pouvoir, afin que ceux sur qui j'imposerai les mains reçoivent le Saint-Esprit. » Mais Pierre lui répondit : « Que votre argent périsse avec vous, qui croyez par de l'argent acquérir le don de Dieu (2). »

Il l'engagea ensuite à faire pénitence. Mais Simon

(1—2) *Actes des Apôtres*, ch. VIII. C'est de ce Simon qu'est venu le mot *simoniaque*, appliqué à ceux qui trafiquent des choses spirituelles.

repoussé se jeta au contraire plus encore qu'auparavant dans la magie, et s'il ne se posa pas tout d'abord en guerre ouverte contre les apôtres, c'est qu'il redoutait leur puissance. Après leur départ, il releva la tête; il répandit ses doctrines à Samarie et dans les autres villes, appuyant ses paroles de prestiges qui lui firent des prosélytes. Il en arriva à se donner pour la Trinité divine, qui avait paru chez les Juifs comme le Fils, chez les nations diverses comme le Saint-Esprit, chez les Samaritains comme le Père.

Il était accompagné d'une esclave qu'il avait achetée à Tyr; elle s'appelait Sélène ou Hélène. Il disait qu'elle était cette célèbre Hélène de la guerre de Troie; que lui-même l'avait conçue de sa propre essence spirituelle; qu'elle était la mère de toutes choses; qu'il avait fait avec elle les anges et les archanges; que les anges ensuite avaient créé le monde visible; et que, voulant faire croire qu'ils s'étaient produits eux-mêmes, car ils ne le connaissaient pas, lui Simon, qui était leur père, ils s'étaient emparés de leur mère, et pour l'empêcher de remonter aux cieux, l'avaient enfermée dans un corps; qu'elle avait, depuis, passé successivement, comme d'un vaisseau à un autre, dans le corps de diverses femmes; qu'il l'avait retrouvée enfin, l'avait rachetée, et qu'il venait avec elle sauver les hommes.

Il ajoutait qu'il ne fallait pas croire aux prophéties, qui n'avaient été inspirées que par les anges.

Les hommes, étant libres, disait-il ensuite, peuvent faire tout ce qu'ils veulent; car ils sont sauvés par ma grâce et non par leurs œuvres, qui sont indiffé-

rentes. Ce qu'on appelle le bien n'est qu'une idée insinuée par les anges pour asservir ce monde; aussi je le détruirai, ce monde, et je délivrerai les miens. L'idolâtrie même n'est qu'une forme, et vous pouvez m'adorer sous le nom de Jupiter, ou sous tout autre, comme vous avez droit d'adorer Sélène sous le nom de Minerve. Les noms ne sont que du vent.

Après avoir répandu ses doctrines dans l'Orient, où elles favorisaient les débauches, où ses prêtres vendaient des philtres, expliquaient les songes, faisaient des enchantements et devinaient tous les secrets, il vint à Césarée, où il voulait, maintenant qu'il se voyait soutenu, disputer avec saint Pierre. On trouve les détails de cette dispute dans l'histoire apostolique d'Abdias, dans les Récognitions attribuées à saint Clément et dans d'autres écrits des premiers temps.

Le chef des apôtres, qui ne déclinait pas la conférence, entra dans la salle où Simon le Magicien avait appelé ses partisans, et ses premières paroles furent : — La paix soit à vous tous, qui êtes prêts à étendre votre main vers la vérité.

— Nous n'avons pas besoin de ta paix, répondit Simon. Où sont la paix et la concorde, on ne fait aucun effort pour connaître la vérité. C'est pourquoi je ne t'invite pas à la paix, mais à une controverse; et il ne peut y avoir paix entre nous que quand l'un de nous deux aura terrassé l'autre.

— Pourquoi crains-tu d'entendre le nom de la paix? répliqua saint Pierre. Ne sais-tu pas que la paix accomplit la loi? La guerre et les débats procè-

dent du péché. Où le péché n'est pas, la paix règne dans les entretiens, et la vérité brille dans les œuvres.

— Tes paroles n'ont aucun poids, dit Simon, et je dois te démontrer ma puissance, afin que tu tombes à terre, que tu reconnaisses ma divinité et que tu m'adresses tes prières. Je suis la première domination; je suis toujours, n'ayant pas eu de commencement et ne pouvant jamais avoir de fin. Je suis entré dans le sein de Rachel (c'était sa mère); j'en suis sorti voulant naître et paraître un homme, afin d'être vu par les hommes. Je me suis fait un corps. J'ai volé dans les airs et dans la flamme. J'ai changé des pierres en pain; je me suis précipité du haut d'une montagne, et, porté par les anges, je suis descendu sur la terre. Je puis disparaître aux yeux de ceux qui me voient, et paraître soudainement en tous lieux; je traverse les montagnes et les rochers, qui s'amollissent et s'ouvrent devant moi. Enchaîné, je brise mes fers et je charge de liens ceux qui croyaient me tenir captif. Enfermé dans une prison, je commande aux portes, et elles s'ouvrent d'elles-mêmes. J'anime des statues, de sorte que ceux qui les voient les prennent pour des humains vivants. J'ai ressuscité des morts. Je fais sortir de terre des arbres inconnus, et je produis des plantes nouvelles. Je me jette dans le feu sans qu'il me nuise. Je change à volonté les traits de mon visage, de façon qu'on ne peut me reconnaître. Je puis me montrer aux hommes comme ayant deux visages, et prendre les formes d'un mouton, d'un bouc, d'un enfant, d'un vieillard à longue barbe. Je découvre les trésors, je fais des rois, et je m'en fais adorer. Faut-il

en dire davantage? Tout ce que je veux se fait. Un jour, ma mère Rachel m'envoya moissonner un champ. J'y allai, et voyant une faucille à terre, je lui ordonnai de moissonner; elle obéit aussitôt, et fit le travail de dix moissonneurs.

— Tu ne démontres ici autre chose, répondit alors Pierre, sinon que tu es un enchanteur, tandis que notre divin Maître a montré surtout sa bonté. Mais si tu ne veux pas avouer que tu n'es qu'un enchanteur, allons à ta maison, avec cette foule qui nous entoure, et là ce que tu es se révélera au grand jour.

A cette proposition, Simon, pour toute réponse, se jeta sur saint Pierre en l'injuriant et le menaçant. Puis, à la faveur du tumulte qui s'éleva aussitôt, il s'échappa et disparut. Le peuple, irrité, courut à sa poursuite et le chassa de la ville, pendant que Pierre disait aux fidèles restés auprès de lui :

— Vous devez, mes frères, supporter les méchants avec patience, sachant bien que le Seigneur, qui pourrait les anéantir, souffre lui-même qu'ils restent jusqu'au jour qu'il a marqué. Vous donc qui vous convertissez au Seigneur par la pénitence, fléchissez le genou devant lui. Et alors il offrit le sacrifice.

En quittant Césarée, Simon n'avait été suivi que d'un seul de ses prosélytes, à qui il annonçait qu'il se rendait à Rome, voulant devancer là le chef des apôtres. Il savait que Pierre se disposait à y retourner bientôt. Ce seul disciple de l'enchanteur le quitta au bout de quelques instants, et vint le lendemain confesser à saint Pierre ses égarements et se soumettre à la pénitence.

L'apôtre Pierre rentra en effet à Rome, où, réuni à saint Paul, ils répandaient la foi du Seigneur Jésus dans tous les cœurs; et l'Évangile faisait, dans la capitale du monde, de grands progrès. Mais Simon, par ses prestiges, avait si bien gagné le cœur de Néron, qu'il n'eut pas de peine à l'irriter contre les chrétiens. Cependant, la sage doctrine des apôtres et leurs miracles gagnaient tous les jours des fidèles à l'Église; et Néron hésitait à poursuivre des hommes que les gens de bien vénéraient. Simon redoubla d'efforts. Devant Néron, il changeait subitement d'aspects, ayant tour à tour la figure d'un adolescent et la figure d'un vieillard. A travers ces enchantements, il dit à Néron :

— Pour vous convaincre, grand empereur, de mon pouvoir comme Dieu et comme Fils de Dieu, faites-moi couper la tête; je ressusciterai le troisième jour. Néron donna aussitôt cet ordre. Mais soit que le charlatan eût substitué, comme les uns le disent, un bélier à sa place, ou qu'il eût mis une tête de bélier sur la sienne, comme d'autres le racontent, soit par toute autre fascination, il ne laissa à la place où le bourreau le décapitait qu'une mare de sang et disparut.

Après s'être caché trois jours, il revint trouver Néron, et lui dit : Faites nettoyer mon sang qui a été répandu, et voyez que je suis ressuscité le troisième jour, comme je vous l'ai annoncé.

Des légendaires racontent qu'un démon prenait souvent la figure de Simon et pérorait en sa faveur devant le peuple romain. Ses adeptes le vénéraient tellement qu'ils lui élevèrent une statue.

Pierre et Paul crurent alors devoir éclairer l'empereur sur les sortiléges de Simon : —De même qu'il y a, dit Pierre, deux natures en Jésus-Christ, celle de Dieu et celle de l'homme, il y a aussi en Simon deux natures, celle de l'homme et celle du démon.

Simon, qui était présent, s'écria, au rapport du saint pape Léon : — Je ne souffrirai pas plus longtemps les outrages de cet homme, et je vais commander à mes anges de me venger.

— Je ne puis craindre tes anges, répliqua saint Pierre, car eux-mêmes ont peur de moi.

Il y eut dans ces luttes beaucoup de vains enchantements qui ne firent pas triompher Simon. Mais nous devons ne pas omettre une singulière anecdote rapportée par Cedrenus, par Nicéphore et par d'autres, avec quelques variantes :

Simon, dans son séjour à Rome, avait attaché à sa porte, au moyen d'une grande chaîne, un chien énorme chargé d'écarter ceux qui venaient à lui et qu'il ne voulait pas recevoir. On dit que cet animal, aussi redoutable par sa force que par sa férocité, avait étranglé plusieurs personnes, à qui Simon refusait l'entrée. Saint Pierre, allant trouver Simon chez lui, marcha droit au chien, le détacha, et lui ordonna d'aller dire à son maître, en parlant d'une voix humaine, que Pierre, le serviteur de Jésus-Christ, désirait s'entretenir avec lui.

Car le saint apôtre ne croyait pas devoir encore abandonner cette âme si profondément gangrenée.

Le chien fit ce que l'apôtre lui avait ordonné; et comme ceux qui entouraient Simon témoignaient à

ce prodige autant d'admiration que de stupeur, il leur dit : Croyez-vous que je n'aie pas la même puissance? puis s'adressant au chien, il lui commanda d'aller annoncer à Pierre qu'il pouvait entrer.

Ce chien ne pouvait être qu'un démon; et dans une autre occasion, où Simon lançait contre le saint apôtre ceux qu'il appelait ses anges et qui n'étaient que des démons, Pierre ne vit venir à lui qu'une meute de chiens.

Une autre occasion vint démontrer l'impuissance de Simon pour le bien. Un jeune parent de l'empereur mourut, au grand deuil de sa famille. Comme Simon se vantait de ressusciter les morts, on le fit venir; et Néron, paraissant curieux de s'éclairer, commanda qu'on appelât aussi l'apôtre Pierre.

Les partisans de Simon déclarèrent que s'il ressuscitait le mort, saint Pierre serait condamné à perdre la tête; mais que s'il échouait et que l'apôtre de Jésus-Christ fît le miracle, Simon, à son tour, subirait le traitement qu'il avait lui-même dicté pour son adversaire.

Simon, dissimulant son inquiétude, s'approcha du mort, marmotta des enchantements, chanta sourdement des paroles obscures. Bientôt ceux qui entouraient le magicien s'écrièrent que le mort remuait la tête, qu'il vivait, qu'il parlait à Simon. On bafoua saint Pierre qui avait douté de la puissance de Simon.

Mais comme le mort ne faisait aucun mouvement, le calme se rétablit, et l'apôtre dit doucement : — Si le mort a repris la vie, il peut parler; s'il est ranimé,

il peut se lever. Il vous semble que la tête s'agite : faites éloigner l'enchanteur, et vous reconnaîtrez que c'est un prestige.

Ce conseil suivi, on examina le mort, en qui la vie était totalement éteinte. Alors Pierre, après avoir prié un instant, sans s'approcher du lit, dit à haute voix :

— Jeune homme, au nom de Jésus-Christ, levez-vous, je vous le commande.

Le mort aussitôt se leva, parla et marcha; et l'apôtre le rendit à sa mère.

Ce miracle consterna les partisans de Simon. Mais l'enchanteur, craignant pour lui les suites de sa défaite, et croyant que les démons l'aideraient mieux dans un prodige qui ne dérangeait pas, comme la résurrection d'un mort, les jugements de Dieu, annonça sur-le-champ qu'il allait quitter Rome, où il ne trouvait qu'ingratitude, et que sa toute-puissance allait être reconnue, car il ne partirait que pour s'envoler dans les cieux, à la vue de tout le monde. Il indiqua un jour très-prochain. Ce jour venu, tout le peuple de Rome se réunit autour du Capitole et dans les places. Simon s'était fait des ailes, à l'aide desquelles il s'éleva un peu du haut d'une tour. Saint Pierre et saint Paul priaient ensemble :

— Seigneur Jésus, disaient-ils, montrez votre pouvoir; ne permettez pas que ce peuple, qui doit croire en vous, soit trompé par de pareils maléfices. Qu'il tombe, Seigneur, mais qu'il ne perde pas la vie, et qu'il ait le temps de reconnaître qu'il ne peut rien contre vous.

Ensuite saint Pierre dit tout haut ces paroles :

— Démons qui le soutenez, je vous commande, au nom de Jésus-Christ, de le laisser. Aussitôt, abandonné des puissances de ténèbres qui le portaient, Simon tomba et se brisa les jambes.

Abdias dit qu'il mourut peu d'heures après. Mais dans les *Philosophumena*, publiés récemment par M. Miller, il profite de la force qui lui reste encore pour se faire enterrer avant de mourir, en annonçant qu'il ressuscitera comme Jésus-Christ. Ce qui n'eut pas lieu.

Ce qui peut paraître surprenant, c'est que Néron le regretta; et les Romains placèrent sa statue dans l'île du Tibre avec cette inscription : *Simoni Deo sancto*, car malgré ses échecs, il avait beaucoup de partisans, à cause de sa morale commode (1); et tel fut le premier des hérésiarques.

(1) On a contesté la statue élevée à Simon. Mais Apollonius de Tyane, qui était comme lui un imposteur se faisant dieu, a bien eu des statues et des temples. On a contesté aussi le vol de Simon dans les airs ; mais il est rapporté comme réellement et physiquement vrai par Justin et par plusieurs Pères de l'Église. Dion Chrysostome, auteur païen, raconte que Néron eut assez longtemps à sa cour un magicien, qui lui avait promis de voler dans les airs. Suétone dit, dans la Vie de Néron, qu'un homme entreprit de voler devant la foule, qu'il s'enleva, et puis tomba, et que le balcon où était l'empereur fut teint de son sang. Tous les critiques sérieux admettent ce fait incontestable.

III. — APOLLONIUS DE TYANE.

> Il s'élèvera un grand nombre de faux prophètes qui séduiront beaucoup de personnes. SAINT MATTHIEU, ch. XXIV, ℣ 2.

Simon eut pour successeur à Rome un philosophe plus modeste. Il se nommait Apollonius. Né à Tyane, dans la Cappadoce, il est inconnu dans ses jeunes années; devenu homme, il adopte la philosophie de Pythagore, ne se nourrit que de légumes, parcourt le monde pour s'instruire auprès des sages, et vient à Rome sous Néron. Pythagoricien avant tout, il marche gravement, parle peu et ne parle que par sentences. Il honore les oracles de son suffrage; et les oracles font son éloge. Il s'élève contre les abus, prêche la réforme des mœurs, condamne la mollesse. Des disciples lui arrivent. Mais on lui fait comprendre qu'il ne sera puissant que s'il fait aussi des miracles. On lui en prépare un des plus grands; et, comme il se promenait dans Rome, il rencontre le convoi d'une jeune fille que l'on disait morte. Il s'approche de la litière sur laquelle on la portait, dit tout bas quelques mots; la jeune fille aussitôt s'éveille, parle à la foule et retourne chez son père. Huet et d'autres savants sérieux ont facilement démoli le frêle édifice de cette farce. Mais Simon ayant eu des échecs, on voulait opposer quelques autres merveilles aux prodiges qui accompagnaient les apôtres.

Un jour, qu'il y eut une éclipse de soleil accom-

pagnée de tonnerre, Apollonius dit à ceux qui l'entouraient : « Quelque chose de grand arrivera et n'arrivera pas. »

C'était là une de ces prophéties d'almanach qui trouvent toujours leur explication. Quelques jours après, le tonnerre tomba sur la table de Néron et renversa sa coupe. Aussitôt les disciples d'Apollonius s'écrièrent : C'est ce qu'avait prédit le prophète.

Malgré le ridicule de ce commentaire, Néron fit cas du philosophe; et, plus tard, Vespasien le consultait avec révérence. Mais Domitien, parvenu à l'empire, le condamna à la mort pour ses intrigues en faveur de Nerva, son concurrent. Le philosophe disparut, enlevé, disaient ses sectateurs, par un démon qui le transporta à Pouzzoles, où il s'embarqua. On dit qu'il mourut l'année suivante, 97 de l'ère chrétienne.

Voilà toute l'histoire de cet homme, à qui ses partisans élevèrent des statues et rendirent les honneurs divins. Mais cette apothéose ne dura qu'un temps très-court; et plus d'un siècle après, lorsqu'il était partout complétement oublié, on vit arriver à Rome, sous Septime Sévère, un sophiste grec nommé Philostrate. Ennemi des chrétiens, il alla faire sa cour à l'impératrice Julie, qui les détestait et qui était la femme de Sévère, l'ardent persécuteur.

Julie était ce qu'on appellerait aujourd'hui un bas-bleu; de nos jours elle eut fait gémir les presses. Ayant acquis un récit des voyages d'Apollonius,

écrit par un certain Damis de Ninive, qui l'avait accompagné dans sa vie vagabonde, et rassemblé plusieurs contes populaires sur ce prophète, elle trouva dans Philostrate, qui parlait avec élégance, l'homme qu'elle recherchait pour construire de ces matériaux une histoire qu'elle voulait opposer à celle de Jésus-Christ. Philostrate s'en chargea et produisit un récit dont voici le résumé.

Remarquons d'abord quel degré de confiance mérite Damis, qui assure avoir vu, en traversant le Caucase, les chaînes de Prométhée encore fixées au rocher. Mais Philostrate était homme à tout admettre.

Suivant lui, la mère d'Apollonius fut avertie de sa grossesse par un démon. Les païens donnaient ce nom à tout esprit, bon ou mauvais. Un prince des esprits fut son père. Les cygnes chantèrent autour de son berceau, et sa vie fut une suite de miracles. Il ressuscitait les morts, délivrait les possédés, rendait des oracles, conversait avec des fantômes, voyageait dans les airs, porté par des esprits, et se montrait à la même heure en plusieurs endroits du monde. Il comprenait la langue des oiseaux.

L'historien de cet homme excentrique raconte qu'étant venu au tombeau d'Achille il évoqua ses mânes; qu'il se fit aussitôt un grand tremblement de terre autour du tombeau et qu'il en sortit un jeune homme haut de sept pieds et demi, et d'une beauté singulière. Le spectre, ajoute-t-il, s'éleva à la taille de dix-huit pieds, et parla si grossièrement,

qu'Apollonius reconnut qu'il était possédé d'un démon. Il chassa le démon; après quoi il eut avec Achille une conversation réglée.

Lorsque, recherché par Dioclétien, il s'enfuit de Rome, il alla à Éphèse, où régnait la peste. Les habitants, chez qui sa réputation l'avait précédé, n'apprirent son arrivée que pour aller le prier de les délivrer du fléau. Apollonius leur commanda de sacrifier aux dieux. Quand le sacrifice fut fait, il s'écria qu'il voyait le diable ou le démon de la peste; il le désigna dans la personne d'un gueux tout déguenillé, en ordonnant à la foule de l'assommer à coups de pierres: ce qui fut fait lestement. Lorsqu'on ôta les pierres, on ne trouva plus à la place du pauvre homme lapidé que la carcasse d'un chien noir, qu'on jeta à la voirie; et la peste cessa.

C'est alors sans doute qu'un autre enchanteur, nommé Tespesion, admirateur d'Apollonius, ordonna à un orme de saluer l'homme divin, ce que l'arbre fit, mais d'une voix grêle qui indiquait que l'orme vieillissait.

On raconte aussi que deux ans plus tard, au moment où Domitien périt assassiné, Apollonius, au milieu d'une foule devant laquelle il pérorait, s'arrêta tout à coup et s'écria : Frappe et tue le tyran! Au bout d'un silence assez court il reprit : Le tyran est tué.

C'était, dit-on, l'heure où l'affranchi Stéphane tuait Domitien.

Si ce fait n'est pas un conte, il prouverait les relations évidentes de l'homme divin avec les démons.

On lui attribue des talismans et d'autres préserva-

tifs magiques, dont les hommes qui marchent avec Dieu n'ont pas besoin; mais, nous le répétons, son histoire n'est qu'un roman calculé. Tous les prodiges qu'on y trouve sont combinés de manière à pouvoir se comparer aux faits divins de la plus auguste histoire, avec cette différence que ceux d'Apollonius ne méritaient pas même le succès éphémère qu'ils ont eu.

La foudre tombe du ciel à la naissance d'Apollonius, c'est une opposition à l'étoile qui s'arrêta sur Bethléhem; les lettres de félicitation que plusieurs rois écrivirent à la mère d'Apollonius répondent à l'adoration des Mages; les discours qu'il prononce fort jeune dans le temple d'Esculape sont une copie impudente de la séance de l'enfant Jésus au milieu des docteurs; le spectre qui lui apparaît lorsqu'il traverse le Caucase est un calque maladroit de la tentation dans le désert. Ces parallèles montrent que Philostrate était au moins malhabile. « Le cas qu'on doit faire de ces contes n'est pas de les rapporter à la magie, dit Naudé, mais de les nier totalement. »

Hiéroclès voulut, sous Dioclétien, raviver ce parallèle; il fut réfuté à plat par Eusèbe, qui ne voit dans Apollonius qu'un magicien. Lactance compare le récit de Philostrate à *l'Ane d'or* d'Apulée, et la comparaison est juste. Photius, en louant le style du sophiste, regarde son livre comme un tissu d'extravagances méprisables. Tous les critiques modernes ont jugé pareillement.

Ammien Marcellin met Apollonius au rang des

hommes qui ont été assistés d'un démon familier « comme Socrate et Numa ».

On sait peu de choses de la fin d'Apollonius. Quelques-uns assurent que, presque centenaire, il fut emporté par le diable, quoique Hiéroclès avance qu'il a été enlevé au ciel. Le fait est qu'il disparut sans bruit.

Vopiscus rapporte que, quatre-vingts ans environ après sa mort, son spectre apparut à Aurélien qui assiégeait Tyane et l'empêcha de détruire sa ville.

Mais il y a eu des écrivains qui ont prétendu qu'il n'était pas mort et qu'il a été vu au douzième siècle, ayant prolongé sa vie jusque-là par le secret des alchimistes ou la pierre philosophale ; il avait changé de nom et s'appelait alors Artephius.

IV.

QUELQUES PERSONNAGES DE L'ÈRE ANCIENNE.

Les poëtes et les doctes sont souvent des charmeurs. PIERRE MASSON.

Nous amènerons ailleurs les faux messies. Cette collection a moins besoin d'être méthodique que de se montrer un peu variée. Nous parlerons donc quelque peu des anciens, mais seulement des pays classiques. Ceux des personnages qui ont eu des relations avec le diable, dans les régions que les Romains appelaient barbares, ont été passés en revue dans les légendes de l'Ancien Testament. Nous ne citons donc ici que des Grecs et des Romains, renvoyant

aux légendes des esprits et des démons les esprits, génies ou démons familiers de quelques hommes marquants.

Les anciens croyaient comme nous au diable, et il n'y a jamais eu personne qui l'ait mis en doute, sinon quelques niais toqués, comme on dit à Paris, et quelques esprits forts qui se croient profonds parce qu'ils sont creux et vides.

Pline raconte qu'Appion évoqua le diable pour savoir de lui quelle était la patrie d'Homère. Bodin rapporte, dans sa *Démonomanie*, qu'Hermolao Barbaro fit la même évocation au quinzième siècle, pour apprendre du diable ce qu'Aristote entendait par son entéléchie (1).

Le même Pline accuse Démocrite de magie. Selon lui, ce philosophe et Pythagore avec lui, Empédocle aussi et même Hippocrate, se sont occupés, à côté de la médecine, des hautes sciences magiques; et, pour qu'on ne croie pas qu'il ne s'agit là que de la mystique naturelle, il dit que Démocrite et les autres connaissaient des herbes si puissantes qu'ils évoquaient les démons par leur moyen.

On a même mis Zoroastre, Pythagore et Aristote parmi ceux qui ont communiqué avec les démons et on leur a attribué, comme à Salomon, des livres de magie.

Nous nous arrêterons aux deux ou trois plus célèbres des anciens, en déclarant que les véritables alliances de l'homme avec le diable viendront plus

(1) L'entéléchie est un terme dont les philosophes se servent pour exprimer toutes les perfections naturelles de l'âme.

sûrement chez les modernes et qu'on ne doit voir que des contes dans ce qui concerne Virgile, Aristote, Hippocrate, etc.

Ceux qui réfléchissent un peu s'étonnent devant cette légende des faits merveilleux de Virgile. Mais c'est une œuvre du moyen âge. Nous dirions que sa description des enfers a inspiré cette légende, comme les Métamorphoses d'Ovide et les chants d'Orphée ont fait croire que ces deux poëtes étaient sorciers; mais on verra qu'il y aurait erreur.

VIRGILE.

Gervais de Tilbury, Vincent de Beauvais, le poëte Adenès, Alexandre Neeckam, Gratian du Pont, Gauthier de Metz et cent autres racontent de Virgile de prodigieuses aventures, qui semblent une page arrachée aux récits surprenants des *Mille et une nuits*.

Nous croyons avoir trouvé l'origine de cette légende surnaturelle. De même qu'on a confondu le docteur Faust, qui nous occupera plus tard, avec l'inventeur de l'imprimerie, de même on a pu confondre un contemporain de Pépin le Bref, Virgile, évêque de Salzburg, avec le poëte de la cour d'Auguste. Ce qui nous paraît de nature à consolider notre assertion, c'est que les légendes font du beau, de l'élégant Virgile un petit homme bossu; or, l'évêque Virgile était contrefait. Il avait beaucoup d'esprit; né en Irlande selon les uns, dans les Ardennes selon les autres, il parvint par son seul mérite à la haute dignité de l'épiscopat. Ce fut lui qui soutint qu'il y avait des antipodes, et

qui pour cela ne fut pas du tout blâmé à Rome; mais comme il s'occupait d'astronomie et de sciences physiques, il laissa un renom de sorcier profondément attaché à sa mémoire.

Le savant évêque portait le même nom que le grand poëte; on a pu faire des deux un seul homme; le temps s'est chargé du reste.

Une raison encore de cette confusion, c'est qu'une des légendes qui se sont attachées à ce grand nom est intitulée *les Faits merveilleux de Virgile, fils d'un chevalier des Ardennes;* cette légende est celle qui présente le plus de choses extraordinaires.

Nous allons rassembler ici un précis de ces merveilles, qui étaient de l'histoire pour nos pères il y a cinq cents ans. Elles avaient encore tant de croyants au dix-septième siècle que Gabriel Naudé, dans son *Apologie pour les grands personnages accusés de magie,* se crut obligé de les réfuter sérieusement. Ces traditions sont toujours vivaces à Naples, où le peuple en raconte des lambeaux avec bonne foi.

Suivant l'histoire, Virgile, le grand poëte, naquit à Andes, petit village près de Mantoue, l'an de Rome 684, soixante-dix ans avant Jésus-Christ. Suivant les autorités du onzième et du douzième siècle, on ne peut pas fixer exactement le lieu de sa naissance. Mais presque tous les légendaires s'accordent à dire qu'il était fils d'un vaillant chevalier, aussi habile magicien que redoutable homme de guerre.

La naissance de Virgile fut annoncée par un tremblement de terre qui ébranla tout; et quelques-uns l'expliquent en disant que le chevalier dont il était

fils n'était autre chose qu'un démon incube; tels furent le père de l'enchanteur Merlin et le père de Robert le Diable.

Comme le petit enfant se montra, dès ses plus tendres années, subtil et ingénieux, ses parents l'envoyèrent à l'école, où il apprit toutes les sciences alors connues. Quand il fut devenu grand, un jour qu'il se promenait seul à l'écart, songeant à sa mère devenue veuve (car le chevalier de qui il tenait le jour avait disparu, sans qu'on sût où il était allé), il entra dans une grotte profonde, creusée au pied d'un rocher. Malgré l'obscurité complète, il s'avança jusqu'au fond. Il entendit une voix qui l'appelait; il regarda autour de lui, et, dans les ténèbres qui l'entouraient, il ne vit rien. Mais la voix, se faisant entendre de nouveau, lui dit :

— Ne vois-tu pas devant toi cette pierre qui bouche une étroite ouverture?

Virgile la heurta du pied et répondit :

— Je crois la voir en effet.

— Ote-la, reprit la voix, et laisse-moi sortir.

— Mais qui es-tu, toi qui me parles ainsi?

— Je suis le diable, qu'une main puissante a enfermé ici jusqu'au jugement dernier, à moins qu'un homme vierge ne me délivre. Si tu me tires d'ici, comme tu le peux, je t'apprendrai la magie; tu seras maître de toutes les richesses de la terre et nul être ne sera aussi puissant que toi.

— Apprends-moi d'abord la magie et le secret de tous les livres occultes, dit l'écolier; après cela j'ôterai la pierre.

Le diable s'exécuta de bonne grâce. En moins d'une heure Virgile devint le plus savant homme du monde et le plus habile magicien. Quand il sut tout ce qu'il voulait, il poussa la pierre avec son pied, et par l'ouverture, qui n'était pas plus large que les deux mains, il sortit dans une fumée blanche un très-gros personnage qui à l'instant se mit debout, en disant :

— Ouf! c'est bon d'être libre.

Le jeune adepte ne comprit pas d'abord qu'un corps si énorme eût pu passer par une ouverture si étroite.

— Il n'est pas possible, dit-il, que tu aies passé par ce trou.

— Cela est vrai cependant, dit le diable.

— Tu n'y repasserais pas assurément!

— J'y repasserais le plus aisément du monde.

— Je gage que non!

Le diable, piqué, voulut le convaincre. Il rentra dans la petite ouverture. Aussitôt Virgile remit la pierre; et le prisonnier eut beau prier, l'écolier s'en alla, le laissant dans son obscur cachot.

En sortant de la caverne, Virgile se trouvait un tout autre homme. Il apprit par son art magique qu'un des courtisans de l'empereur avait dépouillé sa mère de son château, que l'empereur refusait de le lui rendre et qu'elle gémissait dans la misère. Il lui envoya aussitôt quatre mulets chargés d'or, et, n'ayant plus besoin d'étudier, il se mit en route pour Rome. Beaucoup d'écoliers ses amis voulurent le suivre. Il embrassa sa mère, qu'il n'avait pas vue de-

puis douze ans. Il combla de richesses tous ceux de ses parents qui avaient aidé la veuve dépouillée; c'étaient, selon l'usage, les plus pauvres.

Lorsque vint l'époque où l'empereur distribuait des terres aux citoyens, Virgile se présenta devant lui; l'ayant salué, il lui redemanda le domaine dont sa mère avait été injustement dépossédée. L'empereur, après avoir entendu ses conseillers, dont l'un possédait le château de la veuve, répondit qu'il ne pouvait faire droit à la requête. Virgile se retira en jurant qu'il se vengerait. Le temps des moissons approchait; par son pouvoir magique il fit enlever et transporter chez lui et chez ses amis tout ce qui pouvait se recueillir sur les terres qu'on lui avait confisquées.

Ce prodige causa une vive rumeur. On savait la puissance de Virgile; on le voyait logé en prince dans un vaste et magnifique château et entouré de tant de serviteurs qu'on eût pu en faire une armée.

— C'est le magicien qui a fait cela, dirent les courtisans.

— Il faut l'aller combattre, dit l'empereur.

Et suivi de bonnes troupes, il marcha droit au château de Virgile, se proposant de le détruire et de jeter son maître dans une dure prison.

Dès que Virgile aperçut les bataillons qui venaient l'assiéger, il appela son art à son secours. D'abord il environna son château d'un brouillard si épais et si fétide que l'empereur et les siens ne purent avancer plus loin. Ensuite, au moyen de certains miroirs merveilleux, il fascina tellement les yeux des soldats

qu'ils se croyaient tous environnés d'eau agitée et prêts à être engloutis.

L'empereur avait auprès de lui un nécromancien très-habile et qui passait pour le plus savant homme dans la science des enchantements. On le fit venir. Il prétendit qu'il allait détruire les prestiges de Virgile et l'endormir lui-même; mais Virgile, qui se cachait à quelques pas dans le brouillard, entendit ces paroles et à l'instant, par un nouveau charme qui fut très-prompt, il frappa tout le monde d'une immobilité si parfaite que l'empereur et son magicien lui-même semblaient changés en statues.

— Comment nous tireras-tu de là? grommela le prince, sans conserver même la puissance de froncer le sourcil.

— Il n'y a que Virgile qui le puisse, répondit tristement le nécromancien.

On proposa donc la paix. Aussitôt le philosophe parut devant l'empereur. Il exigea qu'on lui rendît l'héritage de son père, que l'étendue en fût doublée aux dépens des conseillers du prince, et qu'il fût admis désormais au conseil. Le César consentit à tout. Aussitôt les enchantements s'évanouirent; Virgile reçut l'empereur dans son château et le traita avec une magnificence inouïe.

L'empereur, devenu l'ami de Virgile, lui demanda, puisqu'il était si savant et qu'il maîtrisait la nature, de lui faire un charme au moyen duquel il pût savoir toujours si l'une des nations soumises à Rome songeait à se révolter.

— Par là, dit-il, je préviendrai toutes les guerres et je régnerai tranquille.

Le philosophe fit une grande statue de pierre, qu'il appela Rome, et qu'il plaça au Capitole; puis il prit la principale idole de chacune des nations vaincues, dans le temple où les Romains recevaient tous les dieux; il les rassembla toutes et les rangea autour de la grande statue, leur mettant à chacune une trompette à la main. Dès lors, aussitôt qu'une des nations soumises pensait à se révolter, l'idole qui la représentait s'agitait, se tournait vers la statue de Rome, et sonnait de sa trompette d'une manière terrible. L'empereur, ainsi prévenu, envoyait des troupes qui arrivaient toujours à temps. On appela ce talisman *la salvation de Rome*.

Virgile avait conçu pour Naples une grande tendresse; il habitait souvent cette ville riante, que même, selon quelques-uns des légendaires, il avait fondée et bâtie. Pendant un été très-chaud, de grosses mouches se répandirent dans la ville, et se jetant sur les boucheries, empoisonnèrent les viandes. Le philosophe, pour arrêter ce fléau, mit sur l'une des portes de Naples une grosse mouche d'airain qui, durant l'espace de huit ans qu'elle y demeura, empêcha qu'aucune mouche vivante entrât dans la ville.

On trouve dans les vieux récits beaucoup de talismans de cette espèce. Saint Loup n'en eut pas besoin pour préserver de l'invasion des mouches les boucheries publiques de Troyes en Champagne, où en effet les dispositions des courants d'air empêchaient (car on vient de les détruire) qu'elles pussent péné-

trer, tandis qu'on les voyait par myriades aux portes. Fusil assure que, dans la grande boucherie de Tolède, il n'entrait, de son temps, qu'une seule mouche dans toute l'année. Bodin conte, dans sa *Démonomanie*, qu'il n'y a pas une seule mouche au palais de Venise; mais s'il en est ainsi, ajoute-t-il, c'est qu'il y a quelque phylactère enfoui sous le seuil; comme il s'est découvert, depuis quelques années, en une ville d'Égypte où l'on ne voyait point de crocodiles, qu'il y avait un crocodile de plomb enterré sous le seuil de la mosquée; on l'ôta, et les habitants furent dès lors travaillés des crocodiles comme ceux des autres cités qui bordent le Nil.

On sait aujourd'hui que les crocodiles n'entrent pas dans les cités. Mais revenons au magicien.

Virgile était occupé à construire pour l'empereur des bains si merveilleux, que chaque baignoire guérissait la maladie dont elle portait le nom, lorsqu'un fléau plus hideux que les mouches vint désoler la ville de Rome. C'était une nuée immense de sangsues, qui, se répandant la nuit dans les maisons, tuaient en les suçant beaucoup de citoyens. On eut recours au magicien; il fit une sangsue d'or, et la mit dans un puits profond, hors de la ville, où elle attira tous les reptiles suceurs.

Voulant ensuite se faire admirer du peuple, Virgile alluma, sur un pilier de marbre, au milieu du Forum, une lampe qui brûlait toujours, sans que la flamme eût besoin d'aucun aliment.

C'était sans doute la lumière électrique, qui a pu être connue autrefois. Elle jetait une si grande

clarté, que Rome en était partout éclairée. A quelques pas, il plaça un archer d'airain tenant une flèche et un arc bandé, avec cette inscription : *Si quelqu'un me touche, je tirerai ma flèche.* Trois cents ans après, un fou ayant frappé cet archer, il tira sa flèche sur la lampe et l'éteignit.

Pendant qu'il exécutait ces grandes choses, Virgile, ayant eu occasion de voir la fille de l'empereur, qui était jeune, belle et malicieuse, en devint très-épris, quoiqu'il fût lui-même très-laid, bossu et philosophe. La princesse, voulant se divertir, fit semblant d'être sensible, et lui donna rendez-vous à la chute du jour, au pied de la tour qu'elle habitait. Il y vint. Au moyen d'une corbeille, fixée au bout d'une corde, la princesse était convenue de le monter jusqu'à sa chambre, avec l'aide de sa servante. Il se plaça dans la corbeille, et la jeune fille tira la corde; mais lorsqu'elle vit le philosophe à moitié chemin, elle fit un nœud à sa fenêtre, et le laissa suspendu dans les airs.

Gratian du Pont attribue cette méchanceté, dans ses *Controverses du seœe féminin et du masculin*, non à la fille de l'empereur, mais à une courtisane de Rome; il l'apostrophe dans ces vers :

Que dirons-nous du bonhomme Virgile,
Que tu pendis, si vrai que l'Évangile,
Au corbillon? A cet homme d'honneur
Ne fis-tu pas un très-grand déshonneur?
Hélas! si fis; et c'était dedans Rome
Que là pendu demeura le pauvre homme,
Par ta cautèle et ta déception,
Un jour qu'on fit grosse procession.

Le matin, en effet, tout le peuple qui se rendait, non pas à la procession, mais au marché, se moqua du poëte, qui ne trouva qu'à la fin du jour une âme compatissante. Descendu à terre, il se hâta de rentrer chez lui; et là, pour se venger avant tout du peuple qui l'avait raillé, il éteignit à la fois tous les feux qui brûlaient dans Rome.

Le peuple, effrayé, courut à l'empereur. Virgile fut mandé.

— Les feux éteints ne se rallumeront pas que je ne sois vengé, dit-il.

— Vengé de qui?

— De votre fille.

Il conta sa mésaventure; et il voulut que la princesse ou la courtisane allât en chemise sur un échafaud dressé au milieu de la grande place, et que là, avec un flambeau, elle distribuât du feu à tout le peuple. Ce châtiment, qu'il fallut subir, dura trois jours.

Virgile, pour se consoler un peu, s'en fut de nouveau à Naples, où il se livra à l'étude. Ce fut alors qu'il mit sur une des portes de Naples deux statues de pierre, l'une joyeuse et belle, l'autre triste et hideuse, et qui avaient cette puissance que quiconque entrait du côté de la première réussissait dans toutes ses affaires; mais ceux qui entraient du côté de l'autre étaient malheureux durant tout le séjour qu'ils faisaient à Naples.

Il se fit un jardin où fleurissaient les plantes et les arbres de toutes les contrées de l'univers. On y trouvait tous les animaux qui peuvent être utiles et tous

les oiseaux chanteurs. On y voyait les plus beaux poissons du monde dans de magnifiques bassins.

A l'entrée de la grotte où Virgile renfermait ses trésors immenses, on admirait deux statues d'un métal inconnu, qui frappaient sur une enclume avec tant de mélodie, que les oiseaux s'arrêtaient dans les airs pour les entendre.

Il fabriqua un miroir dans lequel il lisait l'avenir, et une tête d'airain qui parlait et le lui annonçait.

Ne voulant pas de bornes à ses points de vue, il avait entouré ses jardins d'un air immobile, qui faisait l'office d'une muraille. Pour ses voyages, il construisit en airain une sorte de pont volant, sur lequel il se transportait aussi vite que la pensée partout où il le désirait. On ajoute que c'est encore par son art qu'il creusa le chemin souterrain du Pausilippe, où il mourut.

Nous n'avons pas parlé des sentiments de Virgile pour la fille du sultan d'Égypte, parce qu'ils ne sont rapportés que par l'auteur du livre intitulé *Faits merveilleux de Virgile, fils d'un chevalier des Ardennes*, et que ce chroniqueur n'écrivait qu'au quinzième siècle. Mais pourtant il n'est pas inutile de donner ici l'abrégé de son récit.

Le héros des *Faits merveilleux* n'est ni Virgile le poëte, ni Virgile l'évêque de Salzburg; ce n'est qu'un enchanteur, qu'on fait naître à Rome peu après la mort de Romulus. Le chroniqueur raconte que Romulus avait, comme on le sait, un frère nommé Rémus; qu'il en fut jaloux et qu'il l'obligea à quitter l'Italie; que Rémus passa dans les Gaules et

s'établit dans les Ardennes, où il fonda une ville qu'il appela de son nom *Remi :* c'est la ville de Reims.

Cette ville était si belle, et les murailles en étaient si hautes, que Romulus fut vexé des éloges qu'il en entendait faire. On augmenta sa mauvaise humeur en lui rapportant que Rémus se permettait mille railleries sur sa ville de Rome, dont les murailles étaient si basses qu'on pouvait sauter par-dessus. Dans sa colère, Romulus assembla une armée, passa les Alpes, marcha sur Reims, prit et ruina la ville et tua son frère.

Mais il ne put s'emparer ni de sa belle-sœur, ni de son neveu, qui s'étaient réfugiés dans des souterrains avec leurs trésors.

Quand Romulus et ses Romains se furent retirés, la veuve de Rémus reparut avec son fils; ils rebâtirent leur ville et la firent plus belle et plus forte qu'auparavant.

Dès que le fils de Rémus fut devenu un homme, sa mère l'engagea à venger son père. Il alla donc à Rome, entra dans le palais de son oncle Romulus, lui coupa la tête, et fut reconnu empereur à sa place.

Ce second Rémus avait amené avec lui un vaillant chevalier des Ardennes. Il lui fit épouser la fille d'un sénateur de Rome, laquelle fut la mère de l'enchanteur Virgile.

A la tête d'un de ses drames historiques, M. Alexandre Dumas dit que l'histoire n'est pour lui qu'un clou auquel il attache ses tableaux. Le chroniqueur que nous citons se donnait les mêmes priviléges.

Ce Virgile, dit-il, était destiné à faire des choses si merveilleuses, que, quand il naquit, toute la ville de Rome trembla. Dès qu'il fut en âge d'étudier, on l'envoya à Tolède, où florissait déjà une célèbre université de magie. Il fit là des progrès aussi étonnants que rapides dans l'art des enchantements.

Pendant qu'il s'y rendait si habile, on s'emparait à Rome de ses biens; sa mère l'en avertit, et il revint s'en plaindre à l'empereur, qui ne lui rendit pas justice. Les spoliateurs étaient ses courtisans; et ils se moquaient de Virgile, en disant que c'était un savant et que les savants n'étaient bons à rien; ce qui est vrai assez souvent. Mais Virgile, en cette occasion, voulut leur prouver le contraire.

Il se retira dans son patrimoine envahi et défia l'empereur de venir l'en déloger. L'empereur piqué le tenta, mais vainement. L'enchanteur, quoiqu'il n'eût pas de troupes à lui opposer, enferma si bien celles qui venaient pour le prendre, que l'empereur et son armée, mourant de faim, furent obligés de lui demander grâce.

Il les régala magnifiquement et déclara qu'il ne demandait autre chose que d'être maintenu en possession de son patrimoine. Ses droits furent donc reconnus, et l'empereur devint son ami.

Alors vient l'aventure du corbillon, qu'on a lue ci-devant. Désenchanté de la fille de l'empereur, joué encore par une autre, Virgile devint épris d'une jeune Sarasine, fille du soudan de Babylone, dont on lui vantait le mérite. Il l'attira à Rome par la puissance de ses enchantements, la vit, la trouva à son

gré, et se décida à passer dans son pays pour l'épouser. Mais ses études lui révélant que la Sarasine aussi lui préparait de mauvais tours, il rebroussa chemin et s'amusa à fonder la ville de Naples, où il opéra les divers prodiges que nous avons exposés.

Nous n'avons plus à donner que l'anecdote d'Osmone sur la mort de Virgile. Dans son *Image du monde*, Osmone conte que Virgile, sur le point de quitter Naples, pour un nouveau voyage d'aventures, consulta son androïde, c'est-à-dire la tête magique qu'il avait faite; et qu'elle lui dit que, s'il gardait bien sa tête, son voyage serait heureux. Virgile comprit qu'il devait seulement veiller sur son œuvre; il ne quitta pas son androïde d'un instant. Mais il avait mal entendu l'oracle; s'étant découvert le front en plein midi, il fut frappé d'un coup de soleil, dont il mourut.

Son corps, comme il l'avait désiré, fut transporté à Naples, où il est toujours sous le laurier impérissable qui le couvre.

Les Napolitains regardent le tombeau de Virgile comme leur palladium; aucun conquérant n'a osé le leur enlever. Ils croient aux merveilles que nous avons racontées et à d'autres encore. Le peuple de Naples vous les dira. Mais, à sa louange, il n'oublie pas les prodiges incontestés de Virgile : les *Géorgiques* et l'*Énéide*.

HIPPOCRATE.

Après avoir fait du prince de la poésie un sorcier en commerce avec le diable, on ne pouvait pas faire moins pour le père de la médecine. On disait, au moyen âge, que le mire doit avoir quelque peu de magie. On raconte donc que, du temps que César-Auguste était empereur de Rome, son neveu Gatus, qu'il aimait par-dessus toutes choses, que nous connaissons peu, et qui devait hériter de l'empire, tomba si grièvement malade, que les médecins ne purent le guérir. Il y avait trois jours et trois nuits qu'il ne parlait plus; toute la cour était en grande tristesse, lorsque, par bonheur, Hippocrate entra dans Rome (1), qu'il fut bien surpris de trouver en deuil. Il avait beau interroger les passants, personne ne lui répondait. Il monta au palais de l'empereur, pour savoir la cause de cette douleur publique. Il ne vit que de la consternation partout; et, se frayant passage jusqu'à la chambre où le malade était couché, il comprit alors ce qui causait la désolation générale. Il mit la main sur le cœur de Gatus, et dit à César-Auguste :

— Quelle faveur m'accorderez-vous, si je rends la vie à ce jeune homme?

L'empereur promit tout, et le savant médecin, prenant dans son aumônière une herbe et un breuvage, en composa une potion qu'il fit avaler au ma-

(1) Hippocrate, le père de la médecine, vivait près de quatre cents ans avant Auguste.

lade, en lui desserrant doucement les lèvres. Le jeune homme entr'ouvrit les yeux aussitôt, dit quelques paroles qui comblèrent d'espoir l'assistance; et, en moins de trente jours, Hippocrate le remit en pleine santé.

Auguste combla de biens l'habile docteur et fit élever deux piliers, sur lesquels il mit, d'un côté, la statue d'Hippocrate, et, de l'autre, celle de Gatus. Il admit le savant à sa table et lui donna place dans ses affections.

Peu de temps après, des habitants du pays de Galles vinrent s'établir à Rome. Il y avait parmi eux une dame d'une grande beauté. Un jour que, de la fenêtre du palais, elle regardait la statue d'Hippocrate, comme on lui vantait le philosophe :

— Tout philosophe qu'il est, dit-elle, je gage qu'en un jour je le ferai tenir pour le plus grand fou du monde.

Le savant médecin, ayant appris ce propos, voulut connaître la belle Galloise. A sa vue, il en devint si épris, qu'il tomba malade. L'empereur, inquiet, envoya toute sa cour auprès de lui; la Galloise y vint, reçut les aveux du philosophe, feignit d'y être sensible, et Hippocrate recouvra la santé.

Mais la belle dame, qu'il croyait épouser, était une malicieuse. Comme Hippocrate la pressait :

— Venez cette nuit sous ma fenêtre, lui dit-elle; on descendra une corbeille attachée à une corde; on vous montera dans la tour, où ma famille vous fera savoir ses conditions.

C'est une copie de la farce faite à Virgile.

Le savant fut exact : au milieu de la nuit il se plaça dans la corbeille, que la Galloise fit élever presque au sommet de la tour, beaucoup plus haut que les fenêtres; puis, attachant la corde à un croc, elle laissa le malheureux Hippocrate suspendu au milieu des airs.

Or, cette corbeille était, à Rome, une espèce de pilori où l'on exposait les malfaiteurs. Quand il fut jour et que l'on vit là Hippocrate, tout le monde chercha quel pouvait être son crime. L'empereur était à la chasse, d'où il ne revint que le soir : et ainsi la corbeille ne fut descendue qu'à la nuit.

Le savant ne voulut pas faire connaître l'auteur de son triste accident; mais, pour se venger, il rendit la Galloise, au moyen d'un charme, éprise d'un vieux nain bossu et contrefait, avec lequel on fut bien surpris de la voir se marier.

Quelque temps après, un chevalier vint à Rome annoncer à César-Auguste qu'un homme de Nazareth, appelé Jésus, guérissait tous les malades, ressuscitait les morts, et faisait d'autres merveilles. Hippocrate aussitôt quitta Rome, en disant qu'il allait chercher Jésus et apprendre de lui ce qu'il ne savait pas.

En cheminant, guérissant partout les malades, mais ne ressuscitant pas les morts, il arriva chez Antoine, roi de Perse, dont il rendit le fils à la santé. Antoine, pour récompense, lui fit épouser la fille du roi de Syrie.

Pour recevoir dignement la belle princesse, le philosophe, qui était magicien, comme vous verrez, fit construire un palais magnifique, où éclataient l'or,

l'argent et les pierreries; son art, d'ailleurs, l'avait rendu puissamment riche. Il construisit aussi un lit qui guérissait de toutes maladies ceux qu'il y faisait coucher.

Cependant la princesse ne l'aimait point, parce qu'il n'était pas de race royale. Hippocrate s'en aperçut, et il se fit une coupe d'or, à laquelle il fixa des pierres précieuses qui neutralisaient l'effet des poisons. Plusieurs fois la méchante femme essaya de l'empoisonner, mais inutilement : le charme de la coupe était supérieur à la puissance des venins. Irritée de cet obstacle, la princesse déroba la coupe et la jeta dans la mer.

Hippocrate s'aperçut donc de ses mauvais desseins : aussi refit-il, au plus vite, une autre coupe moins belle, mais qui avait la même vertu. Cependant il oubliait d'aller chercher Jésus de Nazareth, et, pour ses passions, comme tant d'autres, il se perdait.

Sur ces entrefaites, le roi Antoine tint une cour plénière, à laquelle Hippocrate s'empressa de se rendre avec la princesse sa femme. Un soir, après souper, le roi, le philosophe et la méchante femme étaient à une fenêtre qui donnait sur la cour du château. Ils virent dans cette cour une jeune truie qui mangeait un grand ver. Hippocrate s'écria :

— Celui qui mangerait la tête de cet animal périrait sur-le-champ. Nul remède ne pourrait le sauver.

— Nul remède? demanda la princesse.

— Nul remède, répéta le philosophe, excepté

s'il buvait l'eau dans laquelle cette tête aurait été cuite.

— Cela est bien étrange, ajouta la femme; puis elle parut s'occuper de tout autre sujet.

Mais, aussitôt qu'elle fut libre, elle alla trouver le cuisinier du palais et lui ordonna de servir à Hippocrate la tête de cette truie, qu'elle désigna, et elle recommanda de jeter l'eau qui aurait servi à faire cuire l'animal. Le cuisinier exécuta ponctuellement les ordres qu'il avait reçus; et à peine le philosophe eut-il mangé une partie de la tête de la truie, que, devinant la trahison de sa femme, il s'écria :

— Hélas! je suis mort.

Il s'empressa d'aller aux cuisines demander l'eau dans laquelle avait été cuite la tête de l'animal venimeux; on lui indiqua le fumier sur lequel cette eau avait été jetée. Il s'y coucha, mais inutilement : le poison était plus fort et le brûlait peu à peu.

La princesse qui l'avait trahi ne put jouir de sa mort; car, malgré les prières de son mari, qui lui pardonnait et demandait grâce pour elle, le roi Antoine la fit exposer sur un rocher du rivage. Elle y resta trois jours et y mourut.

Hippocrate cherchait à force de soins à prolonger son existence; mais la vie le quittait d'heure en heure. Il fit creuser sa tombe sous un rocher; et, avant de mourir, il fit une chose qui étonna beaucoup ceux qui la virent : il prit un panier de jonc et le remplit d'herbes; puis il jeta dessus beaucoup d'eau, qu'il fit sortir par un seul jet, sans laisser une goutte

d'eau s'échapper d'un autre côté. On eût dit qu'elle coulait d'un tonneau bien fermé. On lui demanda pourquoi il agissait ainsi.

—Je le fais, dit-il, pour vous montrer combien c'est une grande chose que la mort d'un homme, quand elle est résolue. Aucune médecine ne peut l'empêcher; car, si je devais guérir, je pourrais arrêter la dysenterie qui me travaille, comme j'ai ôté de ce panier l'eau qui s'y trouvait.

Après avoir ainsi parlé, le fils d'Esculape ne tarda pas à mourir; il expira le quinzième jour de septembre, un peu avant la mort de Notre-Seigneur.

Nous avons emprunté cette notice d'Hippocrate à un extrait plus étendu, publié par M. Leroux de Lincy, à qui on doit tant de savantes études sur le moyen âge. Ce savant y ajoute un fragment du roman des *Sept sages de Rome*, où Hippocrate joue encore un rôle peu glorieux :

Hippocrate, dit l'une des histoires de ce livre, fut le plus savant médecin de la terre. De toute sa famille, il ne lui resta qu'un neveu, auquel il se garda bien de découvrir la science qu'il possédait. Malgré tout, le jeune homme étudia en silence, et devint aussi habile que son oncle, qui, ayant reconnu son talent, n'en parut nullement contrarié. Il arriva que le fils du roi de Hongrie tomba malade. Hippocrate fut mandé aussitôt; mais d'importantes affaires l'empêchaient d'entreprendre un aussi long voyage. Il répondit au roi que, ne pouvant obéir à ses ordres, il lui enverrait un sien neveu. Ce dernier se rendit à la cour de Hongrie.

Le roi et la reine présentèrent le prince malade au jeune médecin, qui regarda l'enfant, regarda le père, regarda la mère, puis demanda à voir leurs urines : on les lui montra. Après avoir longtemps réfléchi, le jeune médecin dit :

— Donnez à manger à cet enfant de la chair de bœuf.

On obéit à la prescription, et le fils du roi de Hongrie guérit aussitôt. Le jeune médecin, richement payé par le roi, retourna près de son oncle. Hippocrate lui demanda :

— As-tu guéri l'enfant?

— Oui, sire.

— Que lui as-tu donné?

— Chair de bœuf.

— Tu es bien savant, dit Hippocrate; — et de ce moment il roula dans son esprit des pensées de mort et de trahison à l'égard de son neveu.

Il l'appela un jour et l'emmena avec lui dans un jardin.—Je vois une belle herbe, dit le jeune homme; et il s'empressa de la cueillir et de la présenter à son oncle.

— C'est vrai, répliqua Hippocrate; mais je crois en sentir une autre meilleure.

Le neveu s'agenouilla pour la cueillir; aussitôt Hippocrate tira un couteau qu'il avait caché sous sa robe, s'approcha du jeune homme, le frappa et le tua. Il fit plus : rentré chez lui, il prit tous ses livres et les brûla, ne voulant pas qu'on héritât de sa science.

Hippocrate, dit le même livre, sentant qu'il allait

bientôt mourir, se fit apporter une tonne remplie d'eau pure, qu'il fit percer en divers endroits, et qu'il boucha hermétiquement. Puis, ayant séché l'eau de la tonne avec une poudre, il appela ses amis :

— Voici une tonne, dit-il, que j'ai remplie d'eau claire; or, débouchez-la.

Les amis d'Hippocrate tirèrent les chevilles; mais l'eau ne coula pas :

— J'ai pu étancher toute l'eau de cette tonne, reprit le médecin; mais je ne puis arrêter celle qui coule de mon corps : c'est pourquoi je vais mourir. Et il ne se trompait pas; il ne tarda pas à rendre le dernier soupir.

Legrand d'Aussy, dans ses fabliaux, où il ménage si peu la délicatesse de son lecteur, a donné aussi d'Hippocrate l'aventure de la corbeille, qui du reste, comme nous l'avons remarqué, est copiée de la légende de Virgile.

ARISTOTE.

Nos pères, dans leurs contes, prenaient plaisir, comme on le voit, à jeter du ridicule sur les philosophes; et ils ont montré par là qu'ils connaissaient aussi bien que nous les faiblesses humaines.

On lit donc dans le tome I^er^ du recueil assez peu décent de Legrand d'Aussy, que nous venons de citer, qu'un jour Aristote reprocha à son élève Alexandre la passion qu'il avait conçue pour une jeune Indienne, et l'oubli de ses devoirs de roi où l'entraînait cette passion. Le prince, écoutant les le-

çons de la sagesse, fit dès lors sa cour moins assidûment. L'Indienne fut instruite de la remontrance du philosophe et résolut de s'en venger. Elle alla trouver Aristote ; comme il n'était protégé que par sa pauvre philosophie, et par une science magique qui ne valait pas mieux, elle lui fit quelques gracieux compliments, qui le troublèrent plus vite qu'elle ne l'avait espéré.

Quand elle lui eut tourné l'esprit par un sourire, elle lui demanda s'il ne serait pas assez bon pour lui permettre de satisfaire à un désir qu'elle avait depuis longtemps et qui n'exigeait de lui qu'un peu de complaisance. Aristote protesta qu'il ne lui pouvait rien refuser.

— Eh bien ! dit la princesse, j'oserai donc vous avouer cette fantaisie, que je ne puis guérir que par votre condescendance. C'est que je meurs d'envie d'aller à cheval sur votre dos.

Le philosophe chauve et ridé n'eut pas la force de refuser une demande aussi absurde. La fine Indienne avait fait apporter une selle, une bride et un fouet. Elle plaça la selle sur le dos d'Aristote, la bride dans sa bouche, sauta sur lui comme sur un roussin, et le fit marcher à quatre pattes devant Alexandre....

Ce trait singulier est cité dans l'*Euryale* d'Ænéas Sylvius. Sprangers, peintre de l'empereur Rodolphe II, l'a peint au commencement du dix-septième siècle, dans un tableau que Sadeler a gravé ; il est mentionné aussi dans les notes de Michel d'Éphèse sur Aristote (Venise, 1527).

V. — UN DES TRIBUNAUX DE L'ENFER.

Les loups ne se mangent pas.
Vieux proverbe.

Il y avait, non loin de Tolède, dans une caverne mystérieuse et profonde, une école de nécromancie et de magie, espèce d'université occulte dont M. de Balzac a reconnu l'existence. Après avoir tenu ses cours pendant plus de trois siècles, elle fut fermée sous le règne de Ferdinand V, l'habile roi qui acheva l'affranchissement de l'Espagne.

Au douzième siècle, les mauvais drôles de tous les pays voisins allaient à cette école, dans l'espoir d'apprendre à ses leçons nocturnes le moyen d'avoir sans travail des richesses et des jouissances. Quelques Normands, qui prenaient là des enseignements à leur goût, ayant entendu raconter à leurs maîtres des choses prodigieuses obtenues par la puissance magique, prièrent celui que l'on disait le plus fort de les faire témoins de quelque scène infernale. Le professeur voulut comprimer un désir si prompt dans ses jeunes adeptes; il leur en exposa les dangers. Mais comme ils persistaient dans leur demande et qu'ils se montraient assez intrépides, il les conduisit un jour dans une clairière qu'on ne fréquentait guère, à cause de son mauvais renom. Là il traça sur le sol aride un grand cercle, qui était, dit-il, une enceinte protectrice. Il y fit entrer les élèves et leur recommanda, quoi qu'ils vissent, de rester immobiles s'ils ne voulaient pas être emportés par quelque démon. Il les

avertit encore de ne rien donner aux esprits qui allaient venir et de ne rien accepter d'eux.

Après cela il se retira à l'écart et fit ses évocations, dont il ne voulait pas encore divulguer les formules.

Peu d'instants après, une troupe de démons bondit autour du cercle et l'entoura, mais sans y entrer. Ils portaient un costume militaire et des armes bien travaillées. Ils firent d'abord pour distraire les jeunes Normands quelques exercices de ceux que font les gens de guerre. Ensuite reculant sur eux-mêmes, comme pour prendre du champ, ils s'élancèrent sur leurs spectateurs la lance en avant et l'épée au poing, dans l'espoir évident de les épouvanter et de les faire sortir du cercle. Mais, quoique effrayés, les apprentis nécromanciens se serrèrent les uns contre les autres au lieu de fuir; et bientôt ils se rassurèrent en remarquant que la pointe des armes ennemies ne pouvait dépasser la ligne tracée par leur maître, et qu'ils étaient en sûreté dans le rond magique.

Les démons, ayant échoué dans leur première tenue, s'éloignèrent alors pour en prendre une autre; et ils reparurent au bout d'un instant sous des figures de jeunes filles belles et bien parées. Ils firent dans ce déguisement une sorte d'entrée de ballet, formant des danses à fracas, et cherchant par des agaceries à attirer les jeunes gens. Une de ces fausses jeunes filles, remarquant un des écoliers sur qui la tentation opérait, s'avança vers lui en dansant avec une légèreté merveilleuse, et lui présenta un anneau de grand prix. Le jeune homme éleva la main au-dessus du cercle pour prendre l'anneau; mais le démon l'attira

à lui lestement, lui jeta les bras au cou, et l'emporta. Toute la troupe déguisée s'envola avec lui.

Les autres jeunes gens poussèrent alors des cris qui firent revenir leur maître. Ils lui contèrent ce qui venait de se passer.

— Je n'en suis pas la cause, dit-il; vous avez voulu voir les démons, je vous avais annoncé le péril. Votre camarade, qui s'y est exposé, ne sortira pas de leurs mains.

Les Normands en ce temps-là n'étaient pas faciles. Après s'être concertés, ils dirent à leur maître que s'il avait eu le pouvoir de faire venir les démons, il pouvait aussi les rappeler; qu'ils voulaient ravoir leur camarade; qu'ils ne quitteraient pas le magicien avant qu'il l'eût rendu.

Ils l'entouraient; et se montant la tête, ils ajoutèrent : —Si vous ne nous le rendez pas, nous sommes ici sans témoins, nous allons vous tuer.

Il paraît que la puissance du nécromancien était assez singulière; car, malgré cette puissance, il trembla pour sa vie au milieu de ces enragés. Il leur répondit ;

— Attendez au moins quelques instants; je vais travailler de mon mieux pour vous ramener votre ami, s'il n'est pas défunt.

Aussitôt donc, par des cérémonies qui furent longues, il évoqua le prince des démons ou plutôt un de leurs princes, car, selon les démonologues, ils en ont plusieurs(1). Ce démon, comte ou marquis de l'enfer, consentit à paraître.

(1) *Voyez* pour la hiérarchie de l'enfer les *Légendes de l'autre monde.*

Le nécromancien lui exposa qu'il l'avait toujours bien et fidèlement servi; qu'il se trouvait menacé de mort par les propres serviteurs qu'il lui préparait, et qu'il le priait de rendre aux étudiants irrités le camarade dont ils voulaient venger la perte. Le démon répondit à son homme :

— Demain, j'assemblerai pour cela un concile (1) où tu assisteras, et nous tâcherons de te satisfaire.

Les camarades, rassurés, attendirent.

Le lendemain, à la même heure de minuit, le démon chef réunit les gens de sa juridiction, et demanda qui avait enlevé l'écolier que réclamait le professeur de Tolède, et pourquoi on lui avait fait ce mauvais tour? Le démon compromis répondit :

— Seigneur, c'est moi qui ai fait ce rapt; et, en emportant le jeune homme, je n'ai commis ni injustice, ni violence : il a désobéi à son maître en dépassant le cercle qui faisait sa sûreté.

On disputa donc sur cette question; et comme on ne s'entendait pas trop, le prince de la troupe dit à un démon de marque qui siégeait près de lui :

— Olivier, tu as toujours été échevin; tu ne fais acception de personne en fait de justice : prononce donc sur cette cause qui nous occupe (2).

Le démon Olivier répondit gravement :

— Mon avis serait de renvoyer ce jeune homme au vieillard son maître, que vous voyez en peine et qui

(1) Le latin porte *concilium*. On sait que les démons singent l'Église. Cette légende est extraite du recueil d'histoires miraculeuses de Césaire (Cæsarius), moine d'Heisterbach, chap. 4 du livre V.

(2) Olivere, semper curialis fuisti; contra justitiam personam non accipis; solve quæstionem hujus litis, etc.

nous est dévoué. Il nous a rendu des services et nous en rendra encore.

L'avis de l'échevin fut adopté; et le vieux professeur de sciences infernales réunit l'étourdi à ses camarades, qu'il remplit dès lors de vénération pour son grand pouvoir.

Mais si ces camarades poursuivirent leurs abominables études, ce qu'on ne nous dit pas, le jeune Normand, qui venait de voir l'enfer et qui ne voulait pas y retourner, déserta l'école de Tolède et se réfugia dans un monastère de Cîteaux, où il vécut sans plus songer aux démons que pour se garder de leurs piéges.

On lit dans les recueils latins qui abondent en Allemagne une autre histoire où les mêmes mesures de prudence sont recommandées à ceux qui osent tenter de voir le diable. Un chevalier allemand, nommé Henry, déjà philosophe au douzième siècle, prétendait qu'il n'y avait pas de démons. Cependant, outre l'Écriture sainte, qui est précise, comme de temps en temps, alors aussi bien que de nos jours, il y avait des faits qui prouvaient évidemment l'existence et les ruses des mauvais anges, il douta un jour de son incrédulité. Il alla donc trouver un grand clerc, nommé Philippe, lequel passait pour un homme qui avait des relations avec le diable, et il le pria de le lui faire voir.

— Les démons sont horribles, lui répondit le clerc; on ne les approche pas sans danger. Songez-y avant de vous exposer.

— Mais avec vous, répliqua le chevalier, je puis espérer qu'ils ne me toucheront pas.

Et il insista si bien, que Philippe, ayant pris ses mesures, l'emmena dans un carrefour, où il traça un cercle et l'y fit entrer; après quoi il s'éloigna pour évoquer le démon. La chose se faisait à l'heure de midi, le nécromancien voulant prouver à l'incrédule qu'il ne recourait pas aux illusions.

Avant de le quitter, il lui avait dit :

— Songez bien que, si vous mettez le pied hors de ce cercle avant mon retour, vous courez risque d'être étranglé ou emporté par le diable. Ayez soin aussi de ne lui rien donner, de ne lui rien promettre, de ne prendre avec lui aucun engagement, à moins que vous ne vouliez devenir son serviteur. Au reste, ne vous effrayez de rien; vous pourrez voir des choses terribles; mais le diable n'a aucun pouvoir sur vous, si vous suivez exactement ce que je vous prescris.

Resté seul au milieu du cercle, le chevalier Henry s'assit par terre pour ne pas tomber quand la frayeur viendrait. Bientôt il se vit environné de torrents et d'eaux débordées qui inondaient tout autour de lui, mais qui s'arrêtèrent aux bords du cercle magique et se retirèrent assez vite. Après cela il entendit autour de lui les grognements d'une armée de pourceaux, les sifflements de tous les vents déchaînés, les éclats de la foudre, et plusieurs bruits prodigieux ou singuliers, parmi lesquels il voyait passer autour de lui des fantômes et des spectres effrayants. Il ne se troubla pas trop. Mais pendant qu'il considérait avidement tout ce qui circulait autour du cercle, il vit sortir d'un bois voisin un fantôme épouvantable, entièrement noir, qui venait au cercle à pas de géant.

Il était plus haut que les plus grands arbres. Le chevalier comprit que c'était le diable, et il fit de son mieux pour s'affermir.

Dès qu'il fut devant le cercle, le démon demanda à celui qui l'occupait :

— Que me veux-tu?

— J'ai souhaité de te voir, répondit Henry.

— Et pourquoi ce désir?

— Parce qu'on m'a souvent parlé de toi.

— Que t'en a-t-on dit?

— Assez de mal.

— Les hommes me jugent et me condamnent sans me connaître. On m'attribue tout le mal qui se fait. Demande à Philippe, qui me connaît assez, s'il a à se plaindre de moi. Tu vois que je fais tout ce qui peut lui plaire.

— Où étais-tu quand il t'a appelé?

— J'étais à quelques journées d'ici; je suis venu en hâte, et j'espère de toi quelque chose, car toute course mérite salaire.

— Que veux-tu que je te donne?

— Ton manteau.

— J'en ai besoin.

— Ta ceinture.

— Je ne puis m'en passer.

— Une de tes brebis.

— Je ne veux pas faire un vide dans mon troupeau.

— Eh bien, le coq de ton poulailler.

— Et qu'en ferais-tu?

— Ses chants me réjouiraient.

— Si je te le donnais, comment saurais-tu le prendre ?

— Sois tranquille; donne seulement.

— Je ne puis te le donner. Mais dis-moi d'où te vient la science universelle que tu possèdes, dit-on?

— On me flatte et tu veux me séduire, ce qui serait curieux. Je sais assez bien le passé, et surtout de ce passé le mal qui s'est fait dans le monde; je dis le mal, à ton point de vue, non au mien. Par exemple, je vais te dire le lieu, l'année et le jour où tu t'es séparé de celui de là-haut pour te rapprocher un peu de nous. Je sais ta vie.

Le diable l'exposa si crûment, cette vie du chevalier Henry, qu'il en devint tout honteux. Quand le fantôme le vit abattu, il allongea sa grande main noire au-dessus du cercle, et le chevalier, s'imaginant qu'il allait avoir le cou tordu, se roula par terre en appelant Philippe à grands cris. Il accourut, adjura le diable de se retirer; et le pauvre Henry regagna sa maison, bien assuré désormais de l'existence des démons, et ne demandant plus à Dieu que de ne les revoir jamais.

VI. — UN PACTE A CÉSARÉE.

Resistite diabolo, et fugiet a vobis.
S. JACQUES.

Un riche vieillard de Césarée, qui se nommait Érard, avait une fille unique, qu'il voulait faire religieuse; mais les choses tournèrent autrement, comme on va le voir.

C'était sous l'épiscopat de saint Basile le Grand; et

la Légende d'or a recueilli, de documents antérieurs, les faits qu'elle nous fournit.

Cette jeune fille que nous venons d'annoncer étant à la fois belle, riche et noble, un domestique de son père en devint épris. Mais comprenant qu'on ne la lui donnerait pas pour épouse et n'osant pas déclarer ses vues, il s'adressa à un magicien que l'on vantait beaucoup dans les bas-fonds de la cité. Il lui promit une récompense considérable s'il pouvait l'aider à conquérir sa jeune maîtresse.

— Mon pouvoir n'est pas assez grand pour une telle entreprise, répondit le magicien; mais je puis vous adresser à quelqu'un qui, si vous êtes prêt à lui rendre hommage, saura vous donner plein succès.

— Je suis prêt à tout, répondit le valet.

Le magicien alors écrivit une lettre, qu'il scella de son cachet, la donna au domestique, et lui prescrivit d'aller au milieu de la nuit à la tombe de quelque païen, d'invoquer là les démons en tenant sa lettre à la main, de l'élever ensuite au-dessus de sa tête, et de la lancer dans les airs.

Le jeune ambitieux exécuta ponctuellement toutes ces mesures. Aussitôt un des princes de l'enfer se montra, entouré d'une escorte de démons. Il avait saisi la lettre au vol et la tenait à la main. L'ayant lue avec attention, il dit au jeune homme :

— Il faut que tu croies en moi, si tu veux que je te rende le service en question.

— J'y crois, seigneur, répondit le valet.

— Fort bien. Mais on ne peut pas se fier à vous autres chrétiens. Quand vous avez besoin de nous,

vous venez nous trouver, et dès que vos désirs sont satisfaits vous retournez à votre Christ. Je ne te servirai que si tu renies Jésus-Christ,

— Je le renie,

— Bon. Signe-moi donc ce pacte par lequel tu renonces à ton baptême, tu rejettes la religion chrétienne, et tu te fais mon serviteur,

Le valet signa d'une main ferme.

Le diable, ayant ses sûretés, chargea alors quelques-uns de ses démons dont il connaissait l'habileté d'aller sur-le-champ s'embusquer autour de la fille du vieil Érard et de l'enflammer pour son domestique; ce qui fut fait si vivement, qu'en s'éveillant au matin, la jeune fille, sans comprendre ce qui l'agitait tout à coup, alla se jeter aux genoux de son père, et lui déclara en sanglotant qu'elle mourrait s'il ne lui donnait pas pour époux le serviteur qu'elle désignait,

— Ayez pitié de votre fille, ajouta-t-elle en remarquant la consternation du vieillard, consultez votre cœur, et montrez-moi que vous êtes mon bon père en m'accordant ce que je vous demande. Si vous êtes insensible à ma prière, vous allez me voir expirer, et Dieu vous demandera compte de ma mort.

— Malheureux que je suis! s'écria le vieillard; ma fille est certainement ensorcelée. Qui a pu m'enlever mon trésor? Qui a éteint la douce lumière de mes yeux? Qui a étouffé mes espérances? Ma fille, je voulais vous consacrer à Dieu; j'espérais que par vos œuvres de pénitence vous gagneriez le ciel pour vous et pour moi; et vous vous laissez entraîner à une passion insensée. Laissez-vous guider par votre père;

abjurez votre pernicieuse démence; ayez pitié de mes cheveux blancs, et ne plongez pas mes derniers jours dans les douleurs et la honte.

Mais l'infortunée ne répondait que ces mots : — Mon père, je mourrai si vous me repoussez.

Après avoir longtemps lutté contre l'égarement de sa fille, voyant qu'elle ne cessait de pleurer en grande amertume de cœur, le vénérable Érard s'immola et se sacrifia. Il donna à sa fille la plus grande partie de ses biens, et la laissa s'unir à un homme qui devint son gendre contre toute espérance humaine.

Les deux jeunes époux ne songèrent alors qu'à ce qu'ils appelaient leur bonheur mutuel, si le bonheur peut se trouver dans une telle union. Mais bientôt on remarqua que le mari n'entrait plus à l'église, qu'il ne faisait plus le signe de la croix. L'épouse, dont l'esprit malin avait troublé la tête, ne s'apercevait de rien. Cependant, lorsqu'on lui eut signalé ce qui frappait tout le monde, elle frémit de songer que son époux n'était peut-être pas chrétien. Elle lui demanda avec angoisse si les bruits qu'on faisait sur lui étaient fondés. Il nia d'abord; mais pressé de faire le signe de la croix, il ne put le faire que tronqué; conduit à l'église, il se sentit repoussé. Alors il confessa son crime, et ouvrant son cœur à sa femme, il lui avoua en gémissant comment il s'était donné au diable.

La jeune femme, épouvantée, courut aussitôt se jeter aux pieds du saint évêque Basile, qui gouvernait l'Église de Césarée. Elle lui exposa toute l'étendue de son malheur. Le grand saint ne chercha pas à

redoubler des frayeurs déjà très-vives. Il fit venir le mari coupable, et dès qu'il eut appris de sa bouche tout ce qui s'était passé, il lui demanda avec douceur s'il voulait retourner au Seigneur Jésus et s'il le voulait sincèrement.

— Hélas! oui, répondit le pauvre homme, qui, à travers ce qui lui avait semblé le bonheur complet, ne pouvait plus retrouver la paix de l'âme; mais, ajouta-t-il, ce retour n'est plus en mon pouvoir, puisque je me suis donné à l'ennemi de Dieu.

— Ne désespérez pourtant pas, mon enfant, reprit le saint, Dieu est toujours miséricordieux; il pardonne sans se lasser. Si vous détestez de tout votre cœur votre apostasie, il l'effacera; il vous rendra sa grâce et son amour.

Voyant alors l'infortuné tout en larmes, il fit sur lui le signe de la croix. Et comme il se remettait avec soumission complète entre les mains de son évêque, le bon prélat l'enferma dans une cellule, en l'engageant à prier Dieu pendant trois jours.

Au bout de ces débuts de pénitence, le saint vint lui demander comment il se trouvait.

— Extrêmement faible, répondit le jeune homme. Durant ces trois jours où vous m'avez laissé seul, je n'ai cessé de prier et, autant que je l'ai pu, d'implorer mon pardon. Mais j'ai été accablé sans relâche des clameurs et des reproches des démons. Ils m'ont continuellement entouré, tenant dans leurs mains le pacte abominable que j'ai donné à leur chef, et me disant : « Vois, parjure, cet écrit que tu as signé de ton nom. Nous ne sommes pas allés te chercher;

c'est toi qui es venu nous trouver dans ta détresse. »

— Ne les craignez point, mon fils, dit Basile; ils ne peuvent rien sur vous quand votre âme est élevée à Dieu.

Il le fortifia encore du signe de la croix, et, lui donnant un peu de nourriture, il le renferma de nouveau pour trois jours.

Après l'avoir laissé, Basile se mit lui-même en prières pour la brebis fourvoyée; et quand ces trois autres jours furent écoulés, il vint lui demander encore comment il se trouvait.

— Un peu mieux, mon père et mon seigneur. Je n'ai plus vu les démons; mais j'ai entendu leurs cris et leurs menaces dans l'éloignement.

— Eh bien, dit le saint, encore un peu de patience. Continuez de prier, mon enfant, et vous sauverez votre âme.

Il le bénit derechef, lui donna à manger et l'enferma pour la troisième fois.

A la nouvelle visite du saint prélat, le pénitent lui déclara que ses veilles avaient été paisibles; mais que dans ses moments de sommeil il avait vu le saint évêque lui-même combattant et terrassant le démon.

Saint Basile alors fit appeler le clergé, les moines et le peuple; et, prenant le pénitent par la main, il le conduisit à l'église, où le malheureux sentit avec joie qu'il pouvait entrer sans souffrir. Le chef des démons y arriva en même temps, avec l'escorte qui avait été témoin du pacte, et il s'écria :

— Vous me faites une injustice, Basile. Cet homme

est mon serviteur; je ne l'ai pas séduit, c'est lui qui est venu me demander appui, et voilà le pacte qu'il a signé de sa main.

Le clergé, les religieux et les fidèles chantèrent alors le *Kyrie eleison* pendant que le démon cherchait à enlever le pénitent. Mais le saint évêque, dont il ne cessait dans son épouvante de réclamer l'appui, le tenait par la main.

—Abominable esprit de ténèbres, dit alors Basile, ta damnation ne te suffit-elle pas? Nous ne cesserons de prier que quand tu auras rendu le pacte qui lie ce pauvre pécheur; et nos prières te l'arracheront.

Le démon, repoussé par la sainteté de Basile, hurla en vain. Il s'envola enfin, lâchant le pacte, qui fut lu et reconnu devant la multitude frémissante; et après l'avoir déchiré et brûlé, le bon évêque rendit à la fille d'Érard son époux, assez frappé du péril dont l'Église le délivrait, pour vivre désormais en chrétien.

VII. — LE PACTE DE THÉOPHILE.

Sponte dedit proprii chartam scribens detrimenti,
In qua spirituum testatur velle nigrorum
Esse subæternis socius per sæcula pœnis.
HROSWITHA, *Lapsus et conversio Theophili.*

Hroswitha, l'illustre abbesse de Gandersheim, au duché de Brunswick, et l'une des rares merveilles littéraires du moyen âge, a consacré un de ses poëmes à l'histoire qu'on vient de lire et un autre à celle de la chute et de la conversion de Théophile. Nous ne traduisons pas ces poëmes, n'étant que narrateur

précis, nous appuyant sur des documents et ne pouvant y joindre les détails que la poésie se permet, à moins d'en avertir le lecteur.

Mais cette histoire est célèbre, et elle a attiré l'attention de beaucoup d'écrivains éminents, de quelques poëtes et de nombreux érudits.

Les Bollandistes, qui la rapportent dans leur premier volume de février, citent le rapport d'un témoin oculaire, celui d'Eutyque, évêque de Constantinople, contemporain de l'événement; les mentions de Paul Diacre, de saint Pierre Damien, de saint Bernard, de saint Bonaventure, du B. Albert le Grand; après eux, les récits de Métaphraste, de Surius; le poëme de Hroswitha, celui de Marbode, un grand nombre d'hymnes. Ajoutons-y les poëmes de Rutebeuf, de Gauthier de Coinsy, et les chants de divers autres trouvères du moyen âge.

Les artistes se sont occupés aussi de ce sujet; et l'intervention de la sainte Vierge en faveur de Théophile a inspiré notamment une sculpture remarquable du treizième siècle; elle décore le portail nord de Notre-Dame de Paris.

Qu'on nous pardonne ce préambule, et arrivons au récit.

Peu avant l'invasion des Perses dans l'empire romain, en l'an 538, il y avait dans la ville d'Adana(1),

(1) On croit qu'Adana, appelée aussi Adena, est la même qu'Aden, la plus charmante ville de l'Asie, dans l'Arabie Heureuse; elle est dans les mêmes latitudes. Vossius fait venir son nom, Adana, d'Adam. Les Grecs, dit-il, n'ayant point de noms qui finissent en M, ont substitué l'N à cette lettre. Paul Lucas, de son côté, croit que le nom d'Adana ou Adéna vient d'*Éden*, à cause de la bonté de son territoire et de la beauté de sa situation.

en Cilicie, un prêtre ou diacre nommé Théophile, qui remplissait auprès de l'évêque les fonctions d'économe ou de trésorier (1). Il menait une conduite si sainte et remplissait les devoirs de sa charge avec tant de charité que tout le monde le révérait. Les pauvres et les nécessiteux le bénissaient tous; tous ceux qui souffraient trouvaient en lui un cœur de père. On l'estimait si hautement, qu'à la mort de son évêque on voulut l'élever à sa place sur le siége épiscopal. Le vœu unanime du diocèse échoua devant son humilité. Le métropolitain de la province n'eut pas plus de succès, et, en admirant la modestie de Théophile, il dut céder à ses prières et envoyer un autre évêque.

Or, comme tous les gens qui font le bien ont pour ennemis ceux qui marchent dans la voie contraire, il se trouva des hommes envieux du bon renom de Théophile, qui le noircirent auprès du nouveau prélat. Rien n'est riche en ressources comme la calomnie; elle sait trouver dans les plus grandes vertus les plus grands vices, et dix calomniateurs un peu ardents peuvent tuer un homme de bien dans l'estime d'un million d'hommes. Nous sommes si imparfaits en général et si pleins de défauts, qu'il est rare que la calomnie ne nous séduise pas dès qu'elle nous montre que ceux qu'on vénère sont pires que nous. Le nouvel évêque, entraîné par les rapports mensongers qui lui étaient faits, renvoya Théophile en lui enlevant ses fonctions; et les malheureux, qu'on privait de son appui, ne furent pas écoutés.

(1) Hroswitha fait de Théophile le grand vicaire de l'évêque.

Qui aurait cru que l'humilité qui s'était montrée si bien assise en Théophile se froisserait de cette mesure? Mais, hélas! de même que nous préférons les croix et les expiations de notre choix à celles que Dieu nous envoie dans sa sagesse, les plus humbles n'ont pas toujours assez l'humilité qui accepte les humiliations, et plusieurs résistent même à les subir; c'est ce qui arriva à Théophile. L'humilité n'était pas en lui sans limites. Il s'irrita contre l'humiliation; c'était déserter Jésus-Christ, qui en a été abreuvé, et qui nous a dit que nous ne pouvions nous sauver sans le suivre.

Irrité de sa disgrâce, privé des occupations qui lui étaient chères, tombé dans la vie inactive, il ne songea pas que l'oisiveté n'existe pas pour le chrétien, qui, toujours et partout en présence de Dieu, a tant à faire pour les soins qu'il doit à son âme. L'abattement et la tristesse attirent le démon, quand la cause en est tout humaine. Il laissa entrer Satan dans son cœur, et dès qu'il y fut, Satan lui inspira le besoin de démasquer les calomnies et de se venger. Son âme, s'assombrissant, trouva du soulagement dans cet espoir. Échauffé par le souffle pervers, il n'hésita pas. Il s'en alla par une nuit sombre trouver un magicien célèbre dans la ville; il en obtint facilement une entrevue avec Satan, dans un carrefour où, pour avoir réparation complète, il dut renier le Fils de Marie et Marie elle-même, adorer le démon, et signer de son sang un pacte formel qui le donnait à l'enfer; il le scella de son cachet, et après cet acte il rentra chez lui plein d'espoir.

Le lendemain, l'évêque, éclairé on ne sait comment, et reconnaissant la fausseté des rapports qu'on lui avait faits sur Théophile, le fit avertir qu'il était rétabli dans son office. Il rendit grâces au démon qui le servait si vite, et se rendit auprès de l'évêque, qui sur-le-champ le présenta au clergé et au peuple comme un homme qui venait d'être victime d'odieuses calomnies, et qui méritait au plus haut point l'estime publique. Le bon prélat lui demanda même pardon de ce qui s'était passé et lui déclara qu'il mettait en lui une confiance sans bornes. Il reprit donc le cours de ses bonnes œuvres et se vit plus considéré que jamais.

Cependant sa situation était singulière. Son irritation calmée, il fit un retour sur sa vie ; et peu à peu il comprit graduellement l'offense épouvantable qu'il avait commise. De nouveau il faisait le bien, et les insinuations que lui soufflait l'esprit du mal luttaient désormais contre des remords qui étaient des grâces. Mais comment réparer? Le démon, qui l'avait relevé, il le croyait du moins, pouvait le renverser de nouveau. Dans cette autre détresse, il s'imposa des jeûnes, des veilles, des prières. La prière n'est jamais vaine; elle est un aimant qui attire des grâces au plus coupable. Il se sentit inspiré de recourir à Celle qu'il avait outrageusement reniée aussi, à la Mère de la miséricorde.

Il souffrait à l'église et n'y entrait que contraint. Pendant quarante jours il s'en alla, à minuit, à la porte d'une chapelle de la sainte Vierge, et jusqu'au retour de la lumière il persista à la supplier avec larmes d'avoir compassion de lui.

Dans la dernière veille du quarantième jour, la toute bonne et toute généreuse Marie apparut à l'infortuné, mais en habit de reine et avec une majesté imposante :

— Malheureux, lui dit-elle, comment oses-tu t'adresser à moi, après que tu m'as reniée si lâchement en présence de mon ennemi? Encore si tu n'avais offensé que moi, qui pardonne si aisément mes propres injures! Mais ce qui est surtout odieux et que je ne saurais souffrir, tu as renié aussi mon Fils adorable, ton Dieu et ton Sauveur. Penses-tu que je puisse me présenter à lui et le prier pour toi?

Théophile, prosterné, ne se découragea point. Mais, en déclarant qu'il était indigne de pardon, il cita plusieurs grands pécheurs qui, après avoir offensé grandement, renié et trahi le divin Maître, avaient pourtant obtenu grâce. Il pria la sainte Vierge d'en augmenter le nombre. Il la supplia avec d'abondantes larmes d'intercéder pour lui.

Marie, touchée de sa vive douleur, lui promit son appui, s'il abjurait son abominable égarement, et s'il reconnaissait d'un cœur sincère son Seigneur Jésus-Christ pour le Fils de Dieu et le juge des vivants et des morts. Ce qu'il fit d'un cœur pénitent, en baignant la terre de ses larmes. La divine Mère le quitta alors, et lui promit de nouveau sa généreuse intervention.

Dès la nuit suivante, elle revint lui annoncer que le bon Sauveur, à sa prière, accueillait sa pénitence et lui donnerait le salut éternel s'il persévérait. Théophile, consolé, se répandit en actions de grâces. Mais

pourtant une chose encore l'épouvantait; Satan gardait le pacte qui le soumettait à la puissance infernale. Il supplia la Vierge sainte, dont le pouvoir est si redouté aux enfers, de retirer ce malheureux écrit qui faisait sa terreur en même temps que sa honte. Trois jours après, il crut dans un songe voir encore une fois l'Immaculée venir à lui, tenant à la main le témoignage de son apostasie. Il s'éveilla en sursaut; mais il ne vit plus rien, sinon son pacte signé de son sang, que la sainte Vierge avait posé sur sa poitrine.

Le jour naissait et c'était un dimanche. Il se leva aussitôt, passa quelques heures en actions de grâces et en effusions de reconnaissance, puis il se rendit à l'église, où l'on commençait la sainte messe. Lorsqu'on eut dit l'Évangile, il se jeta aux pieds de l'évêque, lui demandant la permission de confesser publiquement le monstrueux péché qu'il avait commis. Il en exposa tous les faits devant la multitude des fidèles. Il montra le pacte qui l'avait lié au démon, et pria l'Église de lui pardonner. L'évêque, l'embrassant, voulut le réconcilier aussitôt; mais il demanda qu'auparavant on déchirât et on brûlât le pacte maudit; ce qui se fit pendant que le peuple criait miséricorde.

A la fin de la messe, le pénitent reçut la sainte communion, et aussitôt il fut pris d'une fièvre qui acheva vite son expiation, car il mourut au bout de trois jours en bénissant son Dieu. Et l'Église l'honore le 4 février comme pénitent.

VIII. — BRUNEHAUT.

C'était, à tout prendre, une femme de génie, et dont les monuments sont restés.

CHATEAUBRIAND.

Si nous en avions long à dire sur Brunehaut, nous débuterions par la précaution oratoire de M. de Chateaubriand :

« Il ne faut croire ni tout le bien que quelques-uns ont dit de Brunehaut, quoiqu'il soit plus doux et plus honorable pour l'humanité de croire le bien, ni tout le mal que racontent d'elle quelques autres, qui d'ailleurs n'étaient pas ses contemporains. »

C'est elle qui répara, dans le nord des Gaules, les anciennes voies romaines, et c'est en souvenir d'elle que la chaussée militaire qui va de Cambray à la mer, par Arras et Boulogne, s'appelle encore la chaussée de Brunehaut.

Nous n'avons à exposer ici qu'une tradition populaire, généralement répandue dans l'Artois et la Flandre, sur les travaux de cette chaussée; et nous emprunterons les faits à un savant antiquaire du Pas-de-Calais, qui les a recueillis avec soin.

Dans la guerre suscitée entre Brunehaut et Sigebert, son mari, d'une part, — Frédégonde et son rude époux Chilpéric, d'autre part, Brunehaut comprit avec douleur que les routes, abîmées dans l'Artois et la Flandre, rendaient à peu près impossible le transport de ses troupes sur Tournay, où Chilpéric se fortifiait en toute hâte. Entreprendre

par des moyens humains la restauration de ces routes, anciennes voies romaines, c'était l'œuvre, non de quelques jours, mais de quelques années. Elle fit appeler un de ces hommes que l'histoire rencontre de temps en temps dans nos vieilles chroniques, et qui entretenaient, au moyen d'une certaine magie, des relations avec les êtres surnaturels. Satan, évoqué, se hâta de paraître, avide qu'il était de l'âme de Brunehaut. En habile diplomate, il comprit l'embarras de la jeune reine, et se montra à la fois souple et absolu, comme un Grec du Nord.

— Je fais votre chaussée, dit-il; je la fais tout entière, vite et bien, commode et solide; et sans autres conditions que celle-ci : le travail livré, votre âme est à moi.

La noble dame n'était pas disposée à se vendre si lestement. Elle voulait une chance d'échapper aux griffes de Satan; et la transaction était épineuse, car l'un et l'autre étaient fins et défiants. Enfin, toujours comme un Grec du Nord, le diable cédait si peu, et la reine était si pressée, qu'après bien des débats elle signa de son sang le contrat qui abandonnait son âme à l'entrepreneur de la chaussée, si le travail était fini avant le chant du coq.

Aussitôt Satan appela ses légions; et une minute après on entendit sur toute la ligne un bruit effroyable. Les flancs des collines lointaines se déchiraient de toutes parts; leurs débris, lancés avec fracas, venaient combler les vallées; des rochers entiers, arrachés des entrailles de la terre, roulaient jusqu'au fond des marais et allaient asseoir sur une base solide la

route nouvelle. Çà et là, des torches aux lugubres clartés éclairaient de leurs lueurs blafardes ce chantier infernal et lui donnaient un aspect effrayant. Témoins de ce terrible spectacle, les bonnes gens des hameaux, croyant voir l'heure du jugement dernier, demeuraient prosternés devant leur crucifix.

Cependant la route avançait avec une rapidité qu'on ne peut se figurer qu'en comparant la marche du travail à la course d'une locomotive lancée à toute vapeur. Minuit venait à peine de sonner, et déjà l'enfer s'apprêtait à compléter son œuvre en nivelant le travail improvisé. Mais si le diable est malin, la belle dame ne l'était pas moins; et elle ne se souciait guère de se livrer à son farouche adversaire. Ne pouvant lutter corps à corps, elle essaya d'un ingénieux stratagème, répété depuis, mais dont elle peut réclamer, dit-on, l'idée première. Elle se rendit sans bruit à un poulailler voisin, et là, en secouant sa robe de soie, et en éclairant d'un feu vif et rapide la gent gallinacée, elle éveilla subitement les coqs, qui se prirent aussitôt à chanter et devancèrent le délai stipulé par le fatal contrat. Le diable, écumant de rage, brisa les outils qui allaient servir à niveler la chaussée, et disparut, plein de honte, avec sa légion rugissante (1).

Suivant une tradition accessoire, la pierre de Hollain en Tournaisis, appelée plus généralement pierre de Brunehaut, et considérée par les savants comme

(1) M. Aug. Terninck, *Historique de Camblain-Châtelain*, dans le *Magasin catholique illustré* de 1851, p. 106.

un monument druidique (elle sort de terre à une hauteur de cinq mètres), est un fragment de roc jeté là par le diable au moment où l'expédient de Brunehaut le mettait en fuite.

Nous devons citer, à la suite de ce récit, une légende qui se termine aussi heureusement et par un stratagème pareil. On verra plus loin que le diable, comme ici, a été souvent pris à ses piéges.

IX. — LA GRANGE DU DIABLE.

Ne faites pas marché avec le diable.
PROVERBE BRETON.

Quoique l'histoire de la *Grange du Diable* ne soit appuyée que sur des récits populaires, et que ces récits soient un peu contestés, la tradition orale, qui l'a conservée, est une croyance à peu près universelle chez les bonnes gens.

Il y a longtemps, au reste, que cette grange est debout dans un coin de la Flandre; ceux qui l'ont vu construire ne sont plus de ce monde; et il ne nous a pas été possible de découvrir l'époque précise où elle fut bâtie. Alors la ferme d'Hamelghem était occupée par un homme laborieux et actif, qui se nommait Jean Meulens. Il vivait heureux du produit de sa ferme, qu'il cultivait avec ses frères, dont il était l'appui. Il avait épousé une jeune femme qu'il aimait, et qui, pour la seconde fois, était enceinte. Les moissons étaient venues riches et abon

dantes; rarement il s'était présenté une année aussi belle; les récoltes étaient splendides; la situation de Jean était prospère, et son sort digne d'envie, lorsque, par une cruelle nuit du mois d'août, le tonnerre tomba sur sa grange et la réduisit en cendres, sans laisser un débris de chevron.

C'était le moment où l'on allait rentrer les grains; de belles moissons, fruits heureux d'une année de travaux, d'un ciel indulgent, d'une saison magnifique, étaient amoncelées dans les champs dépouillés. Et tout à coup il leur manquait un abri. Jean Meulens, qui s'était couché heureux et opulent, se levait avec la cruelle perspective d'une ruine complète; car toute sa fortune était là, exposée aux pluies et à l'orage; il n'était riche que de ses récoltes. Il n'avait pas d'argent pour refaire une construction assez vaste. Et quand même il eût tenu une bourse bien garnie, il n'avait plus le temps de faire bâtir. Le mois de septembre approchait à grands pas, amenant la saison des pluies. Jean ne savait à qui recourir, à quel saint se vouer, ni quelle résolution prendre.

Trois jours après l'incendie de sa grange, n'ayant pu jusque-là que se désoler, sans aviser un parti, Jean se promenait seul, à l'entrée de la nuit, sur un chemin croisé, à quelque distance de sa maison, rêvant tristement à la situation embarrassante où il se trouvait, lorsqu'il vit venir à lui un homme de moyenne taille, vêtu de velours gris de fer, avec un chapeau à cornes galonné d'argent, les pieds courts, difformes, emboîtés dans de légères bottines, les mains couvertes de gants noirs, et marchant si leste-

ment, que, dans l'ombre du crépuscule, il paraissait glisser sur le chemin de traverse.

Il s'approcha de Jean, le salua avec politesse, et lui demanda le chemin de Meysse.

— Nous n'en sommes pas loin, dit le fermier en sortant de sa rêverie; je vais vous y conduire.

L'inconnu remercia vivement; il fit à son guide diverses questions qui témoignaient de l'intérêt pour lui. Jean répondait assez vaguement. Il y avait quelque chose qui le glaçait dans l'extrême pâleur de l'étranger et dans ses regards fixes et ardents. Il semblait pourtant s'apercevoir si bien des inquiétudes du fermier, que, s'arrêtant tout à coup au pied d'un vieux pin séculaire, en s'appuyant sur sa canne pesante, il lui demanda d'une manière formelle le sujet des soucis qui paraissaient le dévorer. Jean, subjugué en quelque sorte, n'hésita plus. Il conta à l'inconnu toute sa peine.

— N'est-ce que cela? dit lentement l'homme vêtu de gris. Il fallait le dire plus tôt. Je suis riche et puissant; je puis vous tirer du pas fâcheux où vous êtes.

— Oh! soyez béni, si vous le faites, répliqua le fermier à ces paroles consolantes : je ne l'oublierai de ma vie; et Dieu vous verra.

L'inconnu tressaillit; il baissa les yeux, garda un moment le silence. Puis reprenant la parole, comme s'il eût fait un effort :

— Je puis fournir aux frais de la construction de votre grange, dit-il, et vous la faire même si belle, qu'elle sera la plus grande du pays.

— J'aurais besoin qu'elle fût grande en effet, répliqua Jean; mais le temps presse. Comment avoir fini assez tôt?

— J'ai des ouvriers en nombre suffisant. S'il le faut, elle sera terminée demain matin, avant le lever de l'aurore, avant le premier chant du coq.

Le fermier recula de surprise. Il se demanda en lui-même qui pouvait être cet homme? Il avait ouï parler d'entrepreneurs habiles. Jamais une activité comme celle qu'on lui offrait ne lui avait semblé possible.

— Et quel prix mettez-vous à ce service? demanda-t-il; car je dois aller selon mes forces.

— Un prix assez modeste, répondit l'étranger. Je suis un original et j'ai mes idées. Vous me donnerez votre second fils, qui va bientôt naître.

— Vous donner mon fils! dites-vous, et qu'en voulez-vous faire?

— Il sera sous mes ordres; j'en prendrai soin. Que pouvez-vous craindre en le confiant à un seigneur puissant qui vous enrichit?

— Pardon, interrompit le fermier. Où peuvent être vos domaines?

— Nous y serions en moins d'une heure, si nous allions un peu vite.

Le fermier garda de nouveau le silence. Puis il dit :

— Je ne puis donner mon enfant.

— Réfléchissez, répliqua froidement l'inconnu; et revenez ici demain à la même heure.

Jean rentra chez lui excessivement préoccupé. Il

ne dit rien à sa femme, rien à personne; mais il ne dormit pas de toute la nuit. Il se creusa la tête à chercher qui pouvait être cet homme extraordinaire. Était-ce un prince? un riche négociant? un sorcier? un démon? Il repoussa ces dernières suppositions, pour s'attacher à l'idée qu'il avait affaire à quelque seigneur capricieux. Il se sentait de trop tendres entrailles de père pour livrer cependant ainsi son fils au hasard; il se promit de ne pas retourner au rendez-vous.

Mais dès le matin un grand orage vint encore. Des torrents de pluie fondirent sur la terre. Les récoltes qui restaient sans abri en souffrirent cruellement. Jean pleura de douleur; et songeant que sa femme et son fils premier-né allaient bientôt languir dans la misère, il vit avec moins d'effroi le sacrifice de son second enfant; il pensa que peut-être l'étranger, qui l'achetait si cher, voulait faire son bonheur, sa fortune; qu'il avait tort de le repousser; et il arriva au rendez-vous le premier.

Ses réflexions étaient amères. Il était presque nuit sombre, lorsqu'il entendit un léger bruit; les branches du vieux pin s'agitèrent brusquement, comme s'il eût fait un vent de tempête, quoique l'air fût tout à fait calme; et aussitôt Jean vit venir à lui l'homme au chapeau galonné d'argent.

— Je n'ai qu'un instant à vous donner, dit-il, je retourne à Vilvorde. Que décidez-vous?

— Je ne suis pas encore maître de mon étonnement, dit le fermier. Vous pourriez rebâtir ma

grange et la faire la plus vaste du Brabant, et l'avoir finie dans la nuit?

— Avant le premier chant du coq, je le répète, si la grange n'est pas parfaite, et si je manque à quelqu'une de mes conventions, je n'exigerai pas l'exécution des vôtres.

— Et mes blés, que les pluies viennent de gâter, vous pourriez les faire étendre, les sécher, les rentrer?

— Tout se fera en même temps. De plus, voici une bourse qui renferme en or mille florins. Suffira-t-elle à payer les dégâts de l'orage d'hier?

— Oh! certainement, dit le fermier avec des palpitations.

— Acceptez donc, et finissons-en.

— Mais, mon fils! encore, qu'en voulez-vous faire?....

— Ce que je fais de ceux qui vivent sous mes ordres et qui vont construire pour vous.

Il se fit un silence nouveau; après quoi, Jean Meulens reprit :

— Quand faudra-t-il vous le remettre?

— Je viendrai vous le demander.

— Je...., je consens, dit enfin Jean avec un long soupir.

— Signez ceci, et tout sera fait, répliqua l'homme, en sortant de sa poche une petite feuille de parchemin, dont l'extrême blancheur faisait ressortir l'écriture, dans l'obscurité qui commençait à devenir profonde.

— Il n'y a là que ce que nous avons dit? demanda Meulens d'une voix tremblante.

— Pas autre chose.... Le fermier lut cependant; les caractères étaient rouges et brillants. En même temps l'inconnu présentait une petite plume de fer.

— Mais nous n'avons pas d'encre, dit Jean Meulens.

— C'est vrai. Nous y suppléerons.

Aussitôt, par un mouvement si vif qu'on eût pu à grand'peine le remarquer, l'inconnu, de la pointe de sa plume en fer, piqua la main gauche du fermier sous le doigt annulaire; un peu de sang en jaillit. Il le recueillit dans le bec de la plume et le fermier signa d'une main tremblante.

Dès qu'il eut fini, l'étranger serra le parchemin et disparut comme s'il se fût envolé.

Le fermier se croyait le jouet d'un prestige. Il redevint convaincu que son aventure était réelle en sentant sous sa main la bourse de mille florins. Il retourna à sa maison, moitié craignant, moitié espérant, et sentant dans son cœur ce trouble inexprimable que doit éprouver un homme qui, sans savoir pourquoi, n'est pas content de lui.

Il était nuit noire lorsqu'il rentra dans la cour de sa ferme. Il la trouva déjà remplie d'une foule de petits êtres, minces et fluets, mais singulièrement agiles, qui portaient des poutres, des briques, du chaume, du mortier, des planches. Ils travaillaient avec une ardeur incroyable et dans un silence si prodigieux, qu'on les voyait scier, fendre, frapper, sans entendre le moindre bruit. Le ciment des briques se séchait aussitôt qu'il était posé. On apercevait leurs travaux qui montaient à vue d'œil à la lumière que

jetaient leurs visages, d'où semblaient jaillir des lueurs de feu.

Jean s'épouvanta. Il crut remarquer de petites cornes sur le front des ouvriers lestes qui travaillaient à sa grange. Il lui sembla qu'ils avaient des griffes au lieu de mains et qu'ils voltigeaient plutôt qu'ils ne montaient à l'échelle.

— Aurais-je fait pacte avec le démon? dit-il en lui-même, le cœur navré.

La rapidité de la besogne qui se faisait sous ses yeux et mille petites circonstances inouïes ne lui permirent bientôt plus d'en douter. Frémissant à cette pensée, désespéré de l'horreur d'avoir vendu son fils, il ouvrit hors de lui la porte de sa maison, où sa femme l'attendait pour souper.

Il avait les traits si décomposés qu'elle lui demanda pourquoi il ne montrait pas plus de courage; car elle attribuait encore sa douleur aux fléaux dont il était victime. Il ne répondit rien, sinon qu'il était malade et qu'il ne pouvait rien prendre. La pauvre jeune femme l'imita; elle pleura des peines de son mari, et après une demi-heure de silence pénible l'époux et la femme se mirent au lit.

Le fermier ressentait des angoisses qui l'étouffaient en songeant à son fils, qui n'était pas né et qui devait être la proie du démon. Il s'arrachait les cheveux et frappait sa poitrine pleine de sanglots. Sa douleur était si énergique que sa femme, ne pouvant en soutenir plus longtemps le spectacle, lui dit :

— Jean, il y a quelque chose que tu me caches. Tout n'est-il plus commun entre nous?

Le fermier hésita à répondre. Mais enfin il conta tout à sa femme : la rencontre de l'inconnu, le pacte signé, et la grange qui s'élevait. La fermière tressaillit d'horreur. Elle se leva et fit lever son mari. Minuit venait de sonner dans les paroisses voisines. En mettant le pied dans leur cour, Jean et sa femme virent avec terreur leur vaste grange achevée, les grains rangés, et cent ouvriers agiles occupés à couvrir le toit de chaume avec une vitesse effrayante. Sans perdre un instant, la jeune femme, heureusement inspirée, courut à la porte du poulailler et frappa dans ses mains; il ne restait plus au haut du toit qu'un trou de deux aunes à fermer; la botte de chaume qui devait la clore s'élançait, portée par un agent actif, quand aussitôt le coq chanta....

Toute la bande infernale disparut en hurlant....

Le jour vint; la grange était complétement terminée sauf le trou de deux pieds de diamètre, et le diable avait perdu.

On a essayé en vain jusqu'à présent de fermer l'ouverture laissée au haut de cette grange. Tout ce qu'on y met le jour disparaît la nuit; mais cette imperfection n'a rien d'incommode, si ce qu'on ajoute est bien exact, que la grêle, la neige et la pluie s'y arrêtent comme si la grange était close par une glace et que rien ne pût passer à travers.

Il n'y a presque pas de province où l'on ne montre dans quelque ferme écartée une grange mal famée qu'on appelle la Grange du Diable. Par suite d'un pacte avec un paysan dans l'embarras, c'est toujours le diable qui l'a bâtie en une nuit, et partout le chant

du coq l'a fait fuir avant qu'il eût gagné son pari; car il y a un trou qui n'est pas couvert, ou quelque autre chose qui manque à toutes ces granges.

X. — LÉGENDE DE RODERICK,

LE DERNIER ROI DES GOTHS.

. . . . . Adsit
Regula, peccatis quæ pœnas irroget æquas.
HORACE.

Le diable a été plus d'une fois le bourreau de ses amis. Suidas dit que Cham, l'enfant coupable de Noé, fut étranglé par le diable. Hérode, Judas, et bien d'autres dans les premiers jours de notre ère, ne sont pas morts sans laisser l'opinion que le diable avait présidé à leurs suicides. L'empereur Valens, ce lâche persécuteur, fut trouvé mort dans un incendie allumé par une main qui pouvait bien venir d'en bas. On ferait de ces catastrophes une liste assez longue. Nous ne citerons pas ici Julien l'Apostat, qui appartenait certainement à Satan, mais qui fut tué par une flèche venue d'en haut; arrêtons-nous pour le moment à Roderick.

Roderick, le dernier roi des Goths en Espagne, s'était rendu célèbre par ses crimes et ses débauches au commencement du huitième siècle. Épris de la fille du comte Julien, l'un des plus grands seigneurs de l'Espagne, il l'enleva et la renvoya ensuite déshonorée à sa maison.

Le comte Julien était alors en ambassade chez les

Maures d'Afrique. Il n'eut pas plutôt appris le malheur de sa fille, qu'il résolut de se venger grandement. Il fit venir sa famille auprès de lui, et promit aux Maures de leur livrer l'Espagne, s'ils voulaient lui assurer leur appui. Sa proposition fut avidement reçue. Le roi des Maures fit partir une armée, sous la conduite du prince Mousa et du comte Julien. Elle débarqua en Espagne, et s'empara de quelques villes avant même que Roderick fût instruit de son approche.

Il y avait auprès de Tolède une vieille tour fermée par plusieurs portes de fer, et qui contenait, disait-on, de grands trésors. Mais depuis longtemps personne n'osait y pénétrer, parce qu'on disait aussi qu'elle était enchantée. Roderick, dont la vie dissolue avait dissipé les finances, ayant besoin d'argent pour lever une armée et courir au-devant des Maures qui s'avançaient à marches actives, se décida à visiter cette tour, malgré les avis de tous ceux qui l'entouraient. Les chroniques racontent qu'après en avoir parcouru le rez-de-chaussée, où il n'avait rien trouvé, il fit briser une porte de fer battu, que plusieurs verrous fermaient solidement. Il descendit alors dans un caveau, où il ne vit qu'un étendard de couleurs variées, portant ces mots : « Lorsqu'on ouvrira cette tour, les barbares s'empareront de l'Espagne. »

Malgré sa stupeur, Roderick passa de là dans une grande salle voûtée, au milieu de laquelle se dressait une statue de bronze, qui, par un artifice magique, selon les uns, par un procédé inexpliqué, selon les autres, frappait le sol d'une massue avec grand bruit.

Il lut à quelques pas, sur la muraille, ces paroles : « Malheureux roi, tu seras détrôné par des nations étrangères. »

Épouvanté, il sortit de la tour sans chercher plus loin, et il en fit refermer toutes les portes.

Cependant les Maures arrivaient à grands pas. Roderick était brave; il marcha à leur rencontre avec une armée vaillante, mais peu nombreuse. La bataille se livra un dimanche au pied de la Sierra-Morena. Elle dura plusieurs jours, et il y eut un si grand nombre de morts qu'on voyait encore au seizième siècle des milliers de croix plantées en terre aux lieux où elle s'était livrée, en l'an 711. L'armée espagnole avait été entièrement taillée en pièces. Roderick, qui n'avait régné que deux ans, disparut si complétement, que l'on crut qu'il avait été emporté par le diable. Ceux de ses fidèles qui cherchaient son corps sur le champ de bataille ne trouvèrent que son cheval et sa couronne au bord du Guadalété. Le bruit se répandit que des anachorètes retirés dans la Sierra-Morena avaient vu des ombres noires entraînant par les pieds un guerrier à demi dépouillé, en qui ils avaient cru reconnaître Roderick. Ils avaient vu aussi s'élever contre lui le spectre de la fille du comte Julien, qui venait de mourir précipitée du haut d'une tour, et qui demandait vengeance. Cette scène peut n'être qu'une vision; elle indique toutefois l'horreur qu'inspirait le dernier roi des Goths.

Nous pouvons placer à la suite de Roderick un autre roi détesté, dont la mort fut pareillement mystérieuse; c'est Guillaume le Roux, fils de Guillaume

le Conquérant et son successeur sur le trône d'Angleterre. Un jour qu'il était à la chasse (en l'année 1100, dans la quarante-quatrième année de son âge et la treizième de son règne), il fut tué d'une flèche lancée par une main invisible; et pendant qu'il rendait le dernier soupir, le comte de Cornouailles, qui s'était un peu écarté de la chasse, vit passer un grand bouc noir, lequel portait sur son dos un homme nu, défiguré et percé d'un trait de part en part. Il paraît qu'il ne s'épouvanta pas trop de ce spectacle, car on rapporte qu'il cria au bouc de s'arrêter; puis il lui demanda qui il était, qui il portait, et où il allait. Le bouc répondit nettement :

— Je suis le diable, j'emporte Guillaume le Roux; je vais le présenter au tribunal de Dieu, qui nous le laissera, car il est des nôtres.

Quelques historiens croient que le diable ici cache ou couvre une conspiration, comme celle qui voulait faire tuer Henri IV par un conjuré mystérieux, que nos annales appellent le Grand Veneur de la forêt de Fontainebleau.

XI. — LÉGENDE DE ROBERT LE DIABLE.

C'est un démon! c'est un démon!
SCRIBE.

Sous la domination de Charles-Martel, cette partie des Gaules qui s'est chargée de perpétuer le nom des Normands avait un duc assez poli, qu'on nomme Aubert. Et quoique l'histoire moderne mentionne Rol

ou Rollon comme le premier souverain de ce pays, il n'en fut que le troisième. Les *Chroniques et excellents faits des ducs de Normandie* (Paris, 1535, in-4° gothique) remarquent très-bien que d'anciennes écritures établissent formellement deux ducs avant Rollon.

Aubert, le premier de ces ducs, avait auprès de Rouen un château appelé Tourinde ou Thuringue, par souvenir de son pays, car il était venu du pays des Tongres ou Thuringiens. Installé par occupation ou conquête dans une grande province du royaume de Neustrie (on donnait alors ce nom à la partie des Gaules qui avoisine la mer, comme on appelait Austrasie l'autre partie bornée par le Rhin), Aubert épousa une princesse que les uns disent fille du duc des Burgondes, et que d'autres autorités font fille du souverain de la Bretagne, dont il était le voisin. Cette princesse s'appelait Ynde ou Ylde, abréviation de Mathilde, selon plusieurs savants. Elle était noble et belle, mais vive et impatiente. Aubert est présenté dans beaucoup de légendes comme un prince vaillant, courageux, craignant Dieu. Ses faits guerriers ont animé des chroniques malheureusement perdues.

Il y avait sept ans qu'ils étaient mariés, et ils n'avaient point d'enfants. Leur désolation était grande. Le duc, désespéré, s'écria un jour malheureusement que, *si le diable lui voulait donner un fils, il le lui vouerait volontiers plutôt que de mourir sans lignée*.... Soit que le Ciel eût permis l'accomplissement d'une telle imprécation, soit que la duchesse, comme le rapportent certaines traditions, eût fait un pacte avec un

Juif nécromancien, elle mit au monde, après un long et douloureux accouchement, un fils que l'on nomma Robert.

De tristes prodiges accompagnèrent cet événement. Le ciel s'était couvert de nuages et gonflé de tempêtes; la foudre grondait; les vents hurlaient déchaînés. Le palais des ducs paraissait en feu. Des murs se fendirent; une tour s'écroula. Une chauve-souris, pénétrant dans la chambre de Mathilde, éteignit les lampes avec ses ailes. Le duc, tout à sa joie, ne remarquait pas ces sinistres présages et ne songeait plus à son détestable vœu. Il fit baptiser son fils, qui jeta des hurlements affreux en recevant l'eau bénite; après cela l'enfant maudit éternua trois fois; il lui poussa aussitôt trois dents; toutes les autres sortirent en quelques heures, et il mordit ses nourrices. Son air féroce, son regard effroyable de méchanceté, ses dents aiguës, épouvantaient tellement toutes les femmes que bientôt aucune ne voulut se charger de lui et qu'il fallut se servir d'une corne pour l'allaiter. Ses cris rauques et effarouchés faisaient fuir tout le monde.

Dès qu'il put se tenir debout, ce fut bien pis. Et l'on dit qu'à un an il marchait, parlait, et se faisait déjà obéir. A deux ans, il jetait à la tête de ceux qui l'approchaient tout ce qu'il pouvait attraper. A trois ans, il battait et blessait les valets et les pages. A quatre ans, il assommait les petits garçons et les petites filles, qui s'enfuyaient à sa vue. A cinq ans, on l'appela Robert le Diable. Il était si méchant et faisait tant de maux, que « c'était merveille, dit la

chronique de Normandie, que la terre ne se fendît pas sous lui. »

Quand il eut sept ans, sa mère voulut qu'il apprît les lettres. Il apprenait très-facilement, mais n'en devenait que plus mauvais. Terreur des enfants et des serviteurs, il ne respecta pas son maître; on raconte d'indignes tours qu'il lui fit. Un jour qu'il avait cloué au sol les pantoufles du pédagogue, il l'appela vivement, disant : — Messire, vous êtes mandé par monseigneur le duc. Le savant se hâte d'enfiler ses pieds dans sa chaussure, veut se lancer de son mieux et s'allonge par une lourde chute dont il demeura à demi disloqué.

On ajoute que, châtié pour cette sauvage espiéglerie, Robert le Diable ne garda pas longtemps sa rancune, qu'il tua le bonhomme deux jours après, et que, foulant aux pieds le cadavre, il lui dit : — Voilà pour ta science, et dorénavant jamais clerc ni autre ne sera mon maître.

Il ne respectait que sa mère, qui le chérissait malgré tous ses vices, et il redoutait son père, qu'il voyait peu; on cachait d'ailleurs au duc la plupart des méfaits du petit prince.

Quoiqu'il fût de riche maison, il allait à la maraude et se plaisait à voler, peut-être parce qu'il trouvait dans ces excursions la joie de rosser ceux qu'il pillait. Un soir qu'il enlevait les fruits d'un jardin, le maître du lieu, qui ne le connaissait pas et qui était un homme robuste, courut à lui en brandissant un énorme gourdin. Robert s'enfuit, grimpa sur un mur, jeta au pied quelque monnaie d'argent, et pen-

dant que le maître du jardin se baissait pour la ramasser, il lui lança une grosse pierre sur la tête.

Tous les jours c'étaient des plaintes sur de tels méchefs, au dedans et au dehors. Le duc, qui en savait pourtant quelque chose, vit venir avec satisfaction l'époque où il pourrait faire son fils chevalier, espérant qu'une circonstance aussi solennelle le réformerait entièrement.

Robert avait dix-sept ans lorsque son père se décida à lui faire chausser l'éperon d'or. Pour une cérémonie si grande, il choisit le jour de la Nativité de saint Jean-Baptiste, annonça de belles fêtes, et fit crier un tournoi où il appelait les bons chevaliers.

La veille du jour, le duc donna de sages instructions à son fils, lui remontrant qu'il devait repousser désormais les folles malices et les égarements du jeune âge; qu'il allait devenir un homme et plus qu'un homme, un chevalier ayant droit de porter l'épée et la lance, d'aller à la cour, et d'avoir sa bannière. Puis il l'envoya, selon la coutume, faire la veille des armes dans l'église de l'abbaye de Saint-Pierre, dite depuis Saint-Ouen. — Le jeune homme, qui avait grand'peine à se contenir une heure, alla donc, le soir venu, à l'église; mais il n'y resta pas longtemps; et, au lieu de passer la nuit en recueillement et en prières, il se hâta de sortir de Rouen et s'en fut à une lieue de là se divertir à sa façon.

Le matin du jour où il devait être fait chevalier, le duc Aubert et tous ses convives entendirent la sainte messe à l'église où Robert avait dû veiller; mais le jeune prince n'y parut pas. On le cherchait

avec inquiétude. Il ne revint qu'au moment où les clairons sonnaient l'ouverture du tournoi. On le revêtit à la hâte des bonnes armes que son père avait préparées, après quoi le duc le présenta à l'assemblée nombreuse, qui le salua; puis, le frappant de son épée, sans remarquer un féroce regard que lui rendait à ce mouvement l'orgueil de son fils, il lui dit à haute voix :

— Au nom de Dieu, de saint Martin et de saint Denis, je vous fais chevalier.

Il lui donna ensuite l'accolade, lui fit chausser l'éperon d'or, lui remit l'épée et la lance; et Robert monta à cheval, où il prit un air si fier que plusieurs virent dans sa tenue autre chose que de la noblesse.

On proclama aussitôt la loi du champ clos, qui était ouvert devant le palais des ducs. On pendit devant l'échafaud où siégeaient les dames les deux prix de la joute, qui étaient un collier d'or et une écharpe. Toutes les rencontres devaient se heurter avec armes courtoises, c'est-à-dire épées sans tranchant et lances émoussées.

Les juges du champ ayant pris place, les luttes commencèrent. Robert s'y portait avec une telle violence qu'il renversa plusieurs chevaliers; mais d'autres se montrant plus fermes, il en parut furieux; et s'étant un moment retiré dans sa tente, il ne tarda guère à reparaître avec d'autres armes qui étaient meurtrières, contre la loi du cartel. On ne reconnut cette félonie que lorsqu'il eut frappé deux chevaliers qui ne se relevèrent point. En voyant l'arène ensanglantée, le duc y jeta son gantelet pour mettre un

terme à ce combat déloyal; mais Robert n'en tint pas compte, et courant indistinctement sur tout chevalier, avec une rage forcenée qui a fait supposer qu'il était ivre encore de son abominable orgie, il tua la moitié des tenants du tournoi. Le duc Aubert, frémissant d'horreur, d'épouvante et de colère, donna ordre à tous ses hommes d'armes d'arrêter le traître, mort ou vif; mais incontinent Robert prit la fuite et s'échappa seul, gagnant les bois.

Dès lors ce chevalier n'est plus autre chose qu'un bandit.

Il rassembla autour de lui trente brigands et se mit à parcourir la Neustrie, causant partout des maux plus grands encore que ceux qu'il avait faits jusque-là. Son père envoya contre lui des hommes d'armes chargés de le prendre et de le ramener de gré ou de force. De ces hommes d'armes Robert tua les uns et fit entrer les autres dans sa bande; ceux des prisonniers qui lui résistèrent, il les renvoya au duc, les yeux crevés ou les mains coupées, en les chargeant de lui dire qu'il n'était pas si aisé de le prendre que d'en faire le projet.

Il se fit bâtir dans la forêt une forteresse qui devint un affreux repaire. A la tête d'une foule d'hommes de toute sorte, larrons, meurtriers, guetteurs de chemin, brigands des bois, gens bannis et excommuniés, Robert devint la terreur du pays. Il ne s'élançait de son antre que pour aller piller les églises, saccager les couvents ou brûler les châteaux. Quand il prenait une abbaye, il en assommait les moines, pillait leurs provisions, et emmenait leurs chevaux. De toutes

parts il s'élevait de telles plaintes que le duc Aubert déclara son fils banni, et promit de grandes sommes à qui le lui amènerait prisonnier, faisant crier en même temps à son de trompe que quiconque occirait Robert aurait son pardon. Le bandit ne fit que rire de ces menaces, et, plus méchant que jamais, vint faire le dégât jusqu'aux portes de Rouen.

Suivant quelques traditions, un inconnu qui s'était emparé de l'esprit de Robert et qui lui témoignait un grand attachement, le poussait surtout au mal, l'excitant aux orgies, aux cruautés, à la destruction, aux jeux désordonnés, au sacrilége et au blasphème. Les vieux légendaires croient que c'était un démon, et peut-être celui auquel son père l'avait voué avant sa naissance. Ses crimes justifient une telle opinion. Il n'avait pas de plus grand plaisir que celui de s'attaquer à Dieu même, en outrageant les bons personnages qui lui étaient consacrés ou en profanant les temples et dévastant les monastères.

Ces excès déplorables durèrent quelques années. Partout Robert eut des retraites, et les routes furent bientôt si infestées dans tout le duché de Normandie qu'on n'osait plus y voyager sans escorte. Les efforts d'Aubert pour mettre un terme à un tel état de choses avaient été infructueux; tous les jours c'étaient de nouvelles doléances et de lugubres récits.

Un soir que Robert se retirait avec un détachement de ses bandes, il rencontra sept pèlerins qui revenaient de Rome. Quoiqu'on vît bien qu'ils n'avaient ni or ni argent, comme ils portaient sur eux de pieux emblèmes, Robert les arrêta, leur fit conter

leurs aventures au milieu d'un cercle de brigands; puis, excité par son favori ou son démon, il se mit à leur tenir des discours infâmes, pleins d'abominations effrontées et de blasphèmes odieux. Les sept pèlerins baissaient la tête et priaient au lieu de l'entendre. Le chevalier, furieux, se précipita sur eux et les tua l'un après l'autre; pourtant il parut frappé de cette circonstance que tous les pieux martyrs en tombant massacrés par lui lui pardonnaient et priaient Dieu, leur Seigneur, de prendre en pitié l'âme de leur bourreau.

Le dernier des sept pèlerins lui dit même en expirant, d'une voix prophétique, qu'il connaîtrait le repentir, et que bientôt il ferait rude pénitence. Un commencement de remords circula autour du cœur de Robert; il rentra silencieux et préoccupé. Ses compagnons, surpris, le firent mettre à table; ce ne fut qu'en l'enivrant qu'ils purent ramener ce qu'ils appelaient sa bonne humeur.

Le lendemain matin il se rendit au lieu où il avait tué les sept ermites. On ignore quelle était son intention, et quelques-uns ont cru qu'il voulait commencer à réparer en leur donnant la sépulture; mais il ne trouva plus leurs corps, qui avaient été enlevés. Ce contre-temps le rendit furieux; retombant dans ses frénésies, il annonça à la troupe qui l'accompagnait et qui était composée de vingt hommes déterminés, qu'il voulait aller piller et brûler près de là le château d'Arques, lequel appartenait à son père. Des cris de joie accueillirent ces paroles, et il se mit en route.

Chemin faisant il rencontra un jeune seigneur qui prenait le plaisir de la chasse. Selon le livre des *Chroniques et excellents faits d'armes des ducs de Normandie*, c'était le fils du vicomte de Coutances. Robert courut à lui et lui trancha la tête dans un accès de rage qui le portait à détruire tout ce qui avait l'apparence du bonheur.

Les valets du jeune seigneur s'étaient enfuis pâles de terreur. Le vicomte de Coutances, informé du cruel malheur qui l'accablait, sortit avec ses hommes d'armes, poursuivit les brigands, renversa et mit à mort tous les compagnons de Robert, et tua le cheval du forcené. L'affreux bandit s'échappa à travers les bois, fit perdre sa trace à ses ennemis, et après une longue course, il entra à la chute du jour, affaibli et tout navré, dans un pauvre ermitage.

— Secourez-moi, père, dit-il, car je suis mourant, et ne craignez rien, quoique je sois celui qu'on appelle Robert le Diable.

L'ermite, à ce mot, commença à se signer et à joindre les mains, priant Dieu de grand cœur; mais en un court instant se remettant de son effroi à la volonté de Dieu, il réconforta son hôte, lui donna à boire et à manger de ce qu'il avait, recueillit des herbes dont il connaissait les vertus, les mit sur les plaies du brigand, qui se sentit bientôt grandement soulagé.

Alors le bon solitaire le consola, l'exhortant à la patience, lui remontrant les grands périls du corps et de l'âme où il était, le priant de retourner à Dieu par

contrition et pénitence, puis le bénissant en cas qu'il mourût.

Tant de mansuétude et tant de bienveillance touchèrent encore Robert, qui s'endormit pensif et se trouva mieux le lendemain. En s'éveillant, il vit le pieux ermite qui priait à côté de lui.

— Je veux changer de vie, dit-il; mais que faire?

Le saint homme, tout joyeux, lui recommanda, s'il guérissait, qu'il allât à Rome trouver le saint-père, seul assez puissant pour absoudre tous ses crimes, moyennant expiation. — Au bout de sept jours Robert fut guéri, et il partit de l'ermitage, muni de l'instruction de l'ermite, à qui il promit d'aller incontinent à Rome.

Quand Robert eut fait une heure de marche, il fit rencontre inopinée de ce compagnon étrange que nous avons dit être considéré par plusieurs comme son mauvais démon.

— Je vous cherchais, lui dit celui-ci; depuis sept jours le bruit s'est répandu que vous aviez partagé le sort de vos camarades; mais je savais que vous étiez vivant....

Robert lui répondit que désormais il abandonnait la vie d'aventures, et qu'il allait à Rome demander pénitence.

Le ton sérieux du chevalier fit juger à son ami que le moment n'était pas propre aux sarcasmes. Il se hâta de répliquer :

— C'est une pensée qui ramènera sur vous l'estime; mais plusieurs des nôtres vous suivront si vous consentez à venir leur faire vos adieux et les exhor-

ter à vous imiter, ce qui sera bonne œuvre et vous fera mériter indulgence.

— J'irai donc, dit Robert.

Peu après ils passèrent à peu de distance du château d'Arques.

— Voilà, pensa-t-il, ce château de mon père que j'allais piller et brûler. Avisant alors un berger de qui il n'était pas connu, il lui demanda qui habitait ce manoir; et il apprit que la duchesse sa mère y était en ce moment. L'envie de l'aller voir pour lui annoncer qu'il ne lui causerait plus de peines le pressa; et priant son compagnon de l'attendre une heure, il s'approcha seul du château. Il fut peiné de remarquer sur son passage que les hommes, les femmes et les enfants s'enfuyaient devant lui, comme les brebis devant le loup; les uns s'enfermaient tremblants dans leurs maisons, les autres se réfugiaient dans l'église.

— Ah! grand Dieu, dit-il, pourquoi me fuit-on ainsi? C'est donc là l'effet de mes détestables actions!

Touché de ce sentiment, il arriva seul à la porte du château, tira son épée, et alla droit à la salle où était la duchesse sa mère. Dès qu'elle l'aperçut, elle pâlit et voulut aussi s'enfuir.

—Madame, lui dit-il, me craignez-vous donc aussi? Comptez sur ma parole que tant que je vivrai il ne vous sera fait aucun mal.

Alors il s'approcha d'elle.

— Madame, reprit-il, je vous supplie de me dire pourquoi je suis si méchant et si cruel? Cette nature

odieuse qu'il y a en moi ne peut procéder que de vous ou de mon père.

La duchesse, étonnée d'entendre Robert parler ainsi, se jeta à genoux et lui dit :

— Mon fils, ôtez-moi la vie et mettez fin à mes souffrances.

Elle disait cela, sachant bien qu'avant sa grossesse elle n'avait pas repoussé la monstrueuse imprécation de son mari. Robert lui répondit :

— Hélas! madame, pourquoi vous ferais-je mourir, vous qui m'avez porté pendant neuf mois dans vos entrailles? J'ai toujours senti que j'aimerais mieux endurer mille supplices que de vous faire le moindre mal.

La pauvre dame lui conta alors comment son père l'avait malheureusemeut voué au démon; comment elle avait approuvé ce méfait, se regardant depuis comme la femme du monde la plus infortunée; et peu s'en fallut à ce triste récit que sa raison ne se troublât. Robert, l'ayant entendue, fut tellement accablé, qu'il en tomba évanoui. Quand il reprit connaissance, il dit en pleurant :

— Le démon, je le reconnais, a envie de mon âme; mais dès ce moment je veux renoncer au vice et à Satan, si Dieu en sa miséricorde me reçoit.

Il pria sa mère humblement de le recommander à monseigneur le duc, son très-honoré père; il dit ensuite qu'il voulait aller à Rome pour y confesser tous ses péchés, et qu'il ne dormirait dans un lit, ne mangerait pain sur nappe, et ne coucherait sous un toit dorénavant que quand le saint-père le lui aurait permis.

Sur cette déclaration il dit adieu à sa mère; et, pendant qu'il regagnait le lieu où il avait laissé son ami, croyant le reconnaître de loin, il hâta le pas et fit le signe de la croix, duquel depuis plusieurs années il ne s'était pas signé; il fut surpris en relevant la tête de ne plus apercevoir le compagnon, qu'il ne retrouva point. Ce fut pour lui un nouveau trait de lumière. Il songea en frissonnant qui pouvait donc être cet étranger, qui l'avait tant de fois poussé au mal....

Toutefois, avant de se mettre en route pour le grand voyage qu'il avait résolu, il pensa que c'était acte d'humilité de quitter pour jamais ses habits de chevalier et de gentilhomme, et que ce serait œuvre méritoire aussi de convertir ses compagnons de crimes.

Il s'en retourna dans la forteresse qui était le principal repaire de ses bandes. Il y trouva ses brigands à table et bien joyeux de le revoir. Jugeant par réflexion que le moyen de les entraîner n'était pas d'aborder brusquement le chapitre du changement de vie, mais qu'il fallait l'entamer peu à peu, il se mit à manger et à boire avec eux, leur contant sa rencontre avec le sire de Coutances, comment il s'était échappé, et les soins du bon ermite qui l'avait guéri.

S'ils le trouvèrent plus grave et plus posé que ci-devant, ils attribuèrent cette situation d'esprit à son cruel revers et à sa maladie.

Puis il leur exposa par quel hasard il avait vu sa noble mère au château d'Arques, et les tristes choses qu'elle lui avait révélées. Les brigands, échauffés par

le vin, poussèrent à ces récits des hurlements de joie sinistre; et, à la grande confusion de Robert, ils parurent peu troublés de se voir accointés de si près par le diable, comme gens qui font de leur âme bon marché et petit prix; tant il est vrai qu'une fois sous la main de Satan, qui sait engourdir tout remords dans le tumulte des passions et dans les vapeurs de la table, on est emmené bien plus loin qu'on ne l'aurait su prévoir!

A ces forcenés, qui lui semblaient devenus bêtes féroces, il dit encore comment il croyait que le signe de la croix avait fait évanouir leur camarade étranger. Un nouvel éclat de rire affreux accueillit cette merveille; les uns paraissaient ravis d'avoir eu le diable pour compagnon, les autres invoquaient son appui; quelques-uns disaient que Robert le Diable était bon exorciste.

La fureur éclata enfin dans les yeux du chevalier, et frappant sur la table, il imposa silence. Tout le monde se tut, car tous savaient ce que pesait sa colère; mais il se contint.

— Mes amis, dit-il, pour l'amour de Dieu, écoutez cette instruction. Vous savez la détestable vie que nous menons depuis si longtemps, laquelle est au péril de nos jours, et de plus très-dangereuse pour le salut de nos âmes. Vous n'ignorez pas combien d'églises nous avons pillées, combien de monastères nous avons saccagés et ruinés. Vous n'avez pas oublié tant de bons marchands dépouillés et tués par nous, tant de pieux personnages consacrés à Dieu que nous avons immolés, tant d'innocents que nous

avons mis au tombeau et dont le nombre est infini. Dans ce grand chemin du crime, nous sommes en péril d'être tous damnés, si Dieu n'a pitié de nous. Je suis résolu de quitter ce genre de vie détestable, et je vous supplie de songer à faire pénitence avec moi. Personne n'éleva la voix pour répondre, mais il s'établit aussitôt des chuchotements. — Voilà le diable, parce qu'il est fatigué, qui veut se faire ermite. — Satan ne prêcherait pas mieux. — Qu'il fasse pénitence, lui qui, plus mauvais que nous tous, nous a tracé le chemin. Telles étaient les paroles qui se disaient à voix basse.

— Mes amis, reprit Robert, je sais que c'est moi qui vous ai menés dans cette voie de perdition. Je vous prie de me le pardonner et de vous retourner vers Dieu, qui, moyennant pénitence, vous fera miséricorde.

Un larron, s'enhardissant, l'interrompit :

— Monseigneur, dit-il, cessez de tels discours. Si vous faites sermon pour nous éprouver, vous voyez qu'on ne nous ébranle pas vite et que nous sommes vos compagnons dévoués pour agir comme par le passé; si vos remontrances sont sérieuses, nous ne reconnaissons plus en vous notre chef; après ce que nous avons fait, aucun de nous ne peut reculer : arrive ce qui pourra.

— Mais, reprit encore Robert, je ne veux vous trahir ni vous abandonner; je vous obtiendrai à tous de monseigneur le duc mon très-honoré père votre grâce et pardon. Nous irons à Rome comme pèlerins, et quand

le saint-père nous aura tous absous, nous partirons de là pour combattre les Sarasins.

Tous les brigands s'écrièrent d'un commun accord qu'ils ne voulaient ni grâce ni pardon, qu'ils resteraient dans leurs forts; que pour mort ni pour vie ils ne cesseraient de piller, dérober et tuer à l'occasion, et qu'ils feraient à l'avenir plus cruellement encore que précédemment.

Robert s'imagina alors que le seul moyen de mettre un terme aux excès de ses compagnons était de les exterminer tous, et comme il était peu théologien, il crut qu'il ferait par là une bonne œuvre. Il leur dit donc que, puisqu'ils voulaient continuer à vivre comme ils avaient fait jusque-là, ils en étaient les maîtres, que pour lui il était fermement décidé avec l'aide de Dieu à mener une autre vie; que cependant, avant de les quitter pour jamais, il voulait se réjouir encore une fois avec eux.

Il ordonna aussitôt que l'on apportât la réserve de son meilleur vin, ce qui fut exécuté, et l'orgie devint plus animée.

Parmi les clameurs et le bruit, les brigands firent tous leurs efforts pour engager Robert à fouler aux pieds ses scrupules et à demeurer leur chef; mais lui, sans rien répondre, attendait qu'ils fussent complétement ivres. Alors il se leva, alla fermer les portes du fort; puis, armé d'une lourde massue, il assomma tous ses compagnons les uns après les autres.

— Les voilà payés, dit-il, des services qu'ils m'ont rendus et payés comme leurs services l'ont mérité.

Il voulait aussi mettre le feu au repaire; mais son-

geant aux désastres qui pouvaient en résulter, il ne le fit point et s'éloigna.

On lit dans quelques récits que six de ses compagnons ayant écouté ses propositions furent épargnés par lui et firent pénitence. On n'a pas sur eux d'autres détails.

Avant de se mettre en route pour son long voyage, Robert voulut revoir le bon ermite à qui il devait sa guérison. Il lui raconta ce qu'il venait de faire. Le serviteur de Dieu soupira; et s'étant mis à prier avec Robert, il lui demanda s'il ne voulait pas faire la confession de ses péchés. Robert y consentit. Ce fut un effroyable tableau; et plusieurs fois l'ermite pleura sur son pénitent dont le cœur s'était ébranlé.

Après qu'il eut fini l'épouvantable exposé de tous ses forfaits, le solitaire lui dit encore que le Pape seul pouvait absoudre tant de sacriléges et tant de crimes qui s'étaient adressés à Dieu même; il l'exhorta à partir pour Rome sur-le-champ, lui donnant sa bénédiction et, autant qu'il en avait le pouvoir, son absolution en cas qu'il mourût dans le voyage, moyennant qu'il tînt son vœu de ne dormir dans un lit, de ne manger pain sur nappe et de ne coucher sous un toit que quand le saint-père lui aurait remis ses péchés.

Il y ajouta pour autre pénitence que désormais il ne bût que l'eau des ruisseaux puisée dans sa main, et qu'il ne mangeât que ce qu'il trouverait à terre ou qu'il arracherait aux chiens.

Robert accepta ces expiations, les trouvant bien légères pour ses crimes; et déposant ses armes et

tous ses accoutrements de gentilhomme, il se vêtit d'une haire et d'une cotte de laine que lui donna l'ermite, puis il partit, promettant encore de ne plus prononcer une seule parole jusqu'au jour où il pourrait se confesser au Pape.

Il exécuta fidèlement toutes ses obligations; et tant chemina, dit la chronique, qu'il vint au saint-père le Pape, devant lequel il se mit à genoux, confessant son nom, les maux et les péchés qu'il avait faits, et la manière de sa vie passée.

Le souverain pontife, consterné à la vue d'une telle conscience, ne douta pourtant pas un instant de la bonté du Seigneur, et il lui dit :

— Mon cher fils, afin que vous puissiez obtenir de Dieu pardon et miséricorde, pendant sept ans vous ne parlerez point, vous consentirez à passer pour muet et pour insensé; vous continuerez à ne point dormir dans un lit, à ne point manger pain sur nappe, à ne point coucher sous un toit; vous ne vous nourrirez que de ce que vous disputerez aux chiens; vous ne ferez mal à qui que ce soit au monde, de quelque manière qu'on vous traite et de quelque outrage qu'on vous abreuve; et, après les sept années, vous vivrez encore dans cette humilité jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de vous faire savoir sa volonté.

Robert se retira en silence résolu à obéir ponctuellement; et ce fut à la cour même de l'empereur de Rome qu'il voulut faire son expiation. La chronique ne nomme point cet empereur; mais quelques vieilles romances, qui prétendent que Robert dans sa pénitence était regardé comme le fou du prince Astolphe,

nous indiquent au moins l'époque de sa conversion. Astolphe, comme on sait, était un roi des Lombards, qui usurpa Rome et voulut dépouiller le saint-siége, pendant que Pépin le Bref régnait sur les Francs. Rien n'empêche de croire que le roi Astolphe ait pris à Rome le titre d'empereur; et voici ce qu'on lit dans le recueil des *Chroniques et excellents faits d'armes des ducs de Normandie,* ouvrage que nous avons déjà cité :

« Robert fit donc durant sept ans cette rude pénitence; et ceux de Rome le tenant pour insensé lui causaient beaucoup d'ennuis, l'outrageant de parole et lui jetant de la boue au visage; il souffrait tout patiemment. Il passait les nuits sous le degré du palais de l'empereur.

» Or, l'empereur de Rome avait un lévrier qui n'abandonna jamais Robert tout le temps de sa pénitence. Quand on donnait à manger au chien, Robert en prenait sa part; et quand l'empereur le sut, il commanda que l'on ne fît nul mal au fou ni au chien. Souvent le lévrier venait au palais; lorsque l'empereur était à table, on l'appelait, on lui donnait ce qu'on voulait; il emportait son morceau et s'en allait auprès de Robert, qui avait ainsi son dîner. »

Mais ce livre ne parle aucunement des aventures qu'on va lire et que nous tirons des romanciers du moyen âge.

Robert, vivant parmi les chiens et contrefaisant l'idiot muet, menait cette vie d'abnégation, de honte et de silence, résigné, et ne comptant pour rien la misère et l'opprobre qui expiaient ses forfaits, lors-

qu'un jour, disent les auteurs de ces vieux romans, qui étaient aussi de l'histoire pour nos pères, il entendit des chevaliers assemblés pousser les clameurs de guerre. Les Sarasins, attirés par un traître que l'empereur de Rome n'avait pas voulu accepter pour gendre et que certains récits nomment Sangredino, les Sarasins arrivaient avec une armée innombrable. Robert sentit que son cœur palpitait à la pensée qu'on allait se battre sans lui. De grosses larmes coulèrent de ses yeux; il lui sembla que Dieu le prenait en pitié et qu'une voix lui disait : Revêts ces armes, monte le cheval blanc que tu vois là, près de la fontaine, et va secourir l'empereur.

Robert se hâta d'obéir à cette inspiration, il se couvrit de l'armure blanche qu'il voyait préparée, s'élança sur le cheval blanc et rejoignit les guerriers.

Des traditions plus détaillées portent qu'il marchait sur l'ordre d'un vieil ermite, qui le visitait quelquefois de la part du saint-père, et qui était venu le trouver exprès à cette occasion.

La fille de l'empereur, ayant vu de sa fenêtre ce que Robert avait fait, eût bien voulu le raconter à la cour, mais elle était muette de naissance; elle dut se borner à retenir le fait dans sa mémoire.

Cependant Robert, s'étant précipité dans la plus grande presse des ennemis, se mit à frapper à droite et à gauche avec tant d'impétuosité qu'on lui voyait trancher les têtes, couper les bras, fendre les cuirasses, briser les casques et les boucliers, et ne pas porter un coup sans mettre à mort un Sarasin; les infidèles prirent la fuite.

Robert, déposant ses armes et quittant son cheval, s'en retourna, sans dire un mot, avec ses chiens, et reprit sa vie pénitente.

L'empereur, victorieux, demandait à tout le monde quel était le preux qui l'avait sauvé. Mais personne ne le connaissait, excepté la princesse muette. Elle s'efforça à désigner de son mieux le pauvre idiot, que toute la cour traitait à peu près comme les lévriers ses compagnons; l'empereur crut que la terreur causée par l'approche de l'ennemi avait troublé la raison de sa fille, et il s'en affligea grandement.

Mais peu de temps après les Sarasins, toujours amenés par le même félon, qu'on ne soupçonnait pas encore, revinrent avec une nouvelle armée plus nombreuse que la première. Robert, retrouvant à la même place le cheval et les armes qui lui semblaient destinés, se jeta de nouveau dans la mêlée, où il fit plus de prouesses encore que la première fois; les Sarasins furent presque tous exterminés par lui. Il combattait comme un lion qui ne redoute rien, et sous sa lourde épée le champ de bataille était devenu pour l'ennemi un champ de mort.

L'empereur, témoin de ces merveilles, recommanda bien à ceux qui l'entouraient de ne rien négliger pour savoir qui était ce vaillant inconnu, ce chevalier aux armes blanches.

Et quand la bataille fut gagnée, comme Robert derechef s'en retournait à la hâte, plusieurs gentilshommes coururent après lui et lui crièrent :

— Nous vous prions, de la part de l'empereur, de nous faire savoir qui vous êtes et quel est votre pays.

Au lieu de leur répondre, Robert doubla le pas et pressa davantage la fuite de son cheval, car il n'oubliait point qu'il ne lui était pas permis de parler.

Voyant que les prières et les cris n'obtenaient réponse ni par paroles ni par signes, un des poursuivants parvint à joindre Robert d'assez près, et pour l'arrêter lui adressa un coup de lance dans la cuisse. La lance se rompit, le fer demeura dans la plaie, et Robert, grâce à la bonté de son cheval, disparut bientôt.

L'empereur, désolé de ne pouvoir témoigner sa gratitude à l'homme qui avait si bien combattu pour lui, fit publier dans toutes les villes et châteaux que si le chevalier qui, avec armes blanches et cheval blanc, avait mis en pièces tant de Sarasins, voulait venir à la cour, apportant le fer de lance qui l'avait blessé à la cuisse et montrant sa blessure, il aurait sa fille en mariage et la moitié des domaines de l'empire.

Nous sommes, comme on le voit, en plein roman de chevalerie.

A cette nouvelle, qui fit grand bruit, le traître Sangredino, que des auteurs embellissent du titre de sénéchal, prit des armes blanches, simula une blessure au-dessus de son genou droit et se présenta pour épouser la princesse, disant que le fer de la lance s'était perdu. Quoique le chevalier qui avait donné le coup crût se rappeler qu'il avait frappé la cuisse gauche, peut-être la ruse du félon eût-elle réussi, malgré les signes d'horreur de la muette qui persistait à désigner l'homme aux chiens, si le bon ermite ne fût venu auprès de Robert, ramenant le cheval et l'armure des deux batailles.

— Mon fils, lui dit-il, vous allez jeter le gant au traître qui voulait livrer l'empire aux infidèles. Quand vous l'aurez vaincu et qu'il aura confessé son crime, vous pourrez rompre le silence, votre pénitence sera finie. Vous tirerez du doigt du félon un anneau d'or où se trouve enchâssée une pierre précieuse, vous le donnerez à la princesse : le Ciel vous la destine pour épouse. Adieu, vous ne me reverrez plus. N'oubliez jamais la bonté de Dieu.

Robert, transporté d'allégresse, fit le signe de la croix, s'arma en tout empressement, et montant son bon cheval, il alla se présenter devant l'empereur, lequel fut bien surpris de voir un second chevalier blanc. Sans dire un mot, car il ne pouvait parler encore, Robert jeta son gant devant l'imposteur, qui pâlit et se troubla en le ramassant. Il lui fallut combattre le terrible chevalier dont il savait la puissance. Bientôt étendu par terre avec la dague de Robert sur la gorge, il avoua en expirant toutes ses perfidies. L'empereur descendit de son trône pour aller recevoir Robert. Le vainqueur portait la bague enlevée au traître; il la mit au doigt de la princesse, qui incontinent cessa d'être muette, déclara tout ce qu'elle avait vu, et tendit la main à celui que le Ciel lui donnait pour époux. Robert, qui enfin pouvait parler aussi, se fit connaître alors, et raconta comment par pénitence il avait fait tout ce qu'on avait remarqué.

Les noces eurent lieu à quelques jours de là avec une extrême magnificence; après quoi les deux époux partirent pour la Neustrie. Robert voulait revoir son père et sa mère, et regagner leur affection et leur es-

time. Mais, pendant sa longue absence, de grands changements étaient survenus dans le duché. Son père était mort; comme on n'avait plus entendu parler de Robert, un seigneur nommé Baudrand s'était emparé de la couronne ducale. N'ayant pu décider la duchesse veuve à donner un certain vernis à son usurpation en l'épousant, le rebelle l'avait enfermée dans une dure prison, et il régnait en tyran. Robert n'eut pas de peine à rassembler une armée; il vainquit les partisans de l'usurpateur, délivra sa mère, que son retour combla de joie, fit mettre à mort Baudrand avec ignominie, et fut reconnu duc à Rouen.

Il vécut pieusement avec sa femme, chéri des grands et des petits, rendant à chacun bonne justice et maintenant la paix dans son duché. Il eut un fils, qui fut nommé Richard Sans-peur, et qui par la suite exécuta avec l'empereur Charlemagne de grands faits d'armes pour soutenir la foi chrétienne contre les infidèles.

Tel est le récit des poëtes du moyen âge; et cette conclusion qu'ils donnent aux aventures de Robert nous paraissait surprenante. Mais d'autres conteurs plus sérieux ne la font pas si douce, et les jours du sacrilége qui avait chargé sa conscience de tant de crimes et profané tant de fois les choses de Dieu ne paraissent pas avoir fini si tranquillement.

Voici comment les Chroniques de Normandie, que nous avons citées déjà, racontent les dernières années de Robert. Ce livre a encore un peu plus de poids historique que les romanciers du treizième siècle.

Quelque temps après que Robert fut parti pour Rome, disent les Chroniques de Normandie, sa mère, n'en ayant plus de nouvelles, se prit d'un tel chagrin que bientôt elle en mourut. Le duc Aubert porta son deuil. Mais une année était écoulée à peine qu'il épousa en secondes noces une dame de bonne lignée nommée Berthe, de qui il eut un fils appelé Richard Sans-peur.

Ainsi Richard Sans-peur qui succéda à Aubert était le frère et non le fils de Robert le Diable.

Ces Chroniques ajoutent que Robert, lorsqu'il eut achevé à Rome les sept années de silence et d'ignominie qui lui étaient imposées, ne songea pas à reparaître dans le monde qu'il avait épouvanté. Mais plus courbé que jamais sous le poids de ses péchés dont il sentait toute l'horreur, il s'en alla à Jérusalem, vécut seul dans l'austérité d'un pauvre ermitage, priant et pleurant sans parler à personne ; et il mourut sous le cilice.

Il n'eut pas de postérité. Son frère Richard n'en eut pas non plus.

Nous comprenons une telle fin (1).

(1) On peut voir dans les *Légendes de l'autre monde* les traditions selon lesquelles Robert le Diable a fait et fait peut-être encore son purgatoire sur la terre, dans les contrées mêmes qu'il a épouvantées de ses crimes.

XII. — RICHARD SANS-PEUR.

Ces histoires nous sont venues de nos pères.
PIERRE MESSIE, *Diverses Leçons.*

On lit dans les livres de chevalerie qu'il fut jadis en Neustrie, dans la contrée qui plus tard fut spécialement désignée sous le nom de Normandie, un duc nommé Richard; il était fils du vaillant duc Aubert et de Berthe, sa seconde femme, frère cadet par conséquent de Robert le Diable, qui ne régna point. Il était si vaillant et si hardi, qu'il fut surnommé Richard Sans-peur.

Ce nom, qui ne rassure guère le commun des bonnes gens, déplut aussi à un certain démon appelé Brudemore, lequel se vanta d'effrayer celui qui osait le porter. Sachant que Richard allait seul, de nuit, dans un bois, il mena avec lui dix mille des siens en forme de chats-huants; et, dès qu'ils virent Richard, ils se mirent à crier et à huer, lui disant de prendre garde à lui (1). Mais Richard n'en fut nullement épouvanté; au contraire, il se mit à crier avec eux. Consternés d'un tel courage et voyant qu'ils faisaient contre lui des efforts inutiles, les démons s'enfuirent avec dépit.

Une autre fois, trois grands chevaliers noirs, qui n'étaient aussi que des démons déguisés, chassant dans ses terres avec des meutes de chiens, voulurent encore l'épouvanter. Richard, sans autre arme qu'une

(1) Les vieilles chroniques et les traditions normandes nomment ces démons les *huars*.

épée, courut sur eux et renversa un de ces champions, quoique ce fût un diable.

Un autre jour, passant par une forêt, Richard vit un enfant nouveau-né qui venait de grimper sur un arbre; il y grimpa après lui et l'emporta. Il donna cet enfant à nourrir à la femme de son garde forestier; c'était une fille; on en prit soin, et on remarqua qu'elle grandit en sept ans plus que les autres enfants en quatorze. Comme elle était belle et que sans cesse il était prié par tous les barons de ses États de donner des héritiers à son nom, il se maria avec cette jeune fille qu'il avait fait élever. On célébra les noces à Rouen.

Sept ans après ce mariage, l'épouse inconnue de Richard Sans-peur mourut tout à coup. Peu de temps avant sa mort, elle avait prié Richard de la faire enterrer dans la forêt; ce qu'il fit, car il l'aimait beaucoup; il la pleura même et voulut passer la nuit devant sa tombe. A minuit, le corps se roidit, la bière s'ouvrit, la morte poussa un cri qui retentit dans toute la forêt. Il n'en fut pas encore effrayé. La morte sauta ensuite à la gorge du chevalier qui accompagnait Richard et disparut : ce ne fut qu'alors que le prince reconnut que sa femme n'avait été qu'un démon succube. Selon plusieurs savants, c'était le démon Brudemore lui-même.

Vers ce temps, Charlemagne ayant donné un tournoi, Richard, pour se distraire, se rendit à la cour de ce prince, qui le fit son chambellan et l'admit au nombre de ses douze pairs. Il vit peu après la fille du roi d'Angleterre, en devint épris, et ne put obtenir sa

main; mais sa flamme ne s'éteignit point à ce refus; il jura de l'avoir pour épouse et il l'enleva. Le roi d'Angleterre vint ravager les terres de Richard et réclamer sa fille; le démon Brudemore, qui avait pris le duc en affection, vint à son secours; les Anglais furent mis en fuite, et Richard épousa la fille de leur roi.

Comme Brudemore avait aidé Richard dans cette guerre, il désira qu'il lui rendît le même service. Lui-même avait guerre contre Burgifer, autre démon jaloux de sa puissance et peut-être de ses dignités, car il y en a en enfer. Quand il eut persuadé Richard, ils se rendirent dans une forêt, où ils virent le roi de l'enfer assis sur une chaise noire, au pied d'un orme large et spacieux; il était couvert de poils qui paraissaient un velours noir. Il siégeait avec une figure terrible, au milieu d'un grand nombre d'esprits noirs, les uns armés et les autres sans armes. Le roi de l'enfer ordonna donc à Brudemore d'aller combattre avec Richard, et tous deux partirent. Burgifer se présenta bientôt; le duc le joignit; ils se mesurèrent : leurs lances se rompirent par la force du premier coup, et le feu jaillit de leurs écus; mais enfin Richard fut vainqueur, et le démon Burgifer, abattu par lui, cria *merci!* La paix ne se rétablit qu'à condition que Burgifer rendrait hommage à Brudemore.

Jusqu'ici nous ne suivons que les traditions populaires, qui sont consignées dans ce qu'on appelle les romans de chevalerie, qui animent encore les veillées normandes.

Revenons à Charlemagne. Il manda alors ses barons, ses chevaliers et sa noblesse, pour une expédition en la terre sainte. Le duc Richard, voulant y conquérir de la gloire, se mit en chemin, disent les *Chroniques et excellents faits des ducs de Normandie*, et tant alla dans son pèlerinage, qu'il vint à Constantinople. L'empereur, sachant qu'il y avait un des douze pairs de France en sa terre, lui manda qu'il vînt vers lui, et lui fit grand honneur, pour l'amour du roi Charlemagne. Il aida ledit empereur dans ses guerres et battit plusieurs soudans. De là, il cingla à Saint-Jean d'Acre; les Turcs étant venus assiéger ce lieu, il les défit et prit leur amiral Baudac. Après cette victoire, il se rendit à Jérusalem pour parfaire son pèlerinage et là fit plusieurs biens en la terre sainte.

Les Turcs avaient un géant avec eux, qui avait nom Ajaux; il avait conquis la cité de Bérithe et en avait été fait seigneur. On raconte que c'était son usage de tuer tous les jours un chrétien avant de se mettre à table. Ceux de Jérusalem, avec le duc Richard et sa compagnie, allèrent courir devant Bérithe; l'armée des chrétiens étant là assemblée, ce géant requit bataille contre un chrétien, avec cette condition que, s'il était vaincu, les Turcs évacueraient la cité de Bérithe, et si le chrétien était défait, les chrétiens rendraient et perdraient la ville de Jaffa. Le bon duc Richard demanda au patriarche de Jérusalem l'honneur de faire cette bataille; il combattit le géant, le vainquit, lui coupa la tête, et ainsi la ville de Bérithe fut remise en la main des chrétiens.

S'en retournant le duc Richard, les vents contraires le menèrent en la terre d'Alexandrie, où il fut pris des Sarasins et mis en prison. Il y demeura sept ans, abandonné de tous, et même de son démon Brudemore, et ne fut délivré qu'en échange de l'amiral Baudac. Il revint en France en 809, pendant que Charlemagne éprouvait son malheur de Roncevaux. Il vola au secours du monarque, fut blessé grièvement, et mourut de ses blessures.

Comme il n'avait pas eu d'enfants, non plus que Robert le Diable, ce fut son neveu, fils de sa sœur et du duc Samson d'Orléans, qui recueillit son héritage. Mais il n'en jouit pas longtemps; car Rollon le prit. Aussi les chroniques anciennes ne comptent pas ce duc, mettant premier chef du pays le duc Aubert, père de Robert le Diable et de Richard Sans-peur; deuxième chef, Richard Sans-peur, et troisième chef ou duc, Rol ou Rollon, appelé aussi Rolf le Marcheur.

XIII. — LA CORNEILLE DE BARKLAY.

On ne peut expier qu'avec le temps,
et pour les morts le temps n'est plus.
LE P. PERRAUD.

Une vieille Anglaise, de la petite ville de Barklay, dans le comté de Glocester, exerçait en secret, au onzième siècle, la magie et la sorcellerie avec grande habileté. Elle s'était pour cela vendue à Satan, par un pacte en règle. Un jour, pendant qu'elle dînait, une corneille qu'elle avait auprès d'elle et dont per-

sonne ne soupçonnait l'emploi, lui croassa je ne sais quoi de plus clair qu'à l'ordinaire. Elle pâlit, poussa de profonds soupirs et s'écria :

— J'apprendrai aujourd'hui de grands malheurs.

A peine achevait-elle ces mots, qu'on vint lui annoncer que son fils aîné et toute la famille de ce fils étaient morts subitement. La corneille, dit-on, était le démon qui la servait et qui à la fois la surveillait, suivant les usages diplomatiques des puissances infernales. Pénétrée de douleur, la sorcière assembla ses autres enfants, parmi lesquels étaient un bon moine et une sainte religieuse; elle leur dit en gémissant :

— Jusqu'à ce jour, je me suis livrée, mes enfants, aux arts magiques. Vous frémissez; mais le passé n'est plus en mon pouvoir. Je n'ai d'espoir que dans vos prières, car dès ce moment je ne suis plus à moi. Je sais que les démons sont à la veille de me prendre; je l'ai mérité par mes crimes. Je vous prie, comme votre mère, de soulager les tourments qui me sont préparés et que j'endure déjà. Sans vous, ma perte me paraît assurée, car je vais mourir dans un instant. Je n'ai plus le temps de me reconnaître. Renfermez mon corps, enveloppé d'une peau de cerf, dans une bière de pierre recouverte de plomb, que vous lierez par trois tours de forte chaîne. Peut-être Satan sera-t-il impuissant contre ces obstacles, pendant que vous conjurerez Celui qui peut tout. Si, pendant trois nuits, je reste tranquille, vous m'ensevelirez la quatrième, quoique je craigne que la terre ne veuille point recevoir mon corps. Pendant

cinquante nuits, chantez des psaumes pour moi, et que pendant cinquante jours on dise des messes....

Ses enfants, troublés, exécutèrent ses ordres; mais ce fut sans succès. La corneille, qui évidemment n'était qu'un démon, avait disparu.

Les deux premières nuits, tandis que les clercs chantaient des psaumes, les démons enlevèrent, comme si elles eussent été de paille, les portes du caveau, et emportèrent les deux premières chaînes qui enveloppaient la caisse de pierre; la nuit suivante, vers le chant du coq, tout le monastère sembla ébranlé par les démons qui entouraient l'édifice. L'un d'entre eux, le plus terrible, parut avec une taille colossale, et réclama la bière. Il appela la morte par son nom, il lui ordonna de sortir.

— Je ne le puis, répondit le cadavre, je suis liée.

— Tu vas être déliée, répondit Satan.

Et aussitôt il brisa comme un fil léger la troisième chaîne de fer qui restait autour de la bière; il découvrit d'un coup de pied le couvercle pesant, et prenant la morte par la main, il l'entraîna en présence de tous les assistants.

Un cheval noir se trouvait là, hennissant fièrement, couvert d'une selle garnie partout de crochets de fer; les démons y placèrent la malheureuse, et tout disparut.

On entendit seulement dans le lointain les derniers cris de la sorcière; et les assistants comprirent qu'il n'est pas bon de faire alliance avec le diable.

XIV. — LE MEUNIER DE MAESTRICHT.

Reculer devant Dieu, c'est avancer vers le diable. *Proverbe sicilien.*

Lorsqu'on prêcha la première croisade dans le diocèse de Maestricht, des moines envoyés de Rome publièrent en même temps une bulle du Pape, qui permettait aux vieillards, aux femmes, aux pauvres gens et aux infirmes de s'exempter du voyage militaire en terre sainte, moyennant une certaine somme d'argent, proportionnée à la fortune de celui qui voulait jouir de ce privilége et gagner en même temps les indulgences accordées aux croisés. Beaucoup de chrétiens, sans doute un peu tièdes, aimèrent mieux rester sur le sol natal en payant l'impôt indulgencié que d'aller porter leurs os dans un pays d'infidèles.

C'est à ces contributions volontaires que nous devons en partie nos cathédrales et la plupart de nos gracieuses églises.

Mais tous ceux qui sentaient vivement, et alors les âmes ardentes étaient plus nombreuses qu'aujourd'hui, se pressaient d'orner leur poitrine de la croix, courant en foule vers la terre sacrée, qui fut, comme on le savait, le berceau du monde, le pays des miracles; ils étaient poussés par le noble espoir de délivrer le tombeau de l'Homme-Dieu.

Les harangues vives et chaudes de ce gentilhomme picard, tour à tour guerrier, pèlerin, prédicateur et général d'armée, devenu célèbre sous le nom de l'ermite Pierre, les peintures cruelles qu'il faisait des

infamies qui souillaient la ville sainte, avaient rassemblé autour de Godefroy de Bouillon de nombreuses cohortes; la délivrance du tombeau de Jésus-Christ était devenue la grande, l'unique affaire du siècle.

Cependant un meunier nommé Godeslas, dont le moulin était situé dans un des faubourgs de Maestricht, se fit remarquer par sa conduite étrange. Cet homme était jeune, à peine âgé de trente-six ans, robuste, solide, bien portant, et il ne voulut pas se croiser. Il était riche, on disait même qu'il faisait l'usure, et il s'arrangea de manière qu'il ne donna que cinq marcs d'argent pour avoir la liberté (tout en gagnant les indulgences) de rester avec ses ânes et de soigner son moulin. En vain ses voisins démontrèrent-ils à celui qui levait l'impôt pour la sainte Église que Godeslas pouvait, en raison de sa fortune, donner quarante marcs, il prouva si habilement le contraire, qu'on le laissa en paix.

L'imposture que le meunier de Maestricht employa pour s'y soustraire ne demeura pas longtemps impunie.

Un jour, le 17 d'avril de l'année 1095, mardi de la troisième semaine après Pâques, pendant que tout ce qui pouvait porter les armes quittait Maestricht pour rejoindre le marquis d'Anvers, Godeslas était au cabaret, raillant les pèlerins qui faisaient le saint voyage; il leur disait : « Il faut avouer que vous êtes de grands fous d'aller traverser les mers, dissiper vos biens, exposer votre vie sans savoir au juste dans quel but, tandis que moi pour cinq marcs d'argent

une fois payés je reste dans ma maison avec ma femme, et que j'aurai autant de mérites que vous. »

La nuit suivante le meunier, étant couché, entendit tourner subitement la meule de son moulin et toute la machine se mettre en mouvement d'elle-même avec le bruit accoutumé. Étonné de cet incident, car il avait la clef de son moulin dans sa poche, il appela le garçon qui conduisait ses ânes et lui dit d'aller voir qui faisait ainsi tourner les meules. Le garçon y alla aussitôt; mais en approchant de la porte, qui était ouverte, il fut si effrayé, qu'il rentra dans la maison, sans savoir dire ce qu'il avait vu.

—Ce qui se passe dans votre moulin m'a tellement épouvanté, dit-il, que quand vous me tueriez, maître, je n'y retournerais point.

— Tu n'es qu'un poltron, s'écria le meunier; fût-ce le diable en personne, j'irai et je le verrai.

En achevant ces mots, il saute à bas du lit, met son haut-de-chausses, ses souliers, sa souquenille, prend à la main un gros bâton et s'élance intrépidement dans son moulin.

Mais son assurance en un instant fit place à l'effroi. Un homme gigantesque, ou plutôt un monstre à face humaine, noir, hideux, à la mine féroce, le saisit par la main, et lui montrant deux chevaux sauvages dont le poil roux était rude et négligé, il lui dit d'un ton qui ne souffrait pas de réplique :

—Monte ce cheval-ci et moi l'autre. Je t'attendais.

Les deux chevaux n'avaient ni frein ni selle. Godeslas, tremblant de tout son corps et devenu tout à coup plus mort que vif, regardait la porte et semblait

n'envisager de salut que dans la fuite, quand l'homme noir acheva de l'abattre en le saisissant d'un bras vigoureux et le jetant sur le cheval sauvage qui lui était destiné.

— Ote ta souquenille, dit le géant, et plus de retard.

Or le meunier portait une petite croix attachée à cette partie de son vêtement qu'on lui ordonnait de quitter. Il ne réfléchit point que ce signe le garantissait de la griffe du diable. Il fit en tremblant ce qu'on lui commandait; aussitôt l'homme noir sauta sur l'autre coursier; les deux chevaux sauvages s'élancèrent plus rapides que le vent.

Au bout d'une heure, ayant traversé des contrées glacées ou brûlantes, Godeslas arriva avec son guide dans un pays de flammes : c'étaient les enfers. On lui fit voir son père et plusieurs de ses parents qui s'étaient enrichis par l'iniquité. On lui montra une chaise ardente où l'on ne pouvait attendre ni tranquillité, ni repos, et son conducteur lui dit :

— Tu vas retourner dans ta maison, car il faut que tu meures; mais tu reviendras ici, où ce siége t'est réservé.

Après ces paroles dites, le géant reconduisit Godeslas à sa maison. Sa femme cependant, l'ayant attendu plus de quatre heures et trouvant son absence bien longue, se leva et entra dans le moulin. Tout était retombé dans le silence. A la lueur d'une lanterne que portait le garçon meunier, un peu rassuré, elle vit son mari étendu sur le carreau à demi mort, ne parlant que de l'enfer et de la chaise brû-

lante. Épouvantée, elle envoya chercher un prêtre, qui se hâta d'accourir, et qui engagea le misérable à se recommander aux miséricordes de Dieu. Le meunier répondit :

— Je ne puis ni me confesser, ni crier merci; mon sort est fixé, la chaise enflammée est là.

Le prêtre lui représenta vainement que tant qu'il reste à l'homme un souffle de vie il peut obtenir pardon s'il l'implore avec repentir, l'insensé ne fit que raconter de nouveau son voyage infernal, et mourut sans demander grâce.

Nous donnons cette légende, rapportée par le vénérable Césaire d'Heisterbach, sans chercher à l'expliquer.

XV. — HENRI LE LION.

Calomniez, il en reste toujours quelque chose.
BEAUMARCHAIS.

Pendant que la croisade de Frédéric-Barberousse occupait le monde chrétien, il y eut grand bruit dans toute l'Allemagne de l'aventure merveilleuse arrivée au duc Henri de Brunswick. Il s'était embarqué pour la terre sainte. Une tempête le jeta sur la côte d'Afrique. Échappé seul du naufrage, il trouva un asile dans l'antre d'un lion. L'animal, couché à terre, lui témoigna tant de douceur qu'il osa s'en approcher; il reconnut que cette humeur hospitalière du redoutable animal provenait de l'extrême douleur qu'il ressentait à la patte gauche de derrière; il s'y était enfoncé une grosse épine, et la douleur le faisait

souffrir à un tel point qu'il ne pouvait se lever et qu'il avait complétement perdu l'appétit.

La première connaissance faite et la confiance réciproque établie, le duc remplit auprès du roi des animaux les fonctions de chirurgien; il lui arracha l'épine et lui pansa le pied.

Le lion guérit. Reconnaissant du service que lui avait rendu son hôte, il le nourrit abondamment de sa chasse et le combla de toutes les caresses qu'un chien a coutume de faire à son maître.

C'était fort bien; mais le duc ne tarda pas à se lasser de l'ordinaire du lion, qui, avec toute sa bonne volonté, ne lui servait pas la venaison aussi bien apprêtée que faisait son cuisinier. Il désirait ardemment retourner dans sa résidence, la maladie du pays le tourmentait nuit et jour; mais il ne voyait aucun moyen de pouvoir jamais regagner ses États.

Le tentateur s'approcha alors de lui. Il avait pris la forme d'un petit homme noir. Henri d'abord crut voir un orang-outang; mais c'était bien Satan en personne qui lui rendait visite.

—Duc Henri, lui dit-il, pourquoi te lamentes-tu? Si tu veux prendre confiance en moi, je mettrai fin à tes peines, je te ramènerai auprès de ton épouse. Aujourd'hui même tu souperas à Brunswick, où l'on prépare ce soir un grand festin, car la duchesse, qui te croit mort, donne sa main à un nouvel époux.

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour le duc. La fureur étincelait dans ses yeux, son cœur était en proie au désespoir. Il aurait pu songer que, depuis trois ans qu'on avait annoncé son naufrage et sa

mort, il était bien permis à la duchesse de se croire veuve; il ne s'arrêta qu'à l'idée qu'il était outragé.

— Si le ciel m'abandonne, pensa-t-il, je prendrai conseil de l'enfer.

Il était dans une de ces situations dont le diable sait profiter. Sans perdre le temps en délibérations, il chaussa ses éperons, ceignit son épée, et s'écria :

— En route, camarade!

— A l'instant, répliqua le démon; mais convenons des frais de transport.

— Demande ce que tu voudras, dit le duc, je te le donnerai sur ma parole.

— Eh bien! il faut que ton âme m'appartienne dans l'autre monde.

— Soit, répondit le duc, dominé par la colère; et il toucha la main du petit homme noir.

Le marché se trouva conclu entre les parties intéressées. Satan prit la forme d'un griffon, saisit dans une de ses serres le duc Henri, dans l'autre le fidèle lion, et les transporta des côtes de la Libye dans la ville de Brunswick, où il les déposa sur la place du Marché, au moment où le guet venait de crier minuit.

Le palais ducal et la ville entière étaient illuminés. Toutes les rues fourmillaient d'habitants qui se livraient à une bruyante gaieté et couraient au château pour y voir, avec la fiancée, la danse aux flambeaux qui devait terminer la fête du jour.

Le voyageur aérien, ne ressentant pas la moindre fatigue, se glissa à travers la foule sous le portique du palais, et, accompagné de son lion, il fit retentir

ses éperons d'or sur l'escalier, entra dans la salle du festin, tira son épée et s'écria :

— A moi ceux qui sont fidèles au duc Henri! Mort aux traîtres!

En même temps le lion rugit, secouant sa crinière et agitant sa queue; on croyait entendre les éclats du tonnerre. Les trompettes et les trombones se turent; mais les voûtes antiques retentirent du fracas des armes, et les murs du château en tremblèrent. Le fiancé aux boucles d'or et la troupe bigarrée des courtisans tombèrent sous l'épée de Henri; ceux qui échappaient au glaive étaient déchirés par le lion.

Après que le pauvre fiancé, ses chevaliers et ses valets eurent mordu la poussière et que le duc se fut montré le maître de la maison d'une manière aussi énergique que jadis Ulysse avec les prétendants de Pénélope, il prit place à table à côté de son épouse. Elle commençait à peine à se remettre de la frayeur mortelle que lui avaient causée ces massacres.

Tout en mangeant avec grand appétit des mets que son cuisinier avait apprêtés pour d'autres convives, et en régalant son compagnon de ragoûts qui ne paraissaient pas non plus lui déplaire, Henri jetait les yeux de temps en temps sur sa femme, qu'il voyait baignée de larmes. Ces pleurs pouvaient s'expliquer de deux manières; mais en homme qui sait vivre le duc leur donna l'interprétation la plus favorable. Il adressa à la dame d'un ton affectueux quelques reproches sur sa précipitation à former de nouveaux nœuds, et il reprit ses vieilles habitudes. « Henri le Lion, surnommé ainsi à cause de son aventure, dispa-

rut, ajoute-t-on, en 1195, emporté par le petit homme noir. »

Le récit que nous terminons ici est tiré de Musœus. Les protestants l'ont imaginé et n'ont rien négligé pour le rendre populaire; ils avaient intérêt à salir le grand caractère de Henri le Lion, qui dut son surnom à son ardent courage et non à l'historiette qu'on vient de lire, et qui, presque seul avec le chef des Guelfes, défendit la Papauté au douzième siècle contre ces princes allemands qui déjà ouvraient les voies à Luther.

Henri le Lion mourut en 1195, muni des sacrements de la sainte Église, et laissant une éclatante réputation d'homme vaillant et d'homme de cœur.

L'histoire, depuis la Réforme, a besoin de tant de redressements, que c'est une politesse à lui faire que d'en recueillir partout.

XVI. — LÉGENDE DU SIRE DE CHAMPFLEURY.

Cupit hic regi proximus ipsi,
Clarusque latas ire per urbes;
Urit miserum gloria pectus.
Cupit hic gazis implere famem.
SENEC. TRAGIC.

Il y avait au douzième siècle, à Champfleury, dans le comté de Champagne, un chevalier plus libéral, dit-on, que ne le conseillait la prudence et que ne l'eût permis sa fortune. Trop adonné peut-être à ses plaisirs, il dissipa en fêtes toutes ses richesses et tomba assez vite dans une détresse pro-

fonde. Ses amis, si dévoués lorsqu'ils n'étaient que les convives de ses festins, ne le connurent plus dès qu'il devint pauvre.

Il avait uni son sort à celui d'une jeune damoiselle dont l'aimable bonté, la modestie, la candeur et les grâces naïves le rendaient au moins heureux époux. Mais la dot de la pieuse Marie s'était évanouie avec le reste; il ne demeurait à ce couple ruiné qu'un manoir délabré et la solitude. Soumise et résignée, la jeune épouse ne faisait entendre ni plaintes, ni questions, ni reproches.

Pour achever de désoler le seigneur de Champfleury, on lui annonça que le comte de Champagne, son suzerain, devait passer sous peu de jours en sa terre, et qu'il comptait faire halte chez lui pour le dîner. Le chevalier, qui aimait la vanité et la magnificence, tomba dans un noir chagrin; il s'éloigna de son manoir et chercha un lieu écarté où il pût pleurer sans honte.

Après avoir marché une heure, il s'arrêta au milieu d'une plaine déserte, et se reposa sur l'herbe desséchée d'un carrefour entouré de sept noyers rabougris. Comme il exhalait violemment sa douleur, sans trouver dans son esprit aucun moyen de répondre honorablement à la brillante visite qu'il allait recevoir, et sans remarquer que le jour finissait (on était au mois de mai), il entendit tout à coup les pas rapides d'un cavalier qui venait à lui. Il se hâta d'essuyer ses larmes, se leva et se trouva en présence d'un homme de haute taille et de figure imposante, mais sombre, monté sur un cheval arabe,

noir comme l'ébène. Il le considéra attentivement; il ne l'avait vu nulle part. L'inconnu descendit de cheval.

— Vous êtes sous le coup de vives douleurs, sire de Champfleury! dit-il d'un air d'intérêt. Ne me sachez pas mauvais gré d'en chercher la cause. Je la connais peut-être. Si donc vous consentez à me rendre hommage, je puis vous relever avec éclat. Je puis vous rendre plus de richesses que vous n'en avez perdu.

Avant de répondre, le chevalier surpris examina de nouveau l'étranger. Ses offres n'avaient rien de tout à fait extraordinaire dans un siècle où la féodalité s'appuyait encore sur la chevalerie errante et se plaisait aux aventures. Mais, simplement vêtu de noir, l'inconnu ne portait, ni sur son manteau, ni sur les harnais de son cheval, aucune armoirie qui indiquât un souverain puissant. Il n'avait ni écuyers ni serviteurs. Le seigneur de Champfleury dit enfin :

— J'ai pour suzerain le comte de Champagne. Tout ce qui ne pourra fausser le serment de foi et hommage que j'ai juré en ses mains, je le ferai pour vous, quand je serai convaincu que vos promesses sont sérieuses. Avant toutes choses pourtant, je dois savoir qui vous êtes.

— Si nous faisons notre accord, dit l'inconnu, vous le saurez. L'hommage auquel je prétends ne porte pas atteinte à ce que vous devez au comte de Champagne, votre suzerain, qui dans deux jours, avec sa suite brillante, s'arrêtera pour dîner à votre manoir.

Ces derniers mots rappelèrent cruellement au chevalier sa situation désespérée.

— Qui que vous soyez, dit-il après un moment de silence, et dussé-je me perdre, hormis l'honneur, je me livre à vous; car j'allais mourir. Mais, ajouta-t-il avec angoisse, il faut d'abord que je vous connaisse....

— Eh bien! dit lentement le cavalier noir, — ne vous effarouchez pas. — Les termes peut-être sonneront singulièrement à votre oreille chétienne. — Vos préventions vont s'éveiller.... Je suis celui qui, de rebelle imprudent devenu un chef réprouvé.... Vous ne me comprenez pas?... Vous voyez en moi l'objet des terreurs de vos frères, cet ange déchu qui osa lutter dans le ciel....

— Satan! — s'écria en reculant le sire de Champfleury; — et dans son épouvante, il levait la main droite pour se préserver par le signe de la croix.

L'étranger lui saisit le bras à la hâte.

— Arrêtez, dit-il d'une voix agitée. Ce que vous alliez faire m'est dur; et je viens à vous pour vous sauver. Sachez donc que je ne suis pas votre plus grand ennemi.... Vous êtes abandonné à vous-même. Vous êtes sans moi sur le seuil de l'opprobre. Je puis vous rendre les biens et les honneurs.

— Je n'en doute plus, dit le chevalier avec amertume. Mais je ne veux pas de vos largesses.

— A votre aise;... et dans deux jours, quand le comte de Champagne viendra.... Adieu donc!

Le chevalier tressaillit. Puis, — fasciné par un

regard de l'homme noir, — il reprit, dans une tranquillité apparente :

— Mais.... en quoi consiste l'hommage.... auquel vous voulez me soumettre?

— En choses faciles, répondit le diable d'un ton qu'il s'efforçait de rendre bienveillant et amical.

Il parut se recueillir, et il poursuivit :

— Je n'exigerai que trois points. Le premier pourra vous sembler étrange. Mais j'ai besoin de garanties. Le reste vous sera plus aisé. Il faut que vous me vendiez le salut éternel de votre femme. Vous l'amènerez ici, dans un an, à pareil jour.

Le chevalier, quoiqu'il dût s'attendre à des propositions révoltantes, s'indigna de celle-ci. Son cœur se souleva de colère. Mais il était sous une influence dont il ne tarda pas à ressentir les effets; son indignation se calma; son courroux s'adoucit; il pensa que l'Ange rebelle eût pu exiger pis encore; qu'une année lui restait pour aviser à modifier le marché abominable; et il balbutia en hésitant qu'il n'était pas le maître de faire ce qui était proposé.

— Je prétends seulement, dit le cavalier noir, que dans un an, à pareil jour, vous ameniez ici votre femme, seule avec vous, sans l'avoir prévenue de notre accord. Le reste me regarde.

Le seigneur de Champfleury accepta cette première condition; il signa de son sang, sur un triangle de parchemin vierge, la promesse de la remplir.

Les yeux de l'hôte des enfers brillèrent alors plus éclatants. Il énonça la seconde clause, en l'entourant de précautions oratoires; c'était que le chevalier re-

niât son Dieu.... Ses cheveux se dressèrent sur son front, à cette parole infernale. Il se récria, sans que l'étranger dît un mot, comme s'il eût reconnu qu'il fallait laisser cours aux premiers mouvements, dans de si dures exigences. Et lorsque le chevalier eut de lui-même épuisé sa résistance, il se résigna encore à cet autre crime, en songeant derechef qu'il avait devant lui une année et la ressource du repentir. Sans oser donc regarder le ciel, il répéta, en frémissant de sa lâcheté, les blasphèmes que lui dictait le démon, et trouva assez de force pour prononcer des paroles odieuses où il renonçait à sa part de paradis.

Ainsi, il marchait sous la griffe de Satan. Le front baigné de sueur, il demanda, dans un malaise affreux, quelle était la troisième condition de son pacte. Le diable, protestant qu'après celle-là — il n'exigerait plus rien — déclara qu'il fallait renier la sainte Vierge.

Le sire de Champfleury bondit à ces mots et retrouva quelque énergie. Quoiqu'il sût bien qu'en reniant Dieu il s'était chargé d'un crime plus noir encore, ce troisième acte était pour lui la goutte d'eau qui devait faire déborder le vase de l'horreur.

— Renier la sainte Vierge! dit-il; après deux forfaits qui perdent mon âme, renier la mère de Dieu, la patronne et la protectrice de Marie!...

Le diable tressaillit à ce nom.

— Si je la renie, pensa le chevalier, quel appui, quel recours me restera-t-il pour me réconcilier avec Dieu? Non, reprit-il tout haut, je ne souscri-

rai point à cette dernière objection; vous m'avez mené trop loin, vous m'avez perdu. Rompons et laissez-moi.

Il se montra si ferme que le diable, voyant l'inutilité de ses instances, se contenta de ce qu'il avait obtenu. Il fit valoir sa condescendance. Puis il indiqua au chevalier dans quel endroit de sa maison il découvrirait d'immenses sommes d'or et des monceaux de pierreries. Après quoi il remonta à cheval et disparut.

Le chevalier regagna très-agité son manoir. Les trésors indiqués se trouvèrent exactement. Il les recueillit, sans confier à personne le pacte qui les lui avait procurés; et il se prépara à la visite qu'il attendait.

Il reçut le comte de Champagne avec une magnificence telle, que ceux qui le croyaient devenu pauvre ne savaient plus que penser. Il acheva de les confondre lorsque, l'un des barons de la suite du comte son suzerain lui rappelant que saint Bernard prêchait alors la seconde croisade, et lui demandant s'il ne suivrait pas sous sa bannière le seigneur roi Louis le Jeune, le chevalier répondit que des engagements particuliers le retiendraient toute l'année en sa terre, mais qu'il offrait au comte de Champagne, de qui il relevait, deux cents marcs d'or pour l'aider dans l'équipement de la troupe de preux qu'il se proposait de croiser. Le comte de Champagne reçut avec gratitude cette somme importante; et toute sa cour complimenta le sire de Champfleury, qui bientôt agrandit ses domaines, rendit à son château le plus

somptueux aspect, et se distingua plus que jamais par l'éclat de ses fêtes.

On remarquait seulement qu'il avait perdu toute sa gaieté d'autrefois. Son front paraissait constamment chargé d'ennui. La joie de se retrouver riche, les festins qui se succédaient dans sa vie nouvelle, les occupations qu'il cherchait à se créer sans cesse pour se distraire, ne l'étourdissaient pas contre les douleurs où le jetait le souvenir effrayant de sa promesse signée de son sang; son cœur se rongeait lentement; ses nuits étaient sans sommeil; son bonheur n'était qu'un éclat sans réalité. Il ne pouvait plus ressentir aucun de ces mouvements qui portent à la prière. Dès qu'il entrait dans une église, il y éprouvait un tremblement et des angoisses qui l'obligeaient à en sortir, sans pouvoir jamais assister aux saints offices. Il avait compté sur l'année pour se réconcilier avec Dieu; mais une barrière de fer semblait se dresser dans son cœur entre le remords et le repentir.— Sa femme venait, depuis quatre mois, de lui donner un fils, quand l'anniversaire du pacte arriva.

Le chevalier, dont l'orgueil se révoltait devant la pensée de révéler la source de ses richesses, ne s'était jamais décidé à découvrir son fatal secret à personne. Ce ne fut qu'au terrible moment de remplir ses engagements qu'il regretta de n'avoir pas consulté quelque savant religieux, et il n'en avait plus le temps. Un seul espoir le rassurait. Sa jeune épouse, si pieuse et si pure, serait-elle donc abandonnée du ciel?...

Il l'appela et lui dit :

— Nous avons aujourd'hui une course à faire. Préparez-vous. Dans un instant, il nous faut monter à cheval.

La jeune dame remit son fils dans les bras de sa servante, fit sa prière et suivit son mari.

— Reviendrons-nous bientôt? dit-elle.

— Oh ! nous n'allons pas loin, répondit vaguement le chevalier.

Et il se hâta de presser le départ.

Après avoir cheminé un quart d'heure, les deux époux rencontrèrent une petite chapelle qui était consacrée à la sainte Vierge. La dame de Champfleury, dont le chevalier savait la tendre dévotion pour sa miséricordieuse patronne, demanda la permission d'entrer un moment dans cet oratoire; car elle ne passait jamais devant un lieu dédié à la sainte Vierge sans y faire une petite prière. Le chevalier donna la main à sa femme et resta à la porte, gardant les deux palefrois. La dame demeura peu de temps en oraison. La voyant bientôt reparaître, le sire de Champfleury l'aida à remonter en selle et reprit son chemin, frissonnant et frémissant davantage à mesure qu'il approchait du terme.

Jamais sa jeune épouse, dont il sentait avec terreur qu'il n'était plus digne, au moment peut-être où il allait s'en séparer, car il ne savait pas quelle était la puissance de son pacte, jamais sa douce Marie ne lui avait été si chère. Sa beauté pleine de pudeur, la sérénité de ses regards, son sourire plus suave que jamais lui imposaient à la fois le respect

et la tendresse. Mais il n'osait que soupirer. Il était esclave de la foi jurée; et il redoutait trop celui avec qui il s'était lié, pour oser reculer devant son serment, — quoiqu'il lui semblât que lui ravir sa jeune et vertueuse compagne, ce serait lui arracher le cœur. — De chaudes larmes coulaient par intervalles de ses paupières. Sa poitrine se gonfla lorsqu'il aperçut les sept noyers desséchés où son entrevue avec l'homme noir avait eu lieu. Il se rapprocha vivement de Marie. Il voulait lui prendre la main; il ne l'osa plus.

— Ma chère Marie! dit-il.

Et il ne put rien ajouter.

— Vous pleurez! répondit-elle. Vous tremblez; vous avez des peines!

Elle s'arrêtait...

— Oh! marchons, cria-t-il; je ne puis tarder.

Un sentiment dont il ne pouvait se rendre compte ne lui laissait alors pour sa compagne que cette vénération dévouée qu'on accorde aux saints du ciel. Il n'osait même plus la regarder; il piqua son cheval avec désespoir.

Dès qu'ils arrivèrent au lieu où le pacte avait été signé, le cavalier sombre à qui la jeune dame était vendue accourut au grand galop, suivi cette fois de nombreux écuyers comme lui vêtus de noir. Mais il n'eut pas plutôt levé les yeux sur la dame que le seigneur de Champfleury lui amenait, qu'il pâlit, trembla, baissa sur la terre ses regards consternés et parut n'avoir plus la hardiesse d'avancer.

— Homme déloyal! s'écria-t-il en s'adressant au chevalier, est-ce là ton serment?

— Quoi! répliqua le sire de Champfleury, ne suis-je pas à l'heure fixée? Je vous amène plus que ma vie. Mais vous m'avez fasciné...

— Le pacte est signé de ton sang, homme lâche et sans honneur, interrompit le démon. Tu en as recueilli les fruits. Ne devais-tu pas amener ta femme — en ce lieu — où tu viens avec ma constante ennemie?

Le chevalier, ne comprenant rien à ces paroles, soutint vivement sa bonne foi. Il se retourna vers sa compagne. Une auréole de lumière entourait le front de la jeune dame; et l'homme noir, à mesure que cette auréole grandissait, n'osait plus élever la voix. —

Car il faut que vous sachiez que la dame de Champfleury, étant entrée dans la chapelle de la sainte Vierge, et s'étant agenouillée avec amour devant l'image révérée de la reine des miséricordes, s'était merveilleusement endormie après son premier *Ave;* — et la Mère de Dieu, océan de bonté, avait pris sa figure pour accompagner elle-même le pauvre chevalier à l'affreux rendez-vous. —

Le seigneur de Champfleury, stupéfait d'admiration, sentait ses esprits ébranlés et ne reconnaissait plus les élancements de son cœur. Il s'était jeté précipitamment à bas de son cheval, pour se mettre à genoux devant sa chère Marie, et lui demander pardon. Il croyait encore n'avoir amené que sa femme, et l'auréole qui l'entourait n'était à ses yeux, encore fermés, que le signe consolateur de l'appui de la

sainte Vierge. Mais aussitôt la dame ouvrit la bouche; et, de cette voix pleine de saintes harmonies qui calme tous les tumultes de la terre, elle dit à Satan :

— Méchant esprit! osais-tu bien regarder comme ta proie une femme qui se repose en moi? Ton malheureux orgueil ne décroîtra-t-il jamais? Je ne viens ni te châtier, ni aggraver tes peines. Mais je viens relever ce faible pécheur de son apostasie et retirer de tes mains la coupable promesse que tu lui as fait signer.

L'esprit de ténèbres pencha la tête. Il grommela comme un dogue maîtrisé. Il rendit lentement le pacte et s'éloigna dans un morne silence.

Le chevalier, confondu, s'était prosterné et fondait en larmes. La Vierge bénie le toucha; et au même instant il retrouva ce qu'il avait perdu depuis une année, le bonheur de pouvoir prier. Il confessait avec d'amers sanglots l'énormité de sa chute, et il se frappait la poitrine.

— Relevez-vous, mon fils, lui dit Marie, et sachez que le pardon est plus facile à Dieu qu'à vous l'offense. Mais devant l'aspect de vos misères, abjurez enfin votre présomption et votre orgueil.

Après ces seuls reproches, elle le reconduisit à sa femme, qui n'était pas éveillée encore. En sortant de ce sommeil miraculeux, la jeune dame vit son mari agenouillé auprès d'elle. La vierge Marie était remontée dans les cieux. Il ne restait que la pieuse image, calme et placide dans son petit tabernacle champêtre. Le chevalier rentra avec sa femme chérie

dans son manoir; il lui fit l'aveu de sa faute immense et lui raconta l'appui inespéré qui l'avait tiré de l'abîme.

Depuis ce jour, on ne cita plus le sire de Champfleury comme un chevalier brillant et fier, mais on le cita comme un modèle de piété et de charité (1).

XVII. — LE CHEVALIER HAKELBERG,

SEIGNEUR DE RODENSTEIN.

Et jamais de repos.
LAFONTAINE.

I

La légende singulière du chevalier Hakelberg, seigneur de Rodenstein, ne se trouve qu'en partie dans les *Traditions rhénanes* du conseiller Schreiber; mais nous en avons pu recueillir le complément dans un remarquable essai publié par la *Quarterly Review* sur les mêmes traditions.

Le burg de Rodenstein, dans l'Odenwald, était occupé, à l'une des plus rudes époques de l'ère féodale, par le vaillant chevalier Hakelberg. Jeune, il avait

(1) Cette aventure, dont nous ne défendons pas l'authenticité, est sommairement rapportée par Jacques de Voragine, homme d'esprit et de cœur, quoi qu'en ait dit un savant fort aride (Melchior Cano). Sa *Légende d'or* eut chez nos pères un succès si universel et si soutenu, qu'il faut bien qu'elle ait quelque mérite; et elle en a certainement. Plusieurs écrivains ont reproduit avec des détails divers le pacte déplorable du sire de Champfleury. Ce drame a été si populaire que le théâtre s'en est emparé au seizième siècle. On l'a représenté et imprimé sous ce titre : *Le mystère du chevalier qui vendit sa femme au diable*, par personnages.

une figure gracieuse et belle, et pourtant il était redouté de tous ses voisins; c'est qu'il n'aimait que la guerre et la chasse, et que, disait-on, son cœur n'avait pas battu encore d'un sentiment tendre. On le savait si implacable dans ses vengeances, qu'on se disait tout bas qu'il était sous la puissance du démon.

Il vint à un tournoi où le comte palatin avait invité tous les barons du voisinage. Sa fière jeunesse et sa figure brillante fixèrent tous les yeux sur lui; dans les joutes, il démonta tous ses adversaires, comme il l'avait fait en cent autres occasions, et il reçut le prix du tournoi des belles mains de Marie, fille du comte de Hochberg.

Hakelberg, comblé d'applaudissements, fut frappé en même temps des grâces de l'aimable personne qui l'avait couronné publiquement. Né avec un cœur impétueux, il n'était pas de caractère à cacher sa passion; il la déclara à la jeune comtesse. Bien fait et renommé, il se vit accueilli. Il épousa Marie, et la conduisit en triomphe à son burg de Rodenstein.

Ce fut une joie générale dans la contrée que de voir le chevalier au cœur de fer subjugué enfin. Les premiers mois de son mariage furent pleins de bonheur. Marie paraissait avoir adouci l'humeur sauvage et turbulente de son époux; on ne le voyait plus rêver sans cesse à la chasse et à la guerre. Mais ses passions bouillantes reprirent bientôt le dessus. Dans une querelle avec un baron voisin par qui il se croyait offensé, il recourut aux armes, et il se prépara ardemment à l'attaque.

Sa jeune épouse pria, pleura, se désola, mais en

vain. Le chevalier, emporté, lui imposa rudement silence, alléguant qu'il s'agissait là de son honneur. Il part donc armé. Marie, éperdue, s'était couchée pour le retenir à travers la porte du burg, en l'assurant qu'un pressentiment l'avait avertie qu'il ne reverrait pas le seuil de cette porte. Il la saisit, furieux, la repousse brutalement, monte à cheval et s'éloigne. La pauvre épouse cependant, tombée évanouie, accoucha avant terme d'un enfant mort et succomba elle-même, suivant son premier-né au cercueil.

Hakelberg ne savait pas cette double perte. Il se met en embuscade dans les épais taillis du burg de Schnellert, son ennemi, burg infesté d'esprits qui la nuit faisaient des rondes infernales avec grand fracas. Là, couché sur la mousse, le chevalier passe sans sommeil une nuit redoutable. Tout à coup il voit venir de Rodenstein, au-devant des esprits de Schnellert, un fantôme noir qui tient un enfant dans ses bras. Jusqu'alors inaccessible à la peur, il sent ses cheveux se dresser sur sa tête, car il reconnaît sa femme dans le fantôme. Elle est à l'instant devant lui avec les pâleurs de la mort, mais il retrouve bien ses traits. Elle se redresse avec lenteur et prononce ces mots d'une voix sépulcrale :

— Ma tendresse n'a pu qu'exciter votre fureur. Vous avez oublié ces droits sacrés qui me rendaient respectable à vos yeux ! Avec la mère vous avez conduit au tombeau notre enfant, doux espoir d'un bon père. Vous êtes au pouvoir de celui qui a le premier offensé Dieu; par lui et avec lui, vous serez puni; vous n'aurez point de repos, même après votre mort.

Jusqu'à la fin des temps vous errerez de montagne en montagne, et votre spectre sera dans ces villages l'annonce de la guerre et de la désolation.

Elle dit et disparaît; et bientôt le sort du chevalier est accompli. Il est blessé à mort dans le premier choc de l'ennemi qu'il guettait. On le porte mourant chez le châtelain de Schnellert. Il expire.

Il fut, il est vrai, inhumé en terre sainte; mais la prédiction de Marie s'accomplit en lui; son esprit errant est condamné à précéder les fléaux cruels; et, jusqu'à nos jours, dès que la guerre doit se lever, l'esprit de Rodenstein, qui semble avoir l'odorat du sang, six mois avant les hostilités, sort de son tombeau de Schnellert à la tête d'une grande troupe guerrière, punie comme lui. Les cris des soldats, le bruit des chariots, le galop des chevaux ardents, le son des tambours et des fifres, des cors et des fouets l'accompagnent toujours. Ce tumulte mystérieux remplit toute la contrée, fait frissonner le cultivateur, qui rentre chez lui à la hâte.

Rodenstein, dit-on, traversant les vallées et les forêts, se rend à son burg, où il veille à la garde de ses trésors enfouis, et séjourne là jusqu'à ce que les prières des peuples aient ramené la paix.

Six mois avant les traités, il rentre avec le même vacarme dans son repos du Schnellert.

On montre dans le hameau d'Oberkriesbach une grange par laquelle le chasseur sauvage, comme l'appellent les gens du pays, passe toujours quand il se rend à Rodenstein.

II

Il y a une autre légende d'Hakelberg. Est-ce le même, où est-ce un de ses descendants? On lit dans cette légende différente que le chevalier Hakelberg était possédé d'une ardeur si forcenée pour la chasse qu'il renonça à sa part du paradis et se donna au diable, pourvu qu'il lui fût permis de chasser toute sa vie en ce monde.

Le diable, à qui il s'était vendu, lui accorda plus qu'il ne demandait; il lui promit qu'il chasserait jusqu'au jour du jugement dernier.

On dit que son tombeau est dans la forêt d'Usslar, que c'est une énorme pierre brute, un de ces vieux monuments appelés vulgairement pierres druidiques, circonstance qui servirait à confirmer l'alliance des traditions populaires avec l'ancienne religion du pays. Selon les paysans, cette pierre est gardée par les chiens de l'enfer, qui y restent sans cesse accroupis.

En l'an 1558, Hans Kirchof eut le malheur de la rencontrer par hasard, car il faut dire que personne ne la trouve en se rendant exprès dans la forêt avec l'intention de la chercher. Hans raconta qu'à son extrême surprise il n'avait pas vu les chiens, quoiqu'il avouât que ses cheveux s'étaient dressés sur sa tête lorsqu'il avait aperçu le mystérieux mausolée de ce chasseur félon.

Le silence règne autour de la pierre de la forêt d'Usslar; mais l'esprit agité du chevalier Hakelberg ou du démon qui a pris ce nom est aujourd'hui tout-puissant dans le voisinage de l'Odenwald ou forêt

d'Odin, au milieu des ruines du manoir de Rodenstein. Son apparition, comme on l'a dit, est un pronostic de guerre. C'est à minuit qu'il sort de la tour gardée par son armée; les trompettes sonnent, les tambours battent; on distingue les paroles de commandement adressées par le chef à ses soldats fantastiques; et, si le vent souffle, on entend le frôlement des bannières; mais, dès que la paix doit se conclure, Rodenstein retourne aux ruines de son château sans bruit, ou à pas mesurés et aux sons d'une musique harmonieuse.

Rodenstein peut être évoqué, ajoute-t-on, si on veut lui parler. Il y a quelques années, un garde forestier passait près de la tour à minuit. Il venait d'une orgie et avait une dose plus qu'ordinaire d'intrépidité : « Rodenstein, viens ici! » s'écria-t-il. Rodenstein parut avec sa bande. Hélas! telle fut la violence du choc dans l'air que le garde tomba par terre comme si le plus violent ouragan l'eût renversé; il se releva plein d'effroi et n'osa plus appeler le chasseur maudit.

La chasse du chevalier Hakelberg n'est pas la seule qui occupe les démons ou les esprits. Tous les pays ont des légendes de ce genre. Dans les Ardennes, où les traditions ne manquent pas, les bûcherons entendent souvent le son des cors, les cris des chasseurs, les aboiements des chiens, le bruit des chevaux lancés au galop, et le lendemain, si on trouve un sanglier, un chevreuil tués ou morts sans qu'on puisse découvrir où ils ont été blessés, on dit que la chasse de saint Hubert a passé là.

Mais nous ne comprenons pas qu'on mêle un saint à ces scènes nocturnes. Aussi les bonnes gens un peu sensés appellent ce tumulte « la chasse des fées ».

On vous contera dans ce pays, entre autres récits singuliers, qu'un soir un pauvre braconnier tomba de fatigue et de chagrin au pied d'un vieux chêne, se désolant de n'avoir eu dans la journée aucune chance. Comme il gémissait tristement, il vit sortir du vieux chêne un petit vieillard qui lui demanda :

— Veux-tu chasser avec nous?

Le braconnier, surmontant son effroi, répondit qu'il le voulait bien. Alors le petit homme, prenant le sifflet d'argent suspendu à son cou, siffla trois fois. La forêt frémissait à chaque appel du sifflet infernal, et le braconnier crut en devenir sourd.

Aussitôt de nombreuses compagnies de chevaliers et de dames, avec leurs meutes et leurs piqueurs, accoururent par tous les sentiers. Un souper fut servi d'abord, souper que le pauvre homme trouva excellent; après quoi on se mit en chasse et on tua énormément, mais seulement des sangliers. Il y en eut tant, que le braconnier mit quinze jours à saler sa part, et qu'il se vit approvisionné pour toute son année.

XVIII. — LA FIN DU COMTE GUILLAUME III.

Longe est Deus ab impiis.
Proverbes, ch. xv, ŷ 29.

L'homme ne s'appartient pas, et il ne se sépare de Dieu que pour tomber sous le joug de celui à qui plaît le mal, parce que celui-là espère avoir la joie de le punir.

Nous devons raconter ici la fin redoutable de Guillaume III, le dernier comte suprême de la Franche-Comté, appelée alors le comté de Bourgogne; c'est nous reporter à la fin du douzième siècle.

C'était un effroyable tyran que le comte Guillaume III. Il faisait aux hommes ses sujets tout le mal qu'il pouvait imaginer, et dans tous ses actes il ne servait que l'ennemi de Dieu. Il maltraitait avec grande joie les clercs et les bons moines; il se raillait grossièrement de tout personnage en qui il voyait des sentiments religieux. Un jour que des pèlerins de la terre sainte le conjuraient à mains jointes de les aider au rachat de leur roi, captif des Sarasins (c'était Baudouin II, roi de Jérusalem), il n'eut pas honte de leur donner une maille, la plus petite des monnaies, qui valait moins qu'un centime d'aujourd'hui, et il s'en alla en rire et gaber avec ses bouffons (1).

(1) *Le château de Frédéric Barberousse à Dôle*, chronique du douzième siècle attribuée au ménestrel Hues de Braye-Selves, publiée par M. Léon Dusillet. Nous emprunterons à ce grand récit les détails du dernier jour de Guillaume III.

La fille de Guillaume III, Sibylle de Bourgogne, qui était allée à la croisade, où elle brilla sous le nom de « la Dame aux jambes d'or », parce qu'elle portait avec son armure des bottes dorées, et qui eut ensuite le malheur de se laisser entraîner dans les hérésies diaboliques d'Arnauld de Brescia, Sibylle raconte, dans la chronique que nous venons de citer, qu'elle allait à Dôle revoir son père, dont elle était séparée depuis longtemps.

« Guillaume, dit-elle, me reçut d'un air glacé. Il me parut maigre et vieilli. Sa taille s'était courbée, et ses cheveux étaient déjà mêlés et rares; il portait sur le front la trace d'un grand souci. On m'apprit qu'il était devenu cruel, et que plusieurs de ses barons avaient été victimes de sa politique sanguinaire; il est vrai qu'ils étaient presque tous factieux et perfides.

» Sa rigueur envers le prieur de Cluny est moins excusable. Guillaume avait saisi une partie de la chevance de cette abbaye. Le prieur se rendit à Dôle pour réclamer contre cette injustice. Son zèle s'aigrissant peut-être outre mesure, il traita le comte de Maure de chevalier à la proie et de païen pire qu'Attila. Guillaume, furieux, lui arracha la barbe et le fit pendre, comme un Juif, entre deux chiens. A cette nouvelle, Pierre le Vénérable maudit sept fois le meurtrier, et Guillaume, à compter de ce jour, redoubla d'impiété et de malice. Il jeta dans le feu le reliquaire de mon oncle Étienne, et voulut même brûler la châsse de saint Claude, que les moines eurent à peine le temps de cacher.

» La mesure était comblée enfin, et le jour de l'éternelle justice allait luire. Mon père, un lendemain de Pentecôte, célébrait par dérision la fête des Fous. Le festin était joyeux et splendide; les ménestrels, les jongleurs et les bouffons excitaient par des lais obscènes la fougue des convives. Le comte, que le démon poussait vers l'abîme, voulut boire dans un calice volé à l'abbé de Cherlieu; mais ses lèvres eurent à peine touché le calice que le vin s'évanouit en flamme légère. On remplit deux fois le saint vase, et le vin s'évapora deux fois. Tous ceux qui conservaient un peu de raison sortirent de la salle. On vint au même instant annoncer à mon père qu'un moine de Cluny lui amenait de la part de l'abbé un palefroi magnifique, en signe de réconciliation et de vasselage. Le comte se leva de table, suivi de ses barons et de ses livrées, pour aller voir ce destrier, qui était en effet d'une beauté rare, tout sellé, bridé, l'œil vif, la croupe arrondie, et le poil lisse d'un noir de jais. Guillaume s'empressa de monter le merveilleux cheval, dont la docilité, la grâce, la souplesse et l'allure charmaient tous les écuyers. Il tournait, galopait, faisait mille passes, sautait à quartier, plein d'adresse et de feu et plus léger qu'un coursier arabe dans le désert. Les barons battaient des mains, et la foule trépignait de plaisir. Tout à coup le noir destrier demeure immobile; son poil se hérisse et ses naseaux jettent des flammes; deux chiens qui l'accompagnaient se mettent à hurler, et le moine secoue son capuchon, d'où jaillissent des milliers d'étincelles. Guillaume semblait pétrifié; un pouvoir surnaturel

nous accablait nous-mêmes; l'enthousiasme avait cessé, et chacun se taisait de peur.

» — Qu'on m'ôte d'ici! s'écria mon père; pages, écuyers, à la rescousse!

» Mais nul page; nul écuyer, ne bougeait. Guillaume semblait cloué à la selle de son cheval.

» — Comte suprême de Bourgogne, dit alors le moine, ne sens-tu pas que ton coursier s'arrête? Va donc rejoindre tes convives; les tables sont encore dressées et tu n'as pas épuisé la coupe du festin.

» — Je brûle, répondit mon père; de l'eau, un peu d'eau, par pitié.

» Le moine alors tira de son sein un calice, le même, hélas! que mon père avait profané; il le présenta au comte, qui avait perdu l'usage de ses mains.

» — C'est du sang! murmura Guillaume.

» — C'est celui que tu as versé, répliqua le moine, c'est le mien! une goutte du sang de chacune de tes victimes a suffi pour remplir ce calice sacré à pleins bords. Bois donc, superbe châtelain, ton nouvel échanson t'invite à boire; cette liqueur-ci ne coûte rien, elle ne coûte pas même la maille que tu jetas aux pèlerins de la terre sainte.

» Le comte, tel qu'un malade sous le poids d'un affreux cauchemar, essayait en vain d'articuler des sons qui expiraient dans sa bouche : une tardive lumière l'éclairait enfin. Le moine leva lentement son capuce, et l'on vit le prieur de Cluny, pendu naguère; ses yeux étaient caves, et ses joues avaient la couleur d'une terre de sépulcre; une corde était attachée à son cou bleuâtre.

» — Regarde-moi, meurtrier sacrilége, continua le moine d'une voix de tonnerre; regarde ces deux chiens chargés de te punir.

» Les chiens se précipitèrent sur le comte, et se cramponnèrent à ses cuisses, qu'ils déchiraient.

» — Vois mon cœur, continua le moine, vois ce feu qui le brûle et ne le consumera jamais! Je suis damné! damné par toi, car j'étais en péché grave à l'heure de mon supplice. Viens, heureux châtelain, partager mes joies! Viens goûter à ton tour le bonheur que tu m'as fait!

» Il s'élance à ces mots sur la croupe du destrier et dit : Va!... L'affreux coursier déploie aussitôt des ailes de chauve-souris plus larges que les voiles d'un navire, s'élève, plane, et disparaît à travers un nuage de flamme et de fumée (1). »

XIX. — LE MARÉCHAL DE RETZ.

Exterminez, grand Dieu, de la terre où nous sommes,
Quiconque avec plaisir répand le sang des hommes.

VOLTAIRE.

Chantocé était jadis l'une des plus belles baronnies de l'Anjou; ses seigneurs prenaient le titre de princes. Là, on vous montrera encore une célébrité

(1) Quoique cet événement, qui eut lieu en 1190 (et dont tous les détails peuvent être surchargés), soit attesté par Albéric dans sa Chronique et aussi par l'historien le plus complet de la Franche-Comté, Louis Gollut, qui écrivait au seizième siècle, Dunod de Charnage, qui au dix-huitième refit cette histoire, dit qu'il ne croit pas trop à cet enlèvement terrible du comte Guillaume III. Il pense qu'il a été pris par ses nombreux ennemis, qui l'ont fait disparaître. C'est bien vague.

formidable : le château de Barbe-Bleue. — Charles Perrault, dans ses *Contes des Fées*, a rendu ce nom populaire. Mais en même temps qu'il ne suivait ni la couleur locale, ni les mœurs du temps, il a beaucoup atténué les crimes de son héros. Le véritable Barbe-Bleue était Gilles de Laval, maréchal de Retz, seigneur de Chantocé et de beaucoup d'autres lieux; car, outre qu'il était maréchal de France, il possédait aussi par héritage les domaines de Blaison, Chémellier, Fontaine-Milon, Gratecuisse, Briollays et Ingrande, et il avait épousé Catherine de Thouars, qui lui avait apporté les domaines de Pouzauges, Tiffauges, Chambenais, Confolens, Château-Morand, Savenay, Lombert et Grez-sur-Maine. Le produit de tous ces fiefs, réuni à ce qu'il recevait du roi Charles VII, comme maréchal ou à d'autres titres, et à un mobilier de cent mille écus d'or, valait au seigneur de tant de vassaux une position de prince. Il pouvait la soutenir par des revenus, tant en espèces qu'en nature, qu'un million représenterait aujourd'hui très-imparfaitement.

Gilles de Retz était entré dans tous ses droits à vingt ans, âge où l'on se croit un homme, où l'on commence à peine l'adolescence, où l'on a plus que jamais besoin de frein et de guide. Quel homme, en effet, parvenu à l'âge de quarante ans, où l'on devient homme, car c'est le milieu de la vie, osera dire qu'à vingt ans il était autre chose qu'un grand enfant?

Les flatteries et les séductions ne manquèrent pas à un jeune prince qui avait tant d'or et qui comptait

tant de vassaux. Il se laissa entraîner aux débauches, qui dévorent vite et qui abrutissent promptement. En quelques années, il était arrivé à se sentir blasé sur tout; sa nature énervée devenait, comme toujours, vile et féroce. Le démon qui s'appelle Légion s'était emparé de lui. En même temps qu'il marchait dans des voies honteuses, il ruinait à la fois sa fortune et son âme. A vingt-cinq ans, il avait vendu ou engagé une grande partie de ses domaines.

Voyant venir ce qui lui semblait la détresse, il s'adressa à des alchimistes, qui lui promirent de lui faire de l'or. Ils ne surent que lui en dépenser beaucoup, et disparaître après l'avoir volé.

Alors, comme il advient à ceux qui ont abandonné Dieu, il résolut de se donner à son ennemi et voulut faire pacte avec le diable.

Un Florentin, nommé Prelati, mais qui se faisait passer pour un mage de l'Inde, s'engagea à lui ménager une entrevue avec le chef des anges déchus. Le maréchal déclarait, par un petit reste de retenue qu'il eût probablement franchi, que le diable obtiendrait tout de lui, excepté son âme et sa vie. Un médecin du Poitou était le compère du prétendu mage indien; et il paraît qu'ils étaient d'accord avec Sillé, l'homme d'affaires du maréchal, comme on dirait aujourd'hui.

Nous trouvons dans des mémoires écrits par les descendants de l'ancienne maison de Retz le portrait de Prelati et la scène de l'évocation du diable.

« Une figure imposante et sévère, des yeux ardents, une barbe singulièrement remarquable par sa

blancheur, distinguaient Prelati, le prétendu mage de l'Orient. Ses manières élégantes annonçaient qu'il avait toujours vécu parmi les grands de la terre, et leurs noms se rencontraient souvent dans ses discours. Rien au monde ne lui semblait étranger. Il gardait souvent le silence; mais quand il était forcé de prendre la parole, il racontait des événements extraordinaires, ou merveilleux ou terribles, toujours arrivés en sa présence. Il s'empara de toutes les facultés de Gilles de Retz, qui mit à sa disposition et son pouvoir et ses richesses.

» Ce fut alors que les cachots de son château retentirent de hurlements, furent arrosés de larmes. Il était question d'évoquer le souverain des anges tombés, le contempteur de Dieu, le diable, Satan lui-même; et la cuirasse qui seule pouvait préserver l'imprudent évocateur des premiers effets de sa colère devait être cimentée de sang humain. »

Nous passons d'affreux détails.

« A peu de distance du château de Tiffauges, s'élevait une forêt aussi ancienne que le monde. Au centre même de la forêt, une petite source s'écoulant d'un rocher formait un bassin et se perdait dans la terre. Ce lieu sauvage n'était fréquenté ni des bergers ni des bûcherons : on en faisait des récits effrayants.... Ce fut là que l'Indien se proposa de dompter les esprits rebelles et d'assujettir le plus puissant de tous aux volontés du maréchal.... Après d'horribles sacrifices, le théâtre du sacrilége impie, qui n'était éclairé que par quelques rayons de la lune, fut frappé d'une autre lumière. Le magicien pronon-

çait des paroles barbares et criminelles, pendant qu'une épaisse fumée se manifestait sur le tertre qui servait d'autel. Tout à coup, de cette fumée s'éleva une flamme bleuâtre, dont l'œil avait peine à soutenir l'éclat. L'Indien frappa sur un bouclier retentissant; un bruit épouvantable remplit la forêt, et un être dont la forme horrible demeura toujours empreinte dans l'imagination du maréchal, et qui lui rappelait celle d'un énorme léopard, s'avança lentement en poussant des rugissements inarticulés, que le magicien expliqua d'une voix basse et troublée au malheureux baron.

— C'est Satan lui-même, dit-il; il accepte votre hommage. Mais j'ai manqué une chose importante dans mes conjurations : il ne peut vous parler. Que n'ai-je songé à cette cérémonie?

— Laquelle? interrompit le maréchal : ne peut-on recommencer?

— Paix! de par le diable, reprit l'Indien; et il se mit à écouter encore.

— A Florence.... Oui, dans ce caveau si profond... : vous faut-il encore la mort de...?

— Juste ciel! s'écria le maréchal, que Dieu vous confonde! n'ai-je pas tout promis?

Mais, comme il prononçait le nom sacré du Père des miséricordes, la vision s'évanouit, les échos retentirent de cris plaintifs, et l'obscurité remplaça la brillante lumière qui éclairait la scène.

— Je vous avais recommandé le silence, reprit l'évocateur; le nom qui vous est échappé vous prive des droits que vous alliez acquérir sur l'esprit. Mais

il vient de m'en dire assez pour vous rendre possesseur de tous les trésors enfouis au sein de la terre. Le talisman qui doit nous les livrer est au fond d'une urne, dans un tombeau, près de Florence. Et voici, ajouta-t-il en se baissant et ramassant une plaque d'or que Gilles de Retz n'avait pas aperçue, voici le signe qui m'introduira dans les lieux les plus cachés. J'y découvrirai de grands mystères, et leur connaissance vous appartient comme à moi. Mais hâtons-nous, le temps presse.

» Le maréchal revint à son château, remit à l'Indien des sommes considérables, le vit partir, le cœur plein de rage d'avoir perdu par sa faute les avantages immenses qui lui étaient promis; et, en attendant avec anxiété l'expiration de l'année que le fourbe avait marquée pour son retour, il continua à se plonger dans les débauches les plus inouïes. »

Des relations du temps permettent de croire que, dans l'évocation qui eut lieu à la forêt de Tiffauges, ce fut Sillé qui joua le rôle du diable. Mais le mage ne revint pas; et; sur la clameur publique excitée par les déportements infâmes du maréchal de Retz, le duc Jean V le fit arrêter et mettre en jugement. Par les procès-verbaux qui furent dressés, et par la confession de cet homme effroyable, il fut reconnu que le nombre des enfants qu'il avait fait mourir dans ses châteaux de Machecou et de Chantocé, et dans ses résidences de Nantes et de Vannes, s'élevait à plus de cent quarante.

Le parlement de Bretagne lui constitua un tribunal composé de juges laïques et ecclésiastiques; car il

était accusé à la fois d'homicide et de sorcellerie.

Il insulta ses juges, voulut décliner leur juridiction, et leur dit :

— J'aimerais mieux être pendu par le cou que de vous répondre.

Mais la crainte d'être appliqué à la torture lui fit tout confesser, devant l'évêque de Saint-Brieuc et le président Pierre de l'Hôpital.

Le président le pressant de lui dire par quel motif il avait fait périr tant d'innocents et brûlé ensuite leurs corps, il répondit impatienté :

— Hélas ! monseigneur, vous vous tourmentez et moi avec. Je vous en ai dit assez pour faire mourir dix mille hommes.

Le lendemain, il réitéra ses aveux en audience publique. Il fut condamné à être brûlé vif, le 25 octobre 1440, et l'arrêt fut exécuté dans le pré de la Madeleine, près de Nantes.

Quelques annalistes disent qu'il mourut repentant.

C'est aux ruines formidables du château de Chantocé qu'on a donné le nom de Château de Barbe-Bleue.

XX. — LE DIABLE PRÉDICATEUR.

Je joue là un singulier rôle !
PICARD.

Cette légende, qui a exercé les poëtes, est célèbre en Italie et en Espagne. Un drame espagnol en est sorti, sous le titre qu'on vient de lire. En rapportant la tradition, nous l'embellirons de quelques détails

empruntés à l'auteur du drame. Le beau travail de M. de Vieilcastel nous sera ici d'un secours précieux.

Un jour que Lucifer, le prince de l'abîme, monté sur un dragon ailé, inspectait le monde sublunaire pour juger par lui-même du progrès de ses conquêtes, il eut de grands déboires, et s'en revint, le cœur gros, dans ses sombres États.

— Nous perdons tous les jours, dit-il tristement à un de ses fidèles. Je viens de voir un nouvel ordre religieux qui nous ruinera si nous n'y prenons garde. On les nomme les Franciscains. Fils ardents d'un père qui nous a enlevé bien des âmes, ils sont si humbles, si chers aux peuples, si inabordables pour nous, que, si nous dormons, ces mendiants déguenillés ne nous laisseront pas un lieu où nous puissions paraître. J'ai donc besoin, Asmodée, de toute ta souplesse. Ces hommes, sous leur règle sainte, mènent une vie apostolique. Leur règle n'a pas été établie par une simple inspiration d'en haut : Dieu lui-même l'a dictée à François; et lorsque François, ému de pitié pour ses successeurs, lui demanda où des êtres soumis aux faiblesses humaines puiseraient la force nécessaire pour observer les vingt-cinq préceptes dont elle se compose, préceptes si rigoureux qu'aucun ne peut être enfreint sans péché mortel : — Ne t'en inquiète pas, lui répondit le Seigneur; je me charge de susciter ceux qui les garderont.

— Mais il n'a pas dit, interrompit Asmodée, que tous, sans exception, seraient fidèles.

— S'il l'eût dit, reprit Lucifer, tous nos efforts seraient vains. Pars donc pour l'Espagne; dirige-toi

sur Tolède, qui en est aujourd'hui la principale cité; jettes-y les germes de l'impiété parmi les hommes d'une condition moyenne, et dans le corps des marchands, auxquels les moines doivent principalement les aumônes qui les font vivre; empêche que la dévotion ne prenne racine dans leurs cœurs; les Espagnols tiennent fortement aux impressions qu'ils ont une fois reçues. Ne t'inquiète pas trop des riches; leurs désirs immodérés agiront efficacement. Pour moi, je reste à Lucques, où je travaille à empêcher ces moines de conserver un couvent qu'ils y ont fondé. Déjà les habitants sont prêts à changer en mauvais traitements et en injures les aumônes qu'ils leur accordaient. Pars donc, et faisons en sorte que ce nouveau vaisseau de l'Église échoue contre les écueils impies et les cœurs rebelles. Quand on refusera aux capucins le strict nécessaire, ils auront peine à se défendre des entraînements de la faiblesse humaine.

Asmodée obéit avec joie, et s'éloigna à l'instant. Nous ne savons pas trop ce qu'il fit à Tolède. Mais à Lucques le prince de l'enfer vit bientôt le plan qu'il avait conçu s'exécuter. Les bourgeois, cédant à ses suggestions, devinrent sourds aux prières des bons religieux; les aumônes cessèrent complétement. Un certain Ludovic, le plus riche, mais aussi le plus impie des habitants de Lucques, se distingua surtout par la brutalité de ses refus. Le père gardien ne put ranimer la ferveur des fidèles. Poursuivi, menacé, il se vit même forcé de rentrer dans son couvent, dont les portes ne pouvaient presque plus le sous-

traire, lui et ses moines, aux outrages de la foule. Le gouverneur de la ville, entraîné dans la haine populaire, commença par engager les religieux à quitter un pays où l'on ne voulait plus les supporter. Bientôt il prétend les y contraindre. Privés de toutes ressources, épuisés par la faim qui les presse, le courage des religieux faiblit en effet; et on parle de vendre les vases sacrés, d'aller chercher ailleurs une terre moins inhospitalière. Le père gardien, dont la pieuse fermeté avait jusqu'à ce moment résisté aux instances de ses frères, finit par chanceler aussi. Alors Lucifer triomphe. Il se croit au moment d'atteindre le but qu'il s'est proposé. Mais sa joie n'est pas de longue durée. Tout à coup, à travers une clarté éblouissante, il entend une voix connue qui lui dit :

— Serpent infernal, je viens encore une fois humilier ton orgueil.

C'était l'archange Michel.

— Comment, reprit l'archange, sachant la promesse que le Créateur a faite à François, as-tu pu croire que tes fourberies perdraient ses religieux?

— Nul ne sait mieux que moi, répliqua Lucifer avec une colère concentrée, que l'immense parole de Dieu ne peut manquer d'être accomplie. Mais la confiance de ces hommes peut faillir; et, si elle n'est pas tout à fait détruite ici, elle est au moins fort ébranlée.

— Eh bien! reprit Michel, tu déferas toi-même ton ouvrage. Pour punir ta faute, tu es chargé d'amener Ludovic à se repentir, à se soumettre, à réparer, à expier.

— Moi, lutter contre moi-même! s'écria le démon avec fureur.

— Ce n'est pas tout; il faut encore que tu construises un autre couvent, où, en dépit de toi, François comptera d'autres disciples.

— Qui? moi?

— Ne réplique point. Il faut que tu fasses ce que ferait François lui-même, s'il était encore ici. Entre dans son couvent; reproche à ses moines d'avoir pu penser un instant à l'abandonner. C'est à toi désormais d'assurer leur subsistance, et de leur fournir les moyens de secourir leurs pauvres, comme le prescrit la règle que Dieu leur a dictée. Va donc; et jusqu'à ce que tu reçoives de nouveaux ordres, obéis. Tu apprendras à ne plus t'attaquer à François dans ses moines.

Le diable fut accablé. Il ne se réveilla de sa morne colère que pour hurler contre la partialité du Très-Haut, qui, non content d'avoir donné aux hommes tant de moyens de résister à ses attaques, le forçait à se combattre lui-même. Mais les clameurs sont vaines. Il faut obéir. Il prend en grinçant les dents un froc de capucin, s'en affuble, compose son visage et se présente sur-le-champ aux religieux, qui se préparaient en pleurant à quitter leur retraite et à s'éloigner.

— *Deo gratias!* mes frères, dit-il en paraissant.

— Que Dieu nous soit en aide! dit le père gardien. Qui êtes-vous? et comment êtes-vous entré ici?

— Ce n'est pas par la porte, dit un frère, car elle est bien fermée.

— Aucune porte n'est fermée à la puissance divine, répond Lucifer. C'est elle qui, sans que j'aie pu m'y refuser, m'a amené ici, d'un pays si lointain que le soleil ne le connaît pas ou dédaigne de le visiter.

— Votre nom ?

— Je m'appelle frère Obéissant-Forcé. On me nommait jadis Chérubin.

— Mon père, dites-nous alors ce qui vous amène. Vos paroles, le prodige de votre entrée dans ce couvent malgré la clôture des portes, nous remplissent de trouble et d'inquiétude. Je crains quelque piége de notre grand ennemi.

— Ne le craignez pas. C'est par l'ordre de Dieu que je viens; c'est lui qui m'a chargé de vous reprocher votre peu de foi. Les soldats enrôlés sous la bannière du grand lieutenant du Christ doivent-ils abandonner lâchement la place qu'il leur a confiée? Il y a deux jours à peine que l'ennemi vous tient engagés, et votre confiance est évanouie! Ceux qui devaient résister comme des rocs inébranlables, ceux en qui la moindre hésitation peut devenir criminelle, reculent à la simple menace du danger! Dieu a promis à votre père que le nécessaire ne manquerait jamais à ses enfants; et vous pouvez vous rendre coupables au point de douter de cette promesse divine!

Le diable s'arrêta un moment sur ces mots. Une colère intérieure le suffoquait.

Il reprit bientôt :

— Ne savez-vous pas que, quand même il n'y aurait plus aucune pitié pour vous dans l'univers

tout entier, les anges vous apporteraient la nourriture qui vous a été promise? Le démon lui-même devrait le faire au besoin.

Les frères admiraient l'ardeur du nouveau venu, et le feu qui jaillissait de ses yeux pendant qu'il parlait leur causait une sorte de stupeur.

— Mon père, dit alors le père gardien, je vois bien que vous êtes un envoyé de Dieu. Je le reconnais à l'empire que vos paroles exercent sur nous. Je sens maintenant que je mourrais de faim mille fois plutôt que d'abandonner la maison de notre père saint François.

— Il n'est pas un de ses vrais enfants, dit un autre moine, qui ne soit prêt à donner maintenant sa vie.

— Et tous se repentent, ajouta le frère portier, d'avoir hésité devant le danger un seul instant.

Le diable resta muet quelques minutes. Il voyait avec rage que la faiblesse des pauvres moines devenait pour eux une occasion de s'acquérir de nouveaux titres à la faveur du ciel. Il reprit avec effort :

— Mes frères, apaisez par des sacrifices le juste mécontentement du Créateur, qui vous porte tant de tendresse. Pour moi, je dois me charger de pourvoir à votre subsistance; je serai votre aumônier.

— Vous ne trouverez plus d'aumônes dans cette ville, dit alors un frère.

— Détrompez-vous, répliqua le diable. Père gardien, ne craignez plus, et faites ouvrir vos portes.

— C'est un ange, s'écria le père gardien; il faut obéir.

— Allez tous au chœur, dit encore Lucifer, et sachez que tant que je vous assisterai vous serez à l'abri des attaques de l'ennemi.

Après cette boutade d'orgueil, qui le relevait un peu, le diable, sentant bien qu'il devait s'exécuter, et désirant porter le froc le moins de temps qu'il pourrait, se mit chaudement à l'œuvre. Il parcourut la ville, où en un instant tout changea de face. Les aumônes arrivèrent de toutes parts au couvent, et en telle abondance, que du surplus des produits de la charité publique un autre monastère s'élève avec rapidité. Le prétendu moine se multiplie. On le voit partout à la fois, stimulant la générosité des fidèles, dirigeant la construction du nouvel édifice, pressant les ouvriers, faisant preuve en tous lieux d'une activité, d'une adresse, d'une force miraculeuses.

Frappés de ces qualités extraordinaires, auxquelles se mêle dans l'inconnu quelque chose d'étrange et de mystérieux, les capucins se demandent qui il peut être. Quelques-uns, à son ton d'autorité, et à une certaine âpreté de langage, le prennent pour le prophète Élie. Le père gardien, qu'une révélation divine a instruit de la vérité, conseille à ses frères de ne pas chercher à pénétrer les secrets du ciel, et de se contenter d'obéir aux ordres de celui en qui ils ne peuvent méconnaître un envoyé de Dieu.

Le rôle du père gardien, dans le drame espagnol, est ici d'une grande beauté, dit M. de Vieilcastel. La simplicité, l'abnégation du moine, se réunissent en lui à la fermeté calme et prudente sans laquelle

il n'est pas possible de diriger utilement d'autres hommes. Il y a entre lui et Lucifer une scène remarquable.

— Père Obéissant, le couvent que vous construisez est-il bien avancé ?

— Il est achevé.

— Entièrement ?

— Il ne reste plus qu'à le blanchir.

— La rapidité de cette construction me surprend, je l'avoue.

— Il y a pourtant cinq mois qu'on en a posé la première pierre, dit Lucifer amèrement; et ces cinq mois m'ont paru cent années. Je n'y ai contribué que par ma présence assidue aux travaux, en cherchant l'argent nécessaire, et en traçant le plan de l'édifice; mais, si le Créateur me l'eût permis, j'eusse fait en moins de cinq jours plus que cent hommes n'ont fait en cinq mois.

Le père croit sage de ne pas avoir l'air de comprendre, et il répond simplement :

— Je vous crois; mais Dieu ne fait pas de miracles sans nécessité.

— Ce miracle, je l'aurais fait à moi seul; je suis assez puissant pour cela, si Dieu ne m'en eût empêché.

— Je sais qui vous êtes, dit alors le père gardien. Vous n'avez pas besoin de me le faire mieux entendre. Et je sais aussi que votre puissance n'égale pas celle de notre père saint François.

— Père gardien, la faveur dont votre père jouit auprès du Roi du ciel fait toute sa force; et, sous ce

rapport, elle est grande, je l'avoue. Mais ce n'est pas une puissance véritable, celle qui a besoin de recourir à la prière.

— Quelle est donc la puissance qui ne procède pas de Dieu ?

— N'argumentons pas ; soyez humble. Auprès de moi, le plus savant en sait bien peu.

— Je n'en ai jamais douté. Mais il n'est pas moins vrai qu'avec toute sa puissance, avec toute sa science, celui qui me parle n'a pu atteindre l'objet de ses vœux les plus ardents.

— Non ! Eh bien ! mon père, pourquoi pensez-vous donc que Dieu me punit ?

— Pour votre intention.

— Père gardien, vous êtes un bon religieux, mais votre intelligence est faible. Lorsque je suis venu vous trouver, vous et vos moines, n'étiez-vous pas résolus à abandonner lâchement le couvent ? En ce qui vous concerne, j'avais donc atteint mon but, puisque le Créateur ne s'est interposé que lorsqu'il vous a vus vaincus. Rendez-lui grâces de sa miséricordieuse intervention ; mais croyez que, si vous aviez eu plus de courage, mon châtiment serait moindre.

— C'est avec justice que vous m'avez humilié.

— Je suis condamné à faire ce que ferait François, s'il vivait encore. Jugez s'il était possible de m'imposer une mortification plus douloureuse, sans compter l'ignominie d'être contraint à me couvrir de sa bure.

— Jamais vous n'avez été plus honoré, depuis que vous êtes tombé du ciel.

— L'orgueil vous aveugle et vous fait perdre la mémoire. Oubliez-vous donc votre origine ? ignorez-vous que vous êtes sorti de la boue et de la poussière?

— Je ne l'oublie pas : je sais que Dieu a formé le premier homme de ses propres mains avec un peu de terre ; mais la création de l'ange lui a coûté moins encore, puisque d'une seule parole...

— Laissons cela, de telles matières ne peuvent être traitées entre nous : vous les ignorez, et il ne m'est pas permis de vous répondre. Quand voulez-vous que nous commencions la fondation nouvelle?

— Sur-le-champ, si vous le trouvez bon.

— C'est ce que je désire. Quels sont ceux des frères qui y travailleront?

— Je ne puis les désigner; c'est à vous qu'il appartient de les choisir et d'en fixer le nombre. Mon devoir est seulement d'exécuter tout ce que vous aurez ordonné.

— Quelle hypocrite humilité ! Mais le temps viendra bientôt où on le verra passer d'un extrême à l'autre.

— Dieu permettra que vos artifices nous fournissent de nouvelles occasions de mériter sa grâce.

— Si Dieu y intervient, ce sera facile sans doute. Autrement je sais par expérience comment vous combattez.

— J'avoue que je ne suis que poussière.

— Allez paître vos brebis, je les vois qui attendent leur pasteur. Prenez garde qu'il ne s'en égare quelqu'une; elle pourrait se perdre.

— Ce soin serait superflu de ma part. C'est à vous

de les garder, s'il survient quelque danger, puisque Dieu ne vous a envoyé parmi nous que pour être le chien de garde de son troupeau.

— Il le faut bien, s'écrie Lucifer. Mais un jour viendra où le berger et moi nous nous verrons d'une autre façon.

« Il y a, dit M. de Vieilcastel, quelque chose d'éminemment dramatique dans cet étrange dialogue, où le ciel et l'enfer, forcés, pour ainsi dire, d'exister un moment à côté l'un de l'autre, de suspendre leurs hostilités, de concourir au même but, se dédommagent d'une aussi pénible contrainte par un assaut d'ironie amère, si profondément empreint de leur insurmontable antipathie. C'est une très-belle idée, imparfaitement esquissée, il est vrai, par l'auteur espagnol, que de montrer la simplicité d'une âme ferme, pure et religieuse, luttant contre toutes les ressources du génie infernal, et le déconcertant même quelquefois par la seule force de la vertu et de la vérité. Ce qui, dans le texte, ajoute encore à l'effet de cette scène, mais ce que nous n'avons pu transporter dans la traduction, c'est que les deux interlocuteurs ne se parlent qu'à la troisième personne. Cette forme, autorisée par le génie de la langue espagnole, donne à leur entretien une teinte vague et mystérieuse parfaitement appropriée au sujet.

» Cependant Lucifer, en raffermissant le courage des religieux, en leur élevant un nouveau couvent, en réchauffant la ferveur du peuple de Lucques, n'avait accompli qu'une partie de sa tâche. Michel lui a aussi prescrit de convertir le mauvais riche Ludovic.

Mais ici tous les efforts du démon échouent contre l'avarice de cet homme pervers, contre son impiété, et surtout contre la haine particulière qu'il porte à l'ordre de Saint-François. L'éloquence de Lucifer le trouble, l'effraye, le remplit d'une sorte de respect, dont il ne sait comment se rendre compte. Mais rien ne peut le déterminer à se départir de la moindre parcelle de son immense fortune.

» Il vient de se marier. Sa jeune femme, Octavie, douce, charmante, pieuse, forme avec lui un grand contraste. Avant de l'épouser, elle avait donné son cœur à un homme plus digne d'elle. Forcée de renoncer à lui, elle se consacre désormais tout entière à l'indigne époux que ses parents l'ont forcée d'accepter. Elle ne se permet ni un regret, ni un souvenir. Néanmoins la jalousie de Ludovic ne tarde pas à s'éveiller, et dans son emportement il décide la mort de la malheureuse Octavie. Avertie par plusieurs indices du sort qu'il lui prépare, elle se refuse à fuir : elle croirait se rendre coupable. Le scélérat l'attire dans un lieu écarté où il espère pouvoir cacher son crime; il la frappe d'un coup de poignard : elle tombe en invoquant la sainte Vierge. Lucifer, qui avait ordre de la sauver, mais qui n'a pu y parvenir, est auprès d'elle; il reconnaît bientôt qu'un prodige va s'opérer.

» — Elle est morte; et cependant, dit-il, son âme n'est ni montée au ciel ni descendue dans l'enfer, et elle n'est pas non plus entrée dans le purgatoire.

» Tout à coup, au son d'une céleste harmonie, la Vierge sainte apparaît au milieu d'un chœur d'anges;

elle s'approche d'Octavie et la touche de ses mains. Le seul Lucifer la voit. A l'aspect de celle qui a brisé son empire, de douloureux souvenirs s'agitent en lui; il sent plus vivement les angoisses du désespoir éternel; et pourtant, subjugué par une puissance surnaturelle, il se prosterne, il gémit de ne pouvoir s'associer au culte que l'univers rend à la Mère de Dieu; il célèbre comme involontairement ses perfections infinies, sa puissance illimitée, les récompenses qu'elle accorde à ceux qui lui ont voué une dévotion particulière. Ses transports, le tremblement qui l'agite, le feu qui sort de ses yeux, les paroles entrecoupées qui s'échappent de sa bouche, étonnent et épouvantent un moine présent à cette scène, mais pour qui l'apparition céleste est restée non avenue. Le miracle est enfin accompli; la Vierge s'éloigne, et Octavie ressuscite.

» Irrité, mais non persuadé par ce miracle, Ludovic persiste dans son impiété. Vainement Lucifer tente un dernier effort pour le convertir; vainement il lui annonce la mort qui le menace, la damnation qui doit la suivre et qu'une aumône faite à saint François peut détourner. Ludovic, averti qu'il n'a plus qu'un moment pour se repentir, brave encore la puissance divine. Au signal enfin donné par saint Michel, Lucifer s'empare de sa proie, et Ludovic disparaît au milieu des flammes. Le démon croit avoir accompli toute sa mission; déjà il vient de rejeter le froc qui pèse tant à son orgueil; mais saint Michel lui déclare qu'il lui reste encore à faire restituer aux pauvres tout ce que leur a dérobé le scélérat qui vient de périr.

» Pour exécuter ce nouvel ordre, Lucifer appelle un de ses lieutenants. Astaroth prend la figure de Ludovic, fait convoquer tous ceux qui ont à se plaindre de ses spoliations, et leur partage ses richesses.

» Lorsque cette œuvre de réparation est terminée, Lucifer, dépouillant enfin le costume monacal, raconte en peu de mots, au peuple accouru de toutes parts sur le bruit de la prétendue conversion de Ludovic, les étranges événements qui viennent de se passer. — Demain, dit-il, le père gardien, qui a tout vu, à qui Dieu a tout révélé, vous donnera, dans un sermon, des explications plus complètes.

» Et maintenant, François, la trêve est expirée entre tes enfants et moi. Je redeviens ton ennemi. Veille sur eux : puisqu'il ne m'est pas permis de les priver de leur subsistance, c'est en attaquant leur vertu que je satisferai ma haine. »

Ainsi se termine le drame du *Diable prédicateur*.

On a vu ci-devant la généreuse intervention de la sainte Vierge, dans la légende du sire de Champfleury et dans le pacte de Théophile.

XXI. — LE PACTE DU CONSTRUCTEUR.

Prenez garde!
E. Scribe.

Au milieu du dix-septième siècle, il y avait à Bruxelles, — dans une espèce de cul-de-sac de la rue Notre-Dame du Sommeil, qu'on appelle encore le Coin-du-Diable, — une petite maison de simple apparence, dont le propriétaire était un architecte

estimé; son histoire nous a été conservée comme une grande leçon.

Cet architecte s'appelait Olivier. Il avait gagné par d'heureuses affaires une fortune modeste, lorsqu'il se chargea de construire le pont et la grande écluse qui croisent la Senne à son entrée à Bruxelles, entre les portes de Hal et d'Anderlecht. Il avait cru trouver là un terrain solide; mais il lui fallut faire des dépenses imprévues pour affermir les fondations sur un sol marécageux et mouvant. — Toutefois la première pierre fut posée le 28 avril 1658, comme le constate une inscription que les réparations faites il y a peu de temps ont découverte, et qui porte les noms de J.-J. Van Hecke, H.-D. Bruyne et J. Bassery, officiers de la ville, présents à cette cérémonie.

Olivier suivit ses travaux avec courage. Bientôt tout ce qu'il possédait y fut dévoré; il reconnut qu'il s'était trompé grandement; son entreprise était à peine élevée d'un tiers qu'il se vit obligé de la suspendre, n'ayant plus même de quoi faire la paye de ses ouvriers. Cette pensée l'accabla; il allait être déshonoré, la ville pouvait le poursuivre, ceux qu'il avait employés attendaient leur pain. Il alla frapper à la porte de ses amis et leur demanda du secours pour quelques mois. Mais ceux qui lui avaient offert leur bourse lorsqu'ils savaient bien qu'il ne l'accepterait pas la fermèrent sous d'honnêtes prétextes, et il s'en revint désenchanté de l'amitié.

Il s'enferma seul pour réfléchir au parti qu'il avait à prendre : aucun moyen satisfaisant ne se présenta à sa pensée. Tous ceux sur qui il avait cru pouvoir

compter l'abandonnaient. Il ne trouva d'affection réelle que dans une jeune veuve qu'il devait épouser, et qui lui offrit ce qu'elle possédait. Mais ces ressources n'étaient pas suffisantes; la détresse reparut bientôt.

Il regagnait un soir son logis, désespéré, ne sachant s'il ne devait pas fuir pour éviter sa honte du lendemain. La nuit commençait, elle s'annonçait sombre et triste; le vent hurlait et la pluie tombait par torrents. En entrant chez lui, on lui annonça qu'un homme l'attendait. Il monta surpris et empressé; il vit assis dans sa chambre, auprès du feu, un inconnu habillé de vert.

— Vous êtes dans l'embarras? lui dit brusquement cet homme.

— Qui vous l'a dit? s'écria Olivier.

— Vos amis. Vous n'avez pas lieu de vous louer des hommes. Si personne ne vient à votre secours, demain vous êtes perdu.

— Je le sais;... et je n'ose vous demander le motif qui vous amène.

Il se fit un silence. La lumière que la servante de l'entrepreneur avait allumée jetait une lueur pâle; mais les yeux de l'inconnu flamboyaient; sa figure était rude; un sourire dont il s'efforçait de dissimuler l'amertume dilatait par instants ses lèvres minces. Après qu'il eut fixé quelques minutes l'architecte palpitant :

— Je m'intéresse à vous, lui dit-il.

Olivier tressaillit; il voulait prendre la main de celui qu'il appelait déjà son salut; le gros homme

l'évita et retira promptement cette main que recouvrait un gant noir.

— Point de démonstrations, lui dit-il. Je prête à intérêts.

— N'importe! mon sang, ma vie, tout est à vous.

Un éclair plus vif jaillit des yeux de l'étranger.

— De quelle somme avez-vous besoin? Je crois que nous nous entendrons, dit-il.

— Oh! pour le moment, de peu de chose, dit l'architecte. Mais, si vous voulez me sauver l'honneur, il faut que j'achève mon entreprise; et cent mille florins....

— Vous les aurez, si mes conditions vous conviennent.

— J'y souscris sans les connaître. C'est le ciel qui vous envoie.

— Non, pas le ciel, dit l'homme vert en fronçant le sourcil. Mais vous ne pouvez vous engager sans savoir ce que vous faites. Je suis venu de loin pour vous voir. J'apprécie vos talents; il faut que vous soyez à moi.

— A la vie et à la mort.

— Entendons-nous bien, dit l'inconnu. Je vous donne dix ans. Au bout de ce terme, vous me suivrez; je vous emmènerai où je voudrai; je serai le maître; vous serez à moi.

L'entrepreneur, surpris, sans pouvoir se rendre compte du sentiment qu'il éprouvait, et redoutant de comprendre ce qu'il commençait à soupçonner, regardait son hôte avec inquiétude. Son cœur battit avec violence lorsqu'il vit l'étranger tirer de son porte-

feuille cent mille florins en mandats à vue sur les premières maisons de Bruxelles.

— Songez que sans moi vous alliez mourir, dit-il. Signez donc cet engagement. Il présentait en même temps une feuille de parchemin, et de sa main droite il tenait une plume d'or.

— Excusez-moi, dit enfin l'architecte interdit; cette scène me confond; que du moins je sache à qui je me dois.

— Que vous importe? dit l'inconnu. Je vous laisse dix ans dans votre pays. Je vous le répète, je tiens à vous, je ne veux pas me nommer encore. Mais vous allez reprendre demain votre crédit; une jeune épouse vous attend. Vous hésitez? Les cent mille florins ne suffisent-ils pas? Voici un demi-million.

Olivier, dans le délire, ne se posséda plus à la vue de tant d'argent, qui le rendait riche et glorieux. Il saisit les deux mains de l'inconnu, les baisa sans que celui-ci ôtât ses gants, prit brusquement la plume d'or, et signa l'engagement de suivre dans dix ans celui qui l'avait acheté. Quand il eut fini, l'homme vert plia le parchemin, le mit dans son portefeuille, et sortit en disant :

— Adieu! dans dix ans à pareil jour, vous serez prêt?

— Je le serai.

On pense bien qu'après de semblables événements Olivier ne put dormir. Il passa la nuit à méditer devant son demi-million.

Le lendemain il fit sa paye et satisfit à tous ses

engagements; il publia qu'il n'avait voulu qu'éprouver ses amis; il doubla ses ouvriers. On le combla d'honnêtetés et de politesses. Il n'oublia pas sa jeune veuve; la fortune ne le rendit pas inconstant, il épousa celle qui lui avait prouvé qu'elle l'aimait. Mais il ne confia jamais sa bonne fortune à personne.

Il écartait d'abord autant qu'il le pouvait les pensées sinistres qui venaient l'inquiéter. Il eut des enfants; ses entreprises prospérèrent; la fortune lui rendit des amis, et il sembla vivre joyeusement à Bruxelles. Seulement on était surpris de le voir toujours pâle et préoccupé. Il s'était bâti, entre la porte de Flandre et la porte du Rivage, une petite maison de plaisance où il cherchait à s'étourdir dans les parties de plaisir. On se rend encore, par la rue du Chant-des-Grenouilles, à cette maison, qu'on appelle la Maison-du-Diable.

Pendant neuf ans, Olivier vécut ainsi. Mais lorsqu'il vit approcher l'instant où il devait tout quitter pour suivre l'inconnu, son cœur commença à se troubler. Des frayeurs cruelles s'emparèrent de lui, il maigrissait et ne dormait plus. En vain sa femme, qui l'aimait, cherchait à pénétrer dans les replis de son cœur; le secret qu'il y tenait renfermé était inaccessible; les caresses de ses enfants lui faisaient mal; on le voyait pleurer, et deux fois sa femme avait remarqué qu'il ne passait jamais qu'en tremblant sur le pont de la Grande-Écluse qu'il avait construit, quand parfois leurs promenades se dirigeaient de la porte de Hal à la porte d'Anderlecht.

Enfin le jour fatal approcha où l'étranger devait venir exiger l'accomplissement du marché qu'il avait fait. Olivier invita à souper ses amis, ses parents, céux de sa femme. Cette dame, ne sachant comment relever le cœur de son mari, s'avisa, sans rien dire, d'engager à ce festin le bon vieillard Jean Van Nuffel, chanoine de Sainte-Gudule, son confesseur, en qui Olivier avait confiance, quoique depuis dix ans il ne fît plus ses devoirs de catholique; ce qui était causé par une circonstance singulière : il ne pouvait entrer dans une église sans y étouffer et s'y trouver mal. Le digne prêtre, ayant longuement réfléchi à la conduite de l'architecte, en tira des inductions qu'il ne manifesta pas, mais qui l'engagèrent à une précaution dont il connut bientôt la sagesse.

Il y avait une heure qu'on était à table. Olivier, dont la pâleur était effrayante, s'efforçait vainement de reprendre courage dans quelques verres d'excellent vin. Il avait bu énormément, et ses idées ne se troublaient pas. Il entendit sonner neuf heures. C'était le moment où l'inconnu l'avait quitté il y avait dix ans. Avec un mouvement convulsif et dans une sorte d'angoisse, il voulut boire encore, et, trouvant les bouteilles vides, il envoya sa servante à la cave en lui recommandant d'apporter de son meilleur vin. La servante prit une chandelle et se hâta d'obéir. Mais, lorsqu'elle fut descendue, elle aperçut, assis sur la dernière marche, un gros homme à figure sombre, vêtu de velours vert. Elle recula effrayée et lui demanda ce qu'il cherchait.

— Allez dire à votre maître que je l'attends, répondit-il; il saura bien qui je suis.

La servante remonta au plus vite et fit sa commission d'une voix troublée. L'architecte acheva de perdre contenance. Voyant qu'il n'y avait plus à différer, il céda enfin aux instances de sa femme, il conta son aventure et se livra au désespoir. Sa femme, ses enfants, ses amis frémissaient bouleversés.

— Ne désespérons pas encore de la bonté de Dieu, dit le vieux prêtre. Qu'on aille dire à l'étranger de monter.

La femme d'Olivier était aux genoux du bon chanoine, et les enfants, qui comprenaient qu'ils allaient perdre leur père, lui baisaient les mains. Olivier, qu'un rayon d'espérance rattachait déjà à la vie, s'était un peu ranimé. La servante fit un effort de courage et alla crier à l'inconnu qu'on l'attendait dans la salle. Il y parut à l'instant, marchant d'un air ferme et digne, et tenant à la main l'engagement signé par Olivier. Un sourire indéfinissable épanouissait sa bouche et ses yeux.

Le chanoine l'interpella :

— Vous ne pensiez peut-être pas me trouver ici, dit-il à l'homme vert. Vous savez que j'ai sur vous quelque pouvoir...

L'inconnu baissa les yeux et parut mal à son aise. Mais le vieux prêtre, élevant une mesure pleine de grains de millet, reprit :

— Je ne vous demande qu'une faveur; accordez-nous quelques instants; jurez que vous laisserez Olivier en paix jusqu'à ce que vous ayez ramassé grain à grain tout le millet qu'il y a dans cette mesure.

— J'y consens, répondit l'homme vert après un moment de silence.

— Jurez-le-moi par le Dieu vivant, dit le chanoine en commençant à verser les grains sur le plancher. L'inconnu les recueillait avec une agilité effrayante. Il frisonna et dit d'une voix sourde :

— Je le jure.

Alors Jean Van Nuffel ayant fait un signe, un enfant de chœur s'approcha tenant un bénitier; il versa ce qui restait de la mesure, dans l'eau bénite; l'homme vert n'y eut pas plutôt mis le doigt qu'il poussa un hurlement et disparut.

Ainsi l'architecte fut sauvé. Mais, depuis, le pont de la Grande-Écluse, entre les portes de Hal et d'Anderlecht, s'est toujours appelé le Pont-du-Diable (1).

Bruxelles nous offre une autre histoire où le diable joue encore un grand rôle. Elle va suivre.

(1) On attribuait au diable l'ancien pont de Saint-Cloud, près de Paris. On racontait qu'il avait fourni au constructeur une forte somme d'argent, à condition que le premier être qui le traverserait lui serait livré. Dès que le pont fut fini, la femme de l'architecte, qui n'était pas dans le secret, prétendit avoir l'honneur de le franchir la première. Le mari, embarrassé, alla consulter son curé, qui se hâta de venir, emportant dans sa soutane un chat, qu'il chassa sur le pont, et le diable n'eut que cela. Le pont du Diable, en Suisse, dans la vallée de Schellenen, passe aussi pour un ouvrage du diable, à qui on avait fait des promesses qu'on éluda. Le diable, en colère, disloqua tellement les rochers voisins de son pont, que le chemin qui y conduit est toujours hérissé d'aspérités effrayantes.

XXII. — L'HOTEL DE VILLE DE BRUXELLES.

Ressource dangereuse !
MARIVAUX.

Regnard, le poëte comique, n'était connu dans le monde, à l'âge de trente-quatre ans, que par ses dissipations. Un immense besoin d'activité le portait aux voyages. Fils d'un riche marchand qui lui avait laissé de la fortune, il avait visité l'Italie, et même Constantinople, car, en revenant en France par mer, il avait été pris par des corsaires et vendu comme esclave. Il avait eu d'autres courses et d'autres aventures, lorsque lui vint le désir de parcourir les Pays-Bas, et il arriva à Bruxelles le 12 mai de l'an 1681.

Il visitait les monuments, les édifices publics, les objets curieux. Il alla voir Sainte-Gudule, l'église du Sablon, Notre-Dame de la Chapelle, le palais de l'ancienne cour, lequel fut brûlé cinquante ans plus tard; il s'arrêta devant le Manneken-Pis; mais la plus grande partie de son admiration fut donnée à l'hôtel de ville de Bruxelles, ce chef-d'œuvre lombard-gothique, d'une architecture que rien ne semble pouvoir reproduire aujourd'hui.

Regnard s'était présenté avec des lettres de recommandation chez maître Simon de Fierland, chancelier de Brabant, chez maître Jean Locquet, président au grand Conseil, et chez messire Matthias de Crumpippen, conseiller du prince de Parme, gouverneur des Pays-Bas pour Charles II. Ces trois grands

personnages faisaient au poëte voyageur les honneurs de Bruxelles.

Pendant qu'il considérait les quatre-vingts lucarnes du toit de l'hôtel de ville, les quarante fenêtres de la façade, séparées par des niches qui attendent encore leurs hommes illustres, les deux lions du perron qui gardent l'écusson du sénat et du peuple bruxellois, les six tourelles hexagones qui décorent l'édifice, Jean Locquet lui demanda s'il n'était pas étonné de la fameuse tour de Saint-Michel, qui s'élance à trois cent soixante-quatre pieds, percée à jour avec tant de hardiesse et tant de grâce, et qui est surmontée de la statue de saint Michel, haute de dix-sept pieds, lancée dans les airs sur une pierre plate de douze pieds de diamètre, le tout au désespoir de tous les architectes présents et à venir.

— C'est admirable, dit Regnard, et votre hôtel de ville est le plus beau monument de ce genre que j'aie vu jamais. Pourquoi faut-il que cette belle tour ne soit pas au milieu?

— Oh! c'est toute une histoire, dit Simon de Fierland.

— Cela tient à l'aventure de l'architecte, ajouta Jean Locquet. Cette belle place où nous sommes était autrefois un étang. Lorsqu'en 1380 on l'eut desséché et comblé par des remblais successifs, on décida que cet endroit, comme point central, serait la Grande-Place. Elle était précédemment au marché aux Herbes. On amenait les matériaux par une rue qui est ici près et qui depuis s'est toujours appelée la rue des Pierres, parce que durant quarante ans elle en

fut constamment obstruée. Un bâtiment comme celui-ci en absorbe!

— Par monseigneur de Parme! s'écria Matthias Crumpippen, vous n'arrivez pas à l'aventure de l'architecte.

—N'était-ce pas un Italien? demanda Jean Locquet.

— L'architecte de ceci! riposta vivement Simon de Fierland. Pour un président au grand conseil, vous êtes merveilleux! Oubliez-vous que ce grand homme était Jean de Ruysbroeck, notre compatriote? Lorsqu'il voulut asseoir sa tour au lieu où l'on devait, selon le vœu du bon duc Henri Ier, élever l'effigie du saint archange qui est le patron de notre ville, un religieux proposa de s'en rapporter au saint lui-même. On jeta une plume au vent; elle s'arrêta à l'endroit où vous voyez l'élégant obélisque, car notre tour en a la forme.

— Je voudrais savoir si c'est à la chancellerie que vous avez appris cela? interrompit Jean Locquet. Il n'en fut pas ainsi. Jean de Ruysbroeck étant allé consulter une sainte femme qui vivait en recluse contre Saint-Nicolas, paroisse de l'hôtel de ville, elle lui dit de fouiller ses fondations et de poser sa tour au centre parfait de la ville, c'est-à-dire à l'endroit où il trouverait, à une profondeur d'environ vingt-sept pieds, deux petits lions de pierre, emblèmes et armoiries de Bruxelles et du Brabant. Vous pouvez les voir dans la rue de l'Ami, où ils jettent de l'eau dans des coquilles. On les déterra à vingt-sept pieds six pouces, à l'endroit précis où vous contemplez la magnifique tour.

— Mille pardons, messieurs! dit alors Crumpippen, en saisissant brusquement la parole. Mais vous défigurez complétement les faits. Par Marie-Louise d'Orléans, notre digne reine! c'est, comme l'a dit maître Simon de Fierland, toute une grande histoire. Je puis heureusement la conter à notre jeune ami, car je descends par ma mère des Ruysbroeck.

— Je vous entendrai avec plaisir, dit Regnard, tout enfoncé dans la contemplation du chef-d'œuvre qu'il avait devant les yeux.

— Or donc, reprit Matthias, vous saurez que Jean de Ruysbroeck, jeune architecte qui avait vu le monde, fut chargé, en 1400, de faire le plan de l'hôtel de ville de Bruxelles et d'en diriger les travaux. Ayez maintenant l'extrême bonté de diviser l'édifice en deux parties : la première comprend la façade qui est devant nous, depuis la tourelle où vous voyez une vieille horloge, placée là en 1441, jusqu'à la grande tour de Saint-Michel inclusivement. Si vous en ôtiez cette tour, l'escalier des Lions ferait tout juste le milieu de cette façade, qui a, comme vous voyez, onze cintres au rez-de-chaussée et dix fenêtres en ligne au premier étage. L'autre partie, qui est à droite, ayant six arcades seulement, surmontées de huit fenêtres, n'est plus de lui. Jean de Ruysbroeck commençait à la rue de l'Étoile et s'arrêtait à la bonne tour.

Néanmoins, comme il voulait élever un monument durable, il reconnut bientôt que la ville ne lui accordait pas assez de fonds, et qu'il aurait peine à finir son œuvre; mais il ne se décourageait pas. Il

avait coutume de dire (ce qui est un propos blâmable) qu'il se donnerait au diable, plutôt que de laisser l'édifice inachevé.

Un jour qu'il manquait tout à fait d'argent, et c'était la terrible veille du jour de paye, il devint sombre, et il s'imaginait, n'avisant aucun expédient, qu'il était perdu, lorsqu'il vit se diriger vers sa maison un frère sachet qui descendait la rue de la Madeleine.....

— Qu'est-ce qu'un frère sachet? demanda le poëte.

— C'étaient, dit le président Locquet, de bons petits religieux auxquels on avait donné la maison des templiers, après leur suppression, maison située rue de la Madeleine, auprès de la chapelle, et qui s'appelaient sachets parce que leur habit avait la forme d'un sac.

— Mais celui-là, reprit vivement Crumpippen, était un faux frère sachet; il est même constant que ce n'était pas autre chose qu'un démon véritable, mon cher monsieur. Il entra et dit à Jean :

— Vous avez faute d'argent, et moi, j'ai besoin d'un serviteur dévoué. Si vous voulez être à moi, signez ce contrat sur parchemin rouge, et voici de l'or.

Le prétendu frère portait sous sa vaste robe une valise plus grosse que lui, une valise que dix hommes n'eussent pas soulevée. Jean vit tout de suite à qui il avait affaire; il leva la main pour se munir d'un signe de croix, car il était bon chrétien et n'avait tenu le propos malavisé que j'ai dit que dans un de

ces moments de légèreté malheureusement fréquents chez les artistes. Mais il ne fait pas bon jouer avec le diable; on y est souvent pris. Le malin qui était là, avec sa lourde sacoche, arrêta la main qui l'allait éconduire; et, demandant à l'architecte s'il était fou, il le railla si ingénieusement et toucha si bien dans son cœur les cordes de l'amour-propre et de la vanité, que le pauvre Jean succomba à la tentation et tomba dans le piége.

— Le marché va, dit-il brusquement, si vous me donnez le moyen de faire l'autre aile et de compléter mon édifice, de manière que la tour soit au milieu.

— Non pas, répliqua le sachet; puisque tu me reconnais, tu dois savoir que nous ne pouvons rien faire de régulier; mais tu élèveras la tour bien haut, et ton nom vivra.

Les yeux du faux moine brillaient sur son visage pâle comme deux charbons ardents sur un monceau de cendres.

Jean de Ruysbroeck signa le pacte; et tout alla si bien, qu'en 1420, pendant qu'on n'avait plus à élever que la tour, à laquelle il voulait donner cinq cents pieds, il fit creuser les fondations de la seconde partie de l'hôtel de ville, malgré les défenses formelles du sachet. Mais il ne trouva qu'un sol marécageux et des fondrières qui se remplissaient d'eau chaque nuit. Il fit pourtant commencer la base, qu'on assit sur des sablières enveloppées de cuirs de bœufs, mais qu'on ne put pousser plus loin que ce que vous voyez : car un gouffre se trouvait au bout, en l'endroit où vous avez maintenant une rue.

Le démon, craignant qu'il ne parvînt à le combler, quoique le terme du pacte ne fût pas échu, s'empara de Jean de Ruysbroeck, et le remplit d'un désespoir de vanité si violent, que le pauvre architecte se pendit à sa porte. Sa maison était là, dans la rue de l'Étoile, qui devrait s'appeler rue de l'Étole. Mais on dénature tout, ainsi que vous allez en juger. Un bon frère bogard vint à passer; il était religieux du tiers ordre de Saint-François et venait dire la sainte messe aux ouvriers. Il aperçut l'architecte, le détacha, lui mit son étole autour du cou et l'exorcisa, voyant bien que le diable l'avait envahi. Jean revint à la vie et se mit à hurler; mais le digne moine ne se rebuta point; d'autres saints religieux étaient accourus. Le diable, solidement assiégé, délogea enfin et s'alla précipiter dans le gouffre dont nous parlions. L'architecte, délivré, tomba à genoux plein de repentance; il alla finir ses jours au couvent des bogards, et son fils continua ses travaux.

On fouilla le gouffre où le démon s'était jeté; on en retira une immense tête dorée, qu'on apporta sur la place et qui fit faire bien des contes; d'autant plus que le lendemain elle avait perdu sa dorure et n'était plus qu'un bronze très-compacte. On en fit la grande effigie du diable qui est là-haut, aux pieds de l'archange.

Le nouvel architecte, pour laisser à son père toute sa gloire, ne poussa pas les travaux plus loin sur l'aile droite, qu'il acheva ainsi irrégulière et différente dans plusieurs détails de la première construction. Il perça sur le gouffre, qu'on parvint à remplir, une rue qui s'appelle encore la rue de la Tête-d'or.

Paris. Typographie Henri Plon.

Paris, Typographie Hachette et Cie.

EGYPT.

Jean de Ruysbroeck était mort en 1440; l'hôtel de ville fut achevé, tel que vous le voyez, avec sa tour, en 1442; en 1445, le jour de l'Ascension, on plaça au sommet de la flèche la statue dorée de saint Michel terrassant le diable, en bronze vert antique, sur une base de pierre de trente-six pieds de circonférence, taillée à l'endroit qu'on nomme rue de la Pierre-Plate. En 1448 on érigea dans l'hôtel une chapelle où l'on dit encore la messe tous les jours pour le repos de l'âme de Jean de Ruysbroeck. Et voilà l'histoire.

Regnard, qui fut lui-même le type de son *Joueur*, se peignit sans doute aussi dans le *Distrait;* car il entendit ce récit tellement de travers que, dans la relation de son voyage de Flandre, il se borne à dire que « l'hôtel de ville de Bruxelles fut fait par un Italien, qui se pendit de dépit d'avoir manqué à mettre la tour au milieu, comme son épitaphe le fit connaître ».

Or cette épitaphe n'existe pas.

XXIII. — LE DOCTEUR FAUST.

VOIX D'EN BAS : — Il est damné!
GOETHE.

Tout le monde sait que Faust fut un docteur allemand, habile et curieux, qui naquit à Weimar au commencement du seizième siècle. Mais plusieurs l'ont confondu avec Jean Faust ou Fust, dont le nom figure avec éclat parmi les trois inventeurs de l'imprimerie; ce qui le ferait naître un siècle plus tôt;

car Jean Fust, lorsque en 1450 il s'associa avec Guttemberg et Scheffer, était un riche orfévre de Mayence, et si c'était le même personnage, il eût vécu cent cinquante ans. La vérité probable, c'est que le docteur Faust, ou Faust l'enchanteur, était sans doute le fils ou le petit-fils de Jean. Aussi Gœthe l'appelle-t-il Henry.

Quoi qu'il en soit, un génie plein d'audace, une curiosité indomptable, un immense orgueil, telles étaient les dispositions dont la nature avait doué le jeune Faust. Il apprit la médecine, la jurisprudence, la théologie, et se fit recevoir docteur. Il approfondit la science des astrologues. Quand il eut épuisé les connaissances naturelles, fier de l'éclat de ses leçons, tourmenté d'idées ambitieuses, dominé aussi par un vif penchant à la débauche, il se jeta dans la magie.

Curieux de se lier avec les êtres d'un monde supérieur, il découvrit, après de longues recherches, la terrible formule qui évoque les démons du fond des enfers. Il s'abstint d'abord d'en faire usage. Mais, dans son cœur combattu, le désir de voir le diable commençait à l'emporter sur un reste de craintes religieuses, lorsqu'un jour, se promenant dans la campagne avec son disciple Wagner, devenu son ami, il aperçut un barbet noir, qui formait des cercles rapides en courant autour de lui; une légère trace ardente brillait à sa suite. Faust, étonné, s'arrête; les cercles que formait le chien devenaient graduellement plus resserrés; il s'approche bientôt de Faust et le flatte. Le savant, plus surpris, s'en retourne

pensif; et le barbet le suit jusque dans sa chambre.

On dit, pour excuser Faust, que ses découvertes et ses travaux n'avaient pas été encouragés, et que la misère l'entourait. Il ne se retrouva seul que pour se livrer à de sombres idées. Le chien, son nouveau compagnon, les interrompait par ses hurlements bizarres. Faust le regarde, s'aperçoit qu'il grandit, qu'il prend une forme monstrueuse, que ses yeux flamboient. Il reconnaît bientôt qu'il a reçu un démon. Il saisit son livre magique, se place dans un cercle, prononce la formule de conjuration et ordonne à l'esprit de se faire connaître.

Le chien s'agite aussitôt; une épaisse fumée l'environne; et, à sa place, Faust voit paraître un esprit, sous les traits d'un jeune seigneur vêtu avec la dernière élégance. C'était le démon Méphistophélès, le second des archanges déchus, et, après Satan, le plus redoutable chef des légions infernales.

Les diverses chroniques rapportent avec des variantes cette grande époque de la vie de Faust. Widmann dit qu'étant décidé à évoquer un démon, Faust alla vers le soir dans l'épaisse forêt de Mangeall, près de Wittenberg; là, il fit à terre un cercle magique; il se plaça au milieu, et prononça la formule de conjuration avec tant de rapidité et de force qu'il se fit tout à coup autour de lui un bruit effroyable. Toute la nature parut s'ébranler. Les arbres pliaient jusqu'à terre; de grands coups de tonnerre interrompaient les sons lointains d'une musique rauque et solennelle, à laquelle se mêlaient des cris, des gémissements, des cliquetis d'épées. De violents éclairs

déchiraient à tout moment le voile noir qui cachait le ciel. Enfin une masse enflammée parut, se dessina peu à peu, et forma un spectre ardent qui, s'approchant du cercle en silence, se promena alentour d'une marche inégale et sans prononcer un mot, pendant un quart d'heure. Enfin l'esprit revêtit la figure et le costume d'un moine gris, et entra en propos avec Faust.

Le docteur se troubla un instant. Bientôt il reprit courage, fit ses conventions et signa de son sang, sur un parchemin vierge, avec une plume de fer que lui présenta le démon, un pacte par lequel Méphistophélès s'obligeait à le servir vingt-quatre ans; après quoi Faust appartiendrait à l'enfer.

Widmann, dans son histoire de Faust, rapporte les conditions de ce pacte, dont on assure qu'on trouva le double dans les papiers du docteur après sa mort. Il était écrit sur parchemin, en caractère d'un rouge foncé, et portait :

1° Que l'esprit viendrait toujours au commandement de Faust; qu'il lui apparaîtrait sous une figure sensible, et qu'il prendrait celle que le docteur lui ordonnerait de revêtir;

2° Que l'esprit ferait tout ce que Faust lui demanderait, et qu'il lui apporterait à l'instant tout ce qu'il voudrait avoir de lui;

3° Que l'esprit serait exact et soumis comme un serviteur;

4° Qu'il arriverait à quelque heure qu'on l'appelât, du jour ou de la nuit;

5° Qu'à la maison il ne serait vu que du docteur et demeurerait invisible à toute autre personne.

De son côté Faust s'abandonnait au diable, sans réserve d'aucun droit à la rédemption, ni de recours futur à la miséricorde divine. Le démon lui donna, pour arrhes de ce traité, un coffre plein d'or; et dès lors Faust devint en quelque sorte maître du monde, qu'il parcourut avec éclat.

Lorsqu'il ne voyageait pas à travers les airs, il allait dans de riches équipages, accompagné de son démon. Il vit un jour, au village de Rosenthal, une jeune fille ingénue, que Widmann représente comme surpassant en grâces toutes les beautés de la terre; il en devint épris; mais elle était aussi vertueuse que belle. Elle s'appelait Marguerite. Méphistophélès, pour détourner Faust de cette passion qu'il redoutait, le mena à la cour. Charles-Quint, sachant ses talents magiques, le pria de lui faire voir Alexandre le Grand. Faust obligea aussitôt le roi de Macédoine à paraître. Il vint sous la figure d'un petit homme trapu, haut en couleur, avec une épaisse barbe rousse, le regard perçant et la contenance fière. Il fit à l'empereur une profonde révérence, et lui adressa même quelques mots dans une langue que Charles-Quint n'entendait point. D'ailleurs il était défendu à l'empereur de parler. Tout ce qu'il put faire fut de le bien considérer, ainsi que Jules-César et quelques autres, que Faust fit revivre un instant pour lui.

L'enchanteur opéra mille merveilles semblables. On raconte qu'étant un jour poursuivi par la police, il reçut avec honnêteté les agents qui devaient le

prendre. Mais, au moment où ils se disposaient à le conduire en prison, le salon brillant de Faust se trouva rempli de cinq à six cents hommes qui avaient tous sa figure.

A en croire ses historiens, il usait même quelquefois sans discrétion de son pouvoir surnaturel. Un jour qu'il se rencontrait à table dans un cabaret, avec douze ou quinze buveurs qui avaient entendu parler de ses prestiges et de ses tours de passe-passe, ils le prièrent de leur en faire voir quelque chose. Faust, pour les contenter, perça la table avec un foret et en fit sortir les vins les plus délicats. Mais un des convives n'ayant pas mis son verre assez vivement sous le jet, la liqueur prit feu en tombant à terre.

Ce prodige effraya quelques-uns des assistants. Le docteur sut dissiper leur trouble; et ces gens, qui avaient la tête échauffée, lui demandant alors qu'il leur fît voir une vigne chargée de raisins mûrs et bons à cueillir, quoiqu'on fût en décembre, Faust leur annonça qu'à l'instant, sans sortir de table, ils allaient voir une vigne telle qu'ils la souhaitaient; mais à la condition formelle que tous ils resteraient à leur place et attendraient pour couper les grappes de raisin qu'il le leur commandât, les assurant que quiconque désobéirait courrait risque de la vie.

Tous ayant promis soumission, il leur fascina si bien les yeux, que tous crurent voir une très-belle vigne, chargée d'autant de longues grappes de raisin qu'ils étaient de convives. Cette vue les ravit tellement, qu'ils prirent leurs couteaux et se mirent en

devoir de couper les grappes au premier signal de Faust. Il se fit un plaisir de les tenir quelque temps dans cette posture; puis, tout à coup, il fit disparaître l'illusion de la vigne et des raisins; et chacun de ces buveurs, pensant avoir saisi sa grappe qu'il allait couper, se trouva tenant d'une main le nez de son voisin et de l'autre le couteau levé; de sorte que s'ils eussent tranché les grappes sans attendre l'ordre de Faust, ils se seraient enlevé le nez les uns aux autres.

Vers ce temps-là, on dit aussi que Faust débitait en Allemagne des almanachs qui, dictés par Méphistophélès, prédisaient toujours juste et avaient par conséquent plus de succès encore que Matthieu Laensberg, qui se trompe quelquefois. Mais on ne retrouve aucun de ces almanachs.

A propos des grandes dépenses de Faust, on a dit sans raison qu'il avait, comme Agrippa en a été accusé, l'adresse de payer ses créanciers en monnaie de corne ou de bois, qui paraissait fort bonne au moment où elle sortait de sa bourse, et reprenait au bout de quelques jours sa véritable forme. Mais le diable lui donnait assez d'argent, pour qu'il n'eût pas besoin d'user de fraudes.

Dans le désir de rassembler tous les traits saillants qui peuvent faire connaître le personnage dont nous nous occupons, nous avons aussi consulté Wecker. Parmi beaucoup de détails peu intéressants, nous n'avons remarqué que ce seul fait qu'il atteste, c'est que le docteur Faust n'aimait pas le bruit, et que souvent il faisait taire par la force de sa magie les gens

qui le fatiguaient. « Témoin ce certain jour qu'il lia la bouche à une douzaine de paysans ivres, les empêcha de babiller, de hurler et de chanter, et les obligea, à leur grande consternation, à ne s'exprimer qu'en pantomime. »

Cependant Faust n'avait pas renoncé à son projet chéri d'épouser Marguerite. Le démon l'en détournait d'autant plus, comme dit Widmann, qu'appartenant à l'enfer par son pacte, Faust n'avait plus le droit de disposer de lui, ni de former un nouveau lien. Méphistophélès l'éloignait donc sans cesse, il le menait au sabbat, où il s'abandonnait tous les jours à de nouvelles orgies et poursuivait le cours de sa destinée infernale. Il voulut goûter de toutes les joies de ce monde. On raconte même qu'il eut la fantaisie d'être roi; que, secondé de Méphistophélès, il étouffa un puissant monarque, prit sa figure et s'assit sur son trône.

On dit cent autres prodiges; mais, lorsque les vingt-quatre ans du pacte furent accomplis, il rentra un peu en lui-même; il frissonna d'horreur et d'effroi à la pensée du sort qui lui était maintenant réservé. Il vit les enfers s'ouvrir pour jamais devant lui; il voulut s'enfuir dans une église, pour implorer la miséricorde divine. Méphistophélès le retint; il l'entraîna pâle et tremblant sur la plus haute montagne de la Saxe. Faust en vain voulut se recommander à Dieu; il n'était plus temps; l'heure fatale avait sonné : « Désespère, lui dit le démon, tu es maintenant à nous. »

A ces mots, l'esprit de ténèbres apparut aux yeux

de Faust sous ses traits véritables. Il avait la forme d'un géant monstrueux, haut comme le firmament; ses yeux enflammés lançaient la foudre; sa bouche vomissait des torrents de feu; ses pieds ébranlaient la terre. De ses vastes mains aiguës il saisit sa victime, avec un éclat de rire qui retentit comme la voix du tamtam; il déchira le corps de Faust en lambeaux, et précipita son âme dans les enfers.

Apprenez par là, frères, que tout n'est pas gain en mauvaise compagnie.

La vie de Faust, ou Fust, ou Faustus, que Gœthe appelle Henri Faust, et de Christophe Wagner, son disciple, son ami ou son valet, sorcier comme lui, a été écrite par Widmann et publiée à Francfort, in-8°, en 1587. On l'a traduite en plusieurs langues. Adelung lui a consacré un grand article dans son *Histoire des folies humaines*. Tous les démonographes ont parlé de lui. Gœthe a mis ses aventures en un drame bizarre ou chronique dialoguée. MM. Desaur et de Saint-Geniès ont publié, en 1825, *les Aventures de Faust et sa descente aux enfers*, roman en trois volumes in-12, où l'on ne trouve pas tout le merveilleux des légendes allemandes. M. Marmier a donné aussi une curieuse légende de Faust.

La facétieuse légende qui va suivre semble une parodie du drame sombre que nous terminons.

XXIV.—LÉGENDE DU MARÉCHAL DE TAMINE.

Et c'est double plaisir de tromper un trompeur.
LA FONTAINE.

On trouve dans les légendes populaires plusieurs personnages qui font pendant avec Faust, en ce point du moins qu'ils se lient avec le diable au moyen d'un pacte. L'une des plus originales, parmi ces traditions, est celle du maréchal de Tamine, le Faust du pays wallon. Nous la rapportons ici.

Dans ce beau village de Tamine, que baigne la Sambre à quatre lieues de Namur, vivait, il y a un peu plus de trois siècles, — peut-être au temps de la jeunesse de Charles-Quint, — un maréchal ferrant renommé pour sa bonne humeur. Son atelier florissait; il dormait sans soucis et menait joyeuse vie, lorsqu'un jour, en revenant d'une fête voisine, il trouva sa maison brûlée.

Adieu dès lors l'aisance et la gaieté.

Mais comment cette maison avait-elle été la proie des flammes ? Les uns dirent que c'était un pur accident; ceux-ci un effet de quelque négligence; ceux-là un coup de malveillance sans doute; les autres, plus pénétrants, soutinrent que le diable seul avait fait le mal. C'était, ajoutaient-ils, une épreuve offerte à la patience du maréchal de Tamine, qui avait ainsi l'occasion de se montrer le Job de la contrée.

Le Wallon, qui n'avait pas la vertu du sage Chaldéen, aima mieux, dans sa grossièreté matérielle,

être le Faust du pays, moins savant et moins grave que l'Allemand, mais plus malin pourtant et plus habile.

— Si le diable veut de moi, dit-il, nous allons voir.

Selon l'usage populaire, qui déjà était bien connu de tout mauvais drôle ayant quelque teinte des sciences de sorcellerie, le maréchal de Tamine s'en alla seul, le soir, hors de son village, s'arrêta dans un carrefour où venaient aboutir quatre chemins; et là, ayant tracé un cercle avec un bâton de coudrier, il se planta au milieu, puis, au son des heures sinistres de minuit, il immola une poule noire, avec les cérémonies voulues. C'était le moyen d'obliger le diable à paraître.

Le diable accourut. Il trouva un homme qui avait la bourse vide, les dents longues, l'esprit inquiet, et qui se montrait disposé à traiter, dit la légende, mais qui ne voulait pas faire un marché de dupe.

Après des pourparlers qui durent être curieux, le Wallon vendit son âme, moyennant trois stipulations spéciales :

1° Qu'il pourrait, pendant le bail qu'il faisait avec le diable, retenir à son gré, sur un grand poirier qui s'élevait devant sa maison, tout imprudent qui se serait avisé d'y monter;

2° Que sa bourse de cuir, une fois fermée, ne s'ouvrirait plus sans sa permission;

3° Que son tablier de cuir aurait désormais cette vertu que jamais aucune puissance ne pourrait l'en détacher, s'il parvenait à s'y asseoir.

Le diable accorda tout; il rebâtit la maison et consentit, selon les clauses du marché, à ne réclamer l'âme du Wallon qu'au bout de dix ans.

Le maréchal de Tamine se reprit donc à mener plus joyeuse vie encore que par le passé, jouissant du présent et s'occupant très-peu de l'avenir. Les dix ans s'écoulèrent ainsi.

Le diable vint alors sommer son homme d'exécuter le contrat.

— Je suis prêt, dit l'autre; et, quoique la journée ne soit pas finie, je ne vous demanderai qu'une légère faveur, celle de manger encore une fois du fruit de mon poirier.

Le diable se montra charmé des dispositions du maréchal; il se prêta de bonne grâce à sa fantaisie et grimpa sur l'arbre, ce qui n'était pas difficile.

Mais il fallait en descendre. Nul ne le pouvait sans la permission du maître; c'était, comme on l'a vu, un des avantages du contrat. Le diable a tant de besogne, qu'il avait oublié cette clause. Cloué sur le poirier, il n'obtint sa liberté que moyennant un sursis de dix ans.

Le temps passa dans cette nouvelle période aussi rapide que la première fois, entraîné par les plaisirs et l'insouciance.

Le diable revint sur le soir du dernier jour.

— Je suis prêt, dit encore le Wallon.

— Marchons donc, répliqua le diable d'un ton sérieux. Il s'était bien promis, cette fois, de ne plus être victime de sa complaisance.

Mais il ne savait pas à qui il avait affaire. Le ma-

réchal de Tamine avait calculé une ressource nouvelle; il prit l'ange déchu par son faible, l'amour-propre.

— On raconte, fit-il d'un air bonhomme, que vous êtes très-puissant, et vous m'en avez donné quelques marques; c'est ce qui me rend joyeux de partir avec vous. Mais on me disait tout à l'heure une merveille que je n'ai pas pu croire. Est-il donc vrai que vous ayez le pouvoir de prendre la taille qui vous plaît? que vous puissiez à l'instant paraître un géant énorme, et aussitôt après devenir le nain le plus exigu?

— C'est très-vrai, dit le diable avec importance, et tu vas le voir.

Pour prouver ce qu'il avançait, il se grandit tellement en quelques secondes, qu'il paraissait avoir trois cents pieds.

— C'est prodigieux! dit le Wallon; c'est superbe! et, je le répète, je suis ravi. Vous êtes plus grand que notre clocher. Ah! c'est beau de s'élever si haut. Mais il doit être bien plus difficile de se faire petit, imperceptible, grand comme le pouce, petit à se loger là dedans.

En disant ces mots, il tenait sa bourse entr'ouverte.

Il n'avait pas achevé, que le diable, étourdi par la vanité, se ramassait dans la forme la plus mignonne et se plongeait dans la bourse. Le maréchal de Tamine en serra les cordons. Tenant de nouveau son créancier, il rentra dans sa forge, mit sa bourse

sur l'enclume, et travailla à l'aplatir à grands coups de marteau.

Le diable hurlait. Pour sa délivrance, il accorda un nouveau sursis de dix ans, et s'en alla de mauvaise humeur.

Au bout de cet autre terme, le maréchal de Tamine, sentant qu'il vieillissait, n'attendit pas que le diable à qui il s'était vendu vînt le chercher. Il alla lui-même frapper à la porte de l'enfer. Son diable s'y trouvait de garde; mais dès qu'il le vit, craignant de nouvelles malices, il lui ferma le guichet au nez.

Repoussé de la sorte, le Wallon, qui décidément s'ennuyait ici-bas, s'en alla chercher ailleurs. Nous suivons toujours la légende populaire. En rôdant, il parvint à l'entrée du paradis. Saint Pierre le reconnut pour un homme en commerce avec le diable et lui refusa le passage.

Le maréchal de Tamine ne se rebutait pas d'un premier refus. Il demanda, de l'air le plus humble, qu'on lui permît seulement de regarder un peu, par la porte entr'ouverte, le bonheur des élus.

Saint Pierre, qui est bon, se laissa gagner. Mais le rusé Wallon, jetant dans le paradis son tablier de cuir, se coucha dessus, et l'on ne put l'en arracher.

Sur quoi, les uns vous affirmeront que, malgré les murmures, il obtint, en récompense de son stratagème, une petite place parmi les bienheureux. Mais les traditions mieux informées portent que le

tablier fut jeté dehors avec ce qu'il portait, rien d'impur ne pouvant jamais entrer dans le ciel (1).

XXV. — LÉGENDE DU MOINE DE SAIRE.

Le jeu, délassement d'abord, passion bientôt, devient souvent un vice. PIERRE MESSIE.

Un écrivain d'un beau talent, M. Émile Souvestre, émettait, il y a douze ans, à propos de la légende du moine de Saire, ces paroles que nous citons avec plaisir, car elles peuvent être utiles :

« On essaye, depuis quelque temps, des livres populaires; on cherche des créations qui puissent présenter la morale sous une forme colorée, sensible, attrayante; pourquoi chercher si loin ce qu'on a sous la main? Le livre qu'on demande est composé; il suffit d'en tirer une bonne édition. Faites un recueil des légendes et des contes du foyer; montrez au de-

(1) On lit dans la compilation du Thalmud un petit trait de même genre; le voici. Le rabbin Josué-ben-Levi était si habile et si rusé, qu'il eut l'adresse de tromper à la fois le ciel et l'enfer. Comme il s'en allait trépasser, il gagna si bien le diable, qu'il lui fit promettre de le porter jusqu'à l'entrée du paradis, lui disant qu'il ne voulait que voir le lieu de l'habitation divine, après quoi il sortirait du monde plus content. Le diable, ne voulant pas lui refuser cette satisfaction, le porta jusqu'à la porte du paradis. Alors Josué, s'en voyant si près, se jeta dedans avec vitesse, laissant le diable par derrière, et jura par le Dieu vivant qu'il n'en sortirait point. Dieu, disent les thalmudistes, fit conscience que le rabbin se parjurât, et permit qu'il demeurât avec les justes.

Il n'y a qu'un petit inconvénient à ce conte, c'est qu'on ne peut, quand on appartient au diable, ni s'approcher du paradis, ni se jeter dedans.

hors les choses qui restent cachées au dedans; ce sera assez. Le peuple a, jusqu'à ce moment, joué avec ses traditions, comme un enfant avec une noix, sans songer à ce qu'elle renferme. Brisez l'enveloppe, et montrez-lui l'amande qui se trouve dessous. »

Cependant il faudrait choisir avec discernement ces contes du foyer, et ne pas publier, comme on l'a fait si largement, des récits bleus d'une morale aussi stupide que celle qui ressort, par exemple, du Petit-Poucet et du Petit-Chaperon-Rouge.

La légende du moine de Saire a du moins une portée. Ce prétendu moine était le fils d'un riche paysan du beau vallon arrosé par la rivière de Saire, dans la Manche; et plusieurs versions peu honorables roulent sur son compte. Suivant les unes, il était l'intendant du seigneur de Tourlaville; il le vola si copieusement pour satisfaire ses goûts de jeu et de débauche, que tout se découvrit bientôt. Menacé de la corde s'il ne restituait pas ce qu'il avait dissipé, il fit un pacte avec Satan, reçut autant d'argent qu'il en voulut, et se voua désormais au service du diable.

Selon d'autres versions, il ne quitta pas la maison de son père. Mais un jour qu'un des tenanciers venait apporter une somme de six cents livres qu'il devait au maître du logis, le jeune garçon la reçut, la garda, et ne dit rien du dépôt qu'on lui avait laissé. Il dissipa cette somme en parties de jeu et en orgies avec des amis qu'il s'était faits; et lorsque, trois ou quatre semaines après, le tenancier vint demander sa quittance au maître du logis, le coupable nia le dépôt, traitant le bonhomme d'imposteur.

— Si je suis un imposteur, dit le tenancier, affirmez donc par serment.

— Que le diable m'emporte au fond de la mer, si j'ai reçu l'argent, cria hardiment l'insensé.

Sur cette imprécation criminelle, le voleur disparut à tous les yeux.

Le diable, trouvant en lui des ressources, lui a permis, dit-on, de vagabonder ici-bas sous toutes sortes de figures et de s'évanouir au besoin. Il joue autant de mauvais tours que le kleudde des Flamands et les autres lutins de mauvais aloi. Quelquefois c'est un cheval sans maître, qui se présente facile à monter devant le voyageur que la fatigue accable; et si l'imprudent se fie à lui, il l'emporte, s'animant vite; et, indocile au frein, il entraîne bientôt son cavalier au bord des précipices. Si d'honnêtes paysans ne sont pas là pour crier à l'infortuné de faire le signe de la croix, seule puissance qui paralyse le damné, l'infortuné est précipité dans quelque abîme. On le rencontre souvent en Normandie, habillé en moine. Il s'arrête à la chute du jour dans quelque passage solitaire. Assis sur une pierre et maniant un jeu de cartes, il arrête les passants et leur offre une partie de jeu. Pour les exciter, il leur propose de risquer une pièce d'or contre une pièce d'argent, une pièce d'argent contre une monnaie de cuivre; il leur étale une bourse richement garnie.

Le passant, qui oublie que le jeu a pour père l'orgueil ambitieux, pour mère l'avarice, et pour sœurs la paresse, la gourmandise; le passant peu sage cède à l'attrait de l'or; il commence avec le faux moine

une partie de cartes; de premiers gains l'allèchent; mais bientôt, après avoir perdu sa bourse, c'est-à-dire le fruit de son travail, sa mule et son fouet, c'est-à-dire les instruments qui le font vivre, il perd sa santé, sa liberté, son salut.

M. Émile Souvestre, que nous venons de citer, ajoute :

« Celui qui joue commence par perdre son argent, et finit, s'il ne s'arrête, par perdre son âme. »

Sur ce propos, voici encore une historiette :

Il y a des joueurs qui se ruinent, se désespèrent, et disparaissent un beau jour sans qu'on sache ce qu'ils sont devenus. Il y en a d'autres à qui le diable veut bien épargner ces dernières peines. Un gentilhomme allemand avait une si grande passion pour le jeu de dés, qu'il n'en reposait ni le jour ni la nuit. Il ne sortait jamais qu'avec ses dés et sa bourse, et proposait une partie de jeu à tous ceux qu'il rencontrait. Au reste, son bonheur égalait son adresse, et il était difficile de ne pas perdre avec lui.

Un joueur inconnu entra un jour dans sa maison, portant sous son bras un sac plein d'or; il lui offrit de jouer quelques parties.

La table fut bientôt dressée, l'argent en jeu et les dés en mouvement. L'inconnu gagna tous les hasards. Le gentilhomme, n'ayant plus rien à perdre, se joua lui-même, se perdit, et s'écria avec colère :

— Est-ce que tu serais le diable?....

— C'est assez cela, répondit l'étranger en changeant de forme; mais il est bientôt jour; il faut partir....

En même temps le diable prit le gentilhomme allemand et l'emporta.

Est-ce un exemple ? est-ce une leçon ?

Les vieux récits du moyen âge contiennent plusieurs faits de ce genre. Quant à ce dénoûment qui les termine, lors même que ce ne serait, de la part du narrateur, qu'une expression allégorique, le fait n'en serait pas moins vrai.

Beaucoup de joueurs ruinés se sont donné la mort; et le suicide, ce crime que Satan seul inspire, n'a jamais pu remettre dans les mains de Dieu une âme qui le déserte si indignement.

Si le démon n'emporte pas cette âme à la vue de la foule, accusons-en nos sens, qui ne voient que la matière. Mais cette âme n'en est pas moins devenue le butin du démon.

Outre le suicide, il y a d'autres crimes qui livrent leur auteur à Satan : la spoliation, le meurtre, la trahison et toute une immonde phalange de monstruosités qui sont des félonies contre Dieu. Mais ces détestables excès peuvent s'expier, tandis qu'on ne peut se relever du suicide.

XXVI. — LA BOTTE DE PAILLE.

Le diable est fin; mais aujourd'hui
J'en connais d'aussi fins que lui.

RENAUDOT.

Il nous faut reculer à une époque assez ancienne; c'était au moins vers le règne de Henri III. Si vous êtes allé jamais sur la route de Saint-Cloud, qui n'était pas alors la somptueuse résidence princière

qu'on admire aujourd'hui, vous aurez remarqué à mi-chemin un groupe de maisons qu'on appelle, je ne sais pourquoi, le Point-du-Jour, sans doute de quelque enseigne de cabaret; plus loin, à droite, est Boulogne-sur-Seine.

Or, au temps d'autrefois, il y avait au Point-du-Jour un vieil homme de noble race, mais un de ces gentilshommes avancés qui ne dédaignaient pas de faire eux-mêmes valoir leurs terres. Les terres de culture étaient, dans cette contrée, plus rares alors que maintenant; le pays était presque couvert de bois.

Le vieil homme se nommait Égidius Cressère, bon viveur, allant aux fêtes, buvant au cabaret, familier avec les simples gens, traitant bien ses serviteurs, mais exigeant un grand travail, car il travaillait beaucoup lui-même, et disait que la terre gardait rancune quand on la négligeait. Il avait en sa maison une bonne et robuste servante, qu'on appelait Gritte, abréviation de Marguerite; elle avait vingt ans. Élevée dans le manoir, elle plaisait à tous; on la vantait comme une fille laborieuse, qui n'avait jamais reculé devant le travail.

Mais vint le jour de la fête de Saint-Cloud, déjà courue alors. C'était un beau jour, longuement attendu. Les ménétriers du village avaient graissé la roue de leurs vielles; ils s'étaient renforcés de joueurs de rebec et de tambourin venant de Paris; ils avaient deux flûtes, une cornemuse et un cor de chasse; on annonçait grandes joies; et la bonne Gritte se promettait de l'agrément depuis quatre heures jusqu'à huit; car pour un tel jour on retardait jusque-là

le couvre-feu, que nous appelons aujourd'hui la cloche de retraite.

Malheureusement, au retour de la messe, Égidius, qui n'oubliait rien, se rappela que la veille il avait mené, avec ses garçons, plusieurs charrettes de fumier sur le chemin des Bons-Hommes, dans un champ qu'il voulait labourer le lendemain pour y semer du seigle. Il fallait disperser avec soin tous les tas d'engrais qui, répandus ainsi et couvrant toute la surface du champ, devaient l'échauffer et le rendre fertile. C'était la besogne de Marguerite; la pauvre fille songeait aux moyens qui pourraient encore rehausser sa toilette pour la fête, quand son maître l'appela.

— Allons, Gritte, dit-il, tu prendras ta fourche et tu iras répandre le fumier dans le champ de Saint-Gilles. Quand ce sera fait, tu viendras à la fête.

Marguerite ne répliqua rien. Mais pour la première fois l'idée du travail l'affligea, d'autant plus que c'était jour de fête, ce qui troublait sa conscience. Ce n'était pourtant pas dimanche; car nos pères fêtaient leurs saints au jour où la solennité arrivait. Elle ôta tristement sa cornette à pointe de fine toile, son jupon de drap rouge, mit une cotte de grosse toile et des sabots. Pauvre fille! Elle prit sa fourche et partit. En arrivant au champ, adieu la fête! Elle calcula rapidement l'ouvrage qu'elle avait à faire, et reconnut qu'il ne pouvait être achevé qu'à la nuit noire. Son cœur se serra. Elle n'en commença pas moins en soupirant sa triste et pénible besogne.

Il y avait une heure qu'elle se hâtait, sans pouvoir se consoler; elle apercevait avec chagrin, sur la

route, les bonnes gens de Paris qui se rendaient joyeusement à la fête, et gémissait de penser qu'elle n'y paraîtrait pas, lorsqu'elle vit venir à elle un petit homme qui semblait vouloir lui parler. Il était fait un peu de travers et marchait en se balançant. Ses pieds étaient enfermés dans des bottes noires. Il avait un haut-de-chausses écarlate, un pourpoint gris taillé à la bourgeoise avec les basques continues, un chaperon à deux cornes de même couleur. Si ce chaperon eût été jaune, il eût ressemblé de loin à celui des fous de la basoche. A mesure que le petit homme s'approchait, Marguerite le considérait avec plus d'étonnement. C'était une figure qu'elle n'avait jamais vue, une tête énorme, un visage pâle comme les murailles, sur lequel dominait un long nez qui tournait évidemment sa pointe à gauche. Les mains de l'homme étaient cachées dans de grands gantelets noirs. Il s'arrêta devant la jeune fille, et faisant un sourire qui avait quelque chose de singulier :

— Eh! mais, ma fille, dit-il, vous voilà bien occupée pour un jour de fête?

— C'est vrai, messire : mais il y a dispense de vêpres aux travaux des champs.

— Il y a sans doute aussi dispense de la fête, qui va être si animée et si gaie?

— Oh! pardon, messire. Mais je ne suis pas ma maîtresse. Il faut que je fasse tout le champ.

— Vous n'aurez pas fini au coucher du soleil. Si vous vouliez faire un marché avec moi, j'ai là dans le bois des camarades; nous vous aiderions

tous; et dans un instant vous pourriez retourner au Point-du-Jour.

— Eh! quel marché, messire, voulez-vous qu'une pauvre fille fasse avec vous?

Il y avait de l'inquiétude dans la parole de Marguerite, et un sourire sardonique sur les lèvres pâles du petit homme.

— Le marché ne vous gênera guère, reprit-il; je demande seulement que vous me donniez demain matin la première botte que vous lierez à votre réveil.

— Oh! si ce n'est que cela, je vous le promets de bon cœur.

Elle n'eut pas plutôt dit ce mot que le petit homme siffla; aussitôt une troupe de nains bizarres sortit du bois voisin. Il s'en trouvait un pour chaque tas de fumier. Ils se mirent rapidement à l'ouvrage; et de leurs pieds et de leurs mains ils opérèrent si vivement, qu'en peu de minutes tout le fumier fut répandu avec symétrie. Après quoi ils se retirèrent; autant en fit le petit homme, qui dit à Marguerite, en la quittant brusquement :

— Vous voyez qu'un peu d'aide fait grand bien!

La jeune servante resta un moment consternée de ce qui venait de se passer sous ses yeux si lestement.

Était-ce un homme, était-ce un esprit qui l'avait obligée si vivement? Elle se ressouvint de tous les contes dont on l'entretenait aux longues veillées du manoir, lorsqu'on file le chanvre et la laine dans les soirées d'hiver. Souvent on lui avait dit qu'il y avait des lutins, des farfadets, et d'autres bons démons

qui se plaisaient à rendre d'utiles services aux gens en peine. Elle avait refusé de le croire; elle ne pouvait plus en douter, à moins que, cependant, le petit homme et ses camarades ne fussent une compagnie de farceurs, comme il y en avait quelquefois dans le Paris d'alors, qui jouaient des moralités (comédies du temps), qui disaient la bonne aventure, escamotaient et chantaient, faisaient souvent de bons tours et parfois se plaisaient à étonner gracieusement par quelque subite obligeance.

— Quoi qu'il en soit, dit-elle, ce bonhomme s'est contenté de peu, et je puis tranquillement me réjouir ma pleine soirée.

Elle s'en retourna, sans pouvoir bannir pourtant les flots de pensées qui venaient l'assaillir : — Pourquoi le petit homme lui avait-il demandé la première botte qu'elle lierait le lendemain? et qu'en voulait-il faire? Puis elle se répondait à elle-même :

— C'est sûrement une gausserie.

En rentrant au manoir, elle n'y trouva plus personne. Tout le monde était parti pour la fête, à l'exception d'un vieux serviteur, qui ne pouvait plus marcher, et qui gardait le logis avec deux chiens solides. Elle se hâta de remettre sa coiffe et sa jupe des dimanches, ses bas jaunes et ses souliers. Elle arriva au moment où les réjouissances commençaient.

Depuis deux bonnes heures, Marguerite n'était plus qu'au plaisir; il semblait même qu'elle eût complétement oublié son aventure du champ, quand son maître crut la reconnaître. Il se frotta les yeux, s'approcha, et vit qu'il ne s'était pas trompé. Un air sé-

vère contracta sur-le-champ tous les traits de sa figure. Il appela la jeune fille, qui vint aussitôt.

— Eh bien! Gritte, dit-il d'une voix austère, et l'ouvrage?

— Il est fait, messire Égidius.

— Fait! tu aurais fait en une heure ce qu'un homme ferait à peine en une demi-journée!

— S'il faut vous dire tout, messire, j'ai eu un peu d'assistance....

Et la servante conta ce qui lui était arrivé.

Le gentilhomme, surpris, ne répliqua pas un mot; mais, croyant que Gritte le trompait et qu'elle avait laissé sa besogne à moitié faite, il courut à son champ, fit une exclamation de grand étonnement, et s'en revint émerveillé.

— Ma fille, dit-il à Marguerite en l'appelant de nouveau, le diable est fin : c'est à lui que nous avons affaire.

La servante pâlit.

— Allons trouver le curé de Boulogne, reprit Égidius; lui seul peut nous tirer de là.

Le vieil homme et la jeune fille se rendirent, sans perdre un instant, au presbytère; Marguerite expliqua la chose au bon curé.

— Vous avez été bien avisés de me venir trouver, dit-il; car vous étiez en péril. Mais rassurez-vous. Quoique Satan soit fort rusé, il trouve encore assez souvent plus rusé que lui. Il vous a fait promettre la première botte que vous lierez demain matin à votre lever; ayez soin, aussitôt que vous serez éveillée, de vous rendre à la grange, d'y lier une botte de paille,

et de la jeter à l'homme qui viendra. Mais évitez sur toutes choses de serrer le cordon de votre jupe, ou votre bonnet, ou vos jarretières ; car alors vous seriez vous-même la botte qui lui appartient ; et c'est là son espoir.... Allez, mon enfant, vous en serez quitte pour un moment de frayeur.

Marguerite et son maître remercièrent le curé et s'en retournèrent au manoir. La jeune fille ne songeait plus à la fête ; elle passa la soirée en prières et la nuit sans dormir. Dès que le jour parut, elle se leva, sans lier son jupon, ni rien qui touchât à son corps, et se rendit à la grange, où elle vit entrer en silence, un instant après elle, celui qui la veille lui avait rendu un si dangereux service.

Il n'avait changé ni de forme ni de costume. Mais son teint paraissait plus pâle encore ; ses yeux étincelaient ; ses lèvres tremblaient d'inquiétude. Dans un mouvement qu'il fit, son chaperon s'abattit par derrière ; la servante alors remarqua deux petites cornes parmi ses cheveux crépus. Elle frissonna, lia en tremblant une botte de paille, et la jeta au monstre, qui la saisit en grinçant des dents. Il hurla, bondit sur lui-même, sortit par un trou qu'il fit au toit de la grange ; et Marguerite alla s'habiller.

On dit que le champ où les démons avaient travaillé produisit abondamment ; car le travail est toujours fécond, de quelque main qu'il vienne.

On ajoute que le trou de la grange, qui à présent n'existe plus, ne put jamais se réparer.

On dit encore que le vieil Égidius, qui faisait travailler ses serviteurs les jours de fête et quelquefois

même le dimanche, alla toujours s'appauvrissant et laissa ses enfants dénués.

On dit enfin que le diable, embarrassé de sa botte de paille, vint pour la vendre à Paris. Il espérait qu'ayant passé par ses griffes, sa botte de paille ferait mourir les vaches qui la mangeraient et pousserait les fermiers à quelque blasphème. Mais il avait si mauvaise mine, qu'il ne trouva personne qui voulût l'acheter. Il la broya de colère et en jeta les débris dans les égouts de la capitale, qui depuis lors exhalèrent d'infectes odeurs pendant trois cents ans.

XXVII. — UNE EXCENTRICITÉ DU DIABLE.

D'où a pu lui venir cette idée?
KOTZEBUE.

On lit dans Césaire d'Heisterbach (livre III, chapitre XXVI) une légende du treizième siècle qui nous paraît assez curieuse pour être reproduite, avec quelques développements puisés à d'autres sources. Mais le pieux et véridique narrateur que nous venons de citer était contemporain du fait; et les savants critiques reconnaissent en lui un écrivain digne de confiance.

Un bon prêtre du pays de Cologne était occupé à entendre les confessions de ses paroissiens, qui se disposaient, à peu près tous, à remplir le devoir pascal. Au milieu de ces graves fonctions, il vit entrer dans l'église, et se mêler aux fidèles, un robuste inconnu, à la figure sombre et basanée, qui, évidem-

ment, venait de loin, car il ne ressemblait en rien aux chrétiens de la contrée. Cet inconnu ne se mit pas à genoux; il se tint debout fièrement, pendant plus d'une heure, semblant attendre son tour pour s'approcher aussi du confessionnal. Son regard perçant faisait baisser les yeux à tous les pénitents; la sorte de satisfaction orgueilleuse qui animait son visage, lorsqu'un des assistants s'avançait vers le prêtre, faisait place à tous les signes de la stupéfaction quand il voyait le confessé se lever absous. Le prêtre était intrigué. Mais il recueillait toute son attention aux devoirs de son ministère auguste.

Quand tous les paroissiens furent expédiés (*omnibus expeditis*), l'étranger fit quelques pas roides et se trouva devant le curé, qui à son poste semblait l'attendre.

— Vous voulez vous confesser, mon frère ? dit-il.

— Oui, répondit l'inconnu d'une voix rauque.

— En ce cas, mettez-vous à genoux.

L'inconnu fit un mouvement qui contracta singulièrement ses traits, et répondit :

— C'est ce que je n'ai jamais pu faire.

Et en disant ces mots, ses paroles avaient quelque chose du sifflement d'un serpent.

Le curé, pensant qu'une infirmité faisait empêchement à ce pauvre homme, le pria seulement de se courber un peu vers le grillage et de dire son *Confiteor*.

— Impossible encore, dit le pénitent, je ne le sais pas.

— Qui êtes-vous donc ?

— Ce que vous voyez.

— Votre nom ?

— Mettez que je n'en ai point.

— Votre pays ?

— Vous ne pouvez pas le connaître. Le soleil ne l'éclaire pas...

Le bon curé se demandait si ce n'était pas là un de ces pauvres êtres qui habitent le voisinage du pôle nord, un Lapon ou un Esquimau ; il savait que ces pays redoutables étaient plongés dans les ténèbres matérielles et aussi dans les ténèbres spirituelles. Il se sentit ému de compassion, et il savourait d'avance le bonheur de sauver une âme rachetée du sang de Jésus-Christ.

Néanmoins, un nuage mystérieux obscurcissait probablement ses esprits, car il ne songea à lui demander ni s'il était baptisé, ni s'il était chrétien. Peut-être aussi comprenait-il que ces questions étaient inutiles à un homme qui disait n'avoir pas de nom et qui ne savait pas son *Confiteor*. Il se mit donc à l'interroger sur les sept péchés capitaux, avant d'entamer l'examen des offenses qui s'attaquent aux commandements de Dieu. L'inconnu avoua des péchés si énormes, tant d'homicides, tant de brigandages, tant de vols, tant de parjures, tant de blasphèmes, tant d'impuretés, tant de crimes monstrueux enfin, que le prêtre, saisi d'effroi, à l'idée d'une conscience si pleine, s'écria :

— Mais, mon pauvre frère, quand vous auriez vécu mille ans, si votre confession est sincère, vous

auriez eu à peine le temps de commettre toutes ces abominations.

— Aussi, j'ai vécu plus de mille ans, répondit l'inconnu; et je ne vous ai pas déposé encore la moitié du fardeau qui me pèse.

— Alors, qui êtes-vous donc? reprit encore le prêtre épouvanté.

— Hélas! répliqua le pénitent, un être misérable, et misérable sans mesure: je suis un de ces anges qui sont tombés avec Lucifer.

Le prêtre recula de terreur.

— Et quel fruit espériez-vous de la confession? dit-il.

— Un très-grand. J'ai remarqué que tous ceux qui allaient à vous pliaient, la plupart, sous le poids de divers péchés. J'ai vu passer des péchés très-graves, des péchés très-honteux, et malgré leur énormité, quand vous les aviez absous, je voyais ces péchés disparaître, les âmes des confessés remises en grâce, et toutes ces bonnes gens en état de posséder l'éternité bienheureuse, après quelque peu de purgatoire. L'espoir de participer à leur bonheur m'a séduit; et j'ai voulu faire comme eux.

Le bon prêtre, bien surpris, garda quelques instants le silence. Dieu pardonne au repentir et à l'humilité, se dit-il; en nous donnant le pouvoir de lier et de délier, Dieu n'a exclu personne. Sur une parole d'humble contrition, le Maître a pardonné au bandit crucifié à ses côtés...

— Eh bien! reprit-il, en s'adressant au démon, votre démarche est une faveur que Dieu vous fait.

Mais l'absolution, que vous cherchez, n'a de valeur que moyennant une pénitence acceptée. Si vous voulez remplir sincèrement celle que je vais vous imposer, toutes vos fautes pourront sans doute vous être remises.

— Oh! je suis prêt, répondit le démon; et pour vous prouver que rien ne me paraîtra trop dur, je vous citerai ce que répondit dernièrement, dans ce diocèse même, un de mes compagnons d'exil, à un exorciste qui lui demandait s'il ne regrettait pas son ancien état de gloire :

« Qu'on imagine pour moi les plus affreuses tortures; qu'on élève, de la terre au ciel, une colonne de fer et de feu, armée de lames tranchantes de tous les côtés; qu'on me donne un corps de chair; qu'on me tire ensuite du haut en bas de cette colonne jusqu'au jugement dernier, je me soumets à ce supplice pour regagner le ciel que j'ai perdu (1). »

J'accepte aussi cette pénitence, et pis encore, s'il le faut, pour regagner le ciel.

Le curé, très-ému et très-édifié, se dit alors : A un tel repentir il faut opposer la miséricorde.

— Mon frère, reprit-il, Dieu est plein de bonté. Je ne vous imposerai pas les affreuses expiations que vous êtes disposé à subir. Votre bonne volonté vous épure, si elle est sincère. Vous n'aurez donc qu'une pénitence très-douce. Pendant un an, vous vous pro-

(1) *Ejusdem Cæsarii Heisterbach,* lib. V, cap. x. Césaire déclare qu'il était présent, avec beaucoup d'autres graves personnages, à cet exorcisme, et qu'il a entendu ces paroles.

sternerez trois fois chaque jour vers l'Orient, et vous direz :

« Mon Créateur et mon Dieu, je suis un misérable ; je me repens de vous avoir offensé ; pardonnez-moi, mon Dieu. Vierge Marie, priez pour moi. »

Le démon resta muet....

— Eh bien ? reprit le bon curé.

— Eh bien ! dit le diable, en relevant bien haut la tête, l'humilité est un châtiment que je n'accepte pas. Je chercherai un autre confesseur.

Et il s'en alla....

C'est là, ont dit des critiques, une légende. Et ils entendent par légende un fait orné, et le plus souvent un fait controuvé. Nous ne discuterons pas. Mais nous citerons un autre fait, avéré par de sûrs témoignages ; il appuiera ce qu'on vient de lire.

Ce fait est tiré de la vie authentique du B. Dominique de Jésus-Marie, de l'ordre des Carmes, et cité par Goerres, dans le chapitre XXVI du livre V de sa *Mystique divine, naturelle et diabolique* (1).

« Un jour, près d'Alcala, comme Dominique était à table, avec d'autres ecclésiastiques, chez le curé du lieu, pénétrant de son regard intérieur la conscience de celui-ci, et voyant qu'elle était chargée d'un péché secret, il lui parla en particulier après le repas, avec tant de force, que le curé le remercia et lui promit de se corriger. Mais Dominique lui annonça que, s'il retombait dans son péché, il mourrait bientôt après. Le curé retomba, malgré sa promesse ; et

(1) Ce livre, prodigieux de science, est traduit en français avec un talent remarquable par M. Charles Sainte-Foi.

au bout d'un an on fit prier Dominique de venir l'administrer. A peine fut-il entré chez le malade, que celui-ci lui dit plein de joie :

» — Mon père, j'ai vu de mes yeux Notre-Seigneur crucifié ; et je l'ai adoré.

» Dominique, reconnaissant aussitôt son état, aperçut l'illusion dont il était victime, et lui dit que ce n'était pas là une véritable apparition, mais une tromperie du malin esprit, qui voulait le perdre.

» Comme il parlait ainsi, il vit tout à coup, de l'autre côté du lit, et en face de lui-même, sa propre image. Le fantôme, qui avait pris sa ressemblance, s'adressa au malade, et lui dit :

» — Mon fils, ne te laisse pas abuser par celui-là. — Il désignait le saint religieux. — Le diable a bien des manières de tromper les hommes. Sache donc bien que, par l'apparition qui t'a fortifié, Dieu a voulu te confirmer dans sa grâce ; mais le diable, mécontent, et voyant que tu as envoyé chercher Dominique, a pris lui-même sa forme, afin de chercher à te persuader que c'est un esprit malin qui t'a apparu. C'est moi qui suis le vrai Dominique, que tu as appelé, qui t'ai converti il y a un an. Je suis venu te trouver pour te préserver de la tentation. Celui qui est là, vis-à-vis, c'est le démon ; ne crois pas à ses paroles, si tu ne veux pas être damné éternellement.

» Le religieux, stupéfait d'un si audacieux stratagème, et reconnaissant bientôt qu'en disputant avec le diable il ne faisait qu'augmenter l'angoisse du moribond, eut recours à un moyen de succès qui lui paraissait infaillible. Tombant à genoux devant le lit,

et prenant la main du malade qui le repoussait, il la couvrit de ses baisers en disant : — Je suis véritablement Dominique de Jésus-Marie, serviteur inutile et indigne de Notre-Dame du Mont-Carmel. Je ne suis pas digne de baiser cette main consacrée qui a si souvent touché mon divin Sauveur; car je suis le plus grand de tous les pécheurs. Mais je me repens du fond du cœur de tous mes péchés; j'en demande pardon à Dieu, et j'espère l'obtenir de sa miséricorde.

» Puis, se tournant de nouveau vers le malade, il lui dit :

» — Maintenant, que cet autre qui a pris ma figure en fasse autant, et vous verrez qui de nous deux est le vrai Dominique.

» Le prêtre était instruit; il accepta l'épreuve, et dit à l'apparition de prier aussi le bon Dieu, de reconnaître ses péchés, de s'en repentir et de lui demander pardon.

» Le fantôme, qui n'était qu'un démon, frémit et s'écria :

» — C'est à Dieu de se repentir, c'est à Dieu de me demander pardon; c'est lui qui est l'offenseur. Mais moi, lui demander pardon, jamais!

» Et il disparut aussitôt.

» Le malade, saisi d'horreur, embrassa le bienheureux Dominique, reçut de ses mains les sacrements et mourut dans le Seigneur. »

A la lecture de ces faits, nous voyons d'ici quelques-uns de nos lecteurs étonnés, et pis que cela peut-être. Sans les prodiges tout frais qui se manifestent sur une si vaste échelle, beaucoup de chré-

tiens étaient arrivés à ne plus croire à l'intervention du diable dans les choses de ce monde. Malgré les paroles formelles de l'Évangile, plusieurs s'habituaient à considérer presque comme un mythe le diable et ses anges : le diable qui rôde sans cesse autour de nous, comme nous l'annonce saint Pierre; ses anges contre lesquels saint Paul nous déclare que nous avons toujours à combattre.

Ne pas croire suffisamment à l'action des démons et à leur malice, fait immense qui se signale sans cesse et partout, c'est une altération de la foi.

XXVIII. — GÉRARD LE DIABLE.

Il y a dans le monde de tristes origines.
ALCIAT.

Revenons un peu aux hommes qui ont eu quelque grande intimité avec le diable. Nous parlerons peut-être plus loin des peuplades entières sur lesquelles il a eu de grands droits.

Vers le milieu du treizième siècle, la ville de Gand s'accroissait tous les jours, quoique les comtes de Flandre habitassent plus volontiers Lille que Gand, et que cette ville fût livrée en grande partie au gouvernement de ses châtelains, espèce de seigneurs nommés d'abord, puis héréditaires, qu'on ne connaissait que depuis deux siècles, mais qui s'étaient peu à peu accoutumés au pouvoir, à la tyrannie, aux envahissements.

Philippe d'Alsace, en 1168, avait rendu ces châ-

telains si puissants, que, trente ans après, le châtelain Sohier Ier (1), voulant se rendre tout à fait souverain des Gantois, se révolta contre Baudouin IX. Ce comte le soumit, l'obligea à se renfermer dans un monastère, ôta à ses successeurs leur part dans les amendes et les autres droits qu'ils avaient usurpés, et les réduisit aux fonctions de simples lieutenants du prince ou châtelains titulaires. Sohier II gouverna ainsi. Mais il laissa deux fils, Hugues et Gérard, qui bientôt, pendant que les souverains étaient aux croisades, reprirent le chemin des empiétements et causèrent plus d'un embarras à la cour.

Tandis que Hugues, comme l'aîné, succédait à Sohier II dans la dignité de châtelain, Gérard, son frère, qui va nous occuper, n'avait qu'une légitime modeste et un pouvoir borné. Bien prit à ceux de Gand de ne pas l'avoir pour maître; car il était si méchant, qu'on ne l'appelait pas autrement que Gérard le Diable; et tout le monde croyait qu'il s'était inféodé complétement à Satan.

Il habitait à Gand, près du Reep, un vaste château qui n'a pas entièrement disparu. L'entrée de ce manoir doit être dans la rue Basse-de-l'Escaut. Construit en pierres bleues, flanqué de deux tours rondes, le milieu du château de Gérard le Diable était dominé par une grande tour carrée. De longs souterrains, ouverts sous ce repaire, furent, dit-on, le théâtre de nombreux forfaits. Quoique Gérard n'eût pas la puissance suprême, il était homme libre;

(1) Sigerus, en flamand Zegher.

et son frère le châtelain le redoutait trop lui-même pour le réprimer.

Gérard le Diable était né en 1210. Tout jeune encore il avait montré une grande férocité, battant et mutilant tout ce qui lui résistait; sa pauvre mère, Mathilde de Termonde, était morte de chagrin d'avoir donné le jour à un enfant si cruel. Il avait seize ans, lorsque Sohier II, son père, ayant voulu l'envoyer aux croisades pour se débarrasser de lui, on trouva un matin le vieillard étouffé dans son lit. On attribua ce meurtre à Gérard.

Un trait distinctif de ce jeune homme, c'est, disent les chroniques, qu'il jurait et blasphémait, et qu'on n'avait jamais pu obtenir de lui qu'il respectât aucun des devoirs du chrétien.

Hugues, qui succédait au châtelain, ne se crut en sûreté qu'en accordant à Gérard le Diable tout ce qu'il désirait. Cependant on cite une particularité remarquable : c'est que Gérard, qui n'aimait rien, paraissait aimer son frère Hugues; et deux fois il crut lui prouver son affection en allant étrangler ceux qui lui déplaisaient; de sorte que le jeune châtelain n'osait plus même manifester ses moindres pensées devant lui.

Gérard s'était fait donner le château dont nous avons parlé et qui depuis a porté son nom. Il y vivait dans une orgie continuelle, entouré de familiers qui étaient à la fois ses compagnons et ses victimes; car, selon ses caprices, il les maltraitait ou les admettait à sa table. Il y a des gens à qui de telles compensations suffisent, et qui s'accommodent d'une telle vie.

Plusieurs fois, dans ses parties de chasse, Gérard avait commis, contre les propriétés et la vie des paysans, des attentats que son frère le châtelain réparait de son mieux; et sans le peu de déférence qu'il conservait pour Hugues, il en eût fait bien davantage.

A trente ans, il songea à se marier. Il devint épris d'une jeune fille de bonne maison, et la demanda du ton d'un homme qui exige. Son nom et sa figure farouche inspiraient tant d'effroi, que la jeune fille, s'enfuyant du sein de ses parents épouvantés, se sauva à Saint-Nicolas, qui jouissait du droit de refuge. Il l'en arracha violemment, l'emmena dans son château, et fit bénir son mariage. On ne la connaît que sous le nom d'Élisabeth. On dit qu'il l'aima passionnément et qu'il ne voulut plus qu'elle sortît de son manoir. Comme elle était pieuse, il lui fit construire une chapelle qu'on a longtemps appelée la chapelle de Gérard le Diable (*de capelle van Gerard den Dievel*). Lui-même n'y mettait pas le pied; mais tous les jours Élisabeth y passait plusieurs heures en prières.

Elle mit au monde un fils, qui eut, comme son père, le nom de Gérard, et que le peuple distingua en l'appelant, à cause de son teint très-basané, Gérard le Maure.

L'affection de Gérard le Diable pour sa femme en redoubla. On assure même que dans ses fureurs il ne la frappa jamais. Il est vrai qu'on attribue ce ménagement à l'effet d'une relique qu'elle portait toujours, et que son époux ne pouvait voir sans se

calmer. Mais un jour qu'elle avait déposé ce préservatif sacré, son mari, étant venu à elle dans l'ivresse, la tua d'un coup de pied. Il se consola de cette perte dans d'horribles débauches et devint plus méchant que jamais.

Gérard le Maure, élevé par un tel père, fut bientôt comme lui un homme horrible. A vingt ans, il n'avait rien à envier en méchanceté à l'auteur de ses jours. Celui-ci se réjouissait de ce qui eût désespéré un autre cœur que le sien. Il encourageait son fils dans ses déportements, favorisait son penchant au mal, et le tenait comme lui loin de l'église.

Si ces caractères atroces paraissent incroyables, qu'on se rappelle Robert le Diable et quelques autres que l'absence de toute religion avait livrés à Satan. Aujourd'hui on considère de tels hommes comme de hideux monomanes; et peut-être n'a-t-on pas toujours raison. Alors on ne jugeait pas ainsi; et quoique évidemment possédé par Satan, l'homme méchant, s'il avait de la puissance, restait libre dans le mal.

A vingt ans, Gérard le Maure conçut de l'amour pour Jacqueline de Sotteghem. Il la voulut pour épouse; il en parla à son père. Gérard le Diable, qui depuis longtemps était veuf, étant allé à Sotteghem pour voir Jacqueline, devint à l'instant le rival de son fils. La passion fit rapidement de profonds ravages dans ce cœur désordonné. Il signifia au jeune homme qu'il lui fallait renoncer à son amour. Gérard le Maure s'irrita, s'indigna; et lorsqu'il sut le motif qui faisait parler son père, il se

révolta contre une autorité qu'il n'était pas accoutumé à respecter. Oserons-nous l'écrire ? le père et le fils s'injurièrent, s'insultèrent, se ruèrent l'un sur l'autre, se battirent avec acharnement des dents et des mains : et le jeune homme terrassé, n'ayant voulu rien promettre à son père, fut laissé à demi assommé sur le sol.

Quand il eut repris ses sens et qu'il reparut devant son père, celui-ci vit bien, à son œil sinistre, que désormais il avait tout à craindre de son fils. Il se résolut à dissimuler ce qu'il ressentait; il dressa ses plans en secret, fit bonne mine à Gérard le Maure et le pria d'excuser son emportement.

— Je n'ai pu me maîtriser, lui dit-il. Mais je reconnais, mon fils, que Jacqueline vous convient mieux qu'à moi. Vous l'épouserez donc. Cependant, comme je ne pourrais la voir sans souffrir, je partirai cette nuit. J'irai en Zélande, où j'ai des parents.

Le jeune homme se calma à ces paroles. Il promit à son père de tout oublier à ce prix, et Gérard le Diable envoya son messager le plus fidèle à la Tour rouge (*den rooden Toren*).

C'était un bâtiment très-élevé, ainsi appelé parce qu'il était bâti en briques. Il était situé près d'une porte et d'un pont qu'on nommait indifféremment la porte de la Tour rouge et la porte d'Anvers; il a laissé son nom à la rue dite aujourd'hui rue de la Tour rouge.

Au haut de cette tour était une chambre habitée par deux robustes bateliers, que Gérard le Diable sa-

vait propres à un coup de main. Souvent ils avaient été les agents de ses mauvaises actions.

— Ce soir, leur dit le messager, une heure après le couvre-feu, soyez debout; mais éteignez votre lampe. Vous connaissez messire Gérard; il vous enverra un homme, qui vous demandera : *Eh bien! est-ce prêt?* Vous le saisirez, vous l'enfermerez dans un sac solide, et vous le jetterez dans la Lys, qui coule au pied de cette tour. Voici un mouton d'or, en attendant plus large salaire; buvez gaiement; et bon courage!

Les deux bateliers saluèrent; leur signe de tête valait une promesse. Le messager de Gérard le Diable s'en retourna; Gérard soupait avec son fils.

Une heure après le couvre-feu, le tigre, faisant effort sur son caractère, prit un air doux et grave : — Je vais donc vous quitter, mon fils, dit-il; je désire que mon départ soit tenu secret. Allez à la Tour rouge; vous y trouverez les deux bateliers qui doivent m'emmener en Zélande. Vous monterez à leur gîte sans bruit. Vous n'avez que ce mot à leur dire : — *Eh bien! est-ce prêt?* ils feront ce qu'il faut.

Il faisait clair de lune. Le jeune homme partit, enchanté de se voir bientôt débarrassé de son père.

Chemin faisant, il réfléchit; il se rappela quelque chose d'inaccoutumé dans les regards paternels; il se défia; et peu à peu, craignant un guet-apens, il se décida à ne pas faire la commission qui lui était donnée. Il entra dans un cabaret secrètement ouvert aux garnements, en dépit des ordonnances et malgré l'heure indue.

Cependant les deux bateliers avaient acheté un pot de vin épicé. Ils buvaient pour se donner plus d'audace; et ils attendaient leur victime, qui tardait un peu.

Une heure après le départ de son fils, Gérard le Diable, inquiet du succès de son stratagème, sortit lui-même pour s'assurer de ce qui s'était passé. Il monta le rude escalier de la Tour rouge. Les deux buveurs aux écoutes n'entendirent pas plutôt le pas d'un homme qui venait à eux qu'ils se levèrent chancelants; car ils étaient ivres. L'un d'eux prit le sac et le tint ouvert. Un faible rayon de lune les éclairait par une meurtrière, et permettait seulement de distinguer les objets. Un homme parut enfin au haut de l'escalier, et les apercevant, leur dit : *Eh bien! est-ce fait?*

Les deux bateliers entendirent mal; ils ne répondirent qu'en saisissant Gérard le Diable par les reins et le poussant dans le sac préparé. Malgré ses cris, sa fureur et ses réclamations inarticulées, il fut lié solidement en moins d'une minute et lancé par une lucarne dans la Lys.

Le lendemain, on ne put savoir comment Gérard le Diable avait disparu; — on ne le revit plus et jamais on ne retrouva son corps.

Son fils, en rentrant au manoir, put se persuader qu'il était parti; car il n'en eut plus de nouvelles. Il hérita de ses biens et de son nom, étant appelé aussi Gérard le Diable dans les chroniqueurs. On ignore s'il put épouser Jacqueline de Sotteghem. — Mais il mourut sans postérité à la fin du treizième siècle.

Jusqu'à la fin du dix-septième, son ombre et celle de son père se montraient, dit-on, effrayantes et animées l'une contre l'autre, dans les corridors du vieux château. On n'apprit qu'assez tard, par la confession d'un des bateliers, l'aventure de la Tour rouge. Cette tour, depuis, a servi chez les Gantois au supplice des parricides, que l'on conduisait au sommet, et qu'on précipitait de là dans la Lys (1).

XXIX. — MARTIN LUTHER.

Superbia inquinat.
CLAUDIEN.

Martin Luther naquit en 1484 à Eisleben, dans le comté de Mansfeld, d'un pauvre père qui travaillait aux mines. Il fit à Eisenach ses études avec succès, et il devait son éducation à la charité des moines, sans lesquels il fût resté pauvre mineur.

La foudre un jour tua un de ses compagnons, pendant qu'il se promenait avec lui. Cette mort terrible le frappa tellement, que, reçu maître en philosophie à l'université d'Erfurt (1505), il embrassa la vie monastique, et entra chez les ermites de Saint-Augustin. C'était un beau début.

Ses talents pour la parole engagèrent de bonne heure ses supérieurs à l'envoyer professer dans la nouvelle

(1) Le château de Gérard le Diable, après avoir été longtemps une habitation redoutable et décriée, devint en 1633 une prison, en 1773 un hospice d'aliénés. On en a fait, il y a quelques années, la caserne des sapeurs-pompiers; et le salut des citoyens en péril vient aujourd'hui d'un lieu d'où ne sortirent jamais dans le passé que l'épouvante et l'horreur.

université de Wittemberg, fondée depuis peu par Frédéric, électeur de Saxe. Il y donna successivement des leçons de philosophie et de théologie, et se fit une réputation.

« Alors, dit M. Audin dans sa savante *Histoire de Luther,* la peste était à Wittemberg. Les amis du docteur le conjuraient de les imiter et de fuir : — Fuir! dit le frère : mon Dieu, non! Pour un moine, le monde ne périra pas; je suis à mon poste, j'y reste par obéissance, jusqu'à ce que l'obéissance me fasse un devoir de m'éloigner : non pas que je n'aie aucune crainte de la mort, je ne suis pas l'apôtre saint Paul; mais le Seigneur me délivrera de la peur.

» Voilà le langage d'un prêtre catholique.

» Quand Luther en aura dépouillé le vêtement, il ne parlera plus de même. Si la peste s'abat sur son troupeau, il repoussera les âmes qui viendront à la table de la communion s'abriter contre la mort. — C'est bien assez, dira-t-il, qu'elles reçoivent publiquement quatre fois par an le corps de Jésus. L'Église n'est point une esclave; donner le sacrement à quiconque s'approcherait de la table sainte, surtout en temps de peste, serait un poids trop lourd pour les ministres.

» Quelques années plus tard, le fléau avait passé par Genève, et les ministres étaient allés trouver le conseil souverain, en disant : — Magnifiques seigneurs, dispensez-nous de soigner les pestiférés, car nous tremblons. — Ces ministres, c'étaient Calvin, Énoch et Cop. Cela est écrit dans les registres de la cité réformée. Vers le même temps, la peste déci-

mait Lyon, et ses prêtres se présentaient à l'archevêque en disant : — Monseigneur, soyez assez bon pour nous permettre de nous enfermer avec les pestiférés. — Cela n'est pas écrit dans les registres de la ville, mais dans l'histoire contemporaine, et peut-être dans le charnier de quelques églises dont le calvinisme n'aura pas dispersé les ossements. »

Mais alors même, pendant qu'il professait à Wittemberg, on remarquait en lui, à travers ses lueurs chrétiennes, un penchant de mauvais augure pour les nouveautés.

En 1510, il fut chargé des affaires de son ordre auprès de la cour de Rome; et, deux ans plus tard, on le voit, de retour en Saxe, gagner la protection de l'électeur Frédéric, qui voulait se charger des frais de son doctorat.

Luther était un de ces hommes ardents et impétueux, qui, lorsqu'ils sont vivement saisis par un objet, s'y livrent tout entiers, n'examinent plus rien, et deviennent en quelque manière absolument incapables d'écouter la sagesse et la raison. Une imagination forte, nourrie par l'étude, le rendait naturellement éloquent, et lui assurait les suffrages de ceux qui l'entendaient tonner et déclamer. Il sentait trop sa supériorité; et sa vogue, en flattant son orgueil, le rendait toujours plus hardi et plus entreprenant. Lorsqu'il donnait dans quelque écart, les remontrances, les objections, n'étaient plus capables de le faire rentrer en lui-même : elles ne servaient qu'à l'irriter. Un tel caractère doit enfanter des erreurs.

Le moine augustin, malheureusement gâté par les

écrits de Jean Huss, qu'il avait lus hardiment, conçut très-vite une antipathie, puis une haine violente contre les pratiques de l'Église romaine, et surtout contre les théologiens scolastiques. Dès l'an 1516, il fit soutenir des thèses publiques, dans lesquelles tous les hommes éclairés virent le triste germe des erreurs qu'il enseigna depuis. Ainsi il est faux qu'il ait commencé à dogmatiser à l'occasion des disputes survenues entre les dominicains et les augustins pour la distribution des indulgences plénières, qui ne furent accordées par Léon X qu'en 1517. Seckendorf et depuis lui Lenfant et Chais ont démontré que, longtemps avant l'éclat des indulgences, Luther avait combattu divers points des doctrines de l'Église. Les abus que commettaient les quêteurs des aumônes pour les indulgences, ou plutôt les abus que, depuis la réforme, on leur a attribués, et les propositions outrées que certains prédicateurs ignorants débitaient, dit-on, sur leur pouvoir, lui fournirent l'occasion de répandre avec plus de liberté sa bile et son poison. Le luthéranisme n'était qu'une étincelle en 1517; en 1518 ce fut un incendie.

Frédéric, électeur de Saxe, et l'université de Wittemberg, pour des raisons humaines, se déclarèrent du parti de Luther.

Le déserteur de l'Église se démasquait peu à peu. D'abord il n'attaqua que ce qu'on appelait l'abus des indulgences, c'est-à-dire la maternelle bienveillance de la sainte Église romaine; ensuite il outragea les indulgences en elles-mêmes, puis il examina effrontément le pouvoir de celui qui les donne. Il oubliait,

dans sa chute déjà consommée, les grandes paroles de celui qui a dit au chef immortel de l'Église : « Ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et ce que vous délierez sera délié. » Et cette bouche adorée n'a pu mentir.

De la matière des indulgences il passa à celles de la justification et de l'efficacité des sacrements; il avança des propositions toutes plus formidables les unes que les autres.

Le pape Léon X, l'ayant vainement fait citer à Rome, voulut bien que cette querelle déplorable se terminât en Allemagne devant le cardinal Cajetan, son légat. Cajetan avait mission de ramener l'hérésiarque ou de l'empêcher de nuire; il ne put exécuter ni l'une ni l'autre de ces conditions. Luther lui parla dans deux conférences avec un orgueil et une morgue immenses; et puis, craignant d'être arrêté, il prit secrètement la fuite, après avoir fait afficher un acte d'appel du Pape mal informé au Pape mieux informé.

Du fond de la retraite où il se cacha, il donna carrière à toutes ses idées. Il écrivit contre le purgatoire, contre le libre arbitre, contre les indulgences, contre la confession, contre la primauté du Pape, contre les vœux monastiques, contre la communion sous une seule espèce, contre les pèlerinages, etc. Il menaçait encore d'écrire.

Le Pape, pour opposer une digue à ce torrent d'erreurs furieuses, anathématisa tous les écrits du rebelle, dans une bulle datée du 20 juin 1520.

Luther en appela au futur concile. On verra com-

ment il s'y soumit. Pour toute réponse à la bulle de Léon X, il la fit brûler publiquement à Wittemberg, avec les décrétales des autres Papes.

Alors il publia son livre *De la captivité de Babylone*. Après avoir déclaré qu'il se repentait d'avoir été si modeste, il expie cette faute par toutes les injures que le délire le plus emporté peut fournir à un hérétique. Il exhorte les princes à secouer le joug de la papauté, qui est, selon lui, le royaume de Babylone. Il supprime d'un coup quatre sacrements, ne reconnaissant plus que le baptême, la pénitence et le pain. C'est l'Eucharistie qu'il désigne sous le nom de pain. Il met, à la place de la *transsubstantiation* qui s'opère dans l'adorable sacrement, une consubstantiation qu'il tire de son cerveau échauffé. « Le pain et le vin demeurent dans l'Eucharistie, mais le vrai corps et le vrai sang y sont aussi, comme le feu se mêle dans un fer chaud avec le métal, ou comme le vin est dans le tonneau... »

Léon X, le 3 janvier 1521, lança une nouvelle bulle contre ces extravagances. Charles-Quint, si endormi dans ces luttes grosses de tant de désastres, convoque alors une diète à Worms; Luther s'y rend sous un sauf-conduit, et refuse de se rétracter. En sortant de là, il se fait enlever par Frédéric de Saxe, son protecteur, qui le recèle dans un château désert, afin qu'il ait un prétexte de ne plus obéir.

Cependant la faculté de théologie de Paris se joint au Pape et anathématise le nouvel hérétique. Luther est d'autant plus sensible à ce coup, qu'il avait toujours témoigné de l'estime pour cette faculté, au point de la prendre pour juge.

Henri VIII, roi d'Angleterre, publie dans le même temps contre lui un écrit qu'il dédie au pape Léon X. L'hérésiarque, furieux, a recours à sa réponse la plus ordinaire, les injures.

« Je ne sais si la folie elle-même, dit-il au roi an-» glais, peut être aussi insensée que l'est la tête du » pauvre Henri. Oh! que je voudrais couvrir cette » Majesté de boue et d'ordures! J'en ai le droit. »

» Venez ici, disait-il encore, seigneur Henri, je vous » instruirai: *Veniatis, domine Henrice, ego docebo vos.*»

Érasme, là-dessus, ne put s'empêcher d'observer que Luther aurait dû peut-être parler latin, puisque le roi d'Angleterre lui en donnait l'exemple, et ne pas joindre des solécismes aux grossièretés.

L'apostat appelait le château où il était enfermé son île de Pathmos. Pour mieux ressembler à l'évangéliste saint Jean, dit M. Macquer, il crut ne pouvoir se dispenser d'avoir des révélations. Il eut une conférence avec le diable, qui lui révéla que, s'il voulait pourvoir à son salut, il fallait qu'il s'abstînt de célébrer des messes privées. Luther suivit le conseil de l'Ange des ténèbres. Il fit plus, il écrivit contre les messes basses, et les fit abolir à Wittemberg.

Cette conférence de Luther avec le diable eut lieu en 1521.

« Il m'arriva une fois, dit-il (car il raconte le fait lui-même), de m'éveiller tout d'un coup sur le minuit; et Satan commença ainsi à disputer avec moi :

» — Ecoute, me dit-il, docteur éclairé, tu sais que durant quinze ans tu as célébré presque tous les jours des messes privées. Que serait-ce si de telles

messes privées étaient une horrible idolâtrie? Que serait-ce si le corps et le sang de Jésus-Christ n'y avaient pas été présents, et que tu n'eusses adoré et fait adorer aux autres que du pain et du vin?

» Je lui réponds : — J'ai été fait prêtre, j'ai reçu l'onction et la consécration des mains de l'évêque, et j'ai fait tout cela par le commandement de mes supérieurs et par l'obéissance que je leur devais. Pourquoi n'aurais-je pas consacré, puisque j'ai prononcé sérieusement les paroles de Jésus-Christ, et que j'ai célébré ces messes avec un grand sérieux? tu le sais.

» — Tout cela est vrai, me dit-il, les Turcs et les païens font aussi toutes choses dans leurs temples par obéissance, et ils y font sérieusement toutes leurs cérémonies. Mes prêtres de Jéroboam faisaient aussi toutes choses avec zèle et de tout leur cœur contre les vrais prêtres qui étaient à Jérusalem. Que serait-ce, si ton ordination et ta consécration étaient aussi fausses que les prêtres des Turcs et des Samaritains sont faux et leur culte faux et impie?

» Premièrement, tu sais, me dit-il, que tu n'avais alors ni connaissance de Jésus-Christ, ni vraie foi, et qu'en ce qui regarde la foi, tu ne valais pas mieux qu'un Turc, car le Turc et tous les diables croient l'histoire de Jésus-Christ, qu'il est né, qu'il a été crucifié, qu'il est mort, etc.; mais le Turc et nous autres, esprits réprouvés, nous n'avons point de confiance en sa miséricorde, et nous ne le tenons pas pour notre médiateur et notre Sauveur : au contraire, nous avons peur de lui comme d'un juge sévère. C'était là ta foi, tu n'en avais point d'autre quand tu

reçus l'onction de l'évêque, et tous ceux qui donnaient ou qui recevaient cette onction avaient ces sentiments... C'est pour cela qu'en vous éloignant de Jésus-Christ, comme d'un joug cruel, vous aviez recours à la Vierge Marie et aux saints, et vous les regardiez comme des médiateurs entre vous et Jésus-Christ.

» Secondement, tu as été consacré prêtre, et tu as abusé de la messe contre son institution et contre la pensée et le dessein de Jésus-Christ, qui l'a instituée; car Jésus-Christ a voulu que le sacrement fût distribué entre les fidèles qui communient; et toi, pendant quinze ans entiers, tu t'es toujours appliqué à toi seul le sacrement lorsque tu as dit la messe, et tu n'y as pas fait participer les autres....

» Troisièmement, la pensée et le dessein de Jésus-Christ, comme ses paroles le marquent, est qu'en prenant le sacrement vous annonciez et vous confessiez sa mort : « Faites ceci, dit-il, en mémoire de moi, » et, comme dit saint Paul, jusqu'à ce qu'il vienne. Mais toi, diseur de messes privées, tu n'as pas seulement une fois prêché; et sans rien dire, tu manges seul, et, ignorant que tu es de la parole de Jésus-Christ, moine indigne et sans foi, tu ne communies personne avec toi....

» Si donc tu n'es pas capable de consacrer et que tu ne le doives pas; s'il n'y a personne à ta messe pour recevoir le sacrement; si tu mets à l'envers, si tu changes et si tu renverses entièrement l'institution de Jésus-Christ; enfin, si tu n'as reçu l'onction que pour faire ainsi toute chose contre Jésus-Christ et son institution, qu'est-ce que ton onction, et que

fais-tu ensuite en disant la messe et en consacrant, que blasphémer et tenter Dieu ? Tellement que tu n'es pas véritablement prêtre, ni par conséquent véritablement corps de Jésus-Christ. Je te donnerai une comparaison : Si quelqu'un baptisait quand il n'y a personne à baptiser, comme si quelque évêque, selon la coutume ridicule qui s'est introduite parmi les papistes, baptisait une cloche ou une sonnette (1), ce qui ne doit ni ne peut recevoir le baptême; dis-moi, serait-ce là un vrai baptême? Tu seras contraint d'avouer ici que ce n'en serait pas un....

» Dans cette détresse et dans ce combat contre le diable, qui dit beaucoup d'autres choses, je voulus, dit Luther, repousser l'ennemi avec les armes auxquelles j'étais accoutumé sous la papauté, et je lui objectai l'intention et la foi de l'Église, en lui représentant que c'était dans la foi et dans l'intention de l'Église que j'avais célébré ces messes privées. — Il est possible, lui disais-je, que je n'aie pas cru comme je devais croire, et que je me sois trompé dans ma pensée; l'Église néanmoins a cru en cela comme il

(1) L'Église veut que tout ce qui a rapport au culte de Dieu soit consacré par des cérémonies : conséquemment elle bénit les cloches nouvelles. Comme ces cloches sont présentées à l'église ainsi que les enfants nouveau-nés, qu'on leur donne un parrain et une marraine, et qu'on leur impose des noms, on a appelé baptême cette bénédiction.

Alcuin, disciple de Bède et précepteur de Charlemagne, parle de cet usage comme antérieur à l'an 770; la forme en est prescrite dans le Pontifical romain et dans les rituels. Après plusieurs prières, le prêtre dit : Que cette cloche soit sanctifiée et consacrée au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit; il prie encore, il lave la cloche en dedans et en dehors avec de l'eau bénite, il fait sept croix dessus avec l'huile sainte et quatre en dedans avec le saint-chrême; il l'encense, et il la nomme. (BERGIER.)

fallait croire, et ne s'est pas trompée. Mais Satan me prenant avec plus de force et de véhémence qu'auparavant : — Çà, me dit-il, fais-moi voir où il est écrit qu'un homme impie, incrédule, puisse assister à l'autel de Jésus-Christ, consacrer et faire le sacrement en la foi de l'Église? Où Dieu l'a-t-il ordonné, où l'a-t-il commandé ? Comment prouveras-tu que l'Église te communique son intention pour dire ta messe privée, si tu n'as point la parole de Dieu pour toi, et que ce soient les hommes qui t'aient enseigné sans cette parole ?...

» Voilà à peu près le sommaire de cette dispute.

» Je vois d'ici les saints Pères qui rient de moi et s'écrient : Quoi! c'est là ce docteur célèbre qui est demeuré court et n'a pu répondre au diable? Ne vois-tu pas, docteur, que le diable est un esprit de mensonge? — Grâce, mes Pères; j'aurais ignoré jusqu'à présent que le diable est un menteur, si vous ne me l'aviez affirmé, mes doctes théologiens. Certes, s'il vous fallait souffrir les rudes assauts de Satan et disputer avec lui, vous ne parleriez pas comme vous le faites de l'exemple et des traditions de l'Église; car le diable est un rude jouteur, et il vous presse si violemment, qu'il n'est pas possible de lui résister sans un don particulier du Seigneur. Tout d'un coup, en un clin d'œil, il remplit l'esprit de ténèbres et d'épouvantements; et s'il a affaire à un homme qui n'ait pas pour lui répondre une parole de Dieu toute prête, il n'a besoin que du petit doigt pour l'abattre. Il est vrai que c'est un menteur ; mais il ne ment pas quand il nous accuse, car alors il vient au combat avec

le double témoignage de la loi de Dieu et de notre conscience. Je ne puis nier que je n'aie péché, je ne puis nier que mon péché ne soit grand, je ne puis nier que je ne sois coupable de mort et de damnation ! »

« A moins que le réformateur n'ait voulu nous cacher les raisonnements puissants dont le démon le terrassa, il n'est pas d'écolier en théologie, dit M. Audin, qui ne réfutât aisément la thèse satanique. Luther, qui sans doute avait sous la main un des catéchismes qu'on trouvait encore dans chaque famille allemande, n'aurait eu besoin, pour le confondre, que d'ouvrir la page où l'Église enseigne : — Que le prêtre, en célébrant le sacrifice de la messe, en applique les mérites à tous ceux qui l'entendent dévotement. Évidemment, Satan connaît aussi peu le catéchisme que l'histoire. Nous ne savons pas ce qu'il aurait pu répondre à Luther qui lui aurait demandé où il avait lu que les Turcs croient à la mort de Jésus-Christ, quand Mahomet, dans le Koran, dit positivement que Dieu enleva Jésus-Christ, et qu'un autre, mis à sa place, fut crucifié. — Luther aussi ménage trop son adversaire. Si le docteur d'Ingolstadt, ou Tetzel, ou Emser, lui avait objecté l'indignité du prêtre pour prouver l'inefficacité du sacrement, il lui aurait répondu :

» — Si le diable apparaissait, et que j'apprisse qu'il s'est mêlé de l'office du pasteur; qu'ayant revêtu une figure d'homme, il a prêché, enseigné, baptisé, dit la messe, absous, et fait ces fonctions selon l'institution de Jésus-Christ, nous serions forcés d'avouer

que ces sacrements ne sont pas inefficaces, mais que nous aurions reçu un vrai baptême, un véritable Évangile, une vraie absolution, un vrai sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ; car notre foi et l'efficacité de ses sacrements ne reposent pas sur la qualité de la personne. Qu'importe qu'elle vaille quelque chose ou rien, qu'elle ait reçu l'onction, que sa vocation soit légitime ou non, que ce soit un diable ou un ange? »

Trop resserré dans son île de Pathmos pour y rester longtemps, Luther se répandit dans l'Allemagne, et, afin d'avoir plus de sectateurs, il dispensa les prêtres et les religieux du vœu de continence, dans un ouvrage où la pudeur est outragée à chaque pas.

En 1523, il écrivit son *Traité du fisc commun*. Il le nommait ainsi parce qu'il y donnait l'idée d'un fisc ou trésor public dans lequel on ferait entrer les revenus de tous les monastères rentés, des évêchés, des abbayes, et en général de tous les bénéfices qu'il voulait enlever à l'Église : c'était le socialisme.

L'espoir de recueillir les dépouilles des ecclésiastiques engagea beaucoup de princes dans sa secte; et lui fit plus de prosélytes que ses livres.

« Il ne faut pas croire, dit un certain écrivain, que » Jean Huss, Luther et Calvin fussent des génies supé- » rieurs. Il en est des chefs de sectes comme des » ambassadeurs : souvent les esprits médiocres y » réussissent le mieux, pourvu que les conditions » qu'ils offrent soient avantageuses. » Frédéric II, roi de Prusse, appelait Luther et Calvin *de pauvres gens*. Si en effet on veut réduire les causes des pro-

grès de la réforme à des principes simples, on verra qu'en Allemagne ce fut l'ouvrage de l'intérêt, en Angleterre celui de la passion brutale, et en France celui de la nouveauté.

L'amorce des biens ecclésiastiques fut le principal apôtre du luthéranisme.

Cependant Luther lui-même eut le temps de voir que ces biens n'avaient pas enrichi les princes qui s'en étaient emparés. Il trouva même que l'électeur de Saxe et ses favoris, qui avaient partagé cette dépouille, n'en étaient pas devenus plus heureux. L'expérience, disait-il, nous apprend que ceux qui s'approprient les biens ecclésiastiques n'y trouvent qu'une source d'indigence et de détresse : *Comprobat experientia eos qui ecclesiastica bona ad se traxerunt, ob ea tandem depauperari et mendicos fieri* (1).

Il rapporte à cette occasion les paroles de Jean Hund, conseiller de l'électeur de Saxe, auquel il paraissait que les biens de l'Église envahis par les nobles avaient dévoré leur patrimoine : *Nos nobiles cœnobiorum opes ad nos traximus. Opes nostras equestres comederunt et consumpserunt hæ cœnobiales, ut neque cœnobiales, neque equestres amplius habeamus* (2). Il finit par l'apologue d'un aigle qui, ravissant de l'autel de Jupiter des viandes qui lui étaient offertes, emporta en même temps un charbon qui mit le feu à son nid. (*Symposiac.*, cap. IV.)

(1) L'expérience prouve que ceux qui se sont emparés des biens de l'Église n'ont fait que s'apauvrir jusqu'à la mendicité.

(2) Nous, chevaliers, nous avons pris les biens des monastères; ces biens monastiques ont dévoré notre patrimoine, et nous n'avons plus ni les uns ni les autres.

L'observation n'était que trop vraie. Des courtisans avides, des administrateurs infidèles, ont dévoré les monastères, les abbayes, les hôpitaux. Eux et le prince dont ils servaient la passion, semblables aux harpies de la fable, paraissaient par leur déprédation augmenter leurs besoins : tout s'évanouissait dans ces mains voraces (1).

Cependant le parti dissident se fortifiait de jour en jour dans le Nord, où l'ignorance des peuples, étant plus grande, donnait de l'attachement pour une religion plus faible et plus facile. De la haute Saxe, il s'étendit dans les duchés de Lunebourg, de Brunswick, de Mecklembourg, dans la Poméranie, dans les archevêchés de Magdebourg et de Brême, dans les villes de Weimar et de Rostock, et tout le long de la mer Baltique. Il passa même dans la Livonie et dans la Prusse, où le grand maître de l'ordre Teutonique se fit luthérien.

Le fondateur du nouvel Évangile (s'il est permis de profaner ainsi ce nom) jeta alors son froc d'augustin pour prendre l'habit de docteur. Il renonça à la qualité de *révérend père*, qu'on lui avait conservée, et n'en voulut plus d'autre que celle de *docteur Martin Luther*. L'année d'après, 1525, il épousa Catherine Bora ou Catherine de Bohren, jeune religieuse qu'il avait fait sortir de son couvent deux ans auparavant pour la catéchiser et la séduire.

Ici nous ferons encore un emprunt au beau livre de M. Audin :

(1) Voyez dans les *Légendes des commandements de l'Église* la légende des biens de l'Église et de ceux qui mettent la main dessus.

« Catherine de Bora, dit-il, issue du côté maternel de la noble famille de Haubitz, était née le 29 janvier 1499. Ses parents étant pauvres, elle fut mise à vingt-deux ans au couvent de Nimptschen de l'ordre de Saint-Bernard, près de Grimma, sur la Mulde, le 4 avril 1521. Il paraît que la vie claustrale ne convenait guère à la jeune fille, qui, s'étant vainement adressée à ses parents pour sortir du couvent, eut l'idée d'intéresser en sa faveur le docteur de Wittemberg. Catherine avait su gagner huit autres religieuses, ennuyées comme elle de la communauté. A l'instigation de Luther, Léonard Kœppe, aidé d'un jeune homme de son âge, s'introduisit nuitamment dans le cloître, dont il avait fracturé les portes. Neuf jeunes filles étaient là toutes prêtes, attendant leur libérateur. A la porte du monastère il y avait un char couvert où Kœppe encaqua, dit la *Chronique de Torgau*, les jeunes filles comme des harengs. Il fallait traverser les États du duc Georges et une ville peuplée comme Torgau et faire quarante lieues de chemin. On échappa à tous les dangers. Bora avait à Wittemberg une chambre préparée d'avance dans la maison de l'ancien secrétaire de la ville, Ph. Reichenbach (1).

» Dans sa tragédie de *Luther*, Werner a poétisé Catherine, qui a des visions, tombe en extase, et dans son sommeil devine l'ange auquel elle doit un jour unir son sort : jeune vierge qui n'appartient à la terre que par son corps mortel, mais dont l'âme ha-

(1) Dans un écrit qu'il fit au sujet de cet enlèvement, Luther compare le rapt des religieuses à la démarche auguste de Jésus-Christ lorsqu'il emmena des limbes les âmes des justes.

bite les sphères éloignées et vit avec les purs esprits. Cette peinture idéale est un mensonge à l'histoire, qui représente la nonne du couvent de Nimptschen, une fois dans son ménage, s'occupant des détails matériels de la maison avec tout le prosaïsme des femmes allemandes, aimant le vin, s'il faut en croire Krauss, beaucoup plus que la bière, le versant à son mari et à ses compagnons de table d'une main avare, et hantant sa cave aussi souvent que la chapelle du cloître (lorsqu'elle y était).

» L'art n'a pas toujours fait, comme poésie, une figure de convention à Catherine. Si le portrait de Lucas Cranach est fidèle, Luther ne dut pas être tenté par les charmes extérieurs de la jeune fille aux joues larges et osseuses, à l'œil rond sans expression ni vie, aux narines évasées, aux traits rudes et campagnards; figure commune, que Bora cherchait à relever, tantôt par une plaque de cuivre attachée sur le front, tantôt par des cheveux enroulés autour de l'oreille et tombant sur les tempes à la manière de la belle Ferronnière, ou ramenés sur l'occiput et enfermés dans un réseau de fil, car la peinture contemporaine lui donne ces coiffures variées. Cranach le jeune la peignit en 1526. Ce portrait est aujourd'hui la propriété du bibliothécaire de Weimar. Lucas Cranach fit son portrait à l'huile en 1528; le tableau appartient au duc de Saxe-Gotha.

» Luther fut-il heureux en ménage? C'est une question agitée et débattue par les historiens réformés, et résolue diversement. Bredow fait de Catherine une femme acariâtre, hautaine et jalouse, qui tourmenta

le docteur. Bredow a partagé l'opinion d'un historien contemporain, de Nas, qui connut et fréquenta Catherine, qu'il représente infatuée de la gloire de son mari, dédaignant la voisine, toute bouffie d'orgueil, et de méchante humeur. Georges Pontanus (Bruck), chancelier de l'électeur Jean de Saxe, fait un vilain portrait de la compagne de son ami, qui, à l'entendre, « veut faire chez elle le majordome, tranche du maître, est chiche et ladre, et regarde au boire et au manger ». Pontanus était l'ami de la maison et le commensal du docteur.

» Luther après son mariage dut regretter le silence du cloître si favorable à la méditation. Catherine l'interrompait dans ses études; plus d'une fois, au moment où le docteur avait besoin de toute sa colère pour répondre à quelque papiste, elle venait le troubler par des questions ridicules; alors pour fuir le bavardage de Kétha il n'avait d'autre ressource que de prendre du pain, du fromage, de la bière, et de s'enfermer sous clef dans son cabinet; mais cet asile de paix n'était pas toujours impénétrable, et souvent l'image importune de sa femme venait se placer entre celle du Pape ou de quelque moine qu'il était occupé à souffleter.

» Un jour, c'est Mayer, le panégyriste de Catherine, qui raconte l'historiette; un jour qu'il était clos, avec son viatique ordinaire, faisant la sourde oreille aux cris de Kétha et continuant, malgré un vacarme horrible qu'elle faisait à la porte de la chambre, de travailler à la traduction du vingt-deuxième psaume, il entendit tout à coup ces mots qu'on lui jetait à tra-

vers une petite lucarne :— Si tu n'ouvres, je vais chercher le serrurier. Le docteur, épanoui sur le livre du Psalmiste, se réveilla comme d'un sommeil profond, en priant sa femme de ne pas l'interrompre dans ce bienheureux travail. — Ouvre, ouvre, répétait Catherine.—Le docteur obéit.—J'avais peur, dit Kétha, qu'il ne te fût arrivé quelque chose de fâcheux depuis trois jours que tu es enfermé dans ce cabinet. —A quoi Luther répondit socratiquement : — Il n'y a de fâcheux que ce que j'ai devant les yeux.

» Kétha aimait à le troubler dans sa docte retraite et à le tourmenter de puériles questions. Tantôt elle lui demandait si le roi de France était plus riche que son cousin l'empereur d'Allemagne; tantôt si les femmes d'Italie étaient plus belles que les femmes allemandes, si Rome était aussi grande que Wittemberg, si le Pape avait des diamants plus précieux que feu l'électeur Frédéric de Saxe.

» — Maître, lui disait-elle un jour, comment se fait-il que quand nous étions papistes nous priions avec tant de zèle et de foi, et que maintenant notre prière soit si tiède et si molle?

» D'autres fois, lorsqu'il se mettait à sa table d'étude, Kétha s'avançait doucement, et se penchant à l'oreille du docteur :

» — Docteur, disait-elle, le grand maître de l'ordre Teutonique de Prusse n'est-il pas frère du margrave?

» C'était le même personnage... »

Luther avait déclaré dans un de ses sermons qu'il lui était aussi impossible de vivre sans femme que de

vivre sans manger. Mais il n'avait pas osé en prendre une pendant la vie de l'électeur Frédéric, son protecteur, qui blâmait ces alliances. Dès qu'il le vit mort, il voulut profiter d'une commodité que sa doctrine accordait à tout le monde; ce qui fit dire à Érasme que « les tragédies que jouaient les réformateurs étaient de vraies comédies, puisque le mariage en était toujours le dénoûment ».

Quelques années après Luther donna au monde chrétien un spectacle encore plus étrange. Philippe, landgrave de Hesse, le second appui du luthéranisme, voulut, du vivant de sa femme Christine de Saxe, en épouser une autre. Il crut pouvoir être dispensé de la loi qui ne permet d'avoir qu'une seule épouse : c'est la loi de l'Évangile. Il s'adressa à Luther. Le chef de la réforme assembla des docteurs à Wittemberg, en 1539, et permission fut donnée au landgrave d'épouser deux femmes. La décision que les docteurs adressèrent au landgrave à cette occasion est curieuse. Après avoir reconnu que le Fils de Dieu a condamné la polygamie, ils prétendent que la loi qui permettait aux Juifs la pluralité des femmes, à cause de la dureté de leur cœur, n'a pas été expressément révoquée; ils se croient donc autorisés à user de la même indulgence envers le landgrave, qui avait besoin d'une femme de moindre qualité que sa première épouse, afin de la pouvoir mener avec lui aux diètes de l'empire.

Charles-Quint, affligé de ces scandales, qui devaient perdre sa race, avait tâché dès le commencement d'arrêter les progrès de l'hérésie; mais, gêné par les

guerres qu'il avait à soutenir, il avait agi avec mollesse. Il convoqua plusieurs diètes, à Spire en 1529, où les luthériens acquirent le nom de *protestants* pour avoir protesté contre le décret qui ordonnait de suivre la religion de l'Église romaine; à Augsbourg en 1530, où ils présentèrent leur confession de foi, quoiqu'il fût ordonné de suivre la croyance catholique. Ces lenteurs produisirent la ligne offensive et défensive de Smalcalde entre les princes protestants. Charles, hors d'état alors de résister à la fois aux princes confédérés et aux armes ottomanes, accorda la liberté de conscience à Nuremberg, en 1532, en stipulant que cette concession n'aurait lieu que jusqu'à la convocation d'un concile général. Cette dernière condescendance consomma la perte de l'Église en Allemagne.

Se voyant à la tête d'un parti redoutable, Luther en devint plus fier et plus emporté. Chaque année, quelque nouvel écrit paraissait contre le souverain Pontife ou contre les princes et les théologiens catholiques. Rome n'était plus, selon Luther, que la racaille de Sodome, la prostituée de Babylone; le Pape n'était qu'un scélérat qui crachait des diables; les cardinaux des malheureux qu'il fallait exterminer. « Si j'étais le maître de l'Empire, écrivait-il, je ferais » un seul paquet du Pape et des cardinaux pour les » jeter tous ensemble dans la mer; ce bain les guéri- » rait, j'en donne ma parole, j'en donne Jésus-Christ » pour garant ... »

L'impétueuse ardeur de son imagination éclata surtout dans le dernier ouvrage qu'il publia, en 1545,

contre les théologiens de Louvain et contre le Pape. Il y prétend que la papauté romaine a été établie par Satan, et, faute d'autres preuves, il met à la tête de son livre une estampe où le Pontife romain est entraîné en enfer par une légion de diables. Aux théologiens de Louvain il parle avec la même douceur; ses injures les plus légères sont *bête, pourceau, épicurien, athée,* etc.

Il était avec ses propres sectateurs aussi emporté qu'avec les catholiques; il les menaçait, s'ils continuaient à le contredire, de rétracter tout ce qu'il avait enseigné : menace digne de lui.

Cet homme trop fameux mourut à Eisleben en 1546, à soixante-deux ans, après avoir vaqué ce jour-là même à un bon repas, ce qui était son ordinaire.

« Moine apostat et corrupteur, dit un écrivain mo-
» derne, ami de la table et de la taverne; grossier
» plaisant, impie et sale bouffon, qui n'épargna ni
» Pape ni monarque; d'un tempérament d'énergu-
» mène contre tout ce qui osait le contredire; muni,
» pour tout avantage, d'une érudition et d'une litté-
» rature qui pouvaient imposer à son siècle ou à sa
» nation; d'une voix foudroyante, d'un air altier et
» tranchant, tel fut Luther, le nouvel évangéliste, ou,
» comme il se nommait, le nouvel ecclésiastique, qui
» mit l'Église en feu sous prétexte de la réformer, et
» qui, pour preuve de son étrange mission, qui de-
» mandait certainement des miracles du premier
» ordre, allégua les miracles dont se prévaut le Ko-
» ran, c'est-à-dire les succès du cimeterre et les pro-

» grès des armes, les excès de la discorde, de la ré-
» volte, de la cruauté, du sacrilége et du brigandage.»

On a dit bien des choses sur sa mort. Quelques-uns de ses ennemis ont assuré que le diable, à qui il appartenait, l'avait étranglé; d'autres, qu'il était mort subitement en allant à la garde-robe, comme Arius, après avoir trop soupé; que son tombeau ayant été ouvert le lendemain de son enterrement, on n'y avait pu trouver son corps, et qu'il en était sorti une odeur de soufre insupportable. — Georges Lapôtre rapporte des sentiments qui le font fils d'un démon et d'une sorcière.

A la mort de Luther, disent des relations répandues chez ses contemporains, les démons en deuil, habillés en corbeaux, vinrent chercher cet ami de l'enfer. Ils assistèrent invisiblement aux funérailles, et Thyrœus ajoute qu'ils l'emportèrent ensuite loin de ce monde, où il ne devait que passer.

On raconte encore que le jour de sa mort tous les démons qui se trouvaient à Malines, au nombre d'environ trois cents, sortirent des corps qu'ils possédaient et y revinrent le lendemain; et comme on leur demandait où ils avaient passé la journée précédente, ils répondirent que par l'ordre de leur prince ils s'étaient rendus à l'enterrement de Luther. Le valet de Luther, qui l'assistait à sa mort, déclara, ce qui est très-singulier, en conformité de ceci, qu'ayant mis la tête à la fenêtre pour respirer l'air au moment du trépas de son maître, il avait vu plusieurs esprits horribles qui dansaient autour de la maison, et ensuite une grande bande de corbeaux maigres qui

accompagnèrent le corps en croassant jusqu'à Wittemberg.

Qu'étaient ces corbeaux maigres?

La secte de Luther se divisa après sa mort, et de son vivant même, en plusieurs branches. Il y eut les *luthéro-papistes*, c'est-à-dire ceux qui se servaient d'excommunication contre les sacramentaires; les *luthéro-zwingliens*, les *luthéro-calvinistes*, les *luthéro-osiandriens*, etc., c'est-à-dire ceux qui mêlèrent les dogmes de Luther avec ceux de Calvin, de Zwingle, ou d'Osiander, etc. Ces sectaires différaient tous entre eux par quelque endroit et ne s'accordaient qu'en ce point de combattre l'Église et de rejeter tout ce qui vient du Pape. Cette haine leur fit prendre, durant les guerres de religion du seizième siècle, la devise: *Plutôt Turc que papiste*, devise qui marque la fureur la plus extravagante, mais qui est assortie à l'esprit de secte, à qui rien n'est plus opposé que l'autorité d'un chef et un centre d'unité.

Cependant les hommes les plus sensés parmi les protestants, tels que Mélanchthon, Grotius, etc., ont toujours regretté l'autorité pontificale et l'ont regardée comme une nécessité sans laquelle l'ensemble du christianisme ne peut subsister.

On voit par ses écrits que Luther avait du savoir et du feu dans l'imagination; mais il n'avait ni douceur dans le caractère, ni goût dans la manière de penser et d'écrire. Il donnait dans les grossièretés les plus impudentes et dans les bouffonneries les plus basses. Jean Aurifaber, disciple de Luther, a mis en latin et publié en 1566, in-8°, les discours qu'il tenait à

table, sous ce titre : *Sermones mensales* ou *Colloquia mensalia*. C'est une espèce d'ana dont la lecture prouve la véracité du portrait que nous avons tracé de l'hérétique. On l'a traduit en français sous le titre : *Propos de table de Martin Luther.*

On conserve dans la bibliothèque du Vatican un exemplaire de la Bible, à la fin duquel on voit une prière en vers allemands écrite de la main de Luther, dont le sens est : « Mon Dieu! par votre bonté pour-» voyez-nous d'habits, de chapeaux, de capotes et de » manteaux; de veaux bien gras, de cabris, de bœufs, » de moutons et de génisses, de beaucoup de femmes » et de peu d'enfants. Bien boire et bien manger est » le vrai moyen de ne point s'ennuyer. »

Cette prière, où l'indécence, l'impiété, la luxure, la gourmandise, disputent à qui aura le dessus, est de la main de Luther. En vain Misson a-t-il voulu en faire douter; Christian Juncker, son historien, en convient, et la rapporte mot à mot. (*Vita Lutheri*, p. 225.)

Nous pourrions ajouter à ce résumé des faits de Luther quelques détails sur les compagnons principaux de son apostasie, dont Wicklef, Jean Huss et Jérôme de Prague avaient été les précurseurs; nous n'en prenons que deux ou trois.

XXX. — CARLOSTAD.

Après celui qui prend la large voie,
Plus d'un y vient, y marche et s'y fourvoie.
MAUCROIX.

André Bodenstein, plus connu sous le nom de Carlostad, qui était le lieu de sa naissance, était venu au monde un peu avant Luther. Comme lui il dut à la charité des moines les études qui le firent entrer dans l'état ecclésiastique. Il était chanoine, archidiacre et professeur de théologie à Wittemberg quand Luther y vint soutenir ses thèses pour le doctorat. Ce fut lui qui donna au moine augustin le bonnet de docteur; et lorsque Luther se sépara de l'Église romaine, Carlostad, disposé sans doute à l'avance, se fit son disciple et se montra sur-le-champ l'un des plus ardents zélateurs de cette déformation, qu'on appelait effrontément la *réforme*. Sans attendre que Luther se fût prononcé, il prit l'initiative du progrès, comme on l'entendait déjà alors, et qui, comme depuis, ne signifiait que démolition. Ainsi de son chef il ôta les images des églises; il abolit la confession; il supprima le jeûne et l'abstinence; il condamna l'invocation des saints, et ne voulut plus de messes privées. Il marchait dans cette religion amoindrie avec la troupe gâtée qu'il traînait à sa remorque, lorsque Luther revint. Il s'irrita contre son ami, lui reprocha de l'avoir devancé, lui qui, dans la voie nouvelle, n'était que disciple. Une dispute s'éleva, une rupture s'ensuivit.

— Ton sentiment sur la présence réelle me déplaît, dit Carlostad.

— Eh bien, répliqua Luther, attaque-moi de vive voix ou par écrit, je saurai te répondre. Si tu l'oses, je te donne un florin d'or.

— J'accepte le défi; qu'on apporte du vin.

Et les deux réformateurs lampèrent chacun leur chopine en trinquant.

— Puissé-je te voir crever sur la roue! dit l'archidiacre.

— Et toi, repartit le moine défroqué, puisses-tu te rompre le cou avant d'avoir fait cent pas!

Tels furent les adieux des deux amis.

Carlostad tint sa gageure. Réfugié en Suisse, car il craignait quelque mauvais trait de Luther, il nia la présence réelle de Notre Seigneur dans l'Eucharistie. Il se lia avec Zwingle et Œcolampade, et fonda avec eux la secte des sacramentaires ou gens qui n'admettent pas la présence réelle. Il se maria en même temps et fut le premier prêtre qui prit femme. Il poussa les autres apostats à l'imiter, engagea les moines et les religieuses à sortir de leurs couvents, persécuta les âmes droites qui ne voulurent pas se perdre à sa suite, et proscrivit tous les vœux. A travers ces menées, il publiait des ouvrages que tous les partis méprisaient.

Irrité de ces mécomptes, il entra dans la secte des abécédaires, secte d'anabaptistes, qui prétendaient que pour être sauvé il fallait ne savoir ni lire, ni écrire, ni même connaître les premières lettres de l'alphabet. Il brûla son bonnet de docteur; et pour

donner un bel exemple d'humilité, il se fit portefaix; il en avait la tournure, et il ne se fit plus appeler que frère André.

Or voici ce qui lui arriva enfin. Cette anecdote, racontée par Mostrovius, est mentionnée quelque part dans les écrits de Luther et citée dans un livre du dernier siècle intitulé *La Babylone démasquée*, entretiens de deux dames hollandaises sur la religion catholique romaine, page 226 de l'édition de Pépie (Paris, 1727).

Le jour où Carlostad prononça son dernier prêche, c'était à Bâle, un grand homme noir et inconnu, à la figure sombre et décomposée, monta derrière lui l'escalier de la chaire, et lui annonça qu'il irait le voir dans trois jours; après cela cet homme noir s'alla placer devant lui parmi les auditeurs, à quelques pas de la chaire, et ne le quitta pas des yeux. Carlostad se troubla. Il dépêcha son prêche, et au sortir de la chaire, il demanda si l'on connaissait l'homme noir qui en ce moment sortait du temple.

Mais personne que lui ne l'avait vu.

Cependant le même fantôme noir était allé à la maison de Carlostad et avait dit au plus jeune de ses fils :

— Souviens-toi d'avertir ton père que je reviendrai dans trois jours et qu'il se tienne prêt....

Quand l'archidiacre rentra chez lui, son fils lui raconta cette autre circonstance. L'apostat, épouvanté, se mit au lit, et trois jours après, le 25 décembre 1541, qui était la fête de Noël, le diable, dit-on, lui tordit le cou.

Du moins on le trouva mort, la langue noire et la figure retournée.

XXXI. — MÉLANCHTHON.

Abstenez-vous surtout de hanter les pervers.
Vers dorés de Pythagore.

Un catholique un peu détraqué, comme il s'en trouvait en Allemagne depuis les enseignements de Jean Huss et de Jérôme de Prague, Georges Schwartzerdt, ingénieur de l'électeur palatin, eut en 1497 de sa femme, qui du moins était pieuse, un fils qui naquit à Bretten le 16 février. Il l'appela Philippe, et dès que l'enfant parut un peu grandelet il le mit aux études. Il y marcha avec tant de succès et son intelligence se développa si vite que Baillet l'a mis avec raison dans son *Histoire des enfants illustres*. A quatorze ans, il professait et il écrivait avec tous les germes d'un talent réel. Il avait eu pour maître Reuchlin, savant homme comme on l'était alors lorsqu'on savait le grec et l'hébreu. De l'université d'Heidelberg il passa à l'académie de Tubingue, où il expliquait publiquement Virgile et Cicéron; c'était en 1512 et il avait quinze ans.

Six ans après, il occupait à Wittemberg la chaire de grec. Là il fit connaissance de Luther, qui professait la théologie; et pour son malheur il se lia avec cet homme violent, qui le domina bientôt, lui humble et doux.

La réforme ne conquit pas cet esprit droit et simple, elle l'escamota.

On l'isola du catholicisme; on ne lui laissa plus le temps de réfléchir et de penser. On lui persuada, non pas qu'on se séparait de l'Église, mais qu'on la relevait par d'utiles réformes. On l'écrasa de travaux. Ce fut lui qu'on chargea de rédiger la Confession d'Augsbourg; en le mettant ainsi en avant, on savait qu'on l'engageait.

Sur sa réputation de science vraie et de droiture réelle, François Ier l'appela en France pour discuter avec les théologiens; mais l'électeur de Saxe, qui redoutait son penchant pour l'Église romaine, ne permit pas qu'il échappât aux étreintes de Luther.

J'oubliais de dire que ce jeune homme, dont le nom de Schwartzerdt signifie *terre noire*, s'appelait alors Mélanchthon, ce qui est la traduction grecque des mêmes mots.

Il avait adressé à François Ier une profession de foi en douze articles, où il reconnaissait la suprématie *nécessaire* du Pape; et malgré les rébellions partielles où l'on entraînait son esprit par des efforts sataniques, il ne se croyait pas encore détaché de l'unité de l'Église.

Il écrivait dans le même temps : « Plût à Dieu que » je pusse, non pas infirmer la domination spirituelle » des évêques, mais la rétablir, car je vois quelle » Église nous allons avoir si nous renversons la hié» rarchie ecclésiastique. »

Vers ce temps-là encore, en 1529, sa mère se mourait. Elle demanda à le voir. Elle révérait sa science; elle le pria de lui dire ce qu'elle devait

croire, au moment de paraître devant Dieu, à travers toutes les disputes qui agitaient l'Allemagne.

— Continuez, ma mère, lui dit-il, de croire et de prier comme vous avez fait jusqu'à présent et ne vous laissez pas troubler par le conflit des querelles qui tourmentent les consciences; la doctrine qui s'élève peut paraître plus plausible, mais la doctrine romaine est plus sûre. *Hæc plausibilior, illa securior.*

Cet homme n'avait pas encore altéré sa foi. Il ne partageait ni les orgies, ni les haines, ni les violences de ceux qui l'entraînaient. Il abhorrait les contentions et désirait la paix avec les catholiques. Mais lorsque à grands efforts d'embûches et de suggestions diaboliques on l'eut séparé du Pape, comme une branche retranchée du cep, il se dessécha vite. Il ne sut bientôt plus ni ce qu'il croyait, ni ce qu'il devait croire. Il devint calviniste sur un point, zwinglien sur un autre, incrédule sur plusieurs, irrésolu sur presque tous. On a cru peindre sa mobilité inquiète en disant qu'il changea quatorze fois de religion, si l'on peut donner ce nom à des manières de sentir et de voir dans les choses saintes : religion n'a pas de pluriel.

Sorti de la barque de Pierre, dit un sage critique, on devient infailliblement le jouet des vents et des flots.

Cet homme qui refusait maintenant sa foi à la sainte Église romaine, et qui pourtant avait besoin de foi, la jeta à toutes les croyances secondaires. Voici ce qu'il rapporte dans un de ses écrits. Sa tante, ayant perdu son mari lorsqu'elle était enceinte et près de son terme, vit, un soir qu'elle était assise auprès de son

feu, deux personnes entrer dans sa chambre, l'une, ayant la figure de son époux défunt, l'autre, celle d'un franciscain de la ville, qui était mort depuis peu. D'abord elle en fut effrayée; mais le spectre de son mari la rassura, en lui disant qu'il avait quelque chose d'important à lui communiquer. Il fit signe en même temps au franciscain de passer dans la pièce voisine, pendant qu'il ferait connaître ses volontés à sa femme. Resté seul avec elle, il la pria de lui faire dire des messes, et l'engagea à lui donner la main sans crainte. Elle donna donc la main à son mari et elle la retira sans douleur, mais tellement brûlée qu'elle demeura noire tout le reste de ses jours. Après quoi il rappela le franciscain, et les deux fantômes disparurent....

Il raconte ailleurs que dans sa jeunesse il tomba un jour dans un précipice où il devait être brisé et broyé, mais qu'il s'arrêta sur une branche flexible, qui n'était pas assez forte pour retenir la centième partie de son poids. Il attribue ce miracle à des amulettes que sa bonne mère lui avait pendues au cou; ces amulettes étaient de saintes reliques.

Dans sa vieillesse il donna dans les rêves, les songes, les présages astrologiques. Il allait, dit-on, cherchant la vérité; mais il marchait hors de la voie qui y conduit. Il mourut à soixante-trois ans, heureux de quitter la vie, et manifestant un grand amour pour Dieu... Victime de l'hérésie, Dieu seul a pu le juger...

Que son exemple nous apprenne à choisir nos liaisons.

XXXII. — DAVID GEORGES.

Nul doute que l'exorcisme n'ait guéri beaucoup de démoniaques.

Le Dr Moreau de Tours (1).

S'il est vrai que toute bonne parole produit son fruit, toute mauvaise semence est plus féconde encore. Jean Huss et Jérôme de Prague reparurent dans Luther et dans vingt autres, tous riches de variations qui, avec le temps, se sont multipliées à l'infini.

L'un des plus curieux parmi les meneurs de la réforme est un certain David Georges, fils d'un bateleur nomade qui ne s'attendait peut-être pas à être père d'un prophète. David Georges était né à Delft, en 1501. La vie errante de son père le promena par différentes villes du Nord; et après bien des états, bien des professions, bien des vicissitudes, il était vitrier à Gand, en 1525, lorsque la révolte de Luther secouait si vivement les têtes mal assises. Tout d'abord David Georges donna dans l'innovation qui accordait aux mauvais instincts tant de priviléges, et, avide d'avancer, il se fit anabaptiste.

C'était tout d'un coup la réforme poussée logiquement au socialisme complet, qui est son dernier mot. Mais, en homme ardent, il ne voulait pas rester dans l'obscurité, quand des cordonniers, des tailleurs, des maçons se faisaient chefs d'escouade: Il prétendit que son état de vitrier devait signifier qu'il était plus qu'un autre fait pour la lumière. Il annonça bientôt

(1) Visite à la colonie des fous de Gheele, *Revue indépendante*, 1842.

qu'on voyait en lui le troisième David ou le troisième Messie, né de Dieu, non par la chair, mais par l'esprit, envoyé sur la terre pour remplir le ciel, qui avait beaucoup trop de vides.

Il n'inventa que ce qu'on vient de lire, mais c'était beaucoup; et du moins c'était hardi. Il ajoutait :

« Je suis venu pour adopter des enfants dignes du royaume éternel, et regarnir les cieux, non par la mort, mais par la grâce. »

Avec les sadducéens, il rejetait la résurrection des morts et le dernier jugement; avec les adamites, il condamnait le mariage et approuvait la communauté en toutes choses; avec les manichéens, il déclarait que si le corps se souillait, c'était vain souci de s'en occuper, attendu que l'âme, qui était tout, ne pouvait par aucun acte être souillée.

Une telle doctrine ne pouvait pas manquer d'entraîner à sa suite beaucoup de disciples, d'autant plus qu'on lui attribuait de grands miracles et une puissance merveilleuse.

On disait qu'il comprenait la langue des oiseaux, qu'il avait des entretiens avec eux, qu'il savait par eux ce qui se passait dans le monde, qu'ils lui apportaient ses aliments; on disait beaucoup d'autres belles choses.

Il gardait dans une cage un oiseau de nuit, qu'on a cru être son démon. Il fut à Gand fouetté et banni, et se sauva en Frise, où il changea de thème, se donnant pour le prophète Daniel, député en ce monde pour rétablir le royaume d'Israël. Il copiait un peu Jean de Leyde dans son royaume de Munster.

Chassé encore de ce pays, il traversa avec de médiocres succès les autres provinces des Pays-Bas, prenant alors le nom de Jean Bruch et se disant neveu de Dieu, qu'il appelait : « Mon oncle. »

Un tel homme, de nos jours (et nous en voyons de tels), passerait pour un fou, et on s'en inquiéterait peu. Mais peut-être n'avait-on pas tout à fait tort, chez nos pères, d'être moins indifférent. Vous savez déjà ce que font les Mormons; vous entendez quelle doctrine ils proclament, et bien certainement vous ne sauriez prévoir où ils iront.

On voyait David Georges, avec ses plus grossiers moyens, remorquer après lui de nombreux disciples; on savait les dévastations, les ravages et les crimes que toutes les hérésies avaient eus pour résultat; chaque ville, dans son égoïsme, expulsait donc cet homme qui se jetait ailleurs, et qu'il eût fallu enfermer au moins, pour lui interdire l'abus de la parole, c'est-à-dire du mensonge.

Enfin, à l'âge de quarante-trois ans, ayant pendant dix-huit années répandu ses absurdes enseignements, et laissé par tout le Nord des disciples, dont quelques-uns restent encore, dit-on, dans le Holstein, notamment à Fréderichstadt, il se réfugia à Bâle, alors le pandæmonium des hérésies. Il y vécut treize ans, sous son nom de David Georges, de troisième David et de troisième Messie, annonçant à ses adeptes qu'ils auraient un signe éclatant de sa mission, dans ce fait que, trois jours après sa mort, ils le verraient ressusciter.

Lié évidemment avec les anges menteurs, « il en-

sorcelait les esprits, dit Pierre Delancre (1), tandis que les autres sorciers ensorcelaient les corps ».

On le trouva mort un matin, le cou tordu, la langue noire et pendante; ce que sa femme ou sa servante eut grand soin de cacher.

Ses disciples furent consternés de cet accident subit, auquel il ne les avait pas préparés; et si quelques-uns croyaient qu'il mourrait pour ressusciter, d'autres s'étaient persuadé qu'il était immortel. Toutefois, comme il était mort et enseveli, il fallut bien se faire une raison. Il paraît que son corps sentait excessivement mauvais, puisqu'on ne put attendre sa résurrection sans l'enterrer. Ses partisans, qui étaient en si grand nombre qu'ils formaient, dit-on, la majorité des habitants de Bâle, lui firent de magnifiques funérailles et l'enterrèrent dans l'église de Saint-Léonard.

Trois jours après sa mort, toute la ville était en grand émoi. On attendait la résurrection du nouveau Messie, comme on attendait la fin du monde en l'an 1000. Malheureusement pour les curieux, le mort ne fit aucun mouvement, ni le troisième jour, ni le lendemain, ni les jours suivants.

Un croyant dit alors qu'on avait mal compris le prophète; que par trois jours il fallait entendre trois mois ou trois ans.

Les trois ans passèrent comme les trois mois, sans nouvelles. Le parti, assez attiédi, était considérablement diminué par la désertion d'un grand nombre,

(1) *Tableau de l'inconstance des démons*, liv. V, p. 337.

qui s'en allaient sous d'autres bannières; et les magistrats, qui n'avaient pas su arrêter le désordre dont il était l'organe, se sentirent de force à déterrer l'imposteur, à le porter publiquement sur un tas de fagots disposés devant l'église, et à le brûler avec ses écrits qui avaient troublé tant de cervelles.

Ceux de ses partisans qui ont cultivé jusqu'à notre temps l'espérance de sa prédiction suprême disaient, en 1855, que trois jours sont trois siècles, et que David Georges, mort en 1556, ressusciterait certainement en 1856. — S'il l'avait fait, on l'aurait vu, mais qui l'eût reconnu?

Dans tous les cas, ses cendres ont été livrées à tous les vents le 26 août 1559.

XXXIII. — CALVIN.

Défiez-vous des faux prophètes....
S. Matthieu, ch. vi.

Nous dirons peu de choses de Calvin, l'un des chefs de la grande perturbation appelée la *Réforme*. Né à Noyon en 1609, on dit que dans son jeune âge il joua la comédie et fit des escamotages. En se vantant, comme les autres protestants, d'apporter aux hommes la liberté d'examen, il fit brûler Michel Servet, son ami, parce qu'il différait d'opinion avec lui sur quelques points. Mais un grand nombre d'écrivains du seizième siècle ne voient pas seulement en lui un hérétique; ils l'accusent de magie. Il est vrai que celui qui déserte l'Église de Dieu peut bien faire partie d'une autre cité.

Notre-Seigneur a dit : « Quiconque n'est pas avec moi est contre moi. »

Henri Boguet dit donc que Calvin était magicien, et qu'il faisait des prodiges à l'aide du diable, qui quelquefois le servait assez mal. Contemporain de celui dont il nous parle, Boguet dit qu'il voulut un jour faire croire qu'il ressusciterait un homme qui n'était pas mort. « Et après qu'il eut fait ses conjurations sur le compère, lorsqu'il lui ordonna de se lever, celui-ci n'en fit rien, et on trouva qu'icelui compère était mort tout de bon pour avoir voulu jouer cette mauvaise comédie (1). »

Quelques-uns ont dit que Calvin était mort étranglé par le diable ; c'est ce que nous n'affirmerons pas. Mais George l'Apostre, qui l'a combattu, ajoute dans son *Tombeau des hérétiques* que, si cela est, il ne l'avait pas volé.

Dans ce livre très-rare (2), Georges l'Apostre donne une pièce curieuse, que nous reproduisons ici. C'est le *Te Deum* de Calvin.

Te Calvinum damnamus, te hæreticum confitemur;	Calvin, nous te damnons et te confessons hérétique;
Te errorum patrem, omnis Ecclesia detestatur.	L'Église te déteste comme père des erreurs.
Tibi omnes Angeli, tibi Cœli et universæ Potestates,	Tous les Anges, les Cieux, et toutes les Puissances,
Tibi clerici et laici incessabili voce proclamant :	Et les clercs aussi bien que les laïques te crient sans cesse :
Satan, Satan, Satan, rebellis Deo sabaoth.	Satan, Satan, Satan, rebelle au Dieu des phalanges célestes.
Pleni sunt cœli et terra horrendæ blasphemiæ tuæ.	Les cieux et la terre sont pleins de ton horrible blasphème.
Te luxuriosus apostatarum chorus,	Le chœur luxurieux des apostats,

(1) Boguet, *Discours sur les sorciers*, ch. XVIII.

(2) In-12, imprimé à Caen chez Benoît Macé, 1587.

Te hypocritarum damnabilis numerus,
Te fornicatorum maculatus laudat exercitus.
Te per orbem terrarum sancta anatematizat Ecclesia.
Patrem immensæ pravitatis,
Venenosum dogma tuum, et iniquum consilium.
Falsum quoque per tuum decipimur spiritum.
Tu rex iniquæ sectæ.
Tu patris diaboli execrandus es filius.
Tu ad perdendos fideles homines horruisti Virginis Filium.

Tu, abjecto veritatis fundamento, aperuisti tibi portas inferorum.

Tu ad dexteram Luciferi sedes in rigore ignis.
Judicandus crederis in æternum arsurus.
Te ergo quæsumus tuis discipulis subveni, quos pernicioso dogmate perdidisti.
Æternâ facies eos cum reprobis flammâ cruciari.
Salvum fac populum tuum, Calvine, et maledic impietati tuæ.
Non revocabis eos, sed conculcabis illos in æternum.

Per singulos dies maledicimus te.

Et damnamus nomen tuum in sæculum et in sæculum sæculi.

Dignare, Calvine, die isto, à peccato tuo resilire.
Miserere tui, Calvine, misere tui.
Fiat justitia Dei super te et tuos, quemadmodùm speraverunt in te.

In te, Calvine, sperantes confundantur in æternum.

Le damnable nombre des hypocrites,
La sale armée des fornicateurs te loue.
Par toute la terre, la sainte Église t'anathématise.
Père de l'immense dépravation,
Ton dogme est venimeux, et ton conseil inique.
Nous sommes trompés par ton esprit faux.
Tu es roi d'une secte mauvaise.
Tu es fils exécrable de ton père le diable.
Pour perdre les hommes fidèles, tu as eu horreur du Fils de la Vierge.
Ayant rejeté le fondement de la vérité, tu t'es ouvert les portes des enfers.
Tu seras assis dans un feu rigoureux, à la droite de Lucifer.
On croit que tu seras jugé pour être ars et brûlé éternellement.
Nous te prions de secourir tes disciples, que tu as perdus par ton dogme pernicieux.
Tu les feras brûler avec les réprouvés dans la flamme éternelle.
Sauve ton peuple, Calvin, et maudis ton impiété.
Tu ne les rappelleras pas, mais tu les fouleras aux pieds éternellement.
Tous les jours nous te maudissons,
Et nous condamnons ton nom dans le siècle, et dans le siècle du siècle.
Daigne, Calvin, en ce jour, te dégager de ton péché.
Aie pitié de toi, Calvin, aie pitié de toi.
Que la justice de Dieu se fasse sur toi et les tiens, ainsi qu'ils ont espéré en toi.
Que ceux qui espèrent en toi, Calvin, soient confondus à jamais.

Ce que nous venons d'extraire du *Tombeau des hérétiques* peut donner une idée de l'horreur que Calvin inspirait déjà au seizième siècle.

Si on ne trouve dans ce qu'on vient de lire ni assez de modération, ni assez de délicatesse, aujourd'hui que nos mœurs ont lieu d'être plus indulgentes, il ne faut pas oublier que nos pères, lorsqu'ils combattaient les hérésies flagrantes, au moment où elles portaient partout le pillage, les massacres et la consternation, étaient encore l'objet des plus grossières insultes et des plus odieux outrages; et on excusera, dans leur vive indignation, un peu d'emportement.

L'honnête marquis de Paulmy, dans sa monographie de la Picardie, donne de Calvin la notice suivante :

« Jean Calvin était né à Noyon, d'un procureur notaire de la juridiction du chapitre, que l'on nommait Gérard Chauvin. Jean, son fils cadet, suivant l'usage des savants ou de ceux qui prétendaient l'être, latinisa son nom et se fit appeler *Calvinus* ou Calvin. Gérard Chauvin ayant malversé dans ses fonctions, le chapitre l'excommunia, les censures étant la seule peine que les tribunaux ecclésiastiques pussent prononcer. Mais cette famille était déjà peu disposée à s'y soumettre, et le père de Calvin mourut sans payer ses dettes et sans se faire relever de ses censures. Ce ne fut pas sans peine que ses enfants parvinrent à le faire enterrer en terre sainte. Cependant le frère aîné de Calvin fut ordonné prêtre. Il fut chanoine de Nesle et curé d'une paroisse du Noyonnais; mais il se conduisit si mal qu'il fut aussi interdit et excommunié. Il mourut sans sacrements, et fut enterré au pied des fourches patibulaires de la ville de Noyon. Calvin et son dernier frère furent aussi prêtres et également indignes de ce caractère, si res-

pectable dans l'Église catholique. Ils furent tous deux successivement chapelains de l'église de Noyon et curés de deux paroisses du Noyonnais. Celle de Jean Calvin fut Pont-l'Évêque, à la porte de Noyon. On rapporte qu'il vendit cette cure en 1534. Étant libre, il alla étudier à Orléans et à Bourges (1). Le premier ouvrage qu'il fit imprimer fut une traduction du traité de Sénèque *De la Clémence*. Plus tard il osa publier son téméraire ouvrage *De l'institution du christianisme*, qu'il composa à la fois en latin et en français. La publication de cet ouvrage fit grand bruit. On reconnut qu'il était non-seulement de l'avis de Luther sur tous les points, mais qu'il allait plus loin encore. On le poursuivit; il s'enfuit. Il fit imprimer à Bâle une seconde édition de son livre, et la dédia au roi François Ier, qui n'agréa sûrement pas cette dédicace. Mais Calvin trouva des asiles dans les cours de la reine Marguerite de Navarre, sœur de ce monarque, et de Rénée de France, duchesse de Ferrare, sa belle-sœur. Enfin il passa à Genève, et y mourut, jouissant de la fausse gloire d'être le patriarche d'une

(1) Pendant qu'il étudiait à Orléans avec Théodore de Bèze et d'autres qui se perdirent comme lui, par lui peut-être, Calvin alla jouer à Beaugency une comédie, parade dont M. J. Lesguillon a publié les détails curieux.

Calvin, dans ses disputes, avait un style qui va assez aux parades. Un luthérien, dans ses écrits, l'ayant traité de déclamateur, « il a beau faire, répondit Calvin, jamais il ne le persuadera à personne; l'univers sait avec quelle force je presse un argument, avec quelle précision je sais écrire. » Et, pour prouver qu'il n'est pas déclamateur, il dit à son critique : « Ton école n'est qu'une puante étable à pourceaux.... M'entends-tu, chien! m'entends-tu bien, frénétique! m'entends-tu bien, grosse bête! »

secte devenue bien étendue et bien puissante, mais qui, de nos jours, se détruit et sera anéantie par les principes mêmes qui l'ont élevée. Depuis l'an 1534 jusqu'en l'an 1564, année de sa mort, Calvin ne revit plus sa patrie; et plusieurs de ses concitoyens, qui l'allaient voir en passant par Genève et qu'il recevait avec amitié et même avec attendrissement, ont certifié qu'il regrettait et son pays et la religion qu'il avait abandonnée. »

Mais ayant déserté Dieu, il était au pouvoir d'un autre maître, qui n'abdique pas facilement. Sa mort fut horrible. Et si l'on en croit le témoignage d'un de ses disciples (1), à ses maux habituels se joignit cette affreuse maladie pédiculaire qui dévora d'autres rebelles.

XXXIV. — LES PROPHÈTES DU DAUPHINÉ.

> Tout ce que nous faisions,... c'était surtout par ordre de l'*Esprit*.
>
> DURAND-FAGE, dans le *Théâtre sacré des Cévennes*.

Avant les phénomènes inexplicables des esprits frappeurs, on n'osait pas, sans hésitation, devant le commun des chrétiens, parler des anges de ténèbres. Ces puissances de l'air, qui rôdent autour de nous, paraissaient endormies. On reconnaît aujourd'hui qu'elles se bornaient à se dissimuler; et la volonté suprême, qui les a contraintes à reparaître

(1) Cité par Feller, et avec plus de détails par Antoine d'Averoult.

évidemment, vient confirmer bien des mystères du passé, où la plupart des esprits voyaient trouble. On est forcé aujourd'hui de croire à ces universités occultes où s'enseignaient les arts magiques. Balzac lui-même, notre contemporain, n'a pu les nier. Elles fleurirent surtout à l'aurore de la réforme, où le diable, qui est le père de toutes les hérésies, a joué grandement son personnage. Il a dressé Luther; Luther lui-même le raconte; il n'était étranger ni à Calvin, ni à Zwingle, ni à Wiclef, ni à Jean Huss, ni aux autres précurseurs de la réforme. Il y avait alors, comme s'exprime Goerres dans sa *Mystique diabolique*, ces académies du diable, qui organisèrent tant de pillages, tant de massacres, tant de troubles, et pour comble tant d'apostasies.

Le diable, pour les amis qu'il voulait conquérir, était complaisant; il consentait à leur dévoiler l'avenir, qu'il se vantait de savoir; et les transfuges de la cité de Dieu, charmés et fascinés, se posaient fièrement en prophètes. Rares d'abord, les réformés doués de ce don de lever les voiles des événements à naître devinrent nombreux dans le dernier quart du dix-septième siècle.

La révocation de l'édit de Nantes eut surtout pour excuse, en 1682, cet esprit de vertige qui annonçait de grandes révolutions et troublait les familles. Cette révocation, qu'on appela une paix, la paix de 1682, — avait fait rentrer en masse les populations du Midi dans le sein de l'Église. Le calvinisme ne se maintint que dans des contrées sauvages, comme les Cévennes. L'esprit prophétique, dès lors, s'agita plus

que jamais. Jurieu, réfugié en Hollande, publia, en 1685, un commentaire sur l'Apocalypse où il annonçait nettement la ruine de l'Église romaine, et la France entièrement soumise à la réforme pour l'année 1690. Le diable, qui dictait cette prophétie, exprimait ce qu'il voulait. Mais « le Père seul sait l'avenir »; et le diable fut maladroit de ne prendre que cinq ans pour l'accomplissement d'un tel fait.

Toutefois, une prédiction si ferme souleva parmi les adeptes une immense agitation et des états extatiques que les chefs s'occupèrent de discipliner. Ils comprenaient que l'esprit de seconde vue serait un grand levier pour secouer le peuple et le pousser à la guerre. On décida donc l'établissement d'un séminaire de prophètes, et on l'établit en secret, au milieu des rochers et des bois, dans la verrerie de Peyrat, sur les montagnes du Dauphiné.

On choisit pour grand maître de cette école le plus fougueux parmi les protestants de la contrée, un certain J. Duserre, né dans le pays et en relations assidues avec Genève. On lui donna quinze jeunes garçons, en même temps qu'on donnait quinze jeunes filles à sa femme, prophétesse comme lui. Dans un savant et curieux ouvrage tout récemment publié (1), M. Hippolyte Blanc a donné l'historique, appuyé de preuves irréfutables, de cette grande et sauvage commotion. Il dépeint ce Duserre, avec les propres paroles de Peyrat (*Histoire des pasteurs du désert*) : Il

(1) *De l'inspiration des Camisards*, recherches nouvelles sur les phénomènes extraordinaires observés parmi les protestants des Cévennes, etc. Paris, 1859, Henri Plon, éditeur. 1 vol. in-12.

paraît, dit ce dernier, qu'en méditant l'ouvrage de Jurieu (1), dans sa solitude, il tomba dans l'extase, et que l'extase, contagieuse de sa nature, passa du vieillard dans ses enfants, qui, se dispersant lors de la migration des troupeaux, aux temps de la moisson, des vendanges et de la récolte des olives, la propagèrent dans le Dauphiné, dans le Comtat et dans la Provence. Voilà comment Duserre se trouva le *père spirituel* d'une multitude de petits prophètes dont il organisa une école sur la montagne. Goerres, qui a consacré à ces faits singuliers un chapitre de sa *Mystique diabolique*, le précieux travail de Brueys sur les troubles des Cévennes, et les importantes recherches de M. Hippolyte Blanc nous serviront de guides dans l'exposé qui va suivre.

Duserre, qui avait complétement ensorcelé sa femme, commença par inspirer à ses élèves, comme préliminaire capital, une haine profonde contre l'Église romaine; toutes les calomnies imaginées par les déserteurs de la foi, les plus odieuses surtout et les plus stupides, furent mises en avant avec le sérieux d'un visage qui ne riait jamais; elles furent accueillies comme paroles de vérité. Lorsqu'il vit ses élèves enchaînés à ses passions, Duserre leur annonça que Dieu leur avait communiqué son esprit; qu'il les choisissait pour faire d'eux ses prophètes, et des filles ses prophétesses, pourvu qu'ils sortissent avec succès du noviciat qui devait leur mériter cette immense faveur. L'orgueil, émissaire de Satan, ne sommeille

(1) *De l'accomplissement des prophéties ou la délivrance prochaine de l'Église.*

jamais. Ces jeunes hommes choisis et ces jeunes filles élues du prophète chef relevèrent la tête et se sentirent grandis outre mesure : ils se déclarèrent prêts à tout.

On les soumit donc à une discipline sévère, à des jeûnes qui duraient quelquefois trois jours, à des insomnies; on leur enflamma la tête et le sang. Dès qu'on les vit disposés par ces rudes épreuves, on leur fit lire des commentaires sur l'Apocalypse; on leur démontrait comment l'antechrist était le Pape, et comment sa chute était prochaine. On ne leur parlait que le langage des prophètes, mais indignement travesti et frauduleusement détourné.

Cette méthode développa rapidement chez les jeunes adeptes les pires phénomènes du somnambulisme, que nous pourrions appeler la possession. Ils se jetaient par terre d'une pièce, sans se faire aucun mal, les yeux fermés, la gorge et la poitrine gonflées; et ils paraissaient alors tout à fait hors d'eux-mêmes et dominés complétement par une puissance occulte.

Quand le maître voyait un de ses élèves parvenu à ce degré, il assemblait tous les autres en silence, relevait l'extatique, le plaçait au milieu de la communauté, en annonçant que le temps de son initiation était venu. Puis il le baisait d'un air grave et mystérieux; après quoi il lui soufflait dans la bouche et lui disait : Recevez l'esprit de prophétie.

Les autres jeunes disciples, frappés de cette consécration, désiraient vivement alors l'obtenir aussi.

Parmi les séides de Duserre, trois jeunes bergers

de huit, de quinze et de vingt ans, Bompard, Mazet et Pascalin, se distinguèrent d'abord. Ces enfants présidaient les assemblées, citaient à leur tribunal les apostats (ils appelaient ainsi ceux qui se retiraient de la bande); ils prêchaient, baptisaient, mariaient, dirigeaient les masses, et déployaient dans toutes ces fonctions l'autorité des *Pères de l'Église* (car ils se disaient l'Église). Ils furent incarcérés, mais aussitôt remplacés par une multitude d'autres inspirés, entre lesquels brillèrent principalement Isabeau Vincent et Gabriel Astier. La première, vulgairement appelée *la belle Isabeau*, avait reçu l'esprit prophétique d'un *inconnu* qui était venu un jour dans sa bergerie, y avait prêché et lui avait laissé l'esprit en partant (1).

Quel était cet inconnu?

Pendant que les autres prophétisaient obscurément çà et là, Gabriel et Isabeau se choisirent de plus grands théâtres. Gabriel passa dans le Vivarais, et Isabelle se rendit à Grenoble. C'était précisément l'époque où le prince d'Orange passait en Angleterre. Les calvinistes voyaient marcher dans cette circonstance l'accomplissement des prophéties qui leur annonçaient le triomphe; et il se fit ainsi un grand mouvement parmi le peuple de ces contrées. La vigilance des magistrats empêcha néanmoins qu'on en vînt à une révolte dans le Dauphiné. La prophétesse fut renfermée à Grenoble, et les exorcismes lui ayant

(1) M. Hippolyte Blanc, appuyé sur le *Théâtre sacré des Cévennes* et sur d'autres autorités.

ouvert les yeux sur l'état dangereux où se trouvait son âme, elle rentra dans le sein de l'Église.

Astier, devenu prudent, se cacha d'abord; puis, comme on savait qu'il avait consacré toute sa famille et un certain nombre d'autres adeptes dans les fonctions de prophète, il eut peur et s'enfuit aux Boutières, montagnes inaccessibles du Vivarais. Là, avec les sauvages habitants de ces tristes contrées, il tint des assemblées nocturnes où se réunissaient quatre à cinq cents personnes, et quelquefois trois à quatre mille, hommes, femmes et enfants. Le prophète se tenait debout, élevé au milieu d'eux, et ouvrait la séance en criant : Miséricorde! miséricorde! Absolument comme les anabaptistes de Munster. Le peuple, à genoux, répondait par les mêmes cris, que répétaient les échos des montagnes. Ensuite on récitait une prière, on chantait un psaume, et alors, tout le monde étant debout, le président, tenant les mains au-dessus de sa tête, criait :

— Jetez-vous par terre à la renverse, sans rien craindre.

Tous le faisaient, et n'en ressentaient aucun mal; ce qu'ils attribuaient à la vertu miraculeuse du prophète. Celui-ci tombait lui-même dans un état extatique, au milieu de la foule étendue par terre. Ceux de ses disciples qui se trouvaient près de lui le réveillaient, et il se mettait à prophétiser. S'avançant ensuite vers l'assistant qu'il croyait le mieux préparé, il lui soufflait dans la bouche, en disant : Reçois le Saint-Esprit. Cette cérémonie faite, il cédait la place au nouvel initié, qui sur-le-champ prophétisait

à son tour, et procédait lui-même à d'autres initiations.

Tout cela, ajoute Goerres, ne venait assurément ni de l'imagination, ni d'une certaine adresse acquise par l'exercice, mais tenait à un état physique inexplicable, comme le prouvent et le frisson dont les prophètes étaient saisis, et les contorsions des bras et des jambes, et les convulsions qui les faisaient écumer, et l'enflure qui se manifestait dans certaines parties de leurs corps. Cette contagion se répandit rapidement dans toute la contrée, et l'on craignit une révolte générale qui pouvait se propager jusqu'en Gascogne. Cette crainte était d'autant plus fondée que les prophètes, dans de petites réunions secrètes, préparaient à la guerre ceux qui devaient conduire les masses, et recevaient leurs serments sur des épées et des poignards.

Dès que les initiés virent que l'on prenait contre eux des mesures sérieuses, ils levèrent la bannière. Les prophètes leur avaient dit qu'ils étaient invulnérables, et qu'ils mettraient en fuite toutes les armées du monde en criant *Tartara....*

Ils marchèrent donc avec le cri de guerre : « Mort aux prêtres ! »

Ils subirent une première bataille; mais ils eurent beau crier *Tartara,* et se croire invulnérables, on leur tua beaucoup de monde, on en blessa plusieurs; on mit leurs bandes en déroute; et, s'ils n'avaient pas été aveuglés, ils eussent reconnu qu'on les avait trompés. Ils ne le virent pas; ils affrontèrent d'autres rencontres, qui ne les éclairèrent pas encore,

mais qui les dispersèrent. Astier fut pris et condamné; après quoi le pays redevint tranquille.

Cependant cet esprit de démence s'était communiqué aux populations des Cévennes, qui se levèrent en 1688. La prédiction de Jurieu n'était vieille que de trois ans; et 1690 passa sans donner raison au prophète; ce qui n'empêcha pas que, douze ans après, en 1702, lorsque la guerre de la succession éclata, cette flamme diabolique, qui n'était que comprimée, éclatât de nouveau et produisît la guerre des Cévennes. Elle fut dirigée et conduite par les prophètes, qui composaient alors une hiérarchie de quatre degrés : 1° Les éveillés, c'est-à-dire les déterminés; 2° ceux qui avaient reçu l'Esprit par le souffle; 3° ceux qui avaient le don de prophétie; 4° les vétérans, qui ne prophétisaient plus et n'étaient plus obligés d'assister aux délibérations. Toutes les horreurs, toutes les excentricités qui avaient éclaté aux temps des Albigeois dans le midi de la France, et des anabaptistes dans la Westphalie (1), signalèrent cette guerre affreuse. Les cévennols se battirent avec cette ardeur fanatique qu'on appelle aussi, je ne sais pourquoi, du courage. Mais ils se souillèrent partout d'atrocités, de meurtres commis de sang-froid et de cruautés incroyables.

En proie à mille illusions ténébreuses, ajoute encore Goerres, ils prouvèrent, par leurs actes, que l'esprit dont ils étaient animés n'était pas certainement l'esprit de Dieu.

(1) Voyez, dans les *Légendes du Juif errant* et des *Seize reines de Munster*, les *Légendes des Anabaptistes*.

Cette conséquence des hérésies, qui signala notamment les Albigeois, les anabaptistes, les Cévennols, se préparait au cœur de Paris, lorsqu'on mit un terme, en 1732, aux convulsions du cimetière Saint-Médard. Les Esprits la reproduiront aux État-Unis.

XXXV. — LE CIMETIÈRE SAINT-MÉDARD.

Il y a des miracles qui ne viennent pas d'en haut.
SAINT-ÉVREMOND.

S'il est assez passablement établi que les hérésies ne s'appuient pas sur les anges fidèles, — sans les passer toutes en revue, — nous pouvons nous borner à dire encore quelques mots de celle qui dernièrement a fait plus de plaies à l'Église que les absurdités des philosophes : c'est signaler le jansénisme. Ce que nous en raconterons ici est un travail tout fait, et bien fait, par M. Jules Garinet, qui nous permet de le reproduire ici :

« L'histoire du cimetière Saint-Médard, des convulsionnaires et du diacre Pâris a fait tant de bruit dans le monde chrétien et rempli tant de volumes qu'il peut être utile d'en donner le sommaire. On sait que le diacre Pâris est mort en 1732, appelant et réappelant de la bulle *Unigenitus* au futur concile, et qu'il s'est illustré par les miracles très-singuliers qui se firent à son tombeau.

» Dans le parti janséniste, qui s'éteint peu à peu, c'est un saint, quoiqu'on ne se permette de l'appeler

que le bienheureux diacre, le bienheureux François de Pâris, et plus modestement encore Monsieur de Pâris. A la vérité, il n'a jamais été et ne sera jamais sans doute canonisé par la cour de Rome; mais les jansénistes assurent qu'ils n'ont pas eu besoin du Pape pour opérer des merveilles devant les reliques de leur patron.

» Qu'on ne croie pourtant pas que M. de Pâris ait jamais ressuscité un mort, ni rendu la vue à un aveugle de naissance, ni fait marcher un cul-de-jatte; il ne s'est pas avisé de produire de ces prodiges; c'est un homme qui, couché sur son tombeau, fait le saut de carpe et saute à se briser les os; ce sont des fous qui avalent des charbons allumés; d'autres, qui souffrent la pression de dix hommes sur le ventre.

» La secte eut même des prophètes assez peu clairvoyants, et des pythonisses rendant tous leurs oracles sans exception contre le Pape et les jésuites, et qui avaient la prétention de s'exprimer en grec, en latin, en topinambou.

« Je regarde tout cela, dit un écrivain du temps, comme des tours de passe-passe; et j'ai vu dans mes voyages vingt joueurs de gibecière qui feraient nargue à la vertu miraculeuse émanée du corps de l'abbé Pâris. » (Ch.-Ét. Jordan, *Histoire d'un voyage littéraire fait en* 1733, p. 132.)

» Mais les affaires du jansénisme étaient tombées dans le plus piteux état. Il lui fallait un coup de théâtre, lorsque le diacre Pâris mourut dans l'obscurité, ayant appelé et réappelé de la bulle au futur concile, dût-il ne se tenir jamais. Les jansénistes se saisirent

de son appel et de son réappel; ils le soutinrent à force de tours. On ne parla plus à Paris et dans les provinces que des prodiges du diacre Pâris, pauvre homme qui ne s'était guère douté pendant sa vie de la grande renommée qu'on lui ferait après sa mort dans la rue Mouffetard et à la place Maubert.

» On amenait donc sur son humble tombe des malades ou prétendus tels, de simples femmes surtout : Marguerite Thibaut, Marie Couronneau, Louise Coirin, Louise Hardouin, Françoise Duchesne; toutes se trouvaient subitement guéries par l'intercession de Pâris de maux qu'elles n'avaient jamais eus. Les docteurs du parti dressèrent cependant des relations de ces miracles, qui commencèrent en 1727 et durèrent plusieurs années. Les jansénistes voulaient à toute force avoir un saint; pour se passer de la canonisation du Pape, on recherchait la clameur publique. L'abbé Bescherand ouvrit les exercices au cimetière Saint-Médard sur le tombeau du bienheureux. Il dansa, en l'honneur des rêveries jansénistes, un menuet terminé par un certain saut de carpe, qui ravissait d'admiration la canaille du corps. Cet homme était assisté dans ses agitations par un chevalier de Saint-Louis, lequel lui servait d'acolyte. Les conducteurs de l'œuvre des convulsions annoncèrent que l'une des jambes de Bescherand, plus courte que l'autre de quatorze pouces, s'allongeait petit à petit par les mérites de M. François de Pâris; ils évaluaient cet allongement à une ligne par trois mois. Un mathématicien, en prenant ce point de départ, calcula qu'il fallait au patient cinquante-cinq années de ca-

brioles pour se tenir droit sur ses deux jambes. On a fait sur un miracle de cette sorte cette épigramme :

Un décrotteur à la royale,
Du talon gauche estropié,
Obtint, pour grâce spéciale,
D'être boiteux de l'autre pied.

» C'était de l'homœopathie; les jansénistes ne s'en doutaient pas.

» En attendant, l'abbé Bescherand devenait un objet de vénération dans la synagogue des frères, lorsque la police l'enleva avec son acolyte pour les enfermer tous deux à Saint-Lazare.

» Bescherand à l'hôpital n'eut plus de convulsions, parce qu'il avait remarqué des frères Picpus disposés à le secourir sérieusement par le moyen d'une formidable trique qu'ils agitaient en manière de passe temps toutes les fois qu'ils lui demandaient des nouvelles de sa santé.

» Au reste, il manquait toujours quelque chose aux merveilles du saint tombeau. Marguerite Thibaut, après la guérison de sa paralysie, avait conservé trois doigts crochus. Il est vrai qu'en fait de merveilles de ce genre trois doigts sont peu de chose; et d'ailleurs, disait-on, si Marguerite Thibaut n'est pas radicalement guérie, c'est qu'elle n'a qu'une demi-confiance.

» Don Alphonse de Palacios, qui en avait davantage, obtint une plus grande célébrité. Ce jeune Espagnol étudiait au collége de Navarre; il était déjà borgne de l'œil gauche lorsqu'il fut menacé de perdre le droit par suite d'un coup de poing que lui avait allongé un autre étudiant. Son gouverneur fit appeler

un apothicaire. Celui-ci humecta l'œil malade d'eau de guimauve mêlée de jus de solanum, bain qui produisit un bon effet. Fier d'avoir traité un visage, le pharmacien se félicitait de sa cure; mais les jansénistes en revendiquèrent l'honneur. Ils prétendirent que le linge dont s'était servi l'apothicaire pour bassiner l'œil provenait, comme fragment, de la chemise du diacre Pâris. On croit pourtant que, dans son humilité, il n'en portait point.

» On mit alors en circulation quelques vieilles friperies, dites reliques du saint diacre. Sa culotte de peau de mouton, son unique culotte, guérissait des meaux de tête, des migraines et des vapeurs; on en coiffait les femmes jansénistes. Une lettre de cachet fut lancée contre ce vêtement, que la police voulut saisir; mais il échappa à toutes les recherches. Une grande dame du parti en avait fait l'acquisition moyennant un versement de trois mille livres à la caisse janséniste. On appelait cette caisse « la boîte à Perrette », parce qu'elle était gardée par Perrette, une vieille servante de Nicole, qui ne savait ni lire, ni écrire, mais qui était têtue et sûre. La dame plaça dévotement sa relique à côté de la perruque de Quesnel.

» Après la disparition de la culotte du diacre, les fervents convulsionnaires répandirent le bruit qu'un de ses boutons de cuivre brillait à la ceinture du curé de Saint-Étienne des Grès, l'une des colonnes de l'appel et du réappel. Il ne pouvait plus sortir dès lors sans être assailli en pleine rue par des troupes de convulsionnaires, qui, malgré ses efforts, se pré-

cipitaient sur son bouton pour le baiser; — et il fut réduit à se priver en public de cet ornement.

» Tout ce qui avait appartenu au diacre de Saint-Médard était soigneusement recueilli. La corde du puits de la maison qu'il habitait fut partagée en une multitude de parcelles, qui avaient la propriété de chasser les démons. L'eau de ce puits cicatrisait les plaies, guérissait les hémorrhoïdes, éclaircissait la vue des appelants. Il suffisait de tremper les pantoufles de Pâris dans un vase de cette eau et d'en boire avec humilité, pour être délivré des plus violentes coliques.

» Les prodiges allaient donc leur train; la manière dont on s'y prenait pour en obtenir de publics mérite que nous en disions quelques mots. On posait le malade, au cimetière Saint-Médard, sur le tombeau du diacre; des milliers de spectateurs s'agenouillaient en cercle à l'entour. Ils frottaient leurs chapelets à la pierre tumulaire; ils faisaient toucher à cette pierre des draps et des serviettes pour le soulagement des appelants souffreteux; tous attendaient l'œuvre de Dieu, de l'intercession du bienheureux Pâris. Cette œuvre s'annonçait par de légers frémissements qu'éprouvait le malade posé en spectacle. Bientôt la chose devenait plus active et produisait des contorsions et des grimaces, auxquelles succédaient enfin des convulsions plus marquées, des trémoussements soudains et involontaires. Les assistants ne trouvaient là rien de surprenant; c'était, disaient-ils, une suite de l'état d'effroi qu'éprouvait la nature, en sentant déranger ses lois générales.

Les trémoussements furent poussés jusqu'aux sauts, aux pirouettes, aux gambades. Les jansénistes, gens sévères, hypocondriaques, sérieux, observaient les mondains attirés par ces tristes nouveautés. Quiconque eût osé, par un rire moqueur ou par un geste de mépris ou d'indignation, troubler ces mystères, eût couru grand risque au milieu du concours concomitant des adeptes.

» Le cimetière offrait chaque jour quelque scène nouvelle. Des magistrats de cours souveraines venaient en robe honorer le bienheureux; les femmes de ces magistrats, des docteurs de Sorbonne, des membres éminents de l'Université, se mêlaient à la populace. Leur intervention accréditait ces extravagances.

» Le gouvernement, étonné des progrès de ce fanatisme, qu'il n'avait pu arrêter, fit fermer le cimetière Saint-Médard. C'est alors qu'un plaisant écrivit sur la porte de ce champ de repos :

> **De par le roi, défense à Dieu**
> **D'opérer miracle en ce lieu.**

» Mais les fanatiques ne se découragèrent pas. Des portions de terre enlevées du tombeau de Pâris, et, à leur défaut, la poussière ramassée autour du cimetière, continuèrent l'œuvre des convulsions. On dut finir par arrêter tous ceux qui se présentaient pour invoquer publiquement saint Pâris. Alors malheur aux épileptiques attaqués de leur mal au milieu des rues! on les traitait comme des convulsionnaires.

» Les jansénistes, un peu traqués, imaginèrent de

se réunir dans des galetas élevés, d'où ils pouvaient voir le cimetière Saint-Médard. Là, on priait, on invoquait en commun le saint diacre. On ne se bornait plus à trembler, à se tordre les membres. Le besoin de se faire battre, de se faire flageller et meurtrir, se fit bientôt admirer. On comptait bien persuader par là que les cinq propositions n'étaient pas dans Jansénius, et que le Pape qui les y avait trouvées n'était pas infaillible.

» A force d'exercices, les convulsionnaires parvinrent à soutenir l'épreuve du feu, celle de la croix, les coups de bûches et la barre de fer sur l'estomac. Ces épreuves furent spécialement appelées l'œuvre des convulsions; et les coups portèrent le nom de *secours*. De jeunes filles, qui avaient obtenu le don de prophétie par l'intercession de Pâris, furent dressées à demander et à soutenir les secours humains; et les bras solides qui ne manquaient pas pour les leur administrer prirent le nom de frères secouristes.

» Il y avait les grands et les petits secours. Pour les premiers, on se servait du chenet, de la bûche, de la broche ou du bâton. Le malade, secouru par les coups terribles qu'on lui administrait, éprouvait un grand soulagement dans ses souffrances. Quelquefois aussi il se couchait sur le dos; les frères secouristes plaçaient des poutres sur son ventre, montaient dessus, et s'exerçaient à sauter à qui mieux mieux, en récitant leurs oraisons.

» Carré de Montgeron, magistrat janséniste (la robe a fourni les plus nombreux soutiens à ces œuvres

ténébreuses), non suspect d'avoir chargé ses tableaux, décrit ainsi le secours de la planche : « L'exercice de la planche se faisait en étendant sur une convulsionnaire couchée à terre une planche qui la recouvrait entièrement; alors montaient sur cette planche autant d'hommes qu'elle en pouvait tenir. Il faut observer que, comme on se prêtait la main pour se soutenir réciproquement, la plupart de ceux qui montaient sur la planche n'y posaient qu'un pied, qui supportait tout le corps; aussi a-t-on vu souvent plus de vingt hommes rassemblés sur un seul point peu étendu, et portés sans peine par une jeune convulsionnaire. Non-seulement elle n'en était pas oppressée, mais souvent elle ne trouvait pas que la charge fût assez pesante pour faire passer le gonflement qu'elle ressentait dans ses muscles. »

« Pour l'exercice du caillou, la convulsionnaire se couchait sur le dos. Un frère prenait un caillou pesant vingt-deux livres (on allait chercher ces cailloux dans les ruines de l'abbaye de Port-Royal des Champs, détruite à la fin du règne de Louis XIV), et lui en déchargeait plusieurs coups sur l'estomac; il est bon de noter que celui qui frappait avec ce caillou se mettait à genoux auprès de la convulsionnaire, élevait le caillou aussi haut qu'il le pouvait, le précipitait ensuite de toutes ses forces sur la poitrine de la patiente, et lui en donnait ainsi cent coups de suite. A chaque coup, toute la chambre était ébranlée, le plancher tremblait, et les spectateurs ne pouvaient s'empêcher de frémir. »

« Voici, dit l'auteur des *Vains Efforts* (celui-là est

opposé aux rêveries des convulsionnaires), voici un exemple d'autant plus digne d'attention, que des personnes de tout ordre et de toute condition, des ecclésiastiques, des magistrats, des dames de bonne famille en ont été les spectateurs.

» Jeanne Mouler, jeune fille de vingt-deux à vingt-trois ans, étant appuyée contre la muraille, un homme des plus robustes prenait un chenet, pesant, dit-on, vingt-cinq à trente livres, et lui en déchargeait de toute sa force plusieurs coups dans le ventre (Carré de Montgeron, qui était présent et acteur, dit dans le creux de l'estomac). On en a compté jusqu'à cent et plus. Un frère, lui en ayant donné un jour soixante, s'essaya sur un mur, et l'on assure qu'au vingt-cinquième coup il y fit une ouverture. »

Ce frère était Carré de Montgeron lui-même. « Le chenet dont il est ici question, dit-il, est un très-gros barreau de fer, sans aucune façon; il est seulement plié aux deux bouts, et séparé en deux par devant pour former les pieds; il a un gros montant, et pèse vingt-neuf à trente livres. »

Carré de Montgeron se vante donc d'être le frère désigné par l'auteur des *Vains Efforts*.

« J'avais commencé, suivant ma coutume, dit-il, à ne donner d'abord à la convulsionnaire que des coups modérés. Cependant, ses plaintes ne me laissant aucun lieu de douter que l'oppression qu'elle ressentait dans l'estomac ne pouvait être soulagée que par des coups très-violents, j'avais toujours redoublé le poids des miens. Mais ce fut en vain que

j'y employai tout ce que je pus rassembler de forces : la convulsionnaire continuait à se plaindre que mes coups étaient si faibles, qu'ils ne lui procuraient aucun soulagement; je remis le chenet entre les mains d'un homme grand et vigoureux, qui se trouvait au nombre des spectateurs. Celui-ci ne ménagea rien. Voyant qu'on ne pouvait donner à la patiente des coups assez violents, il lui en déchargea de si terribles, toujours dans le creux de l'estomac, qu'ils ébranlèrent le mur contre lequel elle était appuyée. La convulsionnaire se fit donner tout de suite, de cette façon, les cent coups qu'elle avait demandés, ne comptant pour rien soixante qu'elle avait reçus de moi... Aussi ne cessait-elle de remercier celui qui les lui administrait.

» Après ces cent coups donnés, je repris le chenet; je voulus essayer contre un mur si mes coups, qu'on trouvait si faibles, ne produiraient aucun effet. Au vingt-cinquième, la pierre sur laquelle je frappais, ébranlée déjà par les coups précédents, acheva de se briser; tout ce qui la retenait tomba de l'autre côté de la muraille, et y fit une ouverture de plus d'un demi-pied.

» Lorsque les coups sont frappés avec beaucoup de force, ajoute encore Carré de Montgeron, le chenet s'enfonce si avant dans l'estomac de la convulsionnaire, qu'il paraît pénétrer jusqu'au dos, et qu'il semble devoir écraser tous les viscères. Pourtant, ce n'était qu'alors que la patiente se trouvait soulagée, et elle encourageait le secouriste à redoubler encore de force, s'il pouvait... » (*Idée des secours mal à propos nommés meurtriers.*)

« L'œuvre, craignant la monotonie, variait ses exercices. A force d'essais, une prophétesse, qu'on nomma la Salamandre, se mettait sur un brasier ardent, après s'être frottée de pommades. Quand le feu expirait, elle criait : *Sucre d'orge!* Ce sucre d'orge consistait en un pieu pointu. La prophétesse sortait du feu, ployait le corps en arc, et se plaçait les pieds et les mains à terre, mais les reins portant sur la pointe du bâton; dans cette situation affreuse, elle criait : *Biscuit! biscuit!* Ce biscuit était une pierre de cinquante livres, attachée à une corde qui passait sur une poulie, suspendue au plancher, et qu'on laissait tomber à plusieurs reprises sur l'estomac de la sœur. Ce secours était réitéré jusqu'à ce que la patiente cessât de crier : *Sucre d'orge!*

» Une telle expérience est d'autant plus remarquable, qu'un lord, apparemment attaqué du spleen, quitta, en la voyant, son Église anglicane pour se faire janséniste convulsionnaire, ne pouvant expliquer la merveille qui le frappait que par l'influence d'en haut; ne voulant pas croire, avec d'autres, que c'était sans doute le diable qui soutenait une prophétesse au bout d'un pieu pointu. Ce lord figure comme témoin dans l'enquête de ces miracles.

» L'exercice de la broche avait quelque chose de plus merveilleux encore. On embrochait un sujet de l'espèce de la Salamandre, à peu près comme on embroche un aloyau, en l'attachant, sans le traverser, à la barre de fer. On liait une poularde sur ses reins; un frère tournait la broche devant un feu très-ardent. Le prodige de ce secours était l'impassibilité

du sujet, qui remplissait le personnage de patient à la broche, pendant que la poularde cuisait sur ses reins.... »

Nous rapporterons encore l'exercice de la croix : c'était un vrai crucifiement. On mettait en croix un frère ou une sœur; les spectateurs avaient la permission d'aller sur le patient à coups d'épée; le sang coulait, on criait miracle! le patient semblait expirer, mais pour descendre bientôt de la croix tout joyeux, sans qu'on aperçût, ni sur ses mains, ni sur son côté, les moindres traces des coups de lance qu'il avait reçus.

Morand, dans ses opuscules chirurgicaux, rapporte qu'il a été témoin de trois de ces crucifiements. Les femmes qui se livraient à ces épreuves volontaires prenaient alors les gestes, le langage, le ton de voix et les bégayements d'un enfant; elles s'en faisaient mettre aussi le costume. Les convulsionnaires portaient des noms significatifs, que leurs partisans eux-mêmes leur donnaient pour se rapprocher, à ce qu'il paraît, de la simplicité des enfants. Ainsi, ils avaient la Nisette, l'Imbécile, l'Ardente, l'Invisible, l'Aboyeuse, la Frétillante, la Carpe-Frite, la Truite, etc.

Il y avait des convulsionnaires qui aboyaient, qui miaulaient, qui prophétisaient; on vit même des femmes célébrer une prétendue messe dans les synagogues des convulsionnaires; des religieux égarés faisaient l'office d'enfants de chœur.

Toutes ces réunions se terminaient par des imprécations contre la bulle *Unigenitus*, et des cris sur le

triomphe de la grâce et la chute de la Compagnie de Jésus. Il y eut encore un frère Hilaire qui rebaptisait dans son grenier : ce nouveau baptême était celui de la perfection.

Ce fanatisme, qui se variait à l'infini, se partagea en différentes sectes : il y eut des augustinistes, des naturalistes, des figuristes, des vaillantistes, des mélangistes et des discernants.

Un frère augustiniste, effrayé des grands secours, fit bande à part. Les siens lui donnèrent le nom de précurseur. Dans sa troupe, on n'administrait que les petits secours, que les grands secouristes ne désapprouvaient pourtant pas, mais seulement quand l'instinct d'une convulsion l'exigeait.

Dans ces greniers, il se passa souvent des inconvenances, pour ne pas dire plus, devant lesquelles ceux des spectateurs qui avaient conservé un reste de décence ou de bon sens se sauvaient épouvantés.

Pendant ce temps-là, les prophétesses annonçaient l'avénement d'Élie. Cet Élie était l'abbé Vaillant, renfermé à la Bastille. Il devait paraître au milieu des airs et se montrer à tous les appelants de Paris. La populace janséniste passa plusieurs nuits d'été dans l'attente de cet événement. Élie ne parut point, et le guet dispersa les attroupements.

On voulut savoir quel était le principe qui opérait le merveilleux des convulsions. Les discernants l'attribuaient à Dieu; les mélangistes prétendaient qu'il y avait le diable dominant et le diable dominé dans le merveilleux de la convulsion. Chaque parti avait à ses gages des médecins, des chirurgiens, des apothi-

caires et des docteurs pour certifier les prétendus miracles. Les hommes d'esprit les mettaient en chansons.

Mais, comme les synagogues des secouristes se multipliaient dans tous les quartiers de Paris, que ce fanatisme sombre infestait une partie de la magistrature et du clergé, la police, pour nettoyer les galetas des énergumènes, eut recours à des voies de rigueur qui ne produisirent pas toujours l'effet qu'on en attendait. D'Alembert avait donné un bon conseil à d'Argenson : c'était de faire jouer les convulsionnaires sur les boulevards et sur les théâtres de la foire.

Le père Bougeaut a composé, dans cette pensée, deux comédies pleines d'esprit : *le Saint déniché* ou *la Banqueroute des Marchands de miracles*, et *la Femme-Docteur* ou *la Théologie tombée en quenouille*. Ces deux petits ouvrages ont assommé le bienheureux Pâris, et fait reculer les femmes du domaine des discussions théologiques qu'elles avaient envahi.

Le retour de ces folies est-il possible? Nous en voyons d'autres, chez de nouveaux sectaires, un peu moins ridicules peut-être que celles des convulsionnaires.

XXXVI. — LUDWIG DE BOUBENHORE.

De Charybde en Scylla.
(*Proverbe.*)

Dans le temps où les doctrines de Luther entraînaient si vite les Allemands avariés, le seigneur de Boubenhore se laissa séduire aux charmes des prédicants, qui dispensaient du jeûne et de l'abstinence, qui glorifiaient la chair et le plaisir, mais qui pourtant ne préservaient pas trop du diable; car jamais on ne vit plus de sorciers, plus de possédés, plus de sombres prodiges qu'en ce temps-là dans les contrées qui désertaient l'Église.

Le seigneur de Boubenhore avait une femme et un fils, qu'il fit entrer dans sa secte (1); et, comme il tutoyait le bon Dieu, il trouva bon que son fils le tutoyât lui-même. Puis il l'envoya à la cour du duc de Lorraine, pour y apprendre le français. Il avait quatorze ans. Émancipé par son père et par sa croyance nouvelle, le jeune Ludwig de Boubenhore se livra sans frein à tous les plaisirs. Son père lui avait donné une somme d'argent; il la perdit au jeu, redemanda des fonds, les perdit encore, et au bout de six mois, il avait lassé l'indulgence paternelle, qui voyait dans un tel fils une ruine rapide.

La vie de plaisir n'agrandit pas trop le cœur. Désolé des refus qu'il lui fallait subir, blessé dans son orgueil qui ne pouvait plus briller, Ludwig

(1) La secte de Schwenkfeld.

glissa vite dans un désespoir insensé. En jurant et maugréant, il s'écria qu'il était prêt à se vendre au diable, si le diable voulait l'acheter un peu cher. Il n'eut pas plutôt formulé cette résolution, qu'il vit à ses côtés un jeune homme de son âge, élégamment vêtu, qui lui donna une bourse pleine d'or et lui promit de revenir le lendemain faire avec lui ses arrangements.

Ludwig courut retrouver ses amis, regagna ce qu'il avait perdu, emporta même l'argent des autres, et rentra chez lui sans trop s'inquiéter de son aventure.

Le jeune homme mystérieux reparut le lendemain et lui demanda, pour récompense du service qu'il lui avait rendu, trois gouttes de son sang, qu'il reçut dans une coquille d'œuf; puis, lui offrant une plume, il lui dicta quelques mots barbares que Ludwig écrivit sur deux billets différents. L'un de ces billets demeura au pouvoir de l'inconnu, l'autre fut enfoncé, par un pouvoir magique, dans le bras de Ludwig, à l'endroit où il s'était piqué pour tirer les trois gouttes de sang. La plaie se referma sans laisser de cicatrice.

— Je m'engage, dit alors l'étranger, à vous servir sept ans, au bout desquels vous m'appartiendrez.

Le jeune homme y consentit, quoique avec une certaine horreur intérieure. Mais il était entraîné par sa passion. Depuis ce jour, le démon ne manqua pas de lui apparaître sous diverses formes, et de l'aider en toute occasion. Il s'empara peu à peu de son esprit; il lui inspirait des idées neuves et cu-

rieuses, qui le séduisaient; le plus souvent il le poussait adroitement à de mauvaises actions.

Le terme des sept années vint vite. Le jeune homme, qui avait alors vingt et un ans, retourna à la maison paternelle. Le démon auquel il s'était donné lui conseilla et parvint à lui persuader qu'en empoisonnant son père et sa mère, et mettant le feu à leur château pour cacher ce crime, il se verrait en possession de tous leurs biens.

Le jeune homme se décida à ces forfaits; il ne les eut pas plutôt commis qu'il fut saisi d'un sombre désespoir; et deux fois il tenta de se tuer lui-même. C'était ce que voulait le diable, qui s'était planté dans son cœur.

Mais on croit que cette famille infortunée avait fait, avant sa déplorable chute, quelques-unes de ces bonnes actions que Dieu n'oublie pas. Sa mère, tout égarée qu'elle était, avait conservé une vénération tendre pour la sainte Vierge. Son père, qui peut-être avait cédé lâchement à l'ambition, n'avait pas mis la main sur les biens de l'Église et conservait chez lui, sans les gêner, des serviteurs catholiques. Enfin le poison n'opéra point sur les parents; le feu mis au château fut éteint sans avoir causé de dégâts.

Le jeune homme, troublé, était dès lors assidûment surveillé par ses sœurs, qui le suppliaient vainement de leur dire ce qui avait pu lui inspirer l'épouvantable résolution de se donner la mort. Enfin il ne résista pas aux larmes de sa mère; et il finit par lui découvrir son état. En apprenant ces horreurs, elle tomba en défaillance. Mais la secte où elle vivait ne

lui donnait aucun moyen de délivrer son fils, car hors de l'Église catholique, nul n'a pouvoir sur le démon.

Ludwig, maltraité par le diable depuis qu'il avait tout avoué à sa mère, devint furieux, s'échappa et s'enfuit à Eichstadt, résolu à marcher dans le crime. Les sept ans du pacte allaient expirer. Par bonheur pour lui, son frère aîné, qui était chanoine à Wurzbourg, le fit prendre et le conduisit à Molsheim, chez les pères de la compagnie de Jésus. Là, le démon, voyant qu'il pouvait lui échapper, employa les terreurs et les artifices pour ne pas le perdre. Il se jetait sur lui tantôt sous la forme d'un lion noir, tantôt sous celle d'une autre bête, comme s'il eût voulu le dévorer; puis il lui inspirait une grande horreur pour les jésuites; il lui conseillait de faire un faux écrit qui persuaderait qu'il n'avait plus affaire à l'ange des ténèbres. Mais enfin le recteur de Molsheim le décida à faire une bonne confession. Il ne s'en tira qu'avec des peines extrêmes, à cause des assauts que lui livraient divers fantômes qui l'escortaient presque toujours. A force de prières et d'exorcismes on parvint à lui donner un peu de calme. On décida alors que l'on conjurerait le diable dans la chapelle de saint Ignace, et qu'on le forcerait à rendre les pactes.

Nous emprunterons cette scène à la *Mystique diabolique* de Goerres, qui s'est appuyé des documents les plus authentiques et les plus incontestables.

« Le jeune homme s'était préparé par les moyens ordinaires. Le recteur offrit le saint sacrifice. Ludwig, en présence de plusieurs pères et d'autres per-

sonnes du dehors, lut sa profession de foi et sa renonciation au démon; et donna les deux formules de ces actes au recteur, qui les posa sur l'autel. Puis, quoique fortifié par la sainte communion, il frémit d'une manière effrayante, et s'écria, tout tremblant, que deux démons horribles étaient à ses côtés. Rentré dans la foi, et soutenu par là contre ces terreurs, il fut délivré par les exorcismes des fantômes qui l'assiégeaient.

» Il avait cru voir, aux deux côtés de l'autel, deux boucs noirs debout sur leurs pieds de derrière et tenant avec les pieds de devant les pactes qu'il avait signés. Lorsqu'on les eut chassés, à sa prière, on trouva par terre, aux pieds de l'exorciste, le papier le plus petit, celui que le démon avait mis dans son bras. Il fondit en larmes en le voyant et en remarquant que la cicatrice de sa main gauche venait de disparaître, sans laisser presque aucune trace.

» Mais il fallait encore arracher au démon l'autre pacte, et l'on dut pour cela répéter tout ce qu'on avait fait pour ôter le premier. Pendant que le jeune homme allait à la communion, une autruche hideuse apparut, portant à son bec l'autre pacte, qu'elle laissa tomber, comme malgré elle, après qu'on eut continué les prières avec une nouvelle ferveur; puis elle disparut. On chercha longtemps à terre, et on trouva enfin le papier sur l'autel, à l'endroit même où le prêtre avait mis l'abjuration du jeune homme, qui, revenu à Dieu, à l'Église romaine et à lui-même, rendit grâces à Celui qui l'avait sauvé, et vécut depuis chrétiennement, ainsi que sa famille. »

Toute cette histoire fut gravée dans une inscription célèbre, à Molsheim, dans la chapelle de saint Ignace.

XXXVII. — URBAIN GRANDIER.

Le temps est un grand révélateur.
OXENSTIERN.

Il n'y a pas longtemps qu'il était de bon ton, même parmi les catholiques, de regarder le diable comme un être inoffensif, vivant en paix dans son exil, indignement calomnié et incapable des iniquités dont le chargent mille et mille relations, dues pourtant à des écrivains graves, sérieux, dignes de tout respect et de toute confiance. Mais nous étions parvenus à avoir tant d'esprit que, pour conclusion à toutes les histoires diaboliques, on adoptait quelques formules qui se traduisaient par cette sentence, que nos pères étaient des niais. Il a fallu que le bon Dieu, pour venger un passé qui nous valait peut-être, fît toucher du doigt à la science même, à cette science orgueilleuse qui cherche à gouverner le monde, et qui cherchera longtemps les réalités des faits magiques, qu'il y a pourtant des choses, en assez grand nombre, qu'elle ne peut expliquer. Saint Paul, qui savait, parce qu'il vivait dans la lumière, nous a prévenus que nous marchions ici-bas escortés des puissances de l'air, qui n'ont rien plus à cœur que de nous pousser au mal, et qu'il nous faut lutter contre elles, et lutter sans cesse. Si vous ne voyez pas ce fait mystérieux, c'est que vous vous

laissez aller comme l'invisible levier vous pousse. Vous le verriez si vous résistiez. Le courant d'un fleuve ne fait obstacle que quand on remonte contre sa pente. Les faits inexplicables du haut magnétisme et les manœuvres des esprits frappeurs, que l'on ne peut contester sincèrement, nous donnent la clef de quelques phases des arts magiques au moyen âge.

Il y avait une classe de magie à l'université de Salamanque. On l'enseignait aussi à Tolède; et Goerres, dans sa *Mystique diabolique,* démontre assez clairement que tous ces bandits, magiciens ou sorciers, étaient coupables de crimes au premier chef, qu'on ne brûlait que ceux qui étaient incorrigibles, et ceux qui, au moyen de la magie, avaient commis d'autres crimes que la magie même.

Si ce préambule semble long, pour une courte histoire, c'est qu'aux jours où nous vivons, il faut prendre des gants pour éclairer ceux qui se plaisent à être aveugles. L'un des derniers écrivains qui aient traité ces matières, Walter Scott, n'a donné qu'une fantasmagorie mesquine, où rien n'est expliqué; ce qui facilite la négation, moyen commode, mais dangereux.

Urbain Grandier, né dans le bas Maine, à la fin du seizième siècle, était curé de Saint-Pierre de Loudun et chanoine du chapitre de Sainte-Croix.

La relation des possessions où il fut impliqué a été entreprise par plusieurs écrivains, presque tous hostiles ou malintentionnés, surtout le calviniste Saint-Aubin, dont l'*Histoire des diables de Loudun*, écrite cinquante ans après l'événement, est un roman qui

a trompé beaucoup d'imprudents. Aujourd'hui nous avons d'autres guides. On a publié en 1839, du bon et pieux père Surin, un livre jusque-là resté inédit (1), et qui, laissé par un témoin irréprochable des faits, nous permettra d'être plus véridique.

Un couvent d'ursulines avait été établi à Loudun en 1626. Sept ans après, on y vit éclater de sinistres symptômes. Il y avait eu de grands procès entre deux chanoines de la collégiale de Sainte-Croix de Loudun. L'un était le vénérable abbé Mignon, homme sage et vertueux, et l'autre Urbain Grandier, homme lettré, spirituel, caustique et plus dissipé que ne comportait sa condition, comme disent les écrits du temps. Il se répandait dans le monde, et faisait, sous le voile de l'anonyme, des chansons inconvenantes et des pamphlets condamnables. Bayle reconnaît lui-même qu'il avait des mœurs infâmes; et il cite des témoignages imposants à ce sujet.

Il avait été interdit déjà et soumis à une pénitence.

Le bon chanoine Mignon, généralement reconnu homme de bien, fut choisi par les religieuses pour la direction de leurs consciences. Grandier, qui eût voulu le supplanter, échoua dans tous ses efforts. La haine qu'il porta dès lors à Mignon et le dépit qu'il conçut contre les ursulines l'entraînèrent dans une manœuvre dont on ne le croyait pas capable. Le procès qui survint l'en convainquit.

Citons ici une réflexion de l'éditeur du P. Surin :

« Le principal motif qui faisait nier la possession

(1) *Triomphe de l'Amour divin*, etc. Avignon, chez Séguin.

de Loudun était l'impossibilité ou l'absurdité prétendue des phénomènes allégués en preuves. Cette impossibilité ou cette absurdité peut être légitimement expliquée, maintenant que les plus incrédules reconnaissent, ou du moins n'osent pas contester la réalité de tant d'autres phénomènes analogues, tout aussi extraordinaires, tout aussi bizarres, tout aussi prodigieux, qui se produisent chaque jour par le moyen du magnétisme. »

Urbain Grandier résolut donc, non pas de magnétiser les ursulines (le mot n'existait pas encore), mais de les ensorceler, de les rendre possédées, de les livrer à des convulsions, et d'amener surtout cet effet qu'elles devinssent portées pour lui, quoiqu'elles ne le connussent pas. Il exécuta son dessein de cette sorte : une branche de rosier chargée de plusieurs roses charmées (les magnétiseurs comprendront parfaitement ce mot) fut jetée dans le couvent. Toutes celles qui les flairèrent furent saisies d'esprits malins et livrées à un ensorcellement qui les faisait soupirer et souffrir, Dieu permettant cette plaie et cette perturbation de leurs sens, pour des raisons que nous n'avons ni le droit ni le besoin d'approfondir. Elles étaient comme en démence, se retiraient dans les lieux écartés, appelaient Grandier; et lorsque, soit par une hallucination, soit par un acte de Satan, la figure imaginaire ou réelle de Grandier paraissait devant elles subitement, elles le fuyaient avec horreur; car le cœur de ces pauvres filles restait pur, et aucune d'elles ne consentit jamais aux suggestions qui les éprouvaient.

Mignon, assisté d'un sage curé, exorcisa la prieure, qui était en proie à d'étranges crises, et dont le corps parfois restait élevé de terre par une puissance occulte. La chose fit bientôt tant de bruit, qu'on dut la déférer aux magistrats ordinaires. Le roi même, instruit de ce qui se passait, ordonna à Martin de Laubardemont, intendant de la justice dans la province, de prendre la conduite du procès; et Bayle, que nous nous plaisons à citer encore, parce qu'ici il ne peut être suspect à personne, déclare que les quatorze juges choisis par ce magistrat respecté pour le procès Grandier étaient tous incontestablement « gens de bien ».

Ces juges mirent dans l'instruction la lenteur et la modération les plus louables. Ils étaient pris des divers présidiaux voisins, Poitiers, Angers, Tours, Orléans, Chinon, la Flèche, etc. Un bon religieux récollet, le père Lactance, exorcisait les possédées, en présence de l'évêque de Poitiers et d'un grand concours d'hommes éclairés, pendant que les juges recueillaient les dépositions de soixante témoins honnêtes et sûrs, qui chargeaient Grandier. On trouva sur son corps, chose singulière! les marques dont les sorciers ne manquaient jamais d'être tatoués. Il fut démontré qu'il était l'auteur de la possession des pauvres sœurs; et quand même il n'eût pas été sorcier, l'enquête eût prouvé du moins sa mauvaise vie et ses mauvaises mœurs.

On saisit dans ses papiers un livre scandaleux qu'il écrivait contre le célibat des prêtres. Mais on n'y trouva pas, comme l'ont dit de mauvais plai-

sants, l'original du pacte qu'il avait pu faire avec le diable; et les pièces qu'on a publiées dans ce genre ont été fabriquées.

Grandier fredonnait dans sa prison une chanson du temps : *L'heureux séjour de Parthénice et d'Alidor,* lorsqu'on vint lui annoncer qu'il était condamné au feu; ce qui fut exécuté sur le grand marché de Loudun.

Une bande de corbeaux, dont quelques-uns ont fait une troupe de pigeons, voltigeait autour du bûcher. Il mourut mal, repoussant le confesseur et le crucifix.

Après sa mort, la possession n'étant pas vaincue, les exorcismes continuèrent. Les démons qu'il fallait chasser se sont nommés, car ils se donnent des noms : Asmodée, Léviathan, Béhémoth, Élimi, Grésil, Aman, Éasas, Astaroth, Zabulon, etc. Plusieurs pères exorcistes moururent de fatigue. Enfin le roi chargea les jésuites de dompter cette hydre. Un très-saint homme, très-doux et très-instruit, le père Surin, qui prêchait avec grand succès à Marennes, fut délégué à cette opération difficile. C'était un homme frêle et maladif, mais d'une grande piété. Il finit par obtenir une victoire complète. Toutefois il ne sortit pas de cette lutte sans en porter de rudes cicatrices; car pendant de longues années, par la permission de Dieu, dont les secrets ne nous sont pas tous connus, le père Surin vécut obsédé, et souffrit des peines qui ont fait de sa vie un martyre (1).

(1) Voyez son livre que nous avons indiqué.

Bayle dit encore à ce sujet (ce qui explique peut-être ce qu'on vient de lire), qu'il y eut là un fait plus singulier que tout le reste : un homme qui se fit la rançon de Jésus-Christ, corps pour corps; c'est-à-dire que, pour le tirer des mains du diable, il se livra lui-même au démon. On le lit dans le *Journal des savants* (mai 1689) :

« Au temps où le père Surin exorcisait les possé-
» dées de Loudun, les démons déclarèrent que deux
» magiciens s'étaient saisis de trois hosties pour les
» profaner. Le père Surin se mit en prières pour la
» délivrance du corps de son Maître et consentit à
» ce que le sien même fût livré au pouvoir des dé-
» mons pour le racheter. Les offres furent acceptées
» et l'échange exécuté. Les démons tirèrent les trois
» hosties des mains de leurs suppôts, les déposèrent
» au pied du soleil du Saint-Sacrement qui était
» alors exposé sur l'autel, et l'un d'eux entra dans
» le corps du père, qui demeura possédé ou obsédé
» presque tout le reste de sa vie. »

Voilà résumée en très-peu de mots cette fameuse histoire d'Urbain Grandier, qui a fait tant de bruit et rempli tant de volumes menteurs. Celui de Saint-Aubin était l'œuvre d'un ennemi de l'Église; et les calvinistes avaient des raisons pour traduire en romans hostiles les moines et les religieuses. Mais presque de nos jours (en 1825), M. Hippolyte Bonnelier, qui eût pu employer mieux son talent, s'est exercé sur ce sujet; et son Urbain Grandier, autre fable complexe, n'a jamais pu réjouir que les hommes qui repoussent la foi. Heureusement enfin, un écri-

vain de science et de jugement vient de publier sur ce sujet un livre (1) qui, tout en offrant le plus constant intérêt, établit la vérité d'une manière incontestable. L'auteur a puisé ses arguments aux sources et sur les lieux, sans se laisser aller à la remorque des esprits trembleurs à qui suffisent, fussent-ils faux et archifaux, les jugements tout faits. L'auteur, en tête de ses notes justificatives, qui sont toutes inattaquables, remarque très à propos que « deux auteurs principaux ont écrit contre la possession de Loudun, et que c'est à leurs ouvrages que l'on doit l'opinion erronée qui a prévalu jusqu'à ce jour. Ces deux auteurs sont : Aubin ou Saint-Aubin, calviniste loudunois, réfugié en Hollande, et l'auteur des *Causes célèbres,* qui l'a copié. Ces ouvrages ont été répandus à profusion dans le monde littéraire, et la mauvaise volonté contre tout ce qui est surnaturel s'en est emparée avidement. »

Nous ne citerons que deux des absurdités calomnieuses des écrivains hostiles. Les uns ont dit que Grandier avait refusé, au moment de mourir, d'embrasser le crucifix, parce qu'*il savait qu'on l'avait rougi au feu;* les autres, parce qu'il craignait qu'on ne s'en servît *pour lui écraser les lèvres.* Le fait avéré par mille témoignages est que le malheureux, n'ayant pas voulu se confesser, repoussa le crucifix (il était de bois), et il le repoussa parce que son cœur n'était plus à Dieu.

(1) *Étude sur les possessions en général et sur celles de Loudun en particulier,* par M. l'abbé Leriche, du diocèse de Poitiers. Gracieux volume in-12, précédé d'une Lettre du Père Ventura, qui en a été charmé. Éditeur M. Henri Plon, rue Garancière, n° 8, à Paris.

Parmi les preuves qui affirment la vérité des phénomènes diaboliques de Loudun, M. l'abbé Leriche a donné la liste de quatre-vingt-cinq témoins, tous personnages considérables, dont cinq évêques, dix médecins et quinze magistrats aussi éclairés qu'intègres. Parmi les autres, plusieurs qui n'étaient venus là que comme curieux se sont convertis à la vue de ces faits extranaturels. Les conversions de lord Montaigu et de M. de Kériolet, qui rentrèrent alors dans l'Église, ont été assez célèbres.

De ces quatre-vingt-cinq témoins, n'est-il pas surprenant qu'aucun n'ait soupçonné ni pu soupçonner dans cette longue affaire l'ombre de la moindre supercherie? et que ceux qui ont vu là une fourberie n'aient pu citer aucune autorité du moindre poids?

Nous reviendrons plus loin aux possédés, aux sorciers, aux loups-garous, tous gens séparés de l'Église. Nous parlerons aussi du sabbat, œuvre des sociétés secrètes du moyen âge.

XXXVIII. — NINON DE LENCLOS.

> Le diable ne va qu'aux âmes dont la porte lui est au moins un peu entr'ouverte.
>
> TIRSO DE MOLINA.

On conte que, seule un jour devant son miroir, à l'âge de dix-huit ans, Ninon de Lenclos, cette femme philosophe, fille d'un abominable athée, s'admirait avec une expression de tristesse. Une voix tout à coup répond à sa pensée et lui dit :

— N'est-il pas vrai qu'il est bien dur d'être si jolie et de vieillir?

Elle se tourne vivement et voit avec surprise auprès d'elle un vieux petit homme assez noir, qui reprend :

— Vous me devinez sans doute? Si vous voulez vous donner à moi, je conserverai vos charmes; à quatre-vingts ans vous serez belle encore.....

Ninon réfléchit un instant, passa audacieusement le marché, qui fut bien tenu; et, quelques instants avant sa mort, elle vit au pied de son lit le petit homme noir qui l'attendait... Voilà le récit ordinaire, dans une brièveté qui lui donne la mine d'un argument ou d'un sommaire. Empruntons donc aux recueils d'historiettes le récit détaillé de ce singulier fait :

L'histoire du Noctambule, ou du petit homme noir qui vint trouver mademoiselle de Lenclos à l'âge de dix-huit ans pour lui offrir la beauté inaltérable, est pour plusieurs un conte dénué de vraisemblance et de réalité. Cependant, comme elle eut un cours prodigieux, et que la vie de Ninon pouvait très-bien faire supposer que le diable était de ses amis, voici cette histoire, telle qu'on la racontait à sa mort.

Mademoiselle de Lenclos, à l'âge de dix-huit ans, étant un jour seule dans sa chambre, on vint lui annoncer un inconnu qui demandait à lui parler et qui ne voulait point dire son nom. D'abord elle lui fit répondre qu'elle était en compagnie, et qu'elle ne pouvait recevoir.

— Je sais, dit-il, que mademoiselle est seule; et

c'est ce qui m'a fait choisir ce moment pour lui rendre visite. Retournez lui dire que j'ai des choses de la dernière importance à lui communiquer et qu'il faut absolument que je lui parle.

Cette réponse donna une sorte de curiosité à mademoiselle de Lenclos. Elle ordonna qu'on fît entrer l'inconnu. C'était un petit homme âgé, vêtu de noir, sans épée, et d'assez mauvaise mine; il avait une calotte et des cheveux blancs, une petite canne légère à la main et une grande mouche sur le front; ses yeux étaient pleins de feu et sa physionomie assez spirituelle.

— Mademoiselle, dit-il en entrant, ayez la bonté de renvoyer votre femme de chambre; car personne ne doit entendre ce que j'ai à vous révéler.

A ce début, mademoiselle de Lenclos ne put se défendre d'un certain mouvement de frayeur; mais, faisant réflexion qu'elle n'avait devant elle qu'un petit vieillard décrépit, elle se rassura et fit sortir sa femme de chambre.

— Que ma visite, reprit alors l'inconnu, ne vous effraye pas, mademoiselle. Il est vrai que je n'ai pas coutume de faire cet honneur à tout le monde; mais vous, vous n'avez rien à craindre; soyez tranquille et écoutez-moi avec attention.

Vous voyez devant vous un être à qui toute la terre obéit et qui possède tous les biens de la nature: j'ai présidé à votre naissance. Je dispose assez souvent du sort des humains, et je viens savoir de vous de quelle manière vous voulez que j'arrange le vôtre. Vos beaux jours ne sont encore qu'à leur au-

rore; vous entrez dans l'âge où les portes du monde vont s'ouvrir devant vous; il ne dépend que de vous d'être la personne de votre siècle la plus illustre et la plus heureuse.

Il s'arrêta un instant.

—Je vous apporte, reprit-il, la grandeur suprême, des richesses immenses, ou une beauté inaltérable. Choisissez, mademoiselle, ajouta-t-il après une seconde pause, de ces trois splendeurs celle qui vous touche le plus, et soyez convaincue qu'il n'est point de mortel sur la terre qui soit en état de vous en offrir autant.

— Vraiment, monsieur, lui dit Ninon en éclatant de rire, j'en suis bien persuadée, et la magnificence de vos dons est si grande.....

— Mademoiselle, vous avez trop d'esprit pour vous moquer d'un homme que vous ne connaissez pas; choisissez, vous dis-je, ce que vous aimez le mieux, des grandeurs, des richesses ou de la beauté durable.

Il appuya sur ce dernier mot.

— Mais déterminez-vous promptement, ajouta-t-il; je ne vous accorde qu'un moment pour vous décider; car mes instants sont précieux.

— Ah! monsieur, reprit Ninon, il n'y a pas à balancer sur ce que vous avez la bonté de m'offrir. Puisque vous m'en laissez le choix, je choisis la beauté inaltérable. Mais, dites-moi, que faut-il faire pour posséder un bien de si grand prix?

— Mademoiselle, il faut seulement écrire votre nom sur mes tablettes, et me jurer un secret inviolable; je ne vous demande rien de plus.

Ninon de Lenclos promit tout ce que l'homme noir voulut; elle écrivit son nom sur de vieilles tablettes noires à feuillets rouges, qu'il lui présenta, en lui donnant un petit coup de sa baguette sur l'épaule gauche.

— C'en est assez, dit-il, comptez sur une beauté qui ne se fanera point. Je vous donne le pouvoir de tout charmer. C'est un beau privilége. Depuis bientôt six mille ans que je parcours l'univers d'un bout à l'autre, je n'ai encore trouvé sur la terre que quatre jeunes dames qui en aient été dignes : Sémiramis, Hélène, Cléopâtre et Diane de Poitiers. Vous êtes la cinquième et la dernière à qui j'ai résolu de faire un tel don. Vous paraîtrez toujours jeune et toujours fraîche; vous serez toujours charmante. Vous jouirez d'une santé parfaite et constante; vous vivrez longtemps et ne vieillirez jamais; et on parlera toujours de vous. Tout ce que je viens de vous dire, mademoiselle, doit vous paraître un enchantement. Mais ne me faites point de question; je n'ai rien à vous répondre; vous ne me verrez plus qu'une seule fois dans toute votre vie, et ce sera dans moins de quatre-vingts ans. Quand vous me verrez, vous aurez encore trois jours à vivre; souvenez-vous seulement que je m'appelle le Noctambule.

Il disparut à ces mots, et laissa mademoiselle de Lenclos dans un certain trouble.

Les auteurs de ce récit le terminent en faisant revenir le petit homme noir chez mademoiselle de Lenclos trois jours avant sa mort. Malgré ses domestiques, il pénètre dans sa chambre, s'approche du

pied de son lit, en ouvre les rideaux. Mademoiselle de Lenclos le reconnaît, pâlit et jette un grand cri. Le petit homme, après lui avoir annoncé qu'elle n'a plus que trois jours à vivre, lui montre sa signature, et l'attend....

Cette histoire, ou du moins une toute semblable, avait déjà été débitée, un siècle auparavant, sur le compte de Louise de Budes, seconde femme de Henri Ier, connétable de Montmorency, laquelle mourut soupçonnée de poison en 1599. Cette dame avait été extrêmement belle; elle devint, un moment avant sa mort, si noire et si hideuse, qu'on ne pouvait la regarder qu'avec horreur; ce qui donna lieu à divers jugements sur la cause de sa fin, et fit conclure que le diable, avec qui l'on suppose qu'elle avait fait un pacte dans sa jeunesse, était entré dans sa chambre sous la figure d'un petit vieillard habillé de noir, et l'avait étranglée dans son lit.

XXXIX. — AGRIPPA.

Connu dans l'univers et dans mille autres lieux.
SCRIBE.

Dans les lettres de Bergerac sur les sorciers, on trouve ce curieux morceau, qui peint les idées populaires d'alors sur Agrippa :

« Il m'est arrivé une aventure si étrange, que je veux vous la raconter. Vous saurez qu'hier, fatigué de l'attention que j'avais mise à lire un livre de prodiges, je sortis à la promenade, pour dissiper les ri-

dicules imaginations dont j'avais l'esprit rempli. Je m'enfonçai dans un petit bois obscur, où je marchai environ un quart d'heure. J'aperçus alors un manche à balai, qui vint se mettre entre mes jambes, et sur lequel je me trouvai à califourchon. Aussitôt je me sentis volant par le vague des airs.

» Je ne sais quelle route je fis sur cette monture : mais je me trouvai arrêté sur mes pieds au milieu d'un désert où je ne rencontrai aucun sentier. Cependant je résolus de pénétrer et de reconnaître les lieux. Mais j'avais beau pousser contre l'air, mes efforts ne me faisaient trouver partout que l'impossibilité de passer outre.

» A la fin, fort harassé, je tombai sur mes genoux ; et ce qui m'étonna, ce fut d'avoir passé en un moment de midi à minuit. Je voyais les étoiles luire au ciel avec un feu bleuettant ; la lune était en son plein, mais beaucoup plus pâle qu'à l'ordinaire ; elle s'éclipsa trois fois, et trois fois dépassa son cercle. Les vents étaient paralysés, les fontaines étaient muettes, tous les animaux n'avaient de mouvement que ce qu'il leur en faut pour trembler ; l'horreur d'un silence effroyable régnait partout, et partout la nature semblait attendre quelque grande aventure.

» Je mêlais ma frayeur à celle dont la face de l'horizon paraissait agitée, lorsque, au clair de la lune, je vis sortir d'une caverne un grand et vénérable vieillard, vêtu de blanc, le visage basané, les sourcils touffus et relevés, l'œil effrayant, la barbe renversée par-dessus les épaules. Il avait sur la tête un chapeau de verveine, et sur le dos une ceinture de

fougère de mai tressée. A l'endroit du cœur était attachée sur sa robe une chauve-souris à demi morte, et autour du cou un carcan chargé de sept différentes pierres précieuses, dont chacune portait le caractère de la planète qui la dominait.

» Ainsi mystérieusement habillé, portant à la main gauche un vase triangulaire plein de rosée, et à la droite une baguette de sureau en sève, dont l'un des bouts était ferré d'un mélange de tous les métaux, il baisa le pied de sa grotte, se déchaussa, prononça en grommelant quelques paroles obscures, et s'approcha à reculons d'un gros chêne, à quatre pas duquel il creusa trois cercles l'un dans l'autre. La nature, obéissant aux ordres du nécromancien, prenait elle-même en frémissant les figures qu'il voulait y tracer. Il y grava les noms des esprits qui présidaient au siècle, à l'année, à la saison, au mois, au jour et à l'heure. Ceci fait, il posa son vase au milieu des cercles, le découvrit, mit un bout de sa baguette entre ses dents, se coucha la face tournée vers l'orient, et s'endormit.

» Vers le milieu de son sommeil, je vis tomber dans le vase cinq grains de fougère. Il les prit quand il fut éveillé, en mit deux dans ses oreilles, un dans sa bouche; il replongea l'autre dans l'eau, et jeta le cinquième hors des cercles. A peine fut-il parti de sa main, que je le vis environné de plus d'un million d'animaux de mauvais augure. Il toucha de sa baguette un chat-huant, un renard et une taupe, qui entrèrent dans les cercles en jetant un cri formidable. Il leur fendit l'estomac avec un couteau d'airain,

leur ôta le cœur, qu'il enveloppa dans trois feuilles de laurier et qu'il avala; il fit ensuite de longues fumigations. Il trempa un gant de parchemin vierge dans un bassin plein de rosée et de sang, mit ce gant à sa main droite, et, après quatre ou cinq hurlements horribles, il ferma les yeux et commença les évocations.

» Il ne remuait presque pas les lèvres; j'entendis néanmoins dans sa gorge un bruit semblable à celui de plusieurs voix entremêlées. Il fut enlevé de terre à la hauteur d'un demi-pied, et de fois à autre il attachait attentivement la vue sur l'ongle de l'index de sa main gauche; il avait le visage enflammé et se tourmentait fort.

» Après plusieurs contorsions effroyables, il tomba en gémissant sur ses genoux; mais aussitôt qu'il eut articulé trois paroles d'une certaine oraison, devenu plus fort qu'un homme, il soutint sans vaciller les violentes secousses d'un vent épouvantable qui soufflait contre lui. Ce vent semblait tâcher de le faire sortir des trois cercles. Les trois ronds tournèrent ensuite autour de lui. Ce prodige fut suivi d'une grêle rouge comme du sang, et cette grêle fit place à un torrent de feu, accompagné de coups de tonnerre. — Une lumière éclatante dissipa enfin ces tristes météores. Tout au milieu parut un jeune homme, la jambe droite sur un aigle, la gauche sur un lynx, qui donna au magicien trois fioles de je ne sais quelle liqueur. Le magicien lui présenta trois cheveux, l'un pris au devant de sa tête, les deux autres aux tempes; il fut frappé sur l'épaule d'un petit bâton que tenait le fantôme, et puis tout disparut.

» Alors le jour revint. J'allais me remettre en chemin pour regagner mon village; mais le sorcier, m'ayant envisagé, s'approcha du lieu où j'étais. Quoiqu'il parût cheminer à pas lents, il fut plus tôt à moi que je ne l'aperçus bouger. Il étendit sur ma main une main si froide, que la mienne en demeura longtemps engourdie. Il n'ouvrit ni les yeux, ni la bouche; et dans ce profond silence il me conduisit à travers des masures, sous les ruines d'un vieux château inhabité, où les siècles travaillaient depuis mille ans à mettre les chambres dans les caves. Aussitôt que nous fûmes entrés :

» — Vante-toi, me dit-il en se tournant vers moi, d'avoir contemplé face à face le sorcier Agrippa, dont l'âme est par métempsycose celle qui animait autrefois le savant Zoroastre, prince des Bactriens. — Depuis près d'un siècle que je disparus d'entre les hommes, je me conserve ici, par le moyen de l'or potable, dans une santé qu'aucune maladie n'a interrompue. De vingt ans en vingt ans, je prends une prise de cette médecine universelle, qui me rajeunit et qui restitue à mon corps ce qu'il a perdu de ses forces. Si tu as considéré trois fioles que m'a présentées le roi des Salamandres, la première en est pleine, la seconde contient de la poudre de projection, et la troisième de l'huile de talc. — Au reste, tu m'es obligé, puisque, entre tous les mortels, je t'ai choisi pour assister à des mystères que je ne célèbre qu'une fois en vingt ans. — C'est par mes charmes que sont envoyées, quand il me plaît, les stérilités et les abondances. Je suscite les guerres en les allumant

entre les génies qui gouvernent les rois. J'enseigne aux bergers la patenôtre du loup. J'apprends aux devins la façon de tourner le sas. Je fais courir les feux follets. J'excite les fées à danser au clair de la lune. Je pousse les joueurs à chercher le trèfle à quatre feuilles sous les gibets. J'envoie à minuit les esprits hors du cimetière, demander à leurs héritiers l'accomplissement des vœux qu'ils ont faits à la mort. Je fais brûler aux voleurs des chandelles de graisse de pendu pour endormir leurs hôtes pendant qu'ils exécutent leur vol. Je donne la pistole volante qui vient ressauter dans la pochette quand on l'a employée. Je fais présent aux laquais de ces bagues qui font aller et revenir d'Orléans à Paris en un jour. Je fais tout renverser dans une maison par les esprits follets, qui culbutent les bouteilles, les verres, les plats, quoique rien ne se casse et qu'on ne voie personne. Je montre aux vieilles à guérir la fièvre avec des paroles. Je réveille les villageois la veille de la Saint-Jean, pour cueillir son herbe à jeun et sans parler. J'enseigne aux sorciers à devenir loups-garous. Je tords le cou à ceux qui, lisant dans un grimoire, sans le savoir, me font venir et ne me donnent rien. Je m'en retourne paisiblement d'avec ceux qui me donnent une savate, un cheveu ou une paille. J'enseigne aux nécromanciens à se défaire de leurs ennemis, en moulant une image de cire, et la piquant ou la jetant au feu, pour faire sentir à l'original ce qu'ils font souffrir à la copie. Je montre aux bergers à nouer l'aiguillette. Je fais sentir les coups aux sorciers, pourvu qu'on les batte avec un bâton de

sureau. Enfin, je suis le diable Vauvert, le Juif-Errant, et le grand veneur de la forêt de Fontainebleau.....

» Après ces paroles, le magicien disparut, les couleurs des objets s'éloignèrent...; je me trouvai sur mon lit, encore tremblant de peur. Je m'aperçus que toute cette longue vision n'était qu'un rêve, que je m'étais endormi en lisant mon livre de noirs prodiges, et qu'un songe m'avait fait voir tout ce qu'on vient de lire. »

Voici maintenant ce qu'on sait de l'histoire de cet homme :

Henri-Corneille Agrippa, médecin et philosophe, contemporain d'Érasme, l'un des plus savants hommes de son temps, dont on l'a appelé le Trismégiste, mais doué d'extravagance, né à Cologne en 1486, mort en 1535, après une carrière orageuse, chez le receveur général de Grenoble, et non à Lyon ni dans un hôpital, comme quelques-uns l'ont écrit, avait été lié avec tous les grands personnages et recherché de tous les princes de son époque. Chargé souvent de négociations politiques, il fit de nombreux voyages, que Thevet, dans ses *Vies des hommes illustres,* attribue à la manie « de faire partout des tours de son métier de magicien; ce qui le faisait reconnaître et chasser incontinent ».

Les démonologues, qui sont furieux contre lui, disent qu'on ne peut le représenter que comme un hibou, à cause de sa laideur magique; et de crédules narrateurs ont écrit gravement que, dans ses

voyages, il avait coutume de payer ses hôtes en monnaie, fort bonne en apparence, mais qui se changeait au bout de quelques jours en petits morceaux de corne, de coquille ou de cuir, et quelquefois en feuilles d'arbre.

Il est vrai qu'à vingt ans il travaillait à la chrysopée ou alchimie; mais il ne trouva jamais le secret du grand œuvre. Il est vrai aussi qu'il était curieux de choses étranges et qu'il aimait les paradoxes : son livre *De la vanité des sciences*, que l'on considère comme son chef-d'œuvre, en est une preuve. Mais au chapitre XIII de ce livre il déclame contre la magie et les arts superstitieux. Si donc il fut obligé plus d'une fois de prendre la fuite pour se soustraire aux mauvais traitements de la populace, qui l'accusait de sorcellerie, n'est-il pas permis de croire ou que son esprit caustique, et peut-être ses mœurs mal réglées lui faisaient des ennemis, ou que son caractère d'agent diplomatique le mettait souvent dans des situations périlleuses, ou que la médecine empirique qu'il exerçait l'exposait à des catastrophes? à moins qu'il ne faille croire, en effet, que cet homme avait réellement étudié la magie dans ces universités mystérieuses qui existaient alors et dont nous ne savons pas encore les secrets. Quoi qu'il en soit, Louise de Savoie, mère de François Ier, le prit pour son médecin. Elle voulait qu'il fût aussi son astrologue; ce qu'il refusa. Et pourtant on soutient qu'il prédisait au trop fameux connétable de Bourbon des succès contre la France. Si cette allégation est vraie, c'était semer la trahison, et Agrippa était un fripon ou un fourbe.

Mais on établit encore l'éloignement d'Agrippa pour le charlatanisme des sorciers en rappelant ce fait que, pendant le séjour qu'il fit à Metz, remplissant les fonctions de syndic ou avocat général (car cet homme fit tous les métiers), il s'éleva très-vivement contre le réquisitoire de Nicolas Savin, qui voulait faire brûler comme sorcière une paysanne. La spirituelle et vive éloquence d'Agrippa fit absoudre cette fille. A cela les partisans de la sorcellerie d'Agrippa répondent qu'il n'est pas étonnant qu'unpareil compère ait défendu ceux qui pratiquaient la magie, puisqu'il la pratiquait lui-même. — Ils ajoutent que, tandis qu'il professait à Louvain, il infecta ses écoliers d'idées magiques. « Un de ses élèves, lisant auprès de lui un certain livre de conjurations, fut étranglé par le diable. Agrippa, craignant qu'on ne le soupçonnât d'être l'auteur ou la cause de cette mort arrivée dans sa chambre, commanda à l'esprit malin d'entrer dans le corps qu'il venait d'étouffer, de ranimer le jeune homme et de lui faire faire, avant de le quitter, sept ou huit tours sur la place publique. Le diable obéit; le corps du jeune étranglé, après avoir paradé quelques minutes, tomba sans vie devant la multitude de ses camarades, qui crurent que ce n'était là qu'une mort subite (1). »

Si ce fait, qui est rapporté par des hommes graves, est authentique, Agrippa n'est pas calomnié quand on l'accuse d'avoir eu pacte avec le diable.

Ce fut peut-être à cause de ce fait qu'il partit de

(1) Delrio, *Disquisit. mag.*, lib. II, quæst. 39.

Louvain. Pourtant, il s'y était fait des ennemis, en publiant son livre de la *Philosophie occulte*, où l'on trouva de l'hérésie et de la magie, et pour lequel les prisons de Bruxelles le retinrent une année. Il en fut tiré par l'électeur de Cologne, qui avait accepté la dédicace de ce livre, et qui trouvait que l'auteur n'était pas sorcier. Sa *Philosophie occulte* et son *Commentaire sur l'art bref de Raymond Lulle* ne nous paraissent en effet que des tissus de rêveries. Ce qui surtout a fait passer Agrippa pour un grand magicien, c'est un fatras plein de cérémonies magiques et superstitieuses qu'on a publié sous son nom, après sa mort, et qu'on donna comme le quatrième livre de la *Philosophie occulte*. Ce n'est qu'un ramassis de fragments décousus de Pierre d'Apone (ou d'Abano), et d'autres songe-creux.

Cependant Delancre ne porte son accusation que sur les trois premiers livres. « Agrippa, dit-il, composa trois livres assez grands sur la magie démoniaque; mais il confessa qu'il n'avait jamais eu aucun commerce avec le démon, et que la magie et la sorcellerie (hors les maléfices) consistaient seulement en quelques prestiges, au moyen desquels l'esprit malin trompe les ignorants. » — Thevet n'admet pas ces palliatifs. « On ne peut nier, dit-il, qu'Agrippa n'ait été ensorcelé de la plus fine et exécrable magie, de laquelle, au vu et au su de chacun, il a fait profession manifeste. Il était si subtil, qu'il *grippait* de ses mains crochues des trésors que beaucoup de vaillants capitaines ne pouvaient gagner par le cliquetis de leurs armes et leurs combats furieux. Il

composa le livre de la *Philosophie occulte,* censuré par les chrétiens, pour lequel il fut chassé de Flandre, où il ne put dorénavant être souffert; de manière qu'il prit la route d'Italie, qu'il empoisonna tellement, que plusieurs gens de bien lui donnèrent encore la chasse, et qu'il n'eut rien de plus hâtif que de se retirer à Dôle. Enfin il se rendit à Lyon, dénué de facultés; il y employa toutes sortes de moyens pour vivoter, remuant le mieux qu'il pouvait la queue du bâton; mais il gagnait si peu, qu'il mourut en un chétif cabaret, abhorré de tout le monde et détesté comme un magicien maudit, parce que toujours il menait en sa compagnie un diable sous la figure d'un chien noir. »

Paul Jove ajoute qu'aux approches de sa mort, comme on le pressait de se repentir, il ôta à ce chien, qui était son démon familier, un collier garni de clous qui formaient des inscriptions nécromantiques, et lui dit : *Va-t'en, malheureuse bête, c'est toi qui m'as perdu;* qu'alors le chien prit aussitôt la fuite vers la rivière de Saône, s'y jeta la tête en avant et ne reparut plus.

Delancre rapporte autrement cette mort, qui n'eut pas lieu dans un cabaret de Lyon, mais, comme nous l'avons dit, à Grenoble. « Ce misérable Agrippa, dit-il, fut si aveuglé du diable, auquel il s'était soumis, qu'encore qu'il connût très-bien sa perfidie et ses artifices, il ne les put éviter, étant si bien enveloppé dans les rets d'icelui diable, qu'il lui avait persuadé que, s'il voulait se laisser tuer, la mort n'aurait nul pouvoir sur lui, et qu'il le ressusciterait

et le rendrait immortel; ce qui advint autrement, car Agrippa s'étant fait couper la tête, prévenu de cette fausse espérance, le diable se moqua de lui et ne voulut (aussi ne le pouvait-il) lui redonner la vie pour lui laisser le moyen de déplorer ses crimes. »

Wiérus, qui fut disciple d'Agrippa, dit qu'en effet cet homme avait beaucoup d'affection pour les chiens; qu'on en voyait constamment deux dans son étude, dont l'un se nommait *Monsieur* et l'autre *Mademoiselle*, et qu'on prétendait que ces deux chiens noirs étaient deux diables déguisés. — Tout cela n'empêche pas qu'on ne soit persuadé, dans quelques provinces arriérées, qu'Agrippa n'est pas plus mort que Nicolas Flamel, et qu'il se conserve dans un coin, ou par l'art magique, ou par l'élixir de longue vie.

XL. — POSSÉDÉS ET OBSÉDÉS.

> Voici les miracles que feront ceux qui auront reçu la foi : ils chasseront les démons en mon nom.... S. Marc, ch. xvi, ℣ 17.

Nous l'avons déjà dit : ne pas croire aux possessions, c'est déserter la doctrine de l'Église et nier les enseignements de Notre Seigneur Jésus-Christ. Lui-même a chassé les démons; et on voit dans les récits évangéliques (ce que nous ne comprenons plus assez) que certaines maladies sont des obsessions ou des possessions. On remarquera, dans les actes des saints, que la possession ou l'obsession est parfois un châtiment, parfois aussi une épreuve. Plusieurs âmes saintes ont été possédées ou obsédées, quoique

pures, pour des raisons qui sont devant nous des mystères. Il y a dans l'Évangile des possédés que Notre-Seigneur délivre sans leur reprocher aucune faute; il y en a d'autres à qui il dit, en les retirant de leurs liens : « Ne péchez plus à l'avenir. » Tous ces faits suprêmes méritent nos méditations.

On entend par possédés ou démoniaques des gens dont le diable s'est emparé. On entend par obsédés ceux qui sont troublés par les démons.

Les esprits forts prétendent que les possessions ne sont que des crises violentes de folie. Mais comment expliqueront-ils ce qui se fait de nos jours à Gheel, en Belgique, dans la province d'Anvers, où sept ou huit cents fous sont colonisés, et où l'on guérit instantanément les fous furieux en les exorcisant? Le savant docteur Moreau, dans le rapport qu'il a publié en 1842 de sa visite officielle à cette colonie de fous, a reconnu ce fait, qui ne peut être contesté.

Néanmoins, au sentiment le plus général, les fous et les maniaques ne sont pas des possédés; et nous n'oserions dire que le sentiment général a toujours raison.

Pour ne pas effaroucher les esprits trembleurs, bornons-nous à considérer comme vrais possédés ceux dans lesquels le démon se manifeste. De ce nombre sont parfaitement les religieuses de Loudun, dont nous avons parlé sobrement dans la notice d'Urbain Grandier.

Nous emprunterons sur cette vérité de la foi un passage de M. l'abbé Leriche, dans ses curieuses études sur les possessions. Après avoir remarqué que

Dieu permit à Satan de tourmenter le saint homme Job pour éprouver sa foi, il ajoute :

« Notre-Seigneur guérit le démoniaque de Gérasa, comme le rapportent les évangélistes saint Matthieu et saint Luc (1). Il brisait les chaînes dont on le garrottait, ne voulait souffrir aucun vêtement, se retirait dans les lieux déserts et les tombeaux, hurlait, se frappait à coups de pierre, maltraitait ceux qu'il rencontrait et répandait la terreur aux environs. En voyant Jésus-Christ, le démon, par la bouche du possédé, s'écria : Jésus, Fils du Dieu très-haut, qu'y a-t-il entre vous et moi? Ne me tourmentez pas. Jésus lui demande son nom; il répond : Je me nomme Légion, parce que nous sommes ici plusieurs.

» Il fallait bien que Notre-Seigneur eût délivré d'autres possédés, puisque les Juifs l'accusèrent de chasser les démons par le pouvoir de Béelzebub. Il donne aussi à ses apôtres le pouvoir de guérir les maladies et de chasser les démons..... Il promet que ceux qui croiront en lui auront le même pouvoir; et il distingue formellement ce pouvoir de celui de guérir les maladies. Les apôtres ont exercé ce pouvoir et, à son exemple, ont chassé les démons. Saint Paul exorcise au nom de Jésus-Christ, dans la ville de Philippes, une fille possédée, et le démon sort sur-le-champ. A Éphèse, il opère le même prodige (2).

» On ne peut récuser le témoignage unanime des Pères de l'Église qui attestent que les exorcismes chrétiens chassaient les démons du corps de ceux qui

(1) S. Matthieu, ch. VIII, ℣ 28. S. Luc, ch. VI, ℣ 26.

(2) *Actes des Apôtres*, ch. XVI, ℣ 16; ch. XIX, ℣ 12 et 13.

en étaient possédés; qu'ils forçaient les esprits impurs d'avouer ce qu'ils étaient. Saint Paulin, dans la vie de saint Félix de Nole, dit qu'il a vu un possédé marcher contre la voûte d'une église, la tête en bas, sans que ses vêtements fussent dérangés, et que cet homme fut guéri au tombeau de saint Félix. J'ai vu, dit Sulpice Sévère, un possédé élevé en l'air, les bras étendus, à l'approche des reliques de saint Martin(1). Il serait inutile de citer tous les passages où il est question des possédés; on en trouverait même quelques exemples dans les auteurs profanes. Fernel, médecin de Henri II, et Ambroise Paré font mention d'un possédé qui parlait grec et latin sans avoir jamais appris ces deux langues. »

L'obsession, moyen que le démon emploie pour essayer d'entrer, a lieu de mille manières. En 1654, un comte de la Valteline, qui était docteur en droit ecclésiastique et civil, et que l'on a toujours considéré comme un savant pieux, fut assailli la nuit dans son château par d'invisibles esprits qui lui jetaient des pierres avec un certain fracas. Walter Scott n'eût vu là qu'une hallucination. Deux ecclésiastiques, qui pensaient peut-être comme le romancier anglais, offrirent au patient de passer la nuit avec lui, se vantant de ne pas craindre les démons. Mais un peu avant minuit, une secousse se fait sentir comme un tremblement de terre, et des pierres fumantes tombent sur les deux ecclésiastiques et sur leur hôte, en telle abondance, sans qu'aucune ouver-

(1) *Dialogue III*, ch. VI.

ture leur donne passage, que les deux intrépides, épouvantés, s'enfuient avant le jour, malades tous deux et plus que décontenancés. Cette obsession, que personne ne put expliquer, dura deux ans.

Goerres, qui cite ce fait dans sa *Mystique diabolique*, en rapporte un autre, celui du surintendant protestant Schupart, dans le comté de Hohenlohe. « Le jour et la nuit, des mains invisibles lui jetaient des couteaux pointus; le jour et la nuit, on lui liait les pieds avec des cordes, puis on passait ces cordes autour de son cou et de celui de sa femme, de manière à les étrangler, si ceux qui les veillaient ne fussent pas venus à leur secours. En présence de plus de cent témoins, lui et sa femme recevaient des soufflets. Une main invisible salissait d'encre les feuillets de sa Bible; et un jour qu'il voulait prêcher, on lui enleva ses livres des mains; on fit passer en même temps sa perruque sur la tête de sa femme. Cet *on* n'était vu de personne. On lui emportait sa lampe; on lui retirait sa chaise; on le mordait si fort que la trace en paraissait encore une heure après. » Cette obsession dura huit ans.

Walter Scott, nous le répétons, n'eût vu là que des hallucinations; et il cite comme telles quelques faits de ce genre, où il reconnaît *les conséquences d'une vie dissolue*. Il est plus probable que c'étaient des obsessions.

La possession suit assez souvent l'obsession, surtout dans les personnes tristes. On sait que la mélancolie est funeste. Saint Jean Chrysostome l'appelle le bain du diable; et Satan, en assombrissant encore ce

tempérament, trouve fréquemment l'occasion de s'y faire place.

Un fidèle catholique ne peut être possédé, s'il suit la loi de l'Église. Mais de même qu'on a vu des familles entières soumises au démon, par suite de quelques crimes, on a vu des sectes entières possédées. Nous avons raconté les déportements des prophètes du Dauphiné et les sombres prodiges du cimetière de Saint-Médard. Il y a eu beaucoup de peuples volontairement soumis au diable avant le christianisme; et aujourd'hui même, il a publiquement des autels chez les Kourdes et ailleurs. Il en a chez nous, mais sans étalage.

Quelquefois une plaisanterie inconvenante a suffi pour amener la possession. En voici un exemple. Saint Pierre le Galate était, au cinquième siècle, un enfant des Gaules qui sortit jeune de son pays, poussé par le désir de visiter les saints lieux. Après avoir adoré à Jérusalem, il passa par la Galatie, pays conquis et habité par des Gaulois; il y retrouva sa langue et s'y plut assez longtemps, menant la vie chrétienne. Il se retira ensuite auprès d'Antioche, et se livra à la vie solitaire dans une étroite caverne qui était, dit-on, un ancien tombeau. C'est de là qu'on l'a appelé saint Pierre l'Anachorète, et pour le distinguer plus spécialement saint Pierre le Galate, à cause de son séjour dans la Galatie. Dieu l'honora de plusieurs miracles. Nous ne pouvons nous arrêter qu'à l'un de ceux qui tiennent à notre sujet. On lit dans sa Vie qu'un jour on lui amena un cuisinier possédé du démon. Le saint demanda au démon quel

crime lui avait donné le pouvoir qu'il exerçait sur cet homme ? L'esprit malin se tint muet. Le saint se mit en prières; après quoi il se releva et répéta sa question. Le démon s'obstina à ne pas répondre. Après avoir prié de nouveau plus ardemment, le saint reprit : — Ce n'est plus Pierre, le pauvre pécheur, qui t'interroge; c'est le Dieu qu'il sert qui te commande de parler. Le démon soumis raconta alors ce qui suit :

« Le maître de cet homme en qui je suis étant malade à Antioche, pendant que sa femme était retenue auprès de lui, les servantes s'entretenaient de la vie pénitente des religieux de cette contrée et de leur pouvoir sur les démons. Là-dessus il leur vint une idée singulière; elles firent semblant d'être possédées, et revêtant cet homme d'une peau de chèvre, elles le prièrent de les exorciser comme font les moines. Tandis qu'il se prêtait à leur désir, j'étais par hasard à la porte. J'avais déjà entendu vanter la puissance de ces moines; la curiosité me vint d'en faire l'épreuve. Ce qui se passait sous mes yeux me donnait un certain droit d'entrer dans cet homme; je m'y campai, je le répète, afin de voir comment un moine s'y prendrait pour me chasser de là. Je le sais maintenant et je n'ai pas besoin d'une plus grande expérience. Vous allez m'ordonner de partir; je m'en vais à l'instant (1)... »

Pendant les cérémonies de la canonisation du saint pape Léon IX, une femme de la Toscane, qui était

(1) Bollandistes, 1er février.

possédée, osa entrer avec la foule dans l'église. Aussitôt le diable qui la dominait, se sentant moins à l'aise, s'écria : — O saint Léon, pourquoi me resserrez-vous si étroitement? Je ne vous ai jamais fait la moindre offense.

Les évêques présents s'avancèrent vers la possédée et dirent au démon :

— Réponds, maudit, pourquoi tourmentes-tu cette chrétienne?

— Moi et les miens, répondit le démon, nous avons le droit de tenter les chrétiens et de les obséder. S'ils se rendent à nos insinuations, nous les possédons sans bruit et nous faisons là notre gîte.

— Mais qui vous oblige à manifester votre présence?

— La nécessité. Quand nous sommes entrés dans un chrétien, nous y amenons l'indolence et le dégoût du service divin. Si l'âme qui nous loge ne songe qu'à manger et à dormir, tout va bien. Mais si on nous mène à l'église, où nous sommes fort mal, nous tourmentons le corps que nous possédons pour l'obliger à sortir.

— Puisque tu es ici, dit alors un des évêques, dis-nous si le pape Léon est parmi les saints?

— Ne me parlez pas de cet homme, riposta le démon. C'est un de nos grands ennemis. Il nous a fait perdre bien des gîtes, et je sens que, par son intercession, vous allez me faire partir d'ici.

— Quand le pape Léon chassera les démons, s'écria alors une femme évaporée qui se trouvait là, je serai reine.

La phrase était à peine accentuée, que le diable, quittant la possédée de Toscane, se jeta dans cette autre malheureuse, l'entraîna hors de l'église et la mit dans un désordre si grand qu'elle dut recourir à saint Léon lui-même pour être délivrée.

Voici d'autres faits. — Il y a toujours eu des possédés parmi les hérétiques. Il y en a encore, et qui ne s'en doutent pas. Un hérétique allemand, possédé supérieur, puisqu'il faisait des enrôlements pour Satan, voulut entraîner un bon frère prêcheur qu'il croyait niais parce qu'il était humble. Il lui offrit de lui faire voir les cieux, et autour de Notre Seigneur Jésus-Christ, la sainte Vierge et les saints. Le moine accepta; mais avant de se mettre en marche avec son guide qui lui semblait douteux, il se munit d'une hostie consacrée, qu'il cacha sur sa poitrine dans un petit reliquaire. Puis, à la suite de son conducteur, il grimpa au sommet d'une montagne, et fut introduit dans un palais somptueux que personne ne soupçonnait en cet endroit. Il entra dans une vaste salle, où siégeait sur un trône un prince tout radieux, couronné d'étoiles. Auprès de lui était assise une belle princesse, et de brillants serviteurs entouraient le trône. L'hérétique se mit à genoux, invitant le moine à en faire autant et à s'empresser d'adorer. Mais le bon frère, tirant son petit reliquaire, présenta l'hostie consacrée à la belle dame qui était assise auprès du prince :

— Si vous êtes la Mère de Dieu, lui dit-il, voici votre divin Fils; adorez-le avec moi, et je vous reconnaîtrai.

A peine eut-il prononcé ces paroles que la salle, le palais, le trône et tous les brillants personnages qui s'y pavanaient disparurent, tout s'évanouit; et les deux compagnons se trouvèrent perdus dans une caverne sombre. Ils en sortirent avec peine; et Césaire ajoute que l'hérétique frappé rentra dans le sein de l'Église.

Des saints, incapables de fautes mortelles, ont été quelquefois obsédés et même possédés, par la permission de Dieu, qui voulait ou les exercer, ou les purifier par des expiations que nous ne savons pas, ou donner par eux des humiliations au démon, ou témoigner la puissance qu'il a remise à l'Église romaine.

L'obsession a toujours une cause plus ou moins mystérieuse. Mais la personne obsédée, quoique tentée cruellement, n'est pourtant pas, sinon en quelques cas assez rares, possédée, c'est-à-dire vendue au démon. Généralement, il faut le consentement du possédé pour que la possession soit complète. On en a lu ci-devant certains exemples. Mais quelquefois des fautes abominables suppléent à ce consentement; et on a vu plus d'un sacrilége possédé, sans en avoir fait le pacte. On en trouve plusieurs exemples dans la *Mystique divine* de Goerres.

Il y a aussi des lieux que M. de Mirville, dans son *Livre des esprits*, appelle fatidiques, et qui se trouvent, par suite de souillures ou d'impiétés notoires, possédés par les démons, dont ils sont devenus les domaines. Tels étaient les temples des païens, qui n'ont été désinfectés que quand l'Église en a fait des sanctuaires chrétiens.

Saint Grégoire le Thaumaturge, s'en retournant à Néocésarée, fut surpris par la nuit et par une pluie violente; il se réfugia dans un temple d'idoles fameux dans le pays à cause des oracles qui s'y rendaient. Il invoqua d'abord le nom de Jésus-Christ, purifia le temple par des signes de croix, et passa la nuit à chanter, selon sa coutume, les louanges de Dieu.

Le lendemain matin, dès qu'il fut parti, le prêtre des idoles entra dans ce temple, et ses démons, évoqués, lui déclarèrent que depuis le passage d'un saint évêque ils ne pouvaient plus habiter ce lieu. Il prodigua les encensements et promit de beaux sacrifices. Mais ce fut peine perdue. La puissance de Satan s'éclipsait devant celle de Grégoire. Le prêtre, furieux, se mit à la poursuite du saint évêque, l'atteignit, et le menaça de le faire punir par les magistrats, s'il ne réparait le tort qu'il venait de lui faire. Grégoire, sans s'émouvoir, lui répondit :

— Avec l'aide de Dieu, je chasse les démons et je les fais revenir s'il le faut.

— Permettez-leur donc, dit le sacrificateur, de rentrer dans leur temple.

Le saint évêque écrivit sur un papier : « Grégoire à Satan. Tu peux rentrer. »

Le sacrificateur porta ce billet dans son temple, le mit sur l'autel, et vit aussitôt les démons y revenir. Réfléchissant alors à la puissance de Grégoire, il retourna vers lui, reçut ses instructions, et se fit chrétien, malgré les démons qui le possédaient. Le baptême est un exorcisme.

Un juif qui se rendait à Fondi, dans le royaume de Naples, fut surpris par la nuit, et ne trouva d'autre gîte qu'un temple d'idoles, où il se décida, faute de mieux, à attendre le matin. Il s'accommoda comme il put dans un coin, s'enveloppa dans son manteau, et se disposa à dormir.

Mais au moment où il allait fermer l'œil, il vit plusieurs démons tomber de la voûte dans le temple, et se disposer en cercle autour d'un grand autel. En même temps le roi de l'enfer descendit aussi, se plaça sur un trône élevé, et ordonna à tous les diables subalternes de lui rendre compte de leur conduite. Chacun fit valoir alors les services qu'il avait rendus à l'enfer; chacun fit l'apologie de ses talents et l'exposé de ses belles actions.

Le juif, qui ne jugeait pas comme le prince des démons, et qui trouvait leurs belles actions fort laides, fut si effrayé de la mine de ses voisins et de leurs discours, qu'il se hâta de dire les prières et de faire les cérémonies que la synagogne met en usage pour chasser les esprits malins; mais inutilement : les exorcismes de la synagogue étaient impuissants, et les démons ne s'aperçurent pas qu'ils étaient vus par un homme.

Le juif, ne sachant plus à quoi recourir, s'avisa d'employer le signe de la croix. On lui avait dit que ce signe était d'une efficacité incontestable, et il en fut bientôt convaincu; car les démons cessèrent de parler aussitôt que le juif commença de se signer.

Après avoir bien regardé autour de lui, le roi de l'enfer aperçut le malencontreux enfant d'Israël.

— Allez voir qui est là, dit-il à un de ses gens.

Le démon obéit; et, lorsqu'il eut examiné le voyageur, il retourna vers son maître.

— C'est un vase de réprobation (1), lui dit-il; mais malheureusement il vient de se fortifier du signe de la croix.

— En ce cas, reprit le maître diable, sortons d'ici. Nous ne pourrons bientôt plus être tranquilles dans nos temples.....

En disant ces paroles, le prince des démons s'envola; tous ses gens disparurent, et le juif, éclairé ainsi, se fit chrétien (2).

XLI. — LES SORCIERS ET LE SABBAT.

Je n'aurais jamais cru que le diable eût tant de partisans. QUÉVEDO.

Les sorciers sont aussi des possédés, mais volontairement. Ils se sont livrés au diable, comme on en a vu quelques-uns; mais plus absolument peut-être parce qu'ils servent les démons plus encore et beaucoup plus qu'ils n'en sont servis. Leur devoir est de faire le mal, et leur plaisir de propager la dissolution et la débauche.

La science des sorciers est la magie, qui a plusieurs branches. On voit la magie pratiquée aux anciens jours, et malgré les restrictions immenses apportées au pouvoir du démon par le sacrifice du

(1) Le texte porte : Un vase vide, *vas vacuum*.

(2) *Historia tripartita*, lib. VI, cap. I. — *S. Gregorius, in Dialog.* — *Baronii*, t. III, *anno Christi* 327.

Calvaire, la magie continue à se montrer contre l'Église naissante. Simon le Magicien n'était pas le seul au premier siècle. A mesure que l'Église s'épanouit, la magie se propage davantage, et l'enfer redouble d'efforts en raison de ce que le Ciel étend ses conquêtes.

La magie s'est appuyée sur toutes les hérésies. Au douzième siècle elle éclata sans mesure chez les Vaudois (1). Au seizième, qui est le siècle de la réforme, les crimes de magie et de sorcellerie furent plus nombreux que jamais. Il y avait à Salamanque, à Tolède et dans une foule d'autres lieux, des chaires de magie; cette science s'enseignait dans des grottes. Auprès de Norcia, autrefois Nursie, la magie était professée, depuis les temps du paganisme, dans une caverne qui s'appelait la grotte de la Sibylle.

Dans ces universités de Satan se faisaient les initiations; là aussi se distribuaient les onguents et les philtres. Dans chaque contrée, il y avait des lieux écartés et de mauvais renom, où les personnages, hommes ou femmes, qui s'étaient enrôlés dans la milice du diable, se réunissaient pour des conciliabules, des conspirations et des orgies. Ces réunions s'appelaient le sabbat. Chacun y rendait compte de ses œuvres et y recevait des ordres ou des enseignements.

Nous ne pouvons raconter ici toutes les histoires de sorciers. On en ferait plusieurs volumes. On les

(1) Vauderie était chez nos pères synonyme de magie.

accusait de jeter des sorts ou maléfices : ce qui eut lieu souvent en effet, à l'appréciation même de la science humaine, qui les attribua à des poisons inconnus. Ainsi, quand un troupeau de moutons périssait, il se pouvait bien qu'un berger hostile eût empoisonné le pâturage. Aujourd'hui on empoisonne les poules et les basses-cours avec le phosphore, que les allumettes chimiques mettent entre toutes les mains. Il est très-probable que les sorciers connaissaient ce toxique et d'autres encore dont la science vulgarise de temps en temps les propriétés. L'alchimie, étant aussi une science occulte, fraternisa souvent avec la magie. Nous ne citerons donc qu'une historiette de sorcier. Le père Lebrun l'a rapportée longuement dans son *Traité des superstitions*, et il y voit des circonstances réelles de sorcellerie.

Le vendredi 1^er^ mai 1705, à cinq heures du soir, Denis Milanges de la Richardière, fils d'un avocat au parlement de Paris, fut attaqué de démence si singulièrement compliquée de léthargie que les médecins ne surent qu'en dire. Ce jeune homme avait dix-huit ans. On lui donna de l'émétique, et ses parents l'emmenèrent à leur campagne de Noisy-le-Grand, dans l'espoir où ils étaient qu'un air plus pur lui rendrait la santé. Mais son mal ne fit que s'accroître; et, comme on n'y comprenait rien, on en arriva à croire qu'il était ensorcelé. On lui demanda s'il n'avait pas eu de démêlés avec quelque berger. On croyait généralement autrefois et on croit encore aujourd'hui, dans beaucoup de villages, que les bergers sont un peu sorciers, attendu que la taci-

turnité attire les démons. Il conta que le 18 avril précédent, comme il traversait à cheval le village de Noisy, son cheval s'était arrêté court dans la rue Féret, vis-à-vis la chapelle, sans qu'il pût le faire avancer; qu'alors un berger inconnu lui avait dit : — Monsieur, retournez chez vous; votre cheval ne marchera pas.

Cet homme, qui lui avait paru âgé d'une cinquantaine d'années, était de haute taille, de mauvaise physionomie, ayant la barbe et les cheveux noirs, la houlette à la main et deux chiens noirs à courtes oreilles auprès de lui.

Le jeune Milanges se moqua du propos du berger : cependant il ne put faire avancer son cheval, et il fut obligé de le ramener par la bride à la maison, où il tomba malade peu après. Était-ce l'effet de l'impatience et de la colère, ou le berger lui avait-il jeté un sort?

M. de la Richardière fit tout au monde pour la guérison de son fils, mais en vain. Un jour que ce jeune homme rentrait seul dans sa chambre, il y trouva son vieux berger, assis dans un fauteuil, avec sa houlette et ses deux chiens noirs. Cette vision l'épouvanta; il appela du monde, mais personne que lui ne voyait le sorcier. Il soutint toutefois qu'il le voyait très-bien; il ajouta même que ce berger s'appelait *Danis*, quoiqu'il ignorât qui pouvait lui avoir révélé son nom. Il continua de le voir tout seul. Sur les six heures du soir, il tomba à terre en disant que le berger était sur lui et l'écrasait; et, en présence de tous les assistants, qui ne voyaient rien, il

tira de sa poche un couteau pointu, dont il donna cinq ou six coups dans le visage du malheureux par qui il se croyait assailli.

Enfin, au bout de huit semaines de souffrances, il fit une neuvaine, et pour la clore il se rendit à Saint-Maur-des-Fossés, avec confiance que là il serait guéri. Il entra dans l'église et s'y trouva mal trois fois; mais après la messe, il lui sembla qu'il voyait saint Maur debout, en habit de bénédictin, et le berger à sa gauche, le visage ensanglanté de cinq coups de couteau, sa houlette à la main et ses deux chiens à ses côtés. Il s'écria qu'il était guéri, et il le fut en effet dès ce moment.

Quelques jours après, chassant dans les environs de Noisy, il vit réellement son berger dans une vigne. Cet aspect lui fit horreur; il donna au sorcier un coup de crosse de fusil sur la tête :

— Ah! monsieur, vous me tuez! s'écria le berger en fuyant.

Mais, le lendemain, il vint trouver M. de la Richardière, se jeta à ses genoux, lui avoua qu'il s'appelait Danis, qu'il avait des liaisons avec le diable, qu'il était sorcier depuis vingt ans, qu'il avait donné à son fils le sort dont il avait été affligé, que ce sort devait durer un an; qu'il n'en avait été guéri au bout de huit semaines qu'à la faveur des neuvaines qu'on avait faites; que le maléfice était retombé sur lui Danis, et qu'il se recommandait à sa miséricorde. Puis, comme les archers le poursuivaient, le berger tua ses chiens, jeta sa houlette, changea d'habits,

se réfugia à Torcy, où il fit pénitence. Il y mourut quelque temps après.

On a vu d'autres faits de magie ou de sorcellerie, dans les légendes de Simon le Magicien, d'Apollonius de Tyane, de Virgile, d'Urbain Grandier, etc., disons quelques mots du sabbat. M. Jules Garinet, dans son *Histoire de la magie en France*, en a donné une description à laquelle nous emprunterons quelques détails.

Le diable choisit de préférence pour le sabbat un carrefour ou le voisinage d'un lac ou d'un étang. Les sorciers assurent que ce qui l'engage à faire ce second choix, c'est qu'on peut là battre l'eau et par ce procédé exciter des orages. Il ne croît rien dans les lieux où se fait le sabbat, parce que les démons ont les pieds chauds, et que les sorcières, qui foulent la terre en dansant, peuvent avoir la même propriété.

On sait que le sabbat se fait la nuit. Cependant quelques sorcières ont été enlevées par le diable en plein jour.

Quand l'heure du sabbat arrive, un mouton paraît dans une nuée; les sorciers aussitôt s'apprêtent à partir. Le diable exige qu'on soit exact au rendez-vous. Les moyens de transport ne manquent jamais. Les sorcières de France montent généralement sur des manches à balai graissés d'onguents diaboliques. Les démons sont plus galants pour les sorcières d'Italie; ils prennent la forme de boucs et les transportent ainsi. Pour ce voyage, les sorciers et les sorcières ne sortent ni par la porte ni par les fenêtres, mais toujours par leurs cheminées.

Les sorciers et les sorcières étant rassemblés, le sabbat commence. Les formes que Satan prend alors sont celles du singe, du chien ou d'autres bêtes, mais principalement celle d'un grand bouc avec trois ou quatre cornes au front, et sous la queue un visage noir. L'une de ses cornes éclaire l'assemblée. Un démon, maître des cérémonies, armé d'un bâton, établit l'ordre dans ce tumulte, après quoi le diable passe en revue tous les assistants. Il imprime sa marque à tous les nouveaux venus. Cette marque a la figure d'un lièvre, ou d'une patte de crapaud, ou d'un chat noir, ou d'un petit chien noir. Elle s'imprime avec la pointe d'une corne sur une partie du corps, et devient insensible. Dans tous les procès de sorcellerie, la marque du diable a toujours été un indice accusateur.

Le diable donne ensuite à tous les assistants des noms de guerre. Après quoi tous renoncent à Dieu, se vouent au diable, et les exercices commencent. Les uns se font sucer par le diable le sang du pied gauche, afin de ne pouvoir rien révéler; d'autres font leur provision de poisons et d'onguents; ces onguents, on les fait avec la chair, la graisse et le sang de petits enfants non baptisés.

On doit savoir que le crapaud, honoré des affections de Satan, joue un rôle au sabbat. Les sorcières avancées en faveur ont chacune un crapaud qu'elles doivent nourrir et choyer. Un des intermèdes du sabbat est la danse des crapauds; ces crapauds parlent et se plaignent des sorciers et des sorcières quand ils n'en sont pas bien nourris. On les habille

de velours rouge ou noir, et on ne les donne aux sorcières nouvelles qu'après les avoir baptisés. L'eau lustrale de cette cérémonie est l'urine du diable.

Les saints pères ont appelé le diable *le singe de Dieu.* Il contrefait au sabbat toutes les cérémonies de l'Église. On y dit la même messe du diable, avec des cierges noirs et une hostie noire. Nous omettons une foule de détails horribles.

Au premier chant du coq, le sabbat se disperse et tout disparaît.

Il y eut à Arras, au beau milieu du quinzième siècle, un grand procès de vauderie, c'est-à-dire de sorciers allant au sabbat. L'histoire de leur auto-da-fé et de leurs félonies a été conservée par Jacques Duclercq, au quatrième livre de ses Mémoires. Ce qu'on y lit de plus remarquable, c'est qu'à ce procès il fut déclaré qu'un tiers des habitants de la contrée, petits et grands, donnaient dans la vauderie. Louis Tieck a fait de cette histoire un roman de fantaisie intitulé *Le sabbat des sorcières.* Un certain abbé Lavite ou Labite, que l'on appelait à Arras l'Abbé de peu de sens, passait pour avoir rempli au sabbat le rôle d'introducteur des Vaudois lorsqu'ils allaient adorer le diable en baisant, une chandelle à la main, le visage noir qu'il avait sous sa queue de bouc. Tieck a voulu rendre ce personnage intéressant. Pourtant il n'a pu omettre un singulier trait des habitudes des Vaudois. Lorsqu'il était en société avec des chrétiens fidèles, l'Abbé de peu de sens parlait en chrétien et confessait la foi; mais il ne manquait jamais d'ajouter : « N'en déplaise à mon

» maître! » Le diable, dit-on, avait indiqué aux Vaudois ce stratagème, qui pouvait écarter les soupçons, sans offenser Satan (1).

Les templiers, qui avaient aussi leurs sabbats, usaient de pareils subterfuges.

Beaucoup de critiques sont persuadés que le diable en personne ne préside pas le sabbat, et que ces odieuses réunions sont formées et dirigées par des coquins qui en trompent d'autres. Deux histoires leur donneront raison, non dans tous les cas, mais dans la plupart.

Au quinzième siècle, le duc de Lorraine, Charles II, parcourant ses États avec une suite peu nombreuse, s'arrêta le soir dans une ferme pour y passer

(1) Il y a dans ce livre, hostile à la religion catholique, un passage curieux de l'Abbé de peu de sens. Il présente le diable comme un être malheureux, qui n'a point de personnalité réelle. « Là-bas, dans le bois, dit-il un jour devant une société où se trouvaient des ecclésiastiques qui parlaient de la vauderie, le diable tient quelquefois son sabbat, et dernièrement j'y courus pour lui présenter mes respects et l'assurer de mon dédain et de mon profond mépris. Il était assis sur trois vieux crapauds qui lui servaient de trône. Sur sa tête était assoupie une chauve-souris en guise de couronne. Son manteau était de toiles d'araignée; une énorme pince de homard lui tenait lieu de sceptre. Le stupide monstre ne s'enflait-il pas comme s'il eût été le monarque de la terre! Une multitude de sales animaux s'agenouillaient et rampaient devant son trône pour l'honorer. Douze ou quinze vieilles femmes arrivaient à cheval sur des manches à balai, et l'air s'obscurcissait sur leur passage. Des esprits malins sous forme de pygmées bossus dansaient en sifflant. Un hérisson battait la caisse. La lune voyait avec peine cette canaille, et moi je me tenais derrière un arbre pour prendre le croquis de cette cérémonie de cour. » L'Abbé de peu de sens avait en effet peint ce tableau. Mais quand il parlait ou peignait dans un sens favorable à la foi chrétienne ou dans un sens qui pût offenser les démons, il ajoutait toujours sa phrase de réserve : « N'en déplaise à mon maître! » Les Vaudois le comprenaient.

la nuit. Après qu'il eut soupé, il vit avec surprise qu'on préparait un second repas, plus abondant que le sien, et il demanda au maître du logis s'il attendait une compagnie nombreuse. Le fermier répondit que non, et il ajouta :

— C'est aujourd'hui jeudi; toutes les semaines, dans la nuit du jeudi au vendredi, les démons se rassemblent dans la forêt voisine avec les sorciers des environs, pour y faire leur sabbat. Après qu'ils ont dansé le branle du diable, ils se divisent en quatre bandes; la première vient souper ici, et les trois autres dans les fermes voisines.

— Et payent-ils ce qu'ils prennent? demanda le prince.

— Loin de payer, répondit le fermier, ils emportent ce qui leur convient; et s'ils ne se trouvent pas bien reçus, nous sommes maltraités. Mais que faire contre des sorciers et des démons?

Le prince étonné voulut approfondir ce mystère; il dit quelques mots à l'oreille d'un de ses écuyers, et ce seigneur partit au grand galop pour la ville de Toul, qui n'était qu'à trois lieues. A deux heures du matin, trente sorciers, sorcières et démons entrèrent avec fracas. Les uns étaient vêtus en ours ou affublés de monstrueux costumes; les autres avaient des cornes ou des griffes. A peine étaient-ils à table que l'écuyer de Charles H reparut, suivi d'une bonne escouade d'hommes d'armes. Le prince entra avec cette escorte dans la salle du souper.

— Les démons ne mangent pas, dit-il d'une voix

ferme; et vous trouverez bon que mes hommes se mettent à table à votre place.

Les sorciers voulurent répliquer, et les démons firent des menaces.

—Vous n'êtes pas des démons, s'écria le prince, autrement nous serions tous fascinés. En même temps il ordonna à ses gens de faire main basse sur la bande; on arrêta aussi les trois détachements qui s'étaient installés dans le voisinage; et Charles II se trouva maître de cent vingt personnes, que l'on dépouilla. On trouva sous leurs accoutrements diaboliques des paysans et des paysannes de mauvais renom qui, après leurs orgies, s'imposaient par la terreur aux fermiers et les pillaient. Il fit punir tous ces misérables, et à la suite de cette expédition les sorciers et les sorcières de la Lorraine se tinrent quelques années en un prudent repos.

L'histoire qu'on vient de lire est assez connue. Celle de la chapelle des Boucs l'est beaucoup moins; elle explique avec plus de détails les sombres mystères de la sorcellerie et du sabbat. Nous l'empruntons à une publication faite à Bruxelles, il y a dix-huit ou vingt ans, par M. André van Hasselt, qui a puisé tous les faits aux procès-verbaux et aux procédures dont ils ont été suivis.

Par une chaude journée de l'année 1773, le château de Scheurenhof, manoir d'une famille antique, dont il ne restait alors que le vieux chevalier et sa fille, était dans une grave inquiétude. Isolée entre Maëstricht et Aix-la-Chapelle, cette demeure était fortifiée comme en plein moyen âge; et pourtant une

agitation fiévreuse troublait ses habitants. C'est que la contrée était dévastée non par une guerre, mais par quelque chose de pire, par une bande de brigands dont le souvenir a laissé des traces dans tout le pays. Cette bande étendait le théâtre de ses exploits dans tout le vaste carré compris entre Aix-la-Chapelle, Maëstricht, Ruremonde et Wassemberg. Elle déborda même souvent jusque dans la Campine liégeoise. Elle avait à elle tous les villages, tous les hameaux, tous les bourgs compris dans les quatre angles de ce territoire, et elle y régnait par la terreur et l'épouvante. Ceux qui la composaient, habitants de ces bourgs, de ces hameaux, de ces villages, se reconnaissaient entre eux par un mot d'ordre et par une petite carte marquée d'un signe hiéroglyphique. Le jour, ils travaillaient aux champs ou buvaient dans les tavernes (car l'argent ne leur manquait jamais). La nuit, ils se rassemblaient au signal d'un coup de sifflet qui partait du fond d'un hallier ou qui retentissait dans les solitudes d'une bruyère. Alors l'effroi se répandait de toutes parts. Les fermes tremblaient. Les églises étaient dans l'inquiétude. Les châteaux frémissaient d'anxiété. Partout on se disait avec terreur et tout bas :

— Malheur! voilà les Boucs qui vont venir.

Et les bandits allaient, dévalisant les fermes, dépouillant les châteaux, pillant les églises, souvent à la lueur de l'incendie, toujours les armes à la main et un masque au visage.

Le matin, tous avaient disparu. Chacun avait repris son travail de la journée, tandis que l'incendie

allumé par eux achevait de s'éteindre et que les victimes de leurs vols et de leurs autres crimes se désolaient sur les ruines de leurs fortunes.

Le grand nombre d'expéditions qui se multipliaient de tous côtés et souvent dans la même nuit avaient fait naître parmi le peuple une singulière croyance. On disait que les bandits possédaient le pouvoir de se transporter en un instant d'un point de la province à l'autre, et qu'un pacte conclu avec l'enfer mettait à leurs ordres le démon, qui, sous la forme d'un bouc, les emportait sur son dos à travers les airs. De là le nom de *Boucs* qui leur fut donné.

L'origine de cette bande doit être attribuée à quelques déprédations isolées commises avec succès. Mais plus tard, quand le nombre immense des Boucs se fut accru au point d'inspirer des craintes sérieuses à la république des Provinces-Unies, on soupçonna des ramifications si étendues et des plans si étranges, que l'historien doit douter de la vérité des convictions acquises par plus d'un des juges qui siégèrent pour examiner les brigands dont la justice parvenait à s'emparer. On allait jusqu'à dire que Frédéric le Grand, pour avoir les coudées franches en Allemagne et occuper les Provinces-Unies, entretenait lui-même par des agents secrets ce terrible incendie. On ajoutait même que l'initiation des adeptes se faisait d'après un moyen inventé par d'Alembert.

Voici comment ces initiations avaient lieu : « Dans quelque chapelle perdue au fond d'un bois ou d'une bruyère, s'allumait une petite lampe, au milieu d'une nuit obscure et orageuse.

» L'adepte était conduit par deux parrains dans ce bois ou dans cette bruyère, et la chapelle s'ouvrait. Il en faisait trois fois le tour à quatre pattes; puis il y entrait à reculons, après une copieuse libation de liqueur forte. Deux brigands affublés de vêtements cabalistiques recevaient son serment et concluaient avec lui le pacte infernal. On le hissait alors sur un bouc de bois que supportait un pivot. Le récipiendaire assis, on se mettait à tourner le bouc. Il tournait, il tournait toujours, il ne cessait de tourner.

» Le malheureux, déjà le cerveau pris par la boisson, devenait de plus en plus ivre. Il bondissait sur sa monture, la sueur ruisselait le long de ses tempes, il croyait traverser l'air à cheval sur un démon. Quand il avait longtemps tourné ainsi, on le descendait harassé, n'en pouvant plus, dans un vertige inexprimable. Il était Bouc; il était incendiaire, il était voleur, il était bandit, il était assassin. Il appartenait à tous les crimes. Il était devenu un objet de terreur, un être exécrable. La soif de l'or et de la débauche avait fait tout cela.

» Mais, si les Boucs répandaient ainsi l'épouvante, la justice ne demeurait pas inactive. Ce fut dans le pays de Rolduc que les premières poursuites eurent lieu. Et, ces poursuites commencées, on alla grand train. La seigneurie de Fauquemont, l'ammanie de Montfort, tout le territoire de Juliers, se couvrirent de roues, de gibets, de bûchers; Heelen fit construire deux potences. Presque chaque village en fit ériger une. Et plus on rouait, plus on pendait, plus on écartelait, plus on brûlait, plus aussi les Boucs de-

venaient redoutables par leur nombre et par leur audace. On eût dit qu'une lutte s'était établie entre le crime et la loi, et que l'un rivalisait avec l'autre, comme s'il se fût agi de savoir à qui des deux resterait la victoire.

» Cette crise dura près de vingt ans. Celui qui voudrait, comme nous avons eu le courage de le faire, interroger les registres formidables des différentes justices qui, dans le Limbourg, eurent à s'occuper des procès des Boucs, serait stupéfait devant le chiffre énorme des malheureux, coupables ou non (car la justice se trompait quelquefois), qui périrent de par la loi dans cet espace de temps. Dans un rôle du tribunal de Fauquemont seul, nous avons compté cent quatre pendus et écartelés en deux années, de 1772 à 1774. »

Le manoir de Scheurenhof était situé précisément au milieu du foyer de ces brigandages. — Le vieux chapelain entra dans la salle.

— Nous apportez-vous de mauvaises nouvelles, mon père? lui demanda vivement le seigneur.

— Il est difficile d'en espérer de bonnes, répondit le prêtre. La nuit passée, l'incendie a éclaté sous les toits de Bingelraedt.

Ainsi l'orage s'amasse de plus en plus; cette nuit Bingelraedt, il y a trois jours Schinveldt, il y a six jours Neuenhagen.

Et en disant ces mots, le vieillard baissa tristement les yeux vers la terre.

Le jour était entièrement tombé et l'obscurité avait envahi le ciel de toutes parts. La jeune fille, au bord

de la fenêtre, ouvrit tout à coup de grands yeux et jeta un cri :

— Le feu! le feu!

Le vieillard bondit sur son siége.

— Le feu, dis-tu? et de quel côté?

— Du côté de Hégen, répondit Mathilde.

— Vous avez pris vos mesures? demanda le chapelain en se tournant vers le sire de Scheurenhof.

— Mes murailles sont assez fortes encore pour que nous puissions repousser la première attaque, répondit celui-ci.

A peine le chevalier eut-il achevé ces mots, qu'un serviteur de la maison, Job, entra tout effaré dans la salle.

— Eh bien, Job, que veut dire cette pâleur? fit le maître du manoir.

— Messire, des hommes du village désirent vous parler.

— Et qui est à leur tête?

— Le bailli de Hoensbroek.

— Qu'on les laisse entrer.

Quand les habitants de Hoensbroek se trouvèrent devant le châtelain de Scheurenhof, le bailli prit la parole :

— Noble seigneur, nous venons vous offrir nos services en ce moment de danger. Vous avez toujours été pour nous charitable et bon. Il est juste que nous vous soyons reconnaissants.

Le visage du vieillard s'éclaircit à ces paroles; il jeta un regard rapide sur les braves accourus à son secours, en les nommant chacun par leur nom comme

d'anciennes connaissances. Mais ses yeux s'arrêtèrent avec étonnement sur une figure cachée à demi dans un des coins les plus obscurs de la salle. C'était un vigoureux jeune homme dont le front était bruni par le soleil, dont les bras eussent déraciné un arbre du sol et dont les prunelles trahissaient à la fois la ruse et l'audace.

— Hé ! Martin, exclama le sire de Scheurenhof, comment se fait-il que je te rencontre ici parmi mes amis?

— Châtelain de Scheurenhof, répondit l'autre sans manifester la moindre surprise, je n'ai jamais été que l'ennemi du gibier de votre chasse, parce que je suis d'avis que Dieu n'a pas donné de maître à ce qui vit dans l'eau, dans l'air et dans les forêts, et qu'il a créé pour le valet aussi bien que pour le seigneur le lièvre de la forêt, l'oiseau du ciel et le poisson de la rivière. Vous, messire, ne pensez pas de même, et plus d'une fois vous me l'avez montré par votre justice, sans cependant que vous ayez jamais à mon égard agi avec inhumanité comme vos lois vous permettaient de le faire. Or, je vous en suis reconnaissant aussi, et mon bras est à vous.

Le vieillard contint l'émotion qui agitait son cœur, et se tournant vers les autres :

— Mes amis, je n'ai que deux souhaits à former : le premier, c'est le salut de ma fille ; le second, c'est que le ciel me mette un jour à même de récompenser votre loyauté. Vos services, je ne puis les accepter, parce que vous avez vos maisons, vos femmes, vos enfants. Si l'on vous savait ici, on brûlerait vos

maisons, on dévasterait vos champs, on ruinerait vos biens, on vous réduirait à la misère. Toi, Martin, demeure. Tu n'as rien à perdre. Je te nomme, dès ce moment, mon premier garde-chasse. Tu t'acquitteras bien de cette charge, car nul mieux que toi ne connaît les sentiers de mes bois. Vous, mes amis, rentrez dans vos demeures.

En disant ces mots, il tendit la main au bailli et à tous ses compagnons, qui ne se retirèrent qu'à regret.

A peine furent-ils parvenus au bas du sentier qui conduit à Hoensbroek, qu'ils entendirent un cavalier glisser à côté d'eux, mais ils ne purent le distinguer suffisamment pour le reconnaître à cause de l'obscurité de la nuit.

— Qui va là? s'écria le bailli.

— Ami! répondit une voix qu'ils ne reconnurent pas davantage.

Le cavalier avait déjà gravi la hauteur, et le bruit de son coursier s'était éteint du côté de Scheurenhof.

Peu de minutes après, la poignée d'une épée frappa vivement à la porte du manoir.

— Qui frappe ainsi? demanda Martin armé d'un fusil de chasse de son maître.

— Un ami qui veut parler au sire de Scheurenhof, répondit la voix que les habitants de Hoensbroek avaient déjà interrogée.

La porte s'ouvrit, et le cavalier entra. Martin, tenant le canon de son fusil tourné vers l'étranger, lui dit :

— Avancez jusque sous cette lanterne et dites ce que vous voulez.

— Je te l'ai dit, parler à ton maître.

— Qui êtes-vous?

— Ton maître le saura.

Martin abaissa son arme. Il avait reconnu la figure de l'étranger.

— Ah! c'est vous, messire? murmura-t-il avec étonnement. Suivez-moi.

Ils se dirigèrent vers la salle où se tenaient le sire de Scheurenhof, sa fille et le chapelain, regardant l'incendie qui diminuait et la flamme qui devenait de plus en plus faible.

— Attendez ici que je vous annonce, fit Martin à son compagnon.

A ces mots, il ouvrit la porte de la salle et dit à haute voix :

— Messire Walter de Hégen!

— Walter! exclama Mathilde avec émotion.

— De Hégen! s'écria le vieux châtelain avec un accent inexprimable.

Le jeune homme s'avança d'un pas ferme vers le vieillard.

— Messire, lui dit-il, je ne suis plus maintenant le fils de votre ennemi. L'incendie m'a chassé de ma maison et m'a fait orphelin sur la terre; mon père est mort; ma mère est morte; toute ma famille est tombée. Je n'ai plus de toit, et je viens vous demander une place sous le vôtre.

— Jeune homme, l'hospitalité est une vieille habitude de ma maison; qu'elle soit la tienne; je t'y offre un asile qui demain n'appartiendra plus à nous-mêmes peut-être.

— Messire, si mon cœur est fort, mon épée est forte aussi, répliqua le jeune homme avec fermeté.

On allait inviter Walter à prendre place à table pour partager le repas du soir, quand Martin reparut et s'avança vers le châtelain en jetant sur Hégen un regard de défiance.

— Que désires-tu, Martin? demanda le vieillard.

— J'ai quelque chose à vous confier, messire.

— Parle à haute voix. Cet homme est mon hôte; il peut savoir tout ce qui nous intéresse.

— Voici donc, reprit Martin. Mon ange gardien m'inspira, sans doute, de m'en aller au dehors et d'écouter ce qui se passe autour de la maison; car j'ai avisé près de notre porte Jean le Bancal, le ménétrier; il ne hante que les tavernes, et à chaque fête de village on est sûr de trouver son violon. Il me reconnut; comme nous nous sommes rencontrés plus souvent dans les cabarets que dans les églises, il me demanda si je voulais l'aider à espionner le château et à préparer les moyens de faire tomber Scheurenhof par surprise aux mains des Boucs.

— Ils ne me prendront pas comme un rat dans une souricière! s'écria le vieillard. La colère m'a rendu les forces que l'âge m'avait ôtées. Ils sentiront ce que pèse mon bras, si mon épée est bien pointue et si mes carabines visent juste. Cet homme est-il parti?

— Non, messire. J'ai feint d'entrer dans ses projets et je l'ai pris comme un renard dans une trappe.

— Qu'on le pende à l'instant même à la tour la plus haute de ma maison!

— Ne croyez-vous pas, messire, qu'il serait plus prudent de se borner à le tenir enfermé dans un de nos souterrains, pour ne pas donner l'éveil à ses compagnons? Nous aurons toujours le temps de lui faire faire des entrechats entre ciel et terre...

— Tu as raison, fit le sire de Scheurenhof. Dans le cas où nous sommes, prudence vaut mieux peut-être que témérité. Or, voici le moyen qui me semble préférable. Martin fera semblant d'entrer dans les vues de l'espion. Il sortira avec lui du château et le conduira secrètement dans le bois du Calvaire, en lui disant qu'une troupe de gens d'armes doit venir, cette nuit, à notre secours. Tous nos hommes armés et à cheval feront en silence un détour à travers le bois et rentreront au manoir en passant près de l'endroit où Martin se sera posté avec son compagnon, afin de faire croire ainsi aux bandits que ce secours nous est réellement arrivé.

Cette ruse s'exécuta aussitôt, et elle réussit. Avant que minuit eût sonné, un bruit sinistre circula parmi les brigands.

— Il est arrivé une troupe de soldats à Scheurenhof.

— Une troupe nombreuse de cavaliers, répéta Jean le Bancal, tous armés jusqu'aux dents et prêts à nous tailler une rude besogne.

— Combien en as-tu compté? reprit le capitaine.

— Un grand nombre, fit le ménétrier. L'obscurité ne m'a pas permis de les distinguer suffisamment. Mais j'ai vu luire leurs armes à la faible clarté de la

lune et j'ai entendu leurs chevaux hennir comme après une longue course.

Le récit du Bancal et les assurances qu'il ne cessait de donner augmentèrent dans l'esprit des bandits la conviction que Scheurenhof venait de recevoir une garnison capable d'une longue défense. — Le capitaine était le seul qui doutât des paroles du ménétrier.

— Jean, lui dit-il, tu as vu, tu as entendu, seulement tu as oublié de compter combien ils étaient. Tes yeux avinés auront, à coup sûr, doublé, triplé, décuplé le nombre. En tout cas, nous allons aviser à un autre moyen. Quatre hommes se rendront à Scheurenhof pour demander la place. Cinquante hommes, toi, Pierre le Diable, avec ta compagnie, vous les accompagnerez pour les protéger contre toute attaque. Vous ferez halte dans le bois du Calvaire et vous attendrez le retour de mes députés.

Le chef ayant fait choix de ses quatre messagers, qu'il munit de ses instructions, Pierre le Diable rassembla ses hommes, et la troupe se mit en route vers le château. — Parvenus au pont-levis du manoir, ils donnèrent un coup de sifflet pour s'annoncer. Martin passa la gueule de son fusil par une des meurtrières.

— Faut-il faire feu? demanda-t-il à son maître. — Et sans attendre la réponse, il lâcha la détente. La balle siffla à l'oreille d'un des envoyés des Boucs.

— Trahison! s'écrièrent les quatre voix toutes ensemble.

— Arrière, Martin ! s'écria le châtelain en repoussant le garde-chasse.

Puis s'adressant aux députés :

— Ce n'est qu'une méprise, compagnons, leur dit-il. On va vous ouvrir la porte, et foi de gentilhomme ! vous sortirez sains et saufs de ma maison.

Aussitôt le pont-levis s'abaissa ; la porte s'ouvrit. — Les envoyés des Boucs entrèrent.

— Que voulez-vous ? demanda le châtelain.

— Deux choses, répondit l'un d'eux.

— La première ?

— C'est que vous nous rendiez toutes les armes qui se trouvent en vos mains, répliqua le bandit.

— La seconde ?

— C'est que vous nous remettiez tout l'argent qui est gardé en ce château.

— Allez dire à ceux qui vous envoient qu'ils viennent prendre les armes et l'argent, s'ils le peuvent, répondit le seigneur de Scheurenhof.

La porte se rouvrit et les députés sortirent. Le pont-levis fut relevé derrière eux. Martin se remit devant la meurtrière, dans laquelle il replaça son fusil rechargé.

— Faut-il faire feu, maître ?

— Ce ne sont pas des lièvres, Martin. Ces hommes sont sous ma sauvegarde de gentilhomme.

Le braconnier ne céda qu'à regret à cet ordre et retira son fusil, dont le chien était déjà sur le point de faire partir la balle.

Maintenant la position du châtelain était dessinée tout entière. Le danger était pressant. Aussi l'on

s'occupa de tout disposer pour une vigoureuse défense. Les domestiques furent armés de bons fusils et de fléaux et placés près de la porte, les murailles du manoir étant assurées par leur élévation contre l'attaque des bandits. Tout cela fait, on ouvrit les caveaux et le souterrain qui, conduisant du château au bord du ruisseau de Géleen, offrirait une retraite assurée si le manoir était enlevé.

Deux heures pouvaient s'être écoulées, quand les abords de Scheurenhof se trouvèrent cernés d'une multitude de bandits. On n'entendait que des armes qui s'entre-choquaient, que des sifflets qui s'interrogeaient et se répondaient de toutes parts, que des voix qui se parlaient et des ordres qui couraient de rang en rang. Le gros de la troupe avait atteint le pont-levis.

— En avant! s'écria aussitôt le capitaine.

Et les bandits s'avancèrent.

Mais, au même instant, une détonation terrible partit de toutes les meurtrières du château, qui était demeuré jusqu'alors dans le plus profond silence.

— Bien visé, Martin! dit le châtelain en voyant chanceler le chef des assaillants qu'une balle avait frappé à la poitrine.

Le bandit tourna sur lui-même et leva son épée en l'air; puis il tomba au milieu des siens en murmurant d'une voix rauque :

— En avant!

Les brigands hésitèrent un moment et n'osèrent avancer. — Une deuxième détonation illumina les meurtrières, et six hommes mordaient la poussière

à côté du cadavre de leur capitaine. — Alors le trouble redoubla. Mais un cri de vengeance éclata presque aussitôt parmi la foule exaspérée :

— Hourra ! hourra !

Et ils se ruèrent en avant avec une incroyable fureur. C'était une masse compacte et serrée où portaient toutes les balles qui partaient du château comme une grêle de plomb. Une partie des Boucs, descendus dans le fossé, s'étaient hissés au pont-levis au moyen de cordes et travaillaient à scier les chaînes qui le retenaient. Un moment après le pont s'abaissa avec fracas. La porte craquait sur ses gonds, entamée par le tranchant du fer. Chaque coup grondait sous la voûte d'entrée et mêlait son bruit sourd au bruit des armes à feu et aux blasphèmes qui tonnaient dans la foule comme un orage. La porte tomba déracinée et la multitude se précipita en hurlant sous la voûte ténébreuse. Tout à coup une explosion terrible éclata et ébranla les murailles du manoir jusque dans leurs fondements. Ce ne fut qu'un instant, ce ne fut qu'une seconde. Puis tout était retombé dans une obscurité épaisse; et vous n'eussiez plus entendu que des gémissements de blessés et de mourants. Une clameur générale couvrit bientôt les gémissements de ces cris : — Victoire ! victoire !

Et les bandits se ruèrent par la brèche, en passant sur quarante cadavres des leurs, que l'explosion de la mine, pratiquée sous la porte, avait broyés. Les Boucs s'étaient jetés dans la cour du château. Mais plus un coup de fusil qui leur répondît, plus un homme qui fût là pour leur tenir tête.

— N'avancez pas trop vite, compagnons, s'écria Pierre le Diable, qui avait pris le commandement de la troupe. Soyons sur nos gardes avant tout!

Car il craignait qu'une autre mine, pratiquée sous le sol où ils marchaient, ne fît un nouveau carnage parmi les siens.

— Ne redoutez rien! avancez, si vous n'êtes des lâches! répondit aussitôt une voix que vous eussiez reconnue pour celle de Walter de Hégen.

— A l'attaque! reprit Pierre le Diable.

Et les bandits se rangèrent en un vaste cercle autour du jeune homme, qui, son épée à la main, se tenait sur le seuil de l'habitation dont il essayait de défendre l'entrée.

Alors recommença un combat terrible. Les mains vigoureuses de Walter brandissaient sa redoutable épée, qui semblait se multiplier et faire une roue de fer autour de lui. Cependant le cercle qui l'enveloppait se rétrécissait de plus en plus et le serrait de plus près. Un moment arriva où les bandits triomphèrent de cet homme seul et jetèrent un hurlement de joie : — Il est pris!

On le renversa sur le sol. Dix haches, dix sabres étaient levés sur lui, dix canons de fusils étaient braqués sur sa poitrine.

— Arrêtez, s'écria le capitaine en écartant les brigands. Cet homme ne peut mourir comme un brave.

— Qu'on le pende aux bras du pont-levis! dit Jean le Bancal.

— Qu'on le jette dans le Géleen, continua un autre.

— Je sais mieux que cela, reprit Pierre le Diable. Qu'on aille chercher son cheval, et qu'on m'apporte l'un des câbles qui ont servi à démonter le pont.

Alors on jeta le prisonnier en travers du cheval, sur lequel on se mit en devoir de l'attacher avec force, après lui avoir noué les bras et les jambes. Puis au moyen des cordes on se mit à frapper le pauvre animal, et quand on l'eut frappé longtemps :

— Maintenant qu'on le lâche! s'écria le capitaine.

Le cheval fut lâché, et il partit comme un éclair, à travers les buissons, à travers les halliers, courant comme si un ouragan l'eût emporté. Le cheval et le cavalier ayant disparu, on se mit à fouiller le château; on brisa toutes les portes, on força tous les meubles, on interrogea tous les réduits.

— C'est une chose inconcevable, se dirent les bandits, quand, après avoir tout fouillé, ils n'eurent rien trouvé, ni hommes ni argent.

— Comment ont-ils pu s'enfuir d'ici? demanda le chef.

— J'ai vu à la tourelle de l'est une échelle de cordes attachée au mur et qui descend jusque dans le fossé, dit un homme de la troupe.

— Ils se sont donc sauvés par là? reprit Pierre.

— Vers Amstenraedt, ajouta Jean le Bancal.

— Nous les rejoindrons, continua Pierre le Diable.

Et tous les bandits prirent la route d'Amstenraedt.

Après avoir donné le signal de l'explosion qui fit sauter la porte d'entrée, le seigneur de Scheurenhof et les siens s'étaient retirés par le souterrain qui conduisait au bord du ruisseau de Géleen. Walter

avait refusé de les suivre, afin de protéger leur retraite. Une échelle de cordes avait été attachée à la tourelle de l'est pour faire supposer que les fugitifs s'étaient échappés de ce côté. Le sire de Scheurenhof et toute sa maison marchaient dans l'obscur souterrain, éclairés par la lumière d'une lanterne sourde que Martin portait devant eux. Parvenus à l'issue au milieu d'un épais fourré, Martin éteignit sa lanterne, et tous virent les pâles étoiles au ciel.

On entendait de loin la rumeur des Boucs qui s'éloignait et s'éteignait dans la nuit vers le village d'Amstenraedt, dans une direction opposée à celle que suivaient les fugitifs. — Mais à peine le châtelain eut-il mis le pied hors du souterrain, qu'il recula, saisi d'effroi, et que Mathilde jeta un cri. Il s'était fait un grand bruit dans les buissons, comme celui d'un cavalier dont le cheval, effrayé par un coup de tonnerre, aurait pris le mors aux dents. Ce bruit devenait de plus en plus distinct. C'étaient des branches qui se cassaient, des feuillages qui se froissaient, des hennissements étouffés. Au même instant quelque chose de lourd vint s'abattre aux pieds de la jeune fille.

— Walter de Hégen! dit Mathilde.

C'était lui en effet, les chairs à demi déchirées par les cordes qui le nouaient au cheval, mais sain et sauf. Une larme de joie roula sur les joues de l'héritière de Scheurenhof, et tous se mirent en devoir de défaire les nœuds qui étreignaient Walter.

— Comment cela s'est-il fait? demanda le vieillard, à peine revenu de son étonnement.

— Je vous dirai cela plus tard, répondit le jeune homme. Songeons d'abord à nous mettre en sûreté. Je connais près d'ici le meunier d'Hullebroeck. Nous y trouverons des chevaux. Nous nous dirigerons vers Guelh, où nous passerons la Meuse.

Et, sans se donner le temps de reprendre haleine, il conduisit la troupe.

Ils avaient laissé à leur gauche le village de Heeck, et descendaient un étroit ravin vers le clocher de Saint-Peter. Ils n'y furent pas plutôt engagés que Martin, qui marchait à la tête de la troupe en guise d'éclaireur, s'arrêta brusquement et dit à voix basse : — Arrêtez.

Tous firent halte, parce que tous savaient combien était développé dans ce braconnier cet instinct de bête fauve qui flaire le danger, qui comprend le langage du vent, qui entend au frôlement des feuillages d'un hallier si c'est un ami ou un ennemi qui l'a produit.

Après s'être assuré de la direction d'où venait la rumeur qui le frappait, le garde-chasse mit son fusil en bandoulière et se disposa à grimper le long de la berge du ravin. Sans déranger un caillou, sans froisser une plante, sans rompre la branche d'un buisson, il atteignit avec la légèreté d'un chat la crête de la berge et regarda autour de lui en écoutant de toutes ses oreilles. Il reconnut aussitôt quel était ce bruit; car il avisa à quelque distance la sinistre petite lampe qui ne s'allumait qu'au sein des nuits ténébreuses pour éclairer l'initiation des Boucs. Un cri de terreur se fût échappé de la bouche des fugitifs,

s'il leur eût dit : — Nous sommes près de la chapelle des Boucs. — Mais il se pencha au bord du ravin, et leur fit signe de marcher avec précaution :

— Avancez à pas de loup, leur dit-il tout bas; nous sommes ici dans un endroit plein de péril.

Toute la troupe descendit le ravin dans le plus grand silence. Ils laissèrent à leur gauche les toits d'Ooste, et entrèrent après une demi-heure de marche à Fauquemont.

— Grâce au ciel, nous voici sauvés! s'écria le sire de Scheurenhof.

Pendant ce temps, Martin s'était glissé à travers les buissons et les hautes herbes jusqu'auprès de l'entrée de la chapelle. Il y vit accomplir les mystères d'une initiation. Devant l'autel se tenait debout ce fameux juif Abraham Nathan, qui joua un rôle si terrible dans l'histoire de la bande. Il était vêtu d'une espèce de chasuble brodée d'or et recevait le serment d'un pauvre vacher que l'on venait de descendre du bouc de bois.

— Tu renies Dieu ? lui demandait le juif.

— Oui, répondait le paysan d'une voix avinée.

— Et la Vierge et les saints?

— Oui, la Vierge et les saints.

— Tu consens à donner ton âme au démon, afin qu'il t'accorde en échange les biens de la terre, l'or, les richesses et le pouvoir de te transporter par ta volonté partout où tu voudras?

— Oui.

— Eh bien! j'accepte au nom de l'enfer ton âme à

ce prix, dit Nathan. Et maintenant tu es des nôtres. Voici la carte qui te fera reconnaître des frères.

Puis, après lui avoir remis une carte marquée d'un signe hiéroglyphique, le juif lui donna l'accolade fraternelle et lui répéta : — A ce soir.

— Cela ne sera pas, se dit Martin en lui-même.

Et, passant le canon de son fusil entre les branches d'un buisson, derrière lequel il se tenait caché, il ajusta Nathan qui se penchait vers son compagnon et lui donnait le baiser d'initiation. Au même instant la détente partit; une balle fracassa la tête du nouvel initié et entra dans les chairs du bras droit du juif.

Un cri effroyable retentit dans la chapelle : — Trahison ! trahison !

Le nouveau Bouc roula sur les marches de l'autel, se tordit un instant et rendit le dernier soupir. Le juif éleva son bras ensanglanté et dit aux deux compagnons qui lui restaient en montrant le mort : — Frères, vengez-moi et vengez cet homme.

Les deux parrains prirent leurs carabines et sortirent de la chapelle, dirigeant leurs armes vers l'endroit où ils avaient aperçu le feu du braconnier. Leurs deux balles partirent à la fois.

— Mal visé, mes compères ! s'écria Martin, qui avait rechargé son fusil double et tenait deux coups à la portée de ses adversaires.

Il lâcha le premier, et l'un des hommes tomba. Il lâcha le second, et l'autre tomba aussi. Il ne restait plus que le juif. Mais Nathan s'enfuit à travers les fourrés du bois et disparut dans les dernières ténèbres de la nuit.

Martin rentra avec l'aube à Fauquemont. Il instruisit le bailli de ce qui s'était passé. La justice se rendit avec une forte escorte à la chapelle d'initiation et n'y trouva que les cadavres, qui furent enterrés ignominieusement par le bourreau sous le gibet infâme.

Nathan fut pris quinze jours plus tard, et pendu le 24 septembre 1772, à Heeck, sur la bruyère de Graedt.

Malgré la sévérité des juges, malgré les placards nombreux publiés par les nobles et puissants seigneurs des Provinces-Unies et les mesures prises par les princes-évêques de Liége, les Boucs ne purent être entièrement exterminés. Quelques écrivains contemporains font remonter cette bande à l'an 1736. On ne parvint à la dompter qu'en 1779. Elle eut un grand nombre de chefs, parmi lesquels figurent surtout le fameux chirurgien de K., du pays de Rolduc, le juif Abraham Nathan, Herman L. et Antoine B., surnommé le Mox. Elle possédait même un chapelain qui prêchait tous les crimes; il portait le nom de Léopold L. Les chapelles où les initiations avaient lieu ordinairement étaient celle de Sainte-Rose, près de Sittard, celle de Saint-Léonard, près de Rolduc, et une autre située aux environs d'Urmon, près de la Meuse. Tous ces endroits sont encore redoutés aujourd'hui des villageois voisins, qui trouvent dans l'histoire des Boucs de quoi défrayer amplement leurs longues soirées d'hiver. — Mathilde de Scheurenhof et Walter de Hégen se marièrent un peu plus tard et laissèrent une nombreuse postérité.

Il n'est pas inutile d'exposer ici tout ce qui peut

s'exposer de ce que nos pères ont dit et cru sur le sabbat. Nous résumerons ces détails peu gracieux d'après des procès-verbaux qui ne sont pas imaginaires, et nous ne les chargerons pas.

Les lundi, mercredi et vendredi de chaque semaine étaient et sont encore en quelques contrées les jours spéciaux de ces assemblées qu'on appelle le sabbat. Outre ces jours ordinaires, elles se réunissaient avec plus d'entrain aux grandes fêtes de l'année : Pâques, la Pentecôte, l'Assomption, la Toussaint, Noël. Le démon voulait que ces jours-là ses séides l'adorassent plus vivement.

Dans chaque réunion et surtout lorsqu'il y avait quelques réceptions à faire, le diable prenait la forme d'un homme, mais noir, laid, sombre et de mauvaise humeur. Il montait sur un trône élevé, souvent noir, quelquefois doré. Sa couronne était composée d'une série de petites cornes, circulairement plantées autour de sa tête; deux cornes plus grandes se dressaient derrière son cerveau, et une troisième, élevée et droite, semblait sortir de son front; elle était lumineuse, et c'était le flambeau qui éclairait la fête, d'une lumière un peu plus brillante que celle de la lune. Ses yeux, au rapport unanime des nombreux affiliés du sabbat, étaient grands, ronds et flamboyants. Il avait au menton une barbe de chèvre. Ceux qui l'approchaient reconnaissaient bien vite qu'il était moitié homme et moitié bouc. Il avait aux mains des doigts tous égaux et tous terminés par des ongles pointus, qui se recourbaient comme les serres d'un oiseau de proie. Ses pieds étaient des pattes d'oie. Sa voix, na-

sale comme celle de l'âne, était rauque, discordante et terrible. Ses paroles, mal articulées, tombaient de sa large bouche, sur un ton bas, grave et rude. Son visage était empreint d'une amère tristesse.

Dès qu'il avait ouvert l'assemblée, tous les assistants se prosternaient et l'adoraient, en l'appelant leur seigneur et leur dieu. Chacun lui baisait le pied, la main et le derrière, en répétant l'apostasie au moyen de laquelle il avait été reçu dans la secte. La séance commençait à neuf heures du soir, durait ordinairement jusqu'à minuit, et ne pouvait se prolonger que jusqu'au premier chant du coq.

Aux principales fêtes de l'année, à celles de la sainte Vierge et à celles de saint Jean-Baptiste, les assistants confessaient au démon leurs péchés. Ces péchés étaient surtout d'avoir entendu la messe, d'avoir pris part à quelque cérémonie de l'Église, d'avoir rempli les prescriptions chrétiennes. Ces fautes étaient sévèrement réprimandées et souvent châtiées à coups de fouet par un des sorciers chargé des exécutions. Ceux qui avaient fait le plus de mal étaient récompensés.

Après ces confessions venait une imitation diabolique de la messe. On voyait surgir tout à coup six ou sept démons qui dressaient l'autel, apportaient le calice, la patène, le missel, les burettes et allumaient les cierges noirs. Des démons ayant la forme du maître l'aidaient à prendre la mitre, la chasuble et les autres ornements, tous noirs, aussi bien que l'autel. Le diable débutait en marmottant des paroles inintelligibles, que les assistants appelaient le com-

mencement de la messe. Il s'interrompait ensuite pour faire son prône, où il exhortait tous ses fidèles à ne jamais retourner au christianisme, leur promettant un paradis bien meilleur que celui qui est destiné aux chrétiens. Vous l'obtiendrez, ajoutait-il, et votre part sera d'autant plus grande, que vous aurez plus constamment fait tous les actes qui sont interdits aux chrétiens.

A la suite du prône, il se campait sur un siége noir, pour recevoir les offrandes. La sorcière la plus dévouée, qu'on appelle la reine du sabbat, s'asseyait à sa droite; elle tenait à la main une paix, sur laquelle était gravée la figure du démon; elle la faisait baiser à tous les assistants. Le plus déterminé des sorciers, qui est le roi du sabbat, se tenait à la gauche du maître; il recevait dans un bassin ce que chacun voulait offrir. Les femmes présentaient des gâteaux de froment, les hommes quelque objet volé. Ce mouvement se terminait par une nouvelle adoration où chacun baisait encore le derrière du célébrant, pendant qu'un de ses acolytes lui tenait la queue levée.

Alors le monstre continuait sa messe. Il consacrait un objet noir et rond, sur lequel était son image et qui ressemblait à une semelle de soulier comme en porteraient les boucs, si on les chaussait. Il communiait et donnait la communion sous les deux espèces, toutes deux noires.

Cette odieuse parodie terminée, toute l'assemblée maudite se livrait, avec un pêle-mêle forcené, à d'affreuses orgies, dont nous ne pouvons même faire soup-

çonner les ignominies. Et quand l'heure de la retraite arrivait, Satan renvoyait tout son monde misérable, en recommandant à chacun de faire tout le mal qu'il pourrait, notamment de gâter les fruits de la terre, en employant des poudres et des liquides empoisonnés; il leur renouvelait le pouvoir de se transformer en chats, en chiens, en loups, en renards, en oiseaux de proie. Ce qui amenait les loups-garous.

Voici comment se fait la réception d'un engagé à Satan. L'homme ou la femme qui a décidé quelqu'un à entrer dans cette milice secrète amène son personnage à la plus prochaine assemblée. Le diable à qui on le présente dit : « Je le traiterai bien, afin » qu'il nous en attire beaucoup d'autres. Mais il faut » qu'il abjure sa foi et qu'il adopte la mienne. »

Le candidat, apostat de Dieu, de la foi en Jésus-Christ, de la sainte Vierge, de tous les saints et de la religion chrétienne, s'oblige à ne plus invoquer ni Jésus-Christ ni Marie, à ne plus mettre le pied dans une église, à ne plus se sanctifier, à ne jamais plus faire le signe de la croix ni aucune œuvre chrétienne. Il reconnaît le démon pour son seul seigneur et son seul dieu; il l'adore comme tel, lui promet obéissance, fidélité et constance jusqu'à la mort, renonçant au ciel, à la glorieuse félicité des chrétiens, pour jouir en cette vie de tous les honteux plaisirs que lui procure la secte des sorciers, et ensuite du fameux paradis qui leur est promis par le maître.

Leur seigneur le marque alors sur quelque partie de son corps, avec les ongles de sa main gauche; puis, avec un petit timbre d'or, il imprime sur la

prunelle de son œil gauche, et cela sans lui causer aucune douleur, la figure d'un très-petit crapaud; c'est le signe au moyen duquel les sorciers se reconnaissent.

Il livre ensuite à l'initié, dans les mains de son parrain ou de sa marraine, suivant le sexe du personnage, un crapaud habillé, en lui recommandant bien d'en avoir soin, de le nourrir convenablement, de lui prodiguer des caresses, d'empêcher surtout qu'aucun chrétien le voie, ou le maltraite, ou le dérobe, ou le tue; attendu que tout son bonheur est attaché à la conservation de ce crapaud; car il va posséder dans ce petit animal un esprit puissant qui le conseillera, avec qui il pourra s'élever dans les airs et se transporter rapidement et sans fatigue dans les régions les plus lointaines, se rendre invisible quand bon lui semblera, se métamorphoser en tel animal qu'il lui plaira, faire du mal à ses ennemis. Le corps de son crapaud lui fournira le liquide dont il aura besoin pour les onctions qui doivent le rendre invisible et lui donner la puissance de voler à travers l'espace sans être vu.

Le diable cependant ne confie pas d'abord au récipiendaire le crapaud mystérieux, qui est un démon; il le dépose entre les mains du parrain ou de la marraine, pour n'être remis à l'initié que quand il méritera pleine confiance.

On voit que le diable est prudent.

Le vêtement du crapaud est un petit paletot-sac, relevé d'un capuchon par lequel sort la tête de l'animal; il est tenu sur le ventre au moyen d'un cordon

qui fait ceinture. L'étoffe de cette parure est ordinairement de velours rouge ou noir. Le petit monstre est nourri de pain, de viande, de vin, absolument comme son possesseur, qui doit lui présenter ses aliments de sa propre main, en n'oubliant pas de le caresser. L'office de ce petit compagnon est de réveiller son ami le sorcier, si par hasard il dormait au moment où il faut partir pour le sabbat.

L'adepte sorcier est reçu profès et possède le crapaud lorsque, sur le rapport de son parrain, il est prouvé qu'il a commis tant de sacriléges qu'on ne peut plus douter de son apostasie. L'assemblée le félicite avec acclamations et le crapaud lui sourit. Ce crapaud parle; dans les réunions habituelles, il porte plainte contre ses hôtes s'ils ne le choient pas assez.

Le recrutement des sorciers ne se fait pas seulement chez les adultes; ils ont aussi leurs enfants de la balle, que nous ne pourrions appeler enfants de troupe sans blesser la délicatesse; et voici le procédé : les sorcières, comme les autres apostats, font leur propagande. Elles amènent au sabbat de jeunes enfants, dès qu'ils ont six ans accomplis; on les fait danser au son du fifre, de la vielle et du tambourin; on leur donne des gâteaux, et ces plaisirs les engagent à séduire leurs petits camarades; de sorte qu'on a vu de nombreuses troupes d'enfants assister au sabbat. Nous en citerons un exemple, de l'année 1670. La scène se passait en Suède, au village de Morha, dans la Dalécarlie; et les faits sont racontés par le comte de Tésie, dans son *Traité des sciences occultes :*

« De pauvres femmes ayant été accusées de sorcellerie, des commissaires royaux furent envoyés avec pouvoir extraordinaire pour informer contre elles. A l'arrivée de ces commissaires, la province était en mouvement, par suite des machinations infernales attribuées à celles qu'on appelait les suppôts de Satan. Ces plaintes amenèrent l'arrestation de toutes les personnes que la voix ou peut-être la malignité publique désignait sous le nom abhorré de sorciers et de sorcières : le nombre en monta bientôt à plus de cent.

» Quant à la procédure suivie dans ce procès, elle consista simplement à confronter les enfants ensorcelés avec les sorcières, et à prendre pour base de l'accusation les récits que ces petits malheureux persistaient à déclarer véritables. Les enfants entendus par le tribunal étaient au nombre de *trois cents*. A quelques légères variations près, ils s'accordaient dans leurs dires. Ils racontaient que les sorcières leur avaient enseigné la manière d'évoquer les démons; que ces anges de ténèbres leur apparaissaient sous différentes formes, qu'ils détaillaient : sous la figure d'un baladin ayant habit gris, bas rouges et bleus, barbe rouge et chapeau pointu, etc.; puis ils étaient emportés sur la montagne de Hartz, où se tenait le grand sabbat du nord. Les uns y étaient en corps, les autres en esprit, et les mères étaient persuadées que leurs enfants étaient réellement enlevés par le diable.

» Ces enfants racontaient quelles étaient les diverses nourritures frugales qu'on leur donnait dans ce

palais du sabbat infernal. Il se commettait là les mêmes abominations et les mêmes débauches que l'on raconte des autres sabbats, avec cela de particulier que du commerce des démons avec les sorcières naissaient des garçons et des filles qui se mariaient ensemble et produisaient une lignée de crapauds et de serpents.

» Plusieurs de ces enfants parlèrent aussi d'un ange blanc, qui cherchait à les détourner de faire ce que le diable leur conseillait, en leur disant que tout cela ne durerait pas longtemps. Ils ajoutaient que cet esprit bienfaisant se plaçait quelquefois entre eux et les sorcières et les tirait en arrière pour les empêcher d'entrer au sabbat.

» Tous les aveux faits en présence des sorcières furent d'abord niés par elles avec la plus grande persévérance; enfin quelques-unes de ces misérables fondirent en larmes et confessèrent les horreurs qu'on leur imputait. Elles dirent que la coutume d'enlever les enfants pour les livrer au démon était devenue, depuis quelque temps, beaucoup plus commune, et confirmèrent tout ce que les témoins entendus devant les juges avaient rapporté contre elles. Elles ajoutèrent même à leurs récits d'autres circonstances non moins singulières.

» Une vieille sorcière avoua qu'elle avait un jour essayé d'enfoncer dans la tête du ministre luthérien de Morha, pendant son sommeil, un grand clou que le diable lui avait donné à cet effet. Mais ce fut en vain : le ministre avait le crâne tellement dur que le fer diabolique ne put y pénétrer, et que tous les ef-

forts de la vieille n'aboutirent qu'à causer au ministre un léger mal de tête à son réveil.

» A part ce dernier épisode, on ne peut s'empêcher de convenir qu'il y a quelque chose de bien extraordinaire, nous dirons même d'*inexplicable*, dans les aveux de ces *trois cents* enfants, interrogés séparément, et racontant tous unanimement la même histoire. Nous ne doutons pas que cette unanimité n'ait dû produire une profonde impression sur l'esprit des juges. Mais les résultats de cet étrange procès font frémir d'horreur, et nous ne croyons pas qu'il ait été prononcé dans aucun siècle une condamnation plus inique et plus arbitraire que celle qui le fut, en cette occasion, par les délégués du chef couronné de l'Église luthérienne de Suède. Les accusés furent condamnés à la peine de mort. Quatre-vingt-quatre de ces malheureux, parmi lesquels on comptait vingt-trois femmes qui avaient avoué leur crime, furent brûlés vifs à Falunna : dans ce nombre étaient compris quinze enfants. Vingt-six autres des plus jeunes furent passés par les verges et fouettés, en outre, une fois par semaine, à la porte de l'église de Morah pendant une année; vingt autres, plus jeunes encore, furent cruellement fustigés au même endroit pendant trois jours seulement (1).

» Ce fut après avoir fait répandre ce déluge de sang et de larmes que les commissaires royaux, dont la conduite reçut à la cour l'approbation générale, osèrent se vanter d'avoir expulsé pour longtemps le

(1) Qu'on cite donc de l'Inquisition un jugement qui se rapproche le moins du monde de celui-là !

démon des montagnes de la Dalécarlie. Des prières publiques furent ordonnées dans tous les temples protestants du royaume pour demander à Dieu de restreindre, à l'avenir, le pouvoir de Satan.

» Le bruit que fit cette épouvantable affaire porta le duc de Holstein-Gothorp à demander des renseignements au roi de Suède, Charles XI, dont il était le parent. Sa Majesté répondit : « Mes juges et mes » commissaires ont, il est vrai, fait brûler un assez » grand nombre d'hommes, de femmes et d'enfants; » mais ils avaient acquis la preuve des crimes dont » ces misérables étaient accusés; toutefois, je ne » saurais dire si les faits avoués par eux étaient » réels, ou s'ils étaient le fruit d'imaginations exal- » tées. »

» Dans le doute où se trouvait Sa Majesté Suédoise, il semble qu'il eût été de toute justice de suspendre au moins l'exécution des quatre-vingt-quatre victimes qui périrent dans les flammes des bûchers de Falunna, sacrifiées par la violence luthérienne. »

Il est assez singulier que ces symptômes de magie se reproduisent en Suède de nos jours. — Les journaux ont donné récemment là-dessus des détails étendus. En voici quelques-uns :

« Une superstition étrange, qui a pris la forme d'une véritable épidémie, a sévi pendant l'été dernier (1858) dans quelques contrées de la Suède. Le prévôt du chapitre de Leksand, le docteur Hvaser, chargé de faire une enquête, a consigné dans son rapport les faits suivants :

» Cette superstition a beaucoup de ressemblance

avec celles des sorcières du moyen âge qui croyaient avoir assisté au sabbat du diable, ce qui s'appelait en Suède aller à *Blokula*. Mais cette fois, et c'est ce qu'il y a de plus curieux, ce ne sont presque que des enfants qui sont en proie à ces hallucinations. Cette fois ce n'est plus à Blokula qu'on est censé aller, mais à Josephsdal, qui doit être près de Stockholm.

» Voilà ce que les enfants racontent sur leurs pérégrinations. D'abord ils sont changés en vers, et ils s'échappent au dehors à travers un trou pratiqué dans la fenêtre; ensuite ils prennent la forme de pies, et, quand ils se sont rassemblés, ils redeviennent enfants. Alors ils montent sur des peaux de veaux ou de vaches à travers les airs, vers un clocher, où ils se vouent au diable.

» Anciennement on enlevait des parcelles du métal de la cloche en prononçant ces mots : « Que mon » âme n'arrive jamais au royaume de Dieu, avant » que ce métal redevienne une cloche! » Aujourd'hui la farine a remplacé le métal, et arrivé à Josephsdal, on en prépare une bouillie appelée *welling*, qu'on mange en société avec le malin esprit, qu'on nomme *Norsgubb* (le vieux du Nord).

» En dansant, il porte des bottes fourrées dont il se débarrasse quand il s'est échauffé. Presque tous les enfants des deux communes de Gagnef et de Mokfjerd sont affectés de ces hallucinations. Quelques-uns en souffrent, d'autres restent bien portants. Les parents, qui croient leurs enfants perdus et vendus au prince des ténèbres, s'en désolent. D'autres, et

ce ne sont pas les moins superstitieux, quand leurs enfants ne veulent pas faire des aveux, les tourmentent d'une manière incroyable.

» Un petit garçon nommé Grabo Pehr, qui affirmait avoir été plusieurs fois à Josephsdal, prétendait en même temps y avoir vu une petite fille, et lorsque la mère de celle-ci interrogeait Grabo Pehr, il indiquait, pour preuve, qu'en mangeant à Josephsdal la petite fille s'était éclaboussée à la figure, d'où il serait résulté une blessure qui ne pourrait jamais guérir. La petite fille, en effet, souffrait, tout près de l'œil, d'une plaie de mauvaise nature et dont on ignorait l'origine. On peut croire quelle impression fâcheuse une telle coïncidence apparente faisait sur sa pauvre mère. La petite fille, cependant, n'avait aucune idée ni du Josephsdal ni du welling, et par conséquent ne put jamais faire aucune révélation.

» Heureusement, écrivait-on alors, cette épidémie, dans ces deux villages, s'est calmée un peu au bout de quelques mois; mais les esprits de la population n'en sont pas moins restés très-agités, et des symptômes alarmants se montrent dans les contrées voisines. »

Les faits qu'on vient de lire ont été recueillis dans plusieurs feuilles quotidiennes et même dans quelques almanachs. En voici d'autres, qui ont paru, il y a deux ou trois ans, dans une correspondance de Stockholm, adressée au journal *l'Univers :*

« Les journaux suédois sont en ce moment très-occupés du résultat d'une enquête officielle faite par l'autorité ecclésiastique, sur diverses pratiques de

sorcellerie fort en usage depuis un certain temps, dans plusieurs paroisses de la Dalécarlie, surtout dans celles de Mockfjerd et de Gagnef.

» Le journal intitulé *le Fahlun* donne à ce sujet les détails que voici :

» A une époque qui s'appelle avec orgueil le siècle des lumières et de la civilisation, nous voyons reparaître les pratiques de la sorcellerie, les voyages dans la vallée de Joseph (*Josefsdal*, c'est en Suède le séjour des démons). Les députés du consistoire de Westeras, savoir : M. Hvaser, curé de la cathédrale, M. Baggstedt, curé cantonal, et M. le prévôt Boethius, déclarent que le pasteur Blumenberg leur paraît lui-même atteint de cette superstition. Ce pasteur, de son côté, proteste qu'il ne considère ces pratiques que comme des obsessions de Satan, qui devraient porter à un christianisme plus pur et plus parfait que celui qui existe maintenant. C'est pourquoi il impose les mains aux obsédés pour les guérir, en faisant en même temps des prières. Ces pratiques sont en honneur dans les douze hameaux dont la paroisse de Mockfjerd est composée, et des habitants de cette paroisse, ainsi que de celle de Gagnef, ont présenté à MM. les députés du consistoire une pétition couverte de signatures, dans laquelle ils peignent l'état moral de ces contrées comme très-affligeant et presque désespéré. L'ivrognerie et toutes les abominations de l'impudicité sont le résultat de ces superstitions.

» A Bjorka, huit jeunes enfants assuraient hautement et résolûment que, pendant la nuit, régulière-

ment les mercredis, samedis et dimanches, ils faisaient un voyage à Blokula (montagne bleue, enfer), appelée également la vallée de Joseph, la vallée des Roses (*Rosendal*), la vallée de Lumière (*Gusandal*), et qu'ils y étaient conduits par certaines sorcières, vieilles femmes qu'ils désignent nominalement, dont quelques-unes sont de leur famille, d'autres inconnues. Ils font ce voyage, disent-ils, à cheval sur des bâtons, des balais, etc. Avant de partir, les sorcières leur mettaient autour de leur cou un serpent en forme de collier, et par ce moyen ils étaient changés en pies. Arrivés à Blokula, ils étaient régalés de bœuf et de lard, et quelquefois aussi de serpents et de crapauds.

» On leur a demandé sous quelle figure ils avaient vu le diable; ils répondent qu'ils l'ont vu sous la forme d'un beau monsieur, en habit bleu, qui dansait avec eux, et qui leur recommandait par-dessus toutes choses de mentir le plus possible. Les vieilles qui avaient été désignées par ces enfants comme sorcières, et surtout celles qu'ils accusaient de les avoir emmenés à Blokula, ont, cela va sans dire, repoussé l'accusation. Pour remédier au mal, MM. les délégués ont prêché, l'un après l'autre, sur les dangers de la superstition; mais leur éloquence n'a pas convaincu leurs auditeurs, qui, en s'éloignant, s'écriaient : « Quoi qu'on puisse dire, le pasteur Blumenberg est le seul vrai sauveur. » D'autres ajoutaient : « Il n'y a pas grand avantage à croire en Jésus-Christ; le pasteur Blumenberg est d'un meilleur secours!... » En somme, le clergé semble impuissant contre cette superstition.

» Le jour suivant eut lieu un interrogatoire dans l'église même, et il n'y eut pas moins de quatre-vingts à quatre-vingt-dix personnes qui déclarèrent ouvertement avoir célébré le sabbat, avoir été à Blokula et avoir vu Satan et la mer de soufre. Deux sœurs, Brigitte et Anna Matsdotter, l'une âgée de trente-deux ans, l'autre de vingt-six, prétendent qu'elles font régulièrement le voyage de Blokula, l'aînée depuis sa première jeunesse, l'autre depuis le berceau. Le trajet dure généralement, disent-elles, une demi-heure. Pour le reste, leur déposition concorde en tout avec celle des enfants dont il a été question plus haut; ce sont les mêmes détails sur les repas, les danses, etc. La cadette, qui du reste est percluse depuis son enfance, assure avoir été guérie par l'imposition des mains et la prière du pasteur Blumenberg.

» Tels sont en substance les faits rapportés par les journaux suédois; on voit où en est la Suède protestante en fait de religion, et notez que c'est parmi les protestantes les plus pieuses que se répandent surtout ces superstitions.

» N'oublions pas de remarquer que les cas de sorcellerie sont prévus par le Code criminel, ch. II, § 2, faisant suite au ch. I, § 3, que la cour royale de Stockholm n'a pu, à ce qu'on dit pour sa justification, se dispenser d'appliquer aux six néophytes catholiques condamnées à l'exil et recueillies à Lyon. Mais la justice suédoise croira qu'elle peut se dispenser d'appliquer la loi aux malheureux qui croient avoir fait un pacte avec le diable. Nous devons ce-

pendant constater que le paragraphe précédent (§ 1, ch. II), décrétant la peine de mort par la roue et le bûcher contre tout sorcier convaincu d'avoir, par ses sortiléges, nui à quelqu'un dans son corps ou dans ses biens, quoique figurant toujours dans le Code, a été aboli par une ordonnance royale. »

Le correspondant ajoute :

« L'histoire à la main, on est forcé de faire cette remarque, que c'est dans les contrées de l'Europe où domine le protestantisme et où les rois ont usurpé l'autorité des papes, sans se mettre en peine d'imiter leur clémence, surtout en Suède, en Danemark, en Norvége et en Allemagne, que c'est, dis-je, dans ces contrées que furent commises les plus grandes horreurs contre ceux que l'on poursuivait comme coupables de sorcellerie. » L'Église les a toujours admis à pénitence.

Les hommes avancés prétendent que le diable est étranger à ces orgies du sabbat. Il est très-probable qu'ils pensent juste dans la plupart des cas ; souvent, en effet, comme on l'a vu dans l'aventure du duc de Lorraine et dans l'histoire de la chapelle des Boucs, ce sont d'insignes coquins qui jouent le rôle de Satan. Mais tous ceux qu'il séduit n'en sont pas moins livrés au démon, et ils se donnent à lui corps et âme.

Poursuivons donc la revue des circonstances du sabbat. Nous avons parlé des enfants qu'on y amenait comme élèves sorciers. Or, de peur que, malgré l'engagement qu'on leur faisait prendre de garder le secret, on pouvait craindre qu'ils ne racontassent ce

qu'ils auraient vu, un des agents du maître était chargé de leur procurer tous les amusements possibles, en les éloignant du centre où les profès se souillaient d'immondes plaisirs. On ne leur proposait d'apostasier que lorsqu'ils étaient assez grands pour qu'on pût juger de leurs dispositions. On leur insinuait, en les corrompant peu à peu, ce qu'ils devaient faire pour être admis au noviciat. On ne leur donnait le crapaud de l'ordre que lorsqu'ils s'étaient assez engagés dans le mal pour ne pouvoir plus reculer. Dès lors ils allaient au sabbat sans parrain.

Avant de s'y rendre, tout sorcier se frottait le corps d'une liqueur tirée du crapaud. Pour l'obtenir, on fait bien manger la petite bête; on la frappe ensuite doucement de coups de verges sur le dos, jusqu'à ce que le démon qui s'y est logé dise : « C'est assez enflé. » Le sorcier presse alors le crapaud contre le sol, avec la main ou avec le pied, jusqu'à ce qu'il lâche ou vomisse ce qui le charge. Le sorcier recueille dans une écuelle cette déjection verdâtre; il la conserve dans une bouteille ou dans une cruche, et il s'en frotte la plante des pieds, le dedans des mains, le visage, la poitrine et le ventre, pour s'envoler avec son crapaud, qui perche sur sa tête ou sur son cou.

Quelquefois le sorcier voyage à pied. Alors son crapaud, qui le précède, fait des sauts qui en quelques minutes entraînent les deux voyageurs à d'énormes distances. Mais cette manière d'aller n'a lieu que la nuit, et avant le chant du coq, car à ce signal le crapaud disparaît; mais son maître le retrouve à la maison lorsqu'il y rentre.

L'art de composer les poisons destructeurs n'est pas connu de tous les sorciers. Le démon ne communique ce secret qu'aux chefs d'escouade de ses bandes, lorsqu'ils ont donné de larges garanties. On sait pourtant quelque chose de la manière dont ils se font. Le diable indique le jour et l'heure où il faudra réunir les ingrédients. Ce sont des crapauds, des couleuvres, des lézards, des escargots, d'autres reptiles et des insectes, avec plusieurs plantes qu'il désigne. Quelquefois le démon, dans cette recherche, accompagne les sorciers, qui sans lui ne discerneraient pas suffisamment ce qu'il faut. Il charme le tout par des paroles et des signes qu'il appelle sa bénédiction, pendant que les sorciers dépouillent avec les dents les animaux vivants, les hachent menu, vivants encore, les mettent dans un pot avec de petits os et des cervelles de morts enlevées aux cimetières; ils y mêlent les herbes pilées, jettent dessus l'eau verdâtre que donnent les crapauds, et font bouillir le tout jusqu'à ce que ce tout soit calciné. Cette calcination est enfin réduite en poudre. Humectée alors de l'eau des reptiles, elle forme un onguent dont chaque sorcier prend la part qui lui revient. Quelquefois on la laisse en poudre, parce que certains sorciers croient qu'ainsi elle fait plus de mal, surtout lorsqu'il s'agit de nuire aux récoltes ou d'empoisonner les substances dont doit se nourrir celui à qui on veut nuire.

On dit encore que les adorateurs du diable ne lui sont jamais plus agréables que lorsqu'ils lui offrent un ragoût composé de chair de chrétiens morts. Si

un petit enfant est mort sans baptême, ils ne négligent rien pour se le procurer. Ils détachent un de ses bras, dont ils allument les doigts. A l'aide de cette lumière, ils voient partout sans être vus eux-mêmes; ils entrent la nuit dans les églises, fouillent les tombeaux et les dépouillent. Ils les referment si bien ensuite que personne ne peut s'apercevoir de cette profanation. Ils se régalent, avec leur maître, de la chair chrétienne, qu'ils trouvent délicieuse.

Nous ne pousserons pas plus loin ces tableaux pleins d'horreur. Ces abominations ont eu lieu, et si vous croyez que les hôtes de l'enfer n'y ont pas eu leur part, vous reconnaîtrez sans doute que les monstres qui ont fait tout cela, et pis encore, n'étaient plus des hommes.

XLII. — QUELQUES DIABLERIES ENCORE.

Dans un sujet si grand, sans contredit,
Contez toujours; vous n'aurez pas tout dit.
EUSTACHE LENOBLE.

On a vu sous presque toutes leurs faces les personnages qui abandonnent la cité de Dieu pour s'enrôler sous la bannière de Satan; le plus grand nombre n'a pu s'en séparer.

Il nous serait facile de multiplier ces récits, car, dans les chroniques de tous les peuples, les intelligences avec l'esprit du mal se rencontrent à toutes les époques. On les trouve chez nous dès les premiers jours. Les lois saliques s'occupent avec soin de réprimer les arts magiques. Sous la première race, un

officier de la couronne, Mummol, est condamné pour des crimes où l'on reconnaît la magie. On voit des hommes et des femmes dont on attribue les succès aux pactes qu'ils ont faits avec le diable ou avec quelques-uns de ses représentants. Mais il y a des crimes qui tiennent lieu de pacte. Dans un livre où les charmes de l'esprit assaisonnent si bien la science (1), M. le comte Amédée de Beaufort raconte avec son beau talent une aventure de ce genre; c'est la tradition de la *Quenouille de fer*. Il est à propos de la citer ici un peu résumée :

« Jeanne Lambert, née au hameau de Saissac (2), était aimée parce qu'elle était sage, admirée parce qu'elle était belle. Elle s'admirait elle-même, et sa beauté devait la perdre. Elle soupirait de n'être vêtue que de simple camelot de laine, tandis que l'or et les pierreries ruisselaient sur les robes de brocart de la vieille dame de Saissac lorsque, suivie de ses pages et de ses varlets, elle venait à l'église s'agenouiller sur un somptueux coussin de velours. Pauvre Jeanne! elle ignorait que si le cœur de la femme s'ouvre à la vanité, son ennemi le serpent veille et rôde autour d'elle.

» Un jour elle avait vu dans l'église du village le jeune châtelain de Saissac. Elle n'avait pas prié; de coupables désirs étaient entrés dans son cœur. Ah! disait-elle, que me sert d'être belle pour garder des moutons!...

(1) *Légendes et traditions populaires de la France* (provinces du Midi). In-8°, 1840, à Paris, chez Debécourt.

(2) Dans la partie du Languedoc qui fait aujourd'hui le département de l'Aude.

» Alors un être de haute stature, couvert d'un habit de moine, paraît devant elle.

» — Je viens exaucer ton désir, dit-il... Prends cet anneau; tu n'as qu'à prononcer les paroles gravées autour, et ce que tu auras souhaité sera accompli.

» En disant ces mots, il disparaît. Jeanne, effrayée d'abord, voit l'anneau à son doigt. Au don de cet anneau l'être mystérieux n'avait attaché aucune condition; elle le garda. Pendant huit jours, sans oser pourtant en faire usage, elle devint rêveuse et fière.

» Un soir, retirée dans sa petite chambre, elle considérait son talisman et songeait. Tout à coup ses cheveux se déroulèrent comme dénoués par une main invisible; ils inondèrent son cou de leurs flots de soie.

» Comme mes cheveux sont beaux! s'écria-t-elle. Si je le voulais, je pourrais me couronner d'un chaperon de velours, surmonté d'une couronne de comtesse. Oh! que je serais belle et que je voudrais me voir ainsi!

» Et machinalement elle lut les toutes-puissantes paroles de l'anneau.

» Aussitôt elle se trouva assise devant un miroir curieusement ciselé; elle se vit dans la splendeur qu'elle ambitionnait, et une voix lui disait : — Jeanne, tu es aussi belle qu'une reine.... Vois comme ces parures vont bien à ta figure, comme ces riches atours semblent faits pour toi : demande, et tout cela t'appartiendra....

» Quinze jours après, dans la chapelle du château

de Saissac, un vieux chapelain bénissait le mariage du jeune comte de Saissac et de la belle Jeanne.

» La voilà donc comtesse; la voilà riche et parée. Mais le bonheur ne l'a pas suivie dans cette haute fortune. Gauthier de Saissac aime Jeanne avec passion; mais qu'importe à Jeanne d'être aimée : ce qu'elle veut maintenant, c'est la puissance d'une châtelaine, l'obéissance de nombreux vassaux, l'admiration de hauts et puissants seigneurs. Elle est bien comtesse de Saissac, mais ce n'est qu'un titre : au vieux sire de Saissac appartient le commandement....

» Quel moyen employa-t-elle pour anéantir une puissance qui lui faisait ombrage? Usa-t-elle du pouvoir de l'anneau? Nul ne le sait. On dit seulement que pendant une nuit d'orage des cris lamentables partirent de la chambre du vieux seigneur de Saissac. On accourut, il râlait l'agonie. Jeanne lui fit faire de somptueuses funérailles.

» Six mois après, Jeanne voulut augmenter sa puissance. » On la vit un jour richement armée et tenant à la main une masse d'armes, s'élancer légèrement sur son palefroi et s'en aller, à la tête de quatre cents hommes d'armes, à quelques-unes de ces expéditions du treizième siècle où les seigneurs puissants pillaient les seigneurs plus faibles; et elle prit goût à ces exercices.

Le jeune comte de Saissac, atteint d'une maladie de langueur, s'éteignit bientôt à travers ces mouvements, et Jeanne devint souveraine maîtresse de la châtellenie. « Pour en arriver là, elle avait prononcé plus d'une fois les paroles magiques de l'anneau;

mais le succès n'avait pas assouvi sa dévorante ambition. Elle entama avec le sire de Montolieu, son voisin, une question de limites, et l'envoya sommer de venir lui rendre hommage.

» — Dites à la comtesse de Saissac, répondit le baron, qu'en terre de France la quenouille ne doit jamais se heurter contre l'épée.

» — C'est bien, dit l'orgueilleuse châtelaine en recevant cette réponse : la quenouille de Jeanne de Saissac est plus lourde que l'épée du sire de Montolieu.

» Elle arma ses vassaux, et au lieu d'une masse d'armes, elle prit pour elle-même une quenouille de fer. Le pouvoir de l'anneau ne doit laisser aucun doute sur l'issue du combat; le chevalier fut vaincu, terrassé par l'arme redoutable de Jeanne. Il put encore entendre les paroles railleuses qu'elle lui adressa en lui assenant un dernier coup de sa terrible quenouille.

» Elle persista vingt ans dans sa voie. Mais un soir, comme elle était assise, triste et grave, devant la vaste cheminée du manoir, il se fit tout à coup une tempête, et, à la lueur d'un éclair, Jeanne aperçoit une ombre immense se dresser devant elle. Elle reconnaît le moine.

» — Qui es-tu, s'écrie-t-elle en saisissant sa fidèle quenouille.

» — Laisse cette arme inutile contre moi, lui dit le terrible spectre, et la quenouille tomba brisée. Tu ne me reconnais pas? Je viens chercher l'anneau que je t'ai donné il y a vingt ans.

» Jeanne, épouvantée, voulut arracher l'anneau de son doigt; elle ne put y réussir.

» — Oh! pas ainsi, dit le moine; cet anneau est le premier de la chaîne qui te lie à moi.

» Jeanne voulut essayer de lutter.

» — Quel pacte me lie à toi? s'écria-t-elle; t'ai-je rien promis en retour de l'anneau?

» — Non certes, dit le moine, je ne t'aurais pas proposé un marché que tu aurais repoussé. Simple bergère que tu étais alors, je savais quel usage tu ferais de la puissance, et je te l'ai donnée. Tu n'es pas à moi pour l'anneau, tu es à moi parce que tu es parricide, parce que tu as sucé le sang de tes vassaux, parce que tu as versé celui de tes voisins; tu m'appartiens par tes crimes, je viens te réclamer.

» En disant ces mots, il posa sa main brûlante sur l'épaule de Jeanne; puis il la saisit dans ses bras, et, prenant son élan, il repoussa du pied le manoir, qui s'écroula sous ce puissant effort. »

On dit dans le pays que le château n'a pu être reconstruit; et lorsque par une sombre nuit de novembre on entend le vent gémir en s'engouffrant dans les ruines du manoir, les vieillards disent à leurs petits-enfants effrayés :

— Prenez garde! c'est la châtelaine qui file sa quenouille.

Nous avons rapporté plusieurs légendes où le diable n'a pas si bien triomphé, parce que ceux à qui il se jouait ne tombaient pas si largement dans le crime.

ÉPILOGUE.

LES EXCOMMUNIÉS.

Celui qui n'est pas avec moi est contre moi;
celui qui n'amasse pas avec moi dissipe.
S. Matthieu, ch. xii, ŷ 30.

L'homme qui, enrôlé dans la milice de Jésus-Christ par le baptême et par la profession du symbole chrétien, déserte sa bannière, est appelé apostat, renégat et traître. Il outrage Dieu et l'Église, qui est la grande famille chrétienne; il s'en fait expulser. L'acte qui le rejette s'appelle excommunication.

Séparé de Dieu, il ne peut rester dans un état neutre. Satan, qui l'a inspiré, le compte désormais parmi les siens.

L'attaque directe à Dieu et à l'Église produit donc un pacte formel, quoique tacite, avec le démon.

L'excommunié, il est vrai, peut se relever de cette grande chute et rentrer dans le saint bercail. Nous en citerions quelques exemples; mais ils sont rares. Les promoteurs d'hérésies n'ont généralement pas eu le bonheur de pouvoir expier ici-bas. Depuis Simon le Magicien jusqu'aux chefs du protestantisme, des mille sectes qui en sont sorties, et jusqu'aux docteurs de la philosophie antichrétienne, on compte à peine un sur cent de ces égarés qui ait pu retrouver la voie.

Il est facile aux cœurs lâches ou dissolus de s'éloigner de Dieu, qui ne fait pas violence. On ne se dégage pas si aisément des filets de Satan.

Quelques-uns des grands excommuniés ont été évidemment étouffés ou mis à mort violemment par le diable, et nous avons vu plusieurs des apostats de notre temps tomber en idiotisme au moment où l'on cherchait à les ramener à Dieu.

Nous avons raconté, d'après une vieille chronique, la fin effroyable du comte Guillaume III (1). En lisant l'histoire de cet homme, enlevé par le diable publiquement, sur la grande place de Mâcon, en présence d'une grande foule, plusieurs de nos lecteurs ont pu, comme la plupart de ceux qui arrangent l'histoire depuis le dernier siècle, traiter ce récit de fable. Mais comment expliquer ce fait, qu'immédiatement après l'enlèvement de l'excommunié, son fils Guy, abdiquant ses États, se réfugia à Cluny avec ses enfants, en même temps que trente chevaliers, ses vassaux ou ses amis, témoins du fait, se faisaient tous moines avec lui, et que leurs femmes, également épouvantées, contractaient les engagements monastiques dans l'abbaye de Marcigny?

Mais il y a aussi des excommuniés que l'on ne signale pas, que rien ne désigne, qui ne se doutent pas eux-mêmes du chemin que fait leur âme. L'Église, en expliquant le sens de ces paroles : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi, » a déclaré anathèmes ceux qui foulent aux pieds certains articles de la charte divine, notamment le troisième et le quatrième commandement de l'Église.

Que ceux qui savent prier prient donc pour ces

(1) Légende XVIII[e].

infortunés, qui, hors de la communion chrétienne, circulent autour de nous en si grand nombre, et ne songent pas à ce triste résultat, qu'ils sont dans les cadres de Satan.

Il y aurait encore bien des choses curieuses à recueillir sur les relations qui ne cessent d'exister entre les hôtes de l'enfer et les habitants de notre globe. On les trouvera dans deux autres volumes, qui contiennent, l'un, les *Légendes des esprits et des démons;* l'autre, les *Légendes de l'autre monde,* pour servir à l'histoire du paradis, du purgatoire et de l'enfer. On peut voir aussi, dans les *Légendes de l'Ancien Testament,* les origines malheureuses de ces relations, et dans les légendes du Testament Nouveau, les restrictions apportées par le divin Rédempteur aux domaines de l'adversaire de Dieu.

Nous le répétons, ces rapports de l'humanité avec les mauvais esprits subsistent toujours. Ceux qui en douteraient peuvent lire, pour se retrouver convaincus, l'important ouvrage que vient de publier M. le chevalier Gougenot des Mousseaux (1), livre écrit avec autant de goût que de raison, approuvé par des autorités religieuses et des autorités médicales de très-grand poids, plein de faits extra-curieux et d'un intérêt vif et soutenu. On y verra que les pactes avec le diable, dans le passé, trouvent de nos jours leur continuation, et que les faits magiques nous environnent.

(1) *La magie au dix-neuvième siècle: ses agents, ses vérités, ses mensonges,* par le chevalier Gougenot des Mousseaux. Un beau volume in-8°. Éditeur, Henri Plon, rue Garancière, 8, à Paris. 1861.

M. des Mousseaux, avec son rare bon sens, signale lui-même, en ces sortes d'actes excentriques, des supercheries, et en plusieurs récits des altérations de la vérité. Nous avons dit nous-même, au commencement de ce livre, que plusieurs des légendes qu'il contient n'étaient que des fables. Le lecteur a su les discerner. Mais ces fables sont un argument. L'erreur est souvent l'appui involontaire de la vérité.

Nous avons donné des légendes où le diable a été mystifié, notamment la *Botte de paille*, la *Grange du Diable* et quelques autres, qui peuvent bien ne pas être des faits formels. Prosper de Vallerange, auteur de l'ouvrage remarquable intitulé le *Panlatinisme*, livre qui intéresse surtout très-vivement les nationalités d'origine latine et gauloise, rapporte dans un autre livre également curieux (1) un pendant à la *Grange du Diable*. C'est la *Grange des Francs-Maçons*. Cette grange existe dans la Beauce, et les ouvriers qui l'ont construite ont laissé deux chevrons à poser. « Dès lors, il a été impossible de la terminer, parce que ceux qui l'ont construite étaient des francs-maçons, et que ces gens-là sont des sorciers qui ont fait pacte avec le diable (2), ce qui est cause que nul autre qu'eux ne peut achever leur ouvrage. A plusieurs reprises, le propriétaire de cette grange a fait poser les deux chevrons man-

(1) *Le clergé, la bourgeoisie, le peuple, l'ancien régime et les idées nouvelles*, par Prosper de Vallerange, auteur du panlatinisme, confédération gallo-latine et celto-gauloise; in-8°. Passard, éditeur. 1861.

(2) C'est l'opinion des bonnes gens à la campagne.

quants et terminer l'ouvrage inachevé des francs-maçons; mais toujours dans la nuit suivante le travail ajouté s'est trouvé détruit. »

L'auteur de ce livre, à propos de ce conte, cite, extraite de *l'Espagne pittoresque,* une autre légende-fable qui a des analogies avec le *Pont du Diable dans la vallée de Shellenen,* la *Muraille du Diable en Angleterre,* et d'autres constructions dont la hardiesse nous étonne : c'est l'historique populaire de l'aqueduc de Ségovie.

« On ne pouvait autrefois se procurer de l'eau (1) à Ségovie qu'en allant la chercher à deux lieues de la ville. On raconte que, du temps de l'empereur Adrien, la servante d'un curé, fatiguée d'aller puiser de l'eau si loin, dit un jour en tombant de lassitude :

» — Je donnerais mon âme pour ne plus avoir à faire tous les jours de pareilles courses.

» — Je l'accepte, répondit une voix tout près de la jeune fille.

» La pauvrette se retourna et vit un beau cavalier, vêtu de velours et de soie, qui la regardait en souriant. Elle sentit sa frayeur s'évanouir; elle pensa que ce ne pouvait être le diable, mais quelque étudiant de passage à Ségovie.

» — Ainsi, reprit le diable, tu me donnes ton âme si je fais venir de l'eau chez toi ?

» — Oui, señor.

» Le diable toucha les deux cruches, qui se trouvèrent à l'instant remplies de l'eau la plus claire et la plus pure.

(1) De l'eau potable; car une rivière coule à Ségovie. Mais son eau est très-malsaine.

» De retour au presbytère, la jeune fille, qui avait réfléchi, se dit qu'il se pourrait cependant qu'elle eût affaire au diable; elle raconta au curé ce qui s'était passé, et elle se prit à pleurer.

» — Ne crains rien, lui dit le curé; je me charge d'arranger l'affaire. Appelle Belzébuth.

» La servante obéit. Le diable parut sous les traits d'un beau cavalier, mais en costume de maçon, une pioche à la main.

» Le curé avait pris son goupillon, ruisselant d'eau bénite.

» — Qui t'a donné autorité sur cette enfant? dit-il au diable.

» — Elle-même, répondit-il.

» — Elle est mineure, reprit le curé; elle n'a pas qualité pour cela.

» — De deux choses l'une : ou elle me donne son âme, et je l'emporte; ou elle a menti, et je l'emporte encore.

» Le curé aspergea le diable d'eau bénite. Celui-ci demanda à capituler.

» — Soit, dit le curé; fais tes propositions, et nous verrons après.

» — Je veux vous être agréable, dit le diable. Au lieu de faire venir de l'eau pour vous seulement, j'en ferai venir pour toute la ville.

» — Et pendant combien de temps coulera cette eau?

» — Pendant.... pendant toute l'éternité. Mais j'aurai l'âme de votre servante?

» — Tu l'auras, si ta besogne est terminée avant que le soleil ait reparu sur l'horizon.

» — Je ne le pourrai jamais, dit le diable. Il me faudrait au moins trois jours.

» — C'est mon dernier mot, dit le curé.

» Le diable accepta.

» — Monsieur le curé ! murmura tout bas la jeune fille effrayée.

» — Tais-toi; il n'aura rien du tout. Va retarder d'une heure l'horloge de ma chambre.

» — Quelle heure est-il ? demanda le diable.

» — Minuit, dit le curé.

» — Minuit, murmura le diable. Le soleil paraît à deux heures cinquante minutes; j'ai le temps. »

Le lendemain, les bons Ségoviens admiraient le merveilleux aqueduc né en quelques instants; le curé et la servante étaient là. C'est que le diable, trompé sur l'heure, n'avait pu achever à temps son ouvrage. Juste au moment où le soleil se levait, il tenait la pierre qui devait le terminer et qu'il ne put poser. Il avait perdu.

Cette légende est donc un conte, comme quelques autres qu'on a pu lire dans le cours de ce volume. Mais ces traditions n'en sont pas moins utiles à conserver, ne fût-ce que pour combattre le sentiment de Boileau, qui ne trouvait de poésie que dans le honteux et absurde paganisme; et aussi pour établir que le sentiment universel sur les faits et les manœuvres du diable s'appuie sur des réalités que l'on a quelquefois brodées, et qui en ont inspiré d'autres.

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

Académies du diable, 265.
Adorateurs du diable, 322.
Agrippa. Vision de Bergerac sur son compte, 306; histoire et légende d'Agrippa, 312.
Ajaux, géant tué par Richard Sans-peur, 110.
Apollonius de Tyane. Sa légende, 16; son culte, 17.
Apparition de démons évoqués, 47.
Appel et réappel des jansénistes, 274.
Appion évoque le diable, 22.
Aristote. Un fabliau sur lui, 44.
Artephius, imposteur qui se fit passer pour Apollonius de Tyane, mort depuis plusieurs siècles, 21.
Asmodée envoyé à Tolède, 152.
Astaroth restitue, sous la figure de Ludovic, 165.
Astier (Gabriel), prophète du Dauphiné, 269.
Aubert, père de Robert le Diable, 81.
Audin (M.), cité, 234, 238.
Baptême des cloches, 232.
Barbe-Bleue (château de), 146.
Basile le Grand (saint) triomphe d'un démon, 57.
Bayle, cité, 297, 299.
Beaufort (M. le comte Amédée de), cité, 380.
Bergerac. Sa vision sur Agrippa, 306.
Bescherand, l'un des fanatiques du cimetière Saint-Médard, 275.
Biens de l'Eglise. Ce que leur pillage a produit, 236.
Blanc (Hippolyte), cité, 266.
Boguet, cité, 260.
Boîte à Perrette, 277.
Bonnelier (Hippolyte), cité, 299.
Bora (Catherine) épouse Luther, 237.
Botte de paille (la). Légende, 199.
Boubenhore (Ludwig de). Son pacte avec le diable, 289; comment il en est sauvé, 291.
Bouc, figure que prend souvent le diable, 335; Boucs, brigands vendus au diable, 339.
Bougeant (le père). Ses deux comédies qui bafouent le jansénisme, 287.
Brudemore, démon qui obsède Richard Sans-peur, 107.
Brunehaut. Son marché avec le diable, 66; chaussée et pierre de Brunehaut, 68.
Burgifer, démon opposé à Brudemore, 109.
Cajetan, légat du pape chargé de ramener Luther, 227.
Calvin. Sa charité, 224; notice sur lui, 259; son *Te Deum*, 260.
Carlostad, 248. Son entrevue avec Luther, 249; sa mort, 250.
Carré de Montgéron, partisan du diacre Pâris, 280; frère secouriste et historien des miracles, 283.
Cévennes, théâtre des prophètes insensés, 265.
Chaires de magie, 330.
Champfleury (le sire de). Sa légende, 127.
Chant du coq fait fuir les démons, 68, 77; dissipe le sabbat, 336.
Chantocé, baronnie du maréchal de Retz, 145.
Chapelles des Boucs, 359, 360.
Charles-Quint, lent à l'égard de Luther, 228.
Chasses mystérieuses, 137, 139; chasses de saint Hubert ou des fées, 140.
Château de Gérard le Diable, 223.
Chien infernal de Simon le Magicien, 12.
Cimetière (le) Saint-Médard, 273.
Cité du diable, opposée à la cité de Dieu, 1.
Coin du diable à Bruxelles, 165.
Conférence de Luther avec le diable, 229.
Confession essayée par un démon, 209.

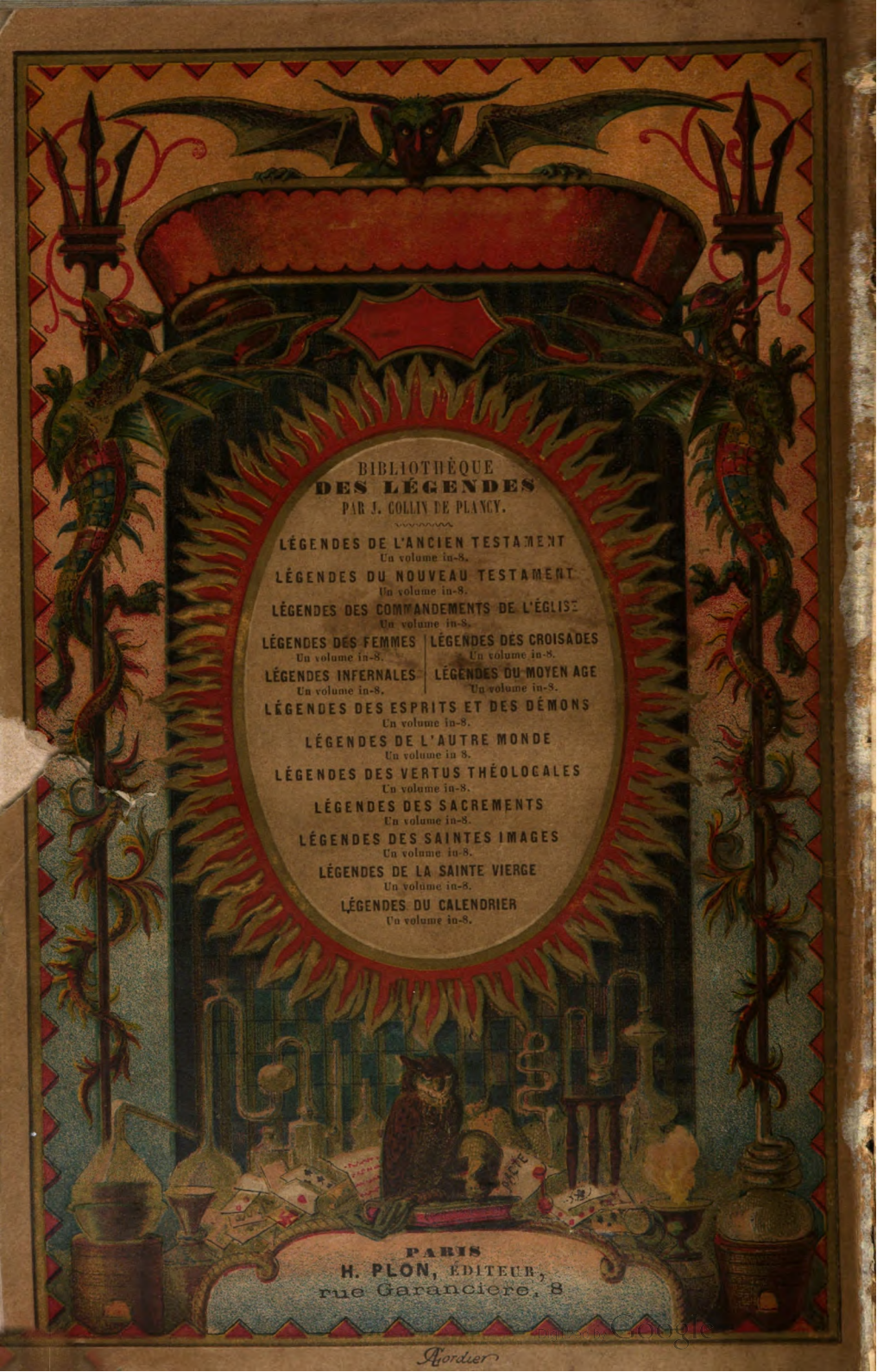
Convulsions du cimetière Saint-Médard, 278.
Corneille (la) de Barklay, démon surveillant d'une sorcière, 111.
Crapaud (le) joue un grand rôle au sabbat, 335, 365.
Culte de l'homme, 3.
Damis, de Ninive, narrateur des voyages d'Apollonius de Tyane, 18.
Danis, sorcier du dix-huitième siècle, 331.
David-Georges. Ses excentricités; 255; se donne pour le troisième Messie, ensuite pour le prophète Daniel, 256.
Delancre (Pierre), cité, 258.
Démocrite, accusé de magie, 22.
Démon qui prend la forme d'un religieux pour escroquer une âme, 213.
Diable (le) prédicateur, 151; ce qu'il fait à Lucques, 153.
Duserre (Jean), chef des prophètes du Dauphiné, 266.
Dusillet (M. Léon), cité, 141.
Enfants prophètes en Dauphiné, 269.
Érard. Ensorcellement de sa fille, 55.
Évocation du diable par Prélati, 147.
Excentricité d'un démon, 209.
Excommuniés, 385.
Faits merveilleux de Virgile, fils d'un chevalier des Ardennes; livre du moyen âge, 24; résumé de ce livre, 33.
Fantasmagorie du diable, 325.
Faust (le docteur), 181.
Francs-maçons. Ce qu'on en pense au village, 388.
Frédéric de Saxe appuie Luther, 226.
Frédéric II. Son jugement sur Luther et Calvin, 235.
Garinet (M. Jules), cité, 273, 334.
Gatus, neveu d'Auguste, dans la légende d'Hippocrate, 37.
Gérard le Diable. Sa légende, 215.
Gérard le Maure, fils de Gérard le Diable, 218.
Godeslas, le meunier de Maëstricht, 114.
Goerres, cité, 265, 291.
Grandier (Urbain). Son histoire rectifiée, 293.
Grange (la) du diable, 69.
Grange (la) des francs-maçons, 388.
Grégoire (saint) le Thaumaturge, 327.
Guillaume le Roux tué par le diable, 80.
Guillaume III, dernier comte de Bourgogne (Franche-Comté), 141; sa fin, 145, 386.
Hakelberg, seigneur de Rodenstein, 134.
Hallucinations, 321.
Hélène ou Sélène, compagne de Simon le Magicien, 7.
Henri le Lion. Sa légende, 118.
Henri VIII écrit contre Luther, 229.
Henry, chevalier allemand. Son entrevue avec le diable, 50.
Hermolao Barbaro évoque le diable, 22.
Hiéroclès, panégyriste d'Apollonius de Tyane, 20.
Hippocrate. Sa légende, 37.
Hollain (Pierre de), dite Pierre de Brunehaut, 68.
Hôtel de ville de Bruxelles. Légendes de sa construction, 174.
Hroswitha, auteur du poëme de Théophile, 59.
Huars, démons qui veulent effrayer Richard Sans-peur, 107.
Humilité impossible aux démons, 212, 214.
Indulgences, prétexte de Luther, 226.
Isabeau (la belle), prophétesse du Dauphiné, 269.
Jansénisme. Ses œuvres au cimetière Saint-Médard, 273.
Jean Bruch, neveu de Dieu, 257.
Jean de Ruysbroeck, architecte de l'hôtel de ville de Bruxelles, 176; son pacte avec le diable, 179.
Jean Huss, 265.
Jeanne Lambert. Sa légende, 380.
Jeanne Mouler, convulsionnaire janséniste, 282.
Jeu. Joueurs livrés au diable, 197.
Josué-ben-Lévi joue au fin avec le diable, 195.

Julie, impératrice, ennemie des chrétiens, 17.
Julien (le comte) livre l'Espagne aux Maures, 79.
Jurieu. Sa prophétie, 266.
Kétha, petit nom de la femme de Luther. Une historiette, 240.
Kœppe (Léonard), ravisseur aux ordres de Luther, 238.
Labite ou Lavite, dit l'Abbé de peu de sens, Vaudois, 336; une facétie de lui, 337.
Laubardemont, chargé de l'affaire d'Urbain Grandier, 297.
Legrand d'Aussy, cité, 44.
Leriche (M. l'abbé), historien sérieux et vrai de la possession de Loudun, 300.
Lieux fatidiques, 326.
Léon X anathématise les écrits de Luther, 227.
Leroux de Lincy (M.), cité, 42.
Lion (le) de Henri de Brunswick, 118.
Louise de Budes. Tradition sur sa mort, 206.
Lucifer. Son effroi devant les franciscains, 152.
Ludovic, usurier de Lucques, 154; sa fin, 164.
Luther (Martin). Sa légende, 223; sa conférence avec le diable, 229; son mariage, 237; son ménage; 239; sa mort, 245.
Magie. Son antiquité, 329.
Magie en Suède de nos jours, 367.
Magnétisme (le) explique l'affaire de la possession de Loudun, 294, 296.
Maréchal (le) de Tamine, 190.
Marie (la sainte Vierge). Son intervention en faveur de Théophile, 64; en faveur du sire de Champfleury, 130; en faveur d'Octavie, 163.
Marie, femme du sire de Champfleury, 128.
Mélanchthon escamoté par Luther, 251.
Mélancolie (la) platt au diable, 321.
Méphistophélès, démon de Faust, 183.
Meulens (Jean). Son marché avec le diable, 69.
Meunier (le) de Maëstricht. Sa légende, 114.
Michel Servet, 259.
Ministres protestants. Leur charité, 224.
Miracles curieux du cimetière Saint-Médard, 276.
Miroir magique de Virgile, 33.
Moine de Saire (légende du), 195.
Morand (le docteur) témoin des prestiges du cimetière Saint-Médard, 285.
Mormons (les), cités, 257.
Mouches talismans, 29.
Mousseaux (M. le chevalier Gougenot des), cité, 387.
Néron favorable aux magiciens, 11.
Ninon de Lenclos. Sa légende, 301.
Noctambule (le), dans la légende de Ninon de Lenclos, 302.
Obsédés, 318, 320, 321.
Olivier, constructeur qui s'engage avec le diable, 167.
Olivier, démon légiste, 49.
Onguents des sorciers, 377.
Orgueil implanté dans l'homme par le péché originel, 3.
Orgueil incarné dans les démons, 212.
Osmone. Son anecdote sur Virgile, 36.
Pacte (un) à Césarée, 53.
Pacte de Faust avec son démon, 184.
Pacte d'Olivier avec le diable, 167.
Pacte de Henri de Brunswick avec le diable, 119.
Pacte de Ludwig de Boubenhore avec le diable, 289.
Pacte du maréchal de Tamine avec le diable, 191.
Pacte du sire de Champfleury avec le diable, 125.
Pacte de Théophile avec le diable, 59.
Pactes au sabbat, 364.
Pâris, diacre de Saint-Médard. Prodiges à son tombeau, 273.
Paulmy (le marquis de). Sa notice sur Calvin, 262.
Philippe de Hesse, landgrave, autorisé par Luther à avoir deux femmes, 242.

Philosophies. A quoi elles aboutissent, 4.
Philostrate, écrit le roman d'Apollonius de Tyane, 17.
Pierre (saint). Ses luttes avec Simon le Magicien, 8.
Pierre le Galate (saint). Un trait de sa vie, 322.
Plaisanterie (mauvaise) punie par une possesion, 322.
Platon, le plus sage des païens, 4.
Ponts du diable à Bruxelles, à Saint-Cloud, à Schellenen, 173.
Possédés, 317, 322, 323, 325.
Prélati, charlatan qui trompe le maréchal de Retz, 147.
Prière de Luther, 247.
Prophètes (les) du Dauphiné, 264.
Propos de table de Luther, 247.
Réforme. Ses progrès, 237.
Retz (le maréchal de), 145; sa condamnation, 151.
Richard Sans-peur, 107.
Robert le Diable. Sa légende, 81.
Rodenstein (le sire de), 134.
Roderick, dernier roi des Goths. Sa légende, 78.
Sabbat. Description, 334, 361; les démons y sont quelquefois représentés par des coquins, 337; sabbats de bandits, 338; le sabbat en Suède de nos jours, 367, 371.
Sachet (frère). Le diable prend ce déguisement, 178.
Saint-Aubin, calviniste, écrivain infidèle de la possession de Loudun, 294, 299.
Satan ou le diable. Formes qu'il prend au sabbat, 335.
Satan. Son règne, 2; il ignore que Jésus est le Rédempteur, 3.
Scheurenhof. Catastrophe de ce manoir, 339.
Schuppart obsédé, 321.
Secours jansénistes. Ce que c'était, 280.
Ségovie (l'aqueduc de), 389.
Séminaire de prophètes, 266.
Sibylle de Bourgogne, la Dame aux jambes d'or, 142.
Sillé. Son concours avec Prélati, 147, 150.
Simon le Magicien. Sa légende, 6; sa mort et son culte, 15.
Simonie. D'où elle vient, 6.
Socialisme de Luther, 235.
Sorcière de Barcklay, proie du diable, 113.
Sorciers et sorcières, 329, 335.
Sorciers. Ce qu'on en pensait au dix-septième siècle d'après Bergerac, 306; sorciers en Suède, 367.
Statues artistes, 33.
Suicide livre l'âme à Satan, 199.
Surin (le P.), pieux et savant jésuite, 295; son dévouement, 296.
Talismans, 29, 30, 31.
Tartara, cri de victoire des prophètes du Dauphiné, 271.
Te Deum de Calvin, pièce curieuse, 260.
Temples païens infestés de démons, 327, 328.
Tête d'airain parlante, 33.
Théophile. Son pacte avec le démon, 59.
Tieck (Louis). Son livre intitulé *le Sabbat des Sorcières*, 386.
Tiffauges (forêt de), 148.
Tour enchantée de Tolède, 79.
Tour rouge (la), édifice sinistre à Gand, 220.
Tribunal (un) de l'enfer, 46.
Universités de magie à Tolède, 35, 46; et ailleurs, 265, 330.
Urbain Grandier. Son histoire vraie, 293.
Vaillant, partisan des prodiges du cimetière Saint-Médard, 286.
Vallerange (Prosper de), cité, 288.
Vauderie, synonyme de magie, 330; très-répandue en Artois au quinzième siècle, 336.
Vaudois, hérétiques possédés, 330.
Virgile. Sa légende comme magicien, 23.
Virgile de Salzburg, 23.
Wagner, disciple de Faust, 182.
Widman, historien de Faust, 183.
Wiclef, 265.
Ynde ou Ylde, mère de Robert le Diable, 82.
Zwingle, 265.

TABLE DES MATIÈRES.

I. Préambule. — La cité du diable. 1
II. Simon le Magicien. 6
III. Apollonius de Tyane. 16
IV. Personnages de l'ère ancienne. Virgile, Hippocrate, Aristote. 21
V. Un des tribunaux de l'enfer. 46
VI. Un pacte à Césarée 53
VII. Le pacte de Théophile 59
VIII. Brunehaut. 66
IX. La grange du diable 69
X. Légende de Roderick, le dernier roi des Goths. . . . 78
XI. Légende de Robert le Diable. 81
XII. Richard Sans-peur 107
XIII. La corneille de Barklay. 111
XIV. Le meunier de Maëstricht 114
XV. Henri le Lion 118
XVI. Légende du sire de Champfleury. 122
XVII. Le chevalier Hakelberg, seigneur de Rodenstein . . . 134
XVIII. La fin du comte Guillaume III. 141
XIX. Le maréchal de Retz. 145
XX. Le diable prédicateur 151
XXI. Le pacte du constructeur. 165
XXII. L'hôtel de ville de Bruxelles. 174
XXIII. Le docteur Faust 181
XXIV. Le maréchal de Tamine 190
XXV. Le moine de Saire 195
XXVI. La botte de paille 199
XXVII. Une excentricité du diable 207
XXVIII. Gérard le Diable. 215
XXIX. Martin Luther 223
XXX. Carlostad. 248
XXXI. Mélanchthon 251
XXXII. David Georges 255
XXXIII. Calvin 259
XXXIV. Les prophètes du Dauphiné 264
XXXV. Le cimetière Saint-Médard. 273
XXXVI. Ludwig de Boubenhore. 288
XXXVII. Urbain Grandier 293
XXXVIII. Ninon de Lenclos. 301
XXXIX. Agrippa 306
XL. Possédés et obsédés 317
XLI. Les sorciers et le sabbat 329
XLII. Quelques diableries encore. 379
Épilogue. — Les excommuniés. 385



Digitized by Google
Ayordier